

[vø:rtər]

Cahiers de l'ILSL n° 60, 2020

Ont déjà paru dans cette série :

- Structure de la proposition (histoire d'un métalangage) (2008, n° 25)
- Discours sur les langues et rêves identitaires (2009, n° 26)
- Langue et littératures pour l'enseignement du français en Suisse romande: problèmes et perspectives (2010, n° 27)
- Barrières linguistiques en contexte médical (2010, n° 28)
- Russie, linguistique et philosophie (2011, n° 29)
- Plurilinguismes et construction des savoirs (2011, n° 30)
- Langue(s). Langage(s). Histoire(s). (2011, n° 31)
- Identités en confrontation dans les médias (2012, n° 32)
- Humboldt en Russie (2013, n° 33)
- L'analyse des discours de communication publique (2013, n° 34)
- L'édification linguistique en URSS : thèmes et mythes (2013, n° 35)
- Mélanges offerts en hommage à Remi Jolivet (2013, n° 36)
- Histoire de la linguistique générale et slave : «sciences et traditions (2013, n° 37)
- Ireland and its Contacts/L'Irlande et ses contacts (2013, n° 38)
- La linguistique urbaine en Union Soviétique (2014, n° 39)
- La linguistique soviétique à la recherches de nouveaux paradigmes (2014, n° 40)
- Le niveau méso-interactionnel : lieu d'articulation entre langage et activité (2014, n° 41)
- L'expertise dans les discours de la santé. Du cabinet médical aux arènes publiques, (2015, n°42)
- L'école phonologique de Leningrad: histoire et modernités, (2015, n°43)
- Le malentendu dans tous ses états, (2016, n°44)
- Nouvelles technologies et standards méthodologiques en linguistique, (2016, n°45)
- Aleksandr Potebnja, langage, pensée, (2016, n°46)
- Rozalija Šor (1894-1939) et son environnement académique et culturel, (2016, n°47)
- Perspectives on English in Switzerland, (2016, n°48)
- Cinquante nuances du temps et de l'espace dans les théories linguistiques, (2016, n°49)
- Le palimpseste gotique de Bologne. Etudes philologiques et linguistiques, (2016, n°50)
- Les communautés suisses de Crimée et de la mer Noire: Langues et traditions, (2017, n°51)
- Historiographie & épistémologie des sciences du langage: du passé vers le présent, (2018, n°52)
- Linguistique et philosophie du langage, (2018, n°53)
- Investigating journalism practices (2018, n°54)
- La communication digitale: entre affordances et discours multimodaux (2018, n°55)
- Mélanges offerts en hommage à Marianne Kilani-Schoch (2018, n°56)
- Le *Cours de linguistique générale*: réception, diffusion, traduction (2018, n°57)
- La médiation des savoirs sur le langage (2019, n°58)
- Se mettre en scène en ligne (2019, n°59)

Les Cahiers de l'ILSL peuvent être commandés à l'adresse suivante :

CLSL, Faculté des Lettres, Anthropole

CH-1015 LAUSANNE

Renseignements : <http://www.unil.ch/clsl>

[vø:rtər]

Mélanges de linguistique, de philologie et
d'histoire ancienne offerts à Rudolf Wachter

Edités par Michel ABERSON, Francesca DELL'ORO,
Michiel DE VAAN et Antoine VIREDAZ

Préface de Barbara WACHTER

Cahiers de l'ILSL n° 60, 2020


UNIL | Université de Lausanne

Les Cahiers de l'ILSL
(ISSN 1019-9446)
sont une publication du Centre de Linguistique et des Sciences du Langage
de l'Université de Lausanne (Suisse).

La parution de ce volume a été possible grâce au soutien financier des
institutions suivantes:

Centre de linguistique et des sciences du langage, Unil
Section des sciences du langage et de l'information, Unil
Section d'archéologie et des sciences de l'Antiquité, Unil

Centre de Linguistique et des Sciences du Langage
Quartier UNIL-Dorigny, Bâtiment Anthropole
CH-1015 Lausanne

*Lustra peregisti tredecim, studiose magister,
Tam chartas sollers quaerere quam titulos
Et sale grammaticen alacri condire severam
Et linguae multas pandere divitias.
Munere perfuncto tibi nunc valedicere tempus
Discipulis orbis litoribusque lacus.
Discedunt homines, hominum vestigia semper
Firma manent animis; gratia fine caret.
Ante igitur gelidos incendet flamma liquores
Et noctu currus Phoebus aget nitidos,
Ante canes avium similes nascentur ab ovis
Quam fugiat nostris vox tua pectoribus.*

Thomas VON KAENEL

SOMMAIRE

M. ABERSON, F. DELL'ORO,	Pourquoi [vø:rtər]?	9
M. DE VAAN et A. VIREDAZ		
Barbara WACHTER	Plaudere: Vorwort	11
Michel E. FUCHS et	<i>Alba</i> : le blanc peint au fil du temps romain	15
Alexandra SPÜHLER		
Gaëtan SCHALLER	Amour: une étymologie apparemment évidente...	21
Eleanor DICKEY	Ἀποδίδωμι	27
Georg Simon GERLEIGNER	AΘENAIA / AIAΣ	33
Patrick M. MICHEL	BIBRU: du bel oiseau au beau vase	41
Alessandra ROLLE	Il <i>blitum</i> : un ortaggio a immagine d'uomo	49
Catherine TRÜMPY	Boōpis potnia Hērē	55
Michel ABERSON	Pour en finir avec † <i>Caius</i> !	61
Francesca DELL'ORO	<i>Ex cathedra</i> : en parcourant l'histoire de l'emprunt «aller-retour» gr. a. καθέδρα – gr. mod. καρέκλα à travers le latin et les dialectes italiens	67
Matteo CAPPONI	<i>Cucumis</i> , σίκυος, 'concombre'	75
Laureline POP	Eikôn	81
Andreas WILLI	Oscan eítuns	85
Pierre VOELKE	Εὐφροσύνη	93
Marianne KILANI-SCHOCH	Grilétarien	99
Elodie PAILLARD	Note sur l'étymologie d' <i>histrio</i>	103
Dylan BOVET	Honorare e(s)t onerare	109
Antoine VIREDAZ	Une spécialité de charcuterie tarentine?	
	Hésychios, ι 771 ἱπνιστά	117
André-Louis REY	Κέντρωνες	125
Heikki SOLIN	NAII(AS?): ein Pompeianum	129
Emmanuel DUPRAZ	Oskisch nistrus	133

David BOUVIER	Ὀνόματα: la signification du nom propre et le coup de théâtre du <i>Cratyle</i>	139
Michel TARPIN	<i>Oppidum</i> : entre incertitude linguistique et confusion sémantique	153
Paolo POCCHETTI	Oraculum	157
Claude RAPIN	<i>Paramedesidem</i> : Quinte-Curce VII, 3.6	169
Christine LUZ	Πόποι: oder was die Götter mit Schnecken zu tun haben	175
Isabelle COGITORE	<i>Princeps</i> chez Tacite et Juste Lipse: les mots et les choses	181
Michiel DE VAAN	Regard linguistique sur la <i>regiquine</i>	187
Nathalie ROUSSEAU	Emprunt et/ou recreation? A propos de fr. <i>sémantique</i>	193
Basil NELIS	Sequor	209
Romeo DELL'ERA	uisou o uosiu[i] ? Cambiando senso, il senso cambia: nuova lettura di un'iscrizione celtica da Pregassona (Lugano)	215
Albin JAQUES	Vituduron	221
Sophie MINON	De Babylone à l'Occident méditerranéen: le nom d'homme hellénisé sous la forme Ζώπυρος	225

POURQUOI [vø:rtər]?*

Avant-propos par Michel ABERSON, Francesca DELL'ORO,
Michiel DE VAAN et Antoine VIREDAZ
Université de Lausanne

Des mots, encore des mots... C'est l'une des nombreuses passions de notre collègue et ami Rudolf Wachter, alias Ruedi, en l'honneur duquel ce cahier a été concocté.¹

Désirant honorer le dédicataire de ce petit ouvrage à l'occasion de son départ à la retraite, nous avons proposé à quelques unes et quelques uns de ses collègues, amis et proches de rédiger pour lui de brèves contributions, centrées, à chaque coup, sur un mot. [vø:rtər], dûment orthographié dans l'alphabet phonétique que Ruedi connaît bien, représente l'addition de ces mots, prononcée dans le dialecte de la ville de Winterthur (*Vituduron*, voir *infra*), dont notre ami est originaire et dont il est fier de pratiquer l'idiome. Et le challenge a été relevé, au-delà même de toute espérance. Jugez plutôt: ce ne sont pas moins de 33 mots qui ont été tournés et retournés dans tous les sens(!)² dans ce petit livre.

Le plaisir des mots et des noms, d'abord, simplement; celui d'étudier leurs destins, leurs significations (ΑΘΕΝΑΙΑ, amour, ἀποδίδωμι, *blitum*, grilétarien, *histrio*, *honorare/onerare*, καθέδρα/καρέκλα, *oraculum*, régiquine, sémantique, *Vituduron*, Ζώπυρος). Les énigmes ensuite, mot bizarres, incompris, petites enquêtes policières avec, parfois, des résultats surprenants (BIBRU, **eítuns**, ἱπνιστά, **nistrus**, *Paramedesidem*). L'épigraphie aussi, grecque, latine, italique, l'un des domaines majeurs de compétence de notre collègue; et, de manière plus générale, les liens que l'on peut établir entre les mots et l'Histoire, petite ou grande (ΑΘΕΝΑΙΑ, †*Caius*, **eítuns**, *honorare/onerare*, **nistrus**, *oppidum*, *Paramedesidem*, *princeps*, régiquine, **uisou** / **uosiu[i]**, Ζώπυρος). Sans oublier l'intérêt constant de R. Wachter pour les Arts, qu'il s'agisse de littérature, volontiers homérique (ΑΘΕΝΑΙΑ, Βοῶπις, εὐφροσύνη, *histrio*, κέντ(ρ)ων, ὀνόματα, πόποι, *sequor*) ou d'arts visuels

(*alba*, ΑΘΕΝΑΙΑ, BIBRU, εικόν).³ Mais on ne s'arrêtera pas là : qui ignore la prédilection de notre Ruedi pour le bien-manger et la joie symposiaque (*blitum*, *cucumis*, grilétarien, εὐφροσύνη, ἰπνιστά)? Savant germanophone sérieux, le Professeur Wachter l'est bien évidemment dans son activité académique, mais... pas toujours ailleurs, nous le savons bien. L'autre facette, celle d'un Ruedi hilare, un archet ou un verre de *pure malt* à la main, est aussi dûment représentée dans ce petit livre (*blitum*, †*Caius*, *cucumis*, grilétarien, plaudere, πόποι). Et n'oublions pas l'essentiel, *last but not least* : la dialectologie, grecque (ΑΘΕΝΑΙΑ, Βοῶπις, ἰπνιστά, καθέδρα/καρέκλα) mais *surtout* schwyzertütsch (plaudere, *Vituduron*)!

🍷 RODOLPHO FELICITER 🍷

NOTES

* Le nuage de mots de la couverture du volume a été réalisé grâce à la police ALPHABETUM produite par M. Juan José Marcos. Nous souhaitons remercier Mme Helena Bermúdez Sabel pour la réalisation graphique.

1 L'usage ici d'une métaphore culinaire sera dûment motivé plus loin.

2 A prendre au pied de la lettre : voir les contributions de G. Gerleigner et de R. Dell'Era.

3 Pour l'intérêt porté par le dedicataire au dessin et à la peinture, voir R. Wachter, *Der Maler Gerhard Ahnfeldt dem Vergessen entrissen*, Glarus/Chur, Somedia, 2016.

PLAUDERE

Vorwort von Barbara Wächter

Im Winter 1994 hät es neus Kapitel im Läbe vom Sprachwüsseschaffler Ruedi Wachter sin Afang gno: ich, sis Töchterli, bin am 30. Januar ufd Wält cho. Dr elterliche Stolz in Beobachtig vo jedem chindliche Fortschritt, vo jedere no so chline Entwicklig – vom Lächle übers Griffe, bis zum Sitze und Laufe – isch herkömmlich bekannt und verbreitet. Doch mags di Läsende wohl nid erschtuune, dass im Fall vo de chline Barbara ei Entwicklig füre Papa Ruedi bsunders im Vordergrund gschtande isch: natürlich, d Entwicklig vo de Sprach. Während 22 Mönat, vom Novämber 1995 bis im Mai 1996, isch so s chline Bärbeli zum läbige Sprachexperimänt vom stolze und neugirige Ruedi Wachter worde. Wies sich für en seriöse Akademiker ghört, hät de Ruedi nämlich i dene sibe Mönat mini sprachliche Fortschritt akribisch genau und systematisch dokumentiert.

Es mag ufgfalle si, dass d Dokumentationsphase relativ spat agfange hät: s chline Bärbeli isch im Novämber 1995 ja scho fascht zweijährig gsi. Allerdings heigis im 1994 lut Papa Ruedi scho „Lallafäll“ gä, und au Wörter wie *dättä* für „Mama / Papa“, oder *auääpff* für „nei“ und *lä / wä / dä* für „ja“, sowie luutmalerische Usdrück wie *rrr* für „Auto / Chinderwage / Velo“ siged ebefalls scho im Lauf vom früehne 1995 in Gebruch cho. Während de Ferie in New York im September 1995 ghört me vom Bärbeli usserdem es paar mal *nou* – es schint sich dr frömde änglische Sprach scho damals durchus bewusst gsi z si. Wirklich nännenswerter Fortschritt händ allerdings uf sich warte la... So sind mini liebe sprachwüsseschaffliche Eltere denn au zum Gägestand vo liebevollem Gschpött us ihrem Fründeskreis worde: liecht amüsant isch das halt scho, wänn usgrächnet s Töchterli vomene Sprachwüsseschafflerpaar verschpötet afängt plaudere.

Im Novämber 1995 also fangt de Papa Ruedi mit sinere Dokumentation a und haltet am 24.11., wiener sälber notiert, de erschi „Sprachunterricht“

mit sim Knirps ab. So bringt er em Chli-Bärbeli bischpilswis mit pädagogisch kultivierter Ängelsgeduld bi, s Wort *Tee* mit Aspiration uszschräbe. De sprachwüsseschaftlichi Papa suecht – gmäss Protokoll – nachem baldige Erfolg vom Tee-Experimänt als nöchschts nach ebese ideale Wörter mit „einziger offener Silbe und einer wichtigen Bedeutung“ für „ähnliche Versuche“. Bim Plaudere benutzt di chlini Barbara lut em Ruedi Ändi 1995 bereits „alle Vokale“, aber „am häufigsten natürlich das Dreieck [a æ a]“. *Woot* bruucht d Barbara für d Farb „rot“, und *monn* für „Mond“ (de Papa notiert dezue: „das *d* am Schluss fehlt“). Im Januar 1996 wird de erschti Gebruch vo Verbinfinite und komplizierte Syntagme dokumentiert, sowie vo erschtuunliche Gedächtnisleischtige brichtet. Au Konzept wie „gross / chli“ oder „hüt / geschter“ chömed langsam in Gebruuch. Vor fascht jedem Itrag schtaht jetzt (Gott sei dank): „die Fortschritte werden so rapid, dass man fast nicht mehr nachkommt“. Es etabliert sich i dere Zit dure Kontakt mit Chindermeitli und verschidene Verwandte au bereits einzeln Berndütschi Wörter wie zum Bischpil *Baue* („Böle / Ball“) oder *Meitschi* („Meitli“). Nachem liecht verzögerete Sprachischtig wird d Barbara es paar Jahr schpöter mit ihrem natürliche und flugse Wächsle zwüsche Züri- und Berndütsch dänn doch no i di linguistische Fuesstapfe vode Eltere träte!

S Ereignis, wo s Experimänt vom Papa schlussamänd zumene relativ rasche Ändi bracht hät, isch min zweite Geburtstag im Januar 1996 worde. De ganzi Tag häts im Langethaler Hüsli vo Verwandte und Bekannte nur so gwimmet. Für s Geburtstagschind aber sind vor allem di ältere Cousine und Cousins us Winterthur intressant gsi: schtundelang häts ine schtill und ufmerksam zueglost, nur um dänn am Folgetag regelrächt schlagartig afänge z schwätze. Ganz als hettis die Ermunterig, de letschti chlini Schupf in Richtig Plaudertäsche, no brucht. (Oder vilicht hät s Bibeli em Papa sini Ufgab au eifach e chli herusfordernder wele mache?)

Afang Februar wird notiert, dass neu Satzkonstruktion und Einzelwörter jetzt so sälschtverständlich worde siged, dass mr si chum no chöni reigischtrierte. Witerhin üebt de Papa allerdings mitem Bärbeli geduldig di neue Wörter bis zur Perfektion. Im März 1996 chömed Flexionsforme dezue, sowie di korräkti Verwändig vo Präpositione und Komposita. Au wird zu dere Zit s Verb *mache* („mit Geminata“) üsserscht beliebt: *licht mache* (Liecht mache), *Tee mache* (dank de Papaüebige perfekt usgsproche!) etc. Im gliche Monet verzellt de Papa usserdem vode erschte „mündliche Lisch“: „Nei, Agge offe, Mama eit“ seit d Barbara zum Papa ufem Wäg veruse, was soviel gheisse hät

wie: „Nein, Jacke soll offen bleiben, Mama hat es gesagt“. Schpöter stellt sich lut de Ufzeichnige vom Papa die Ussag als „erschtunke und erloge“ use.

So ziehnd sich d Notize no bis im Mai 1996 hi und höred dänn – wieme mues anä ufgrund vo zu atemberaubende Fortschritt vom Knirpsli – uf. Ide nächschte Zile möcht ich drum zum Alass vo dinere Pensionierig, liebe Papa, sälber en Mini-Versuech vonere linguistische Analyse wage. Und zwar vo dem grosse Gschänk, won ir mir mit ufe Wäg gä händ, und wo Du mit so vil Herz und Begeischerig igfange häsch – nämlich, wien ich gleert han plaudere.

S Verb *plaudere* – zu Deutsch *plaudern* – bedütet öppe „mitenand rede“, „sich unterhalte“, „schwätze“ und hät en luutnachahmende Urschprung. Früeneri Forme gits im Mittelhochdütsch mit *plōdern*, *blōdern* (was „rauschen“ gmeint hät), im Mittelniederdütsch mit *bladder*, *pladder* („schwätzen“, „plaudern“) und dänn im Frühneuhochdütsch mit *blodern*, *plüdern*, *plaudern* (öppe „ausschwätzen“).

Intressanterwiis schint dr Martin Luther s Verb *plaudern* verbreitet z ha. S usem Verb bildete Substantiv *Plauderei* (f.) isch erscht sitem 17. Jahrhundert dokumentiert.

Mittlerwile händ sich mit *plaudere* als Grundform aber au no vili wite-ri Wörter etabliert, so öppe *Plaudertasche*, *Plauderton*, *Plauderstunde*, *Geplauder*, *ausplaudern*, oder *verplaudern*. I de Bedütig vo all dene Bischpil schwingt e gwüssi Liechtfertigkeit und Ungezwungeheit mit, und e Konnotation mit „nid chöne ufd Schnöre sitze“ hät sich im übliche Schprachgebrauch au duregsetzt. So verwändet dänn au e witbekannti Redewändig s Wort *plaudere* genau i dem Kontext: „Usem Nähchäschтли plaudere“, was im Volksmund s Verrate vo öppis Gheimem und Intimem oder vo persönliche Erfahrig bedütet. Fraue händ früener hüfig di gheimschte Sachesächeli in irne Nähtrückli verschteckt, emene üsserscht sichere Ort, wo ussert ine sälber niemer ufd Idee cho wär, öppis z sueche. Unter anderem sind i dene Trückli au romantische Liebesbrief ufbewahrt worde, wo zu passende Glägeheite aber usegholt, de neugirige Fründinne zeigt und de Gägestand vonere usführlliche *Plauderei* worde sind. Nid z’letscht im Roman „Effi Briest“ vom Theodor Fontane (publiziert im Jahr 1895) verschteckt d Hauptfigur iri gheimschte Brief i irem Nähchäschтли.

Uf vili witeri Plauderstunde mit dir, liebe Papa, hoffend, wünsch ich Dir für de nächschi Läbensabschnitt vo Herze alles Liebi und für Dini zahlriiche Projäkt vil Freud.

ALBA

Le blanc peint au fil du temps romain

Michel E. FUCHS et Alexandra SPÜHLER
Université de Lausanne

Une couleur qui n'en est pas une. Mélangez le rouge, le vert et le bleu et, lumineux, le blanc apparaît. Le latin le désigne par l'adjectif *albus*, terme générique que l'on ne retrouve pas sous cette forme lorsqu'il s'agit de décrire le blanc une fois mis en œuvre. Il est vrai que ce ne sont pas les théoriciens qui usent de la couleur, mais ceux qui en vivent, les artistes et les artisans au fait du pigment et de la teinture. Il convient de citer Goethe:¹ «Peindre de manière claire n'est pas la même chose que produire une image blanche comme de la craie». C'est toute la confrontation entre la sensation du blanc et l'intervention de la lumière pour sa transparence qui est ici sous-jacente. Le blanc est la couleur du soleil pour Empédocle, porté par l'effluve du feu, l'un des quatre éléments aux racines du monde.² Il est l'étendard de la faction des *albati* aux jeux du cirque. Il est le signe de l'hiver. Le blanc habille les morts, nous dit Artémidore.³ C'est la couleur de la toge, marque de la dignité citoyenne. *Alba*, le vêtement des élus.

Le blanc est présent sur les murs, sur les sols, en façades ou dans les maisons romaines. Il s'allie au noir pour nombre de mosaïques. Il se fait marbre pour les *biclinia*, les *impluvia*, les seuils et les fontaines, dans les bandes de raccord et les bas de parois; il recouvre alors les surfaces plus communes, les zones de passage, les parties moins remarquées par les visiteurs, au point qu'il va faire perdre de leur valeur aux marbres blancs au profit des polychromes.⁴ En peinture murale, il devient couleur de fond pour de grandes surfaces, complément, rehaut et touche d'éclairage pour les motifs. «Synthèse optique additive de toutes les couleurs (... le blanc) prend la couleur de la lumière qui l'éclaire»:⁵ est-ce donc cette vision qui a généré un si constant usage du blanc sur les plafonds et les parois de la République et de l'Empire, jouant sur la couleur sourde de l'aube jusqu'aux teintes grisées du soir et aux étincelles nocturnes? Bien que la polychromie soit une caractéristique de la

peinture murale romaine, les décors à fond blanc sont fréquents et ornent différents types de bâtiments et de pièces. Dans les provinces gauloises, ces décors peuvent être répartis en trois catégories:⁶ la première réunit les fonds blancs dits à décor simple dont la surface monochrome est structurée par des bandes et des filets qui forment des encadrements; la zone inférieure du décor est souvent couverte de mouchetis. Les couleurs les plus fréquentes y sont le noir, le rouge et le jaune. Ces décors, économiques et lumineux, se rencontrent dans les maisons modestes, comme dans le quartier artisanal de Vidy fouillé par l'Université de Lausanne. Ils ornent aussi les pièces utilitaires des demeures luxueuses, à l'exemple d'une cage d'escalier de la *villa* de Pully.⁷ La deuxième catégorie rassemble les fonds blancs à encadrements et motifs raffinés présentant un répertoire décoratif et une palette de couleurs plus riches. Les parois sont divisées en panneaux et inter-panneaux agrémentés de motifs plus ou moins élaborés (tiges végétales, candélabres, guirlandes, animaux, touffes de feuillage, etc.). Là, l'esthétique prime sur l'économie; le fond met en lumière l'abondance des motifs, valorise leurs couleurs. La troisième catégorie regroupe les fonds blancs à structure architecturale avec ou sans représentation figurée. Les décors ne sont alors pas forcément monochromes, mais s'associent à des champs colorés. De tels fonds vont avoir des succès divers, se développant largement dans la première moitié du II^e siècle après J.-C., au point de faire dire à certains qu'ils étaient privilégiés dans un style philhellène sous l'empereur Hadrien.⁸ Pourtant, le blanc du fond ne requiert guère un pigment particulier puisqu'il s'agit de chaux éteinte, nécessitée par le traitement à fresque des peintures murales, agrémentée de grains de calcite ou de poudre de marbre pour rendre la surface plus brillante. Ce n'est toutefois pas la seule manière d'obtenir un blanc. L'analyse d'échantillons suisses et pompéiens a permis de déterminer pas moins de six pigments blancs d'usages différents, essentiellement pour les motifs:⁹ l'aragonite est le pigment blanc le plus fréquemment utilisé, en particulier pour les filets; la craie est quant à elle employée aussi bien pour les motifs que pour certains fonds, notamment dans une galerie de la *villa* romaine de Börsingen dans le canton de Fribourg. La dolomite est prisée pour la transparence qu'elle apporte aux motifs. À côté de la craie annulaire et de la diatomite, la cérusite apparaît aussi, à base de plomb, plus difficilement détectée. Ces analyses ont montré que la grande variété de pigments blancs relevée par Pline (*Histoire Naturelle* XXXV) et par Vitruve (*De l'architecture* VII), si elle indiquait pour une bonne part la provenance différente des matières, reposait sur une bonne

connaissance et un usage éprouvé de leurs propriétés.¹⁰ Pline choisit de préférence le mot *candidus* pour parler du blanc, insistant sur l'action de la lumière sur la couleur, sur sa brillance; *albus* est présent dans le mot *albarium* pour parler du badigeon des enduits (*Histoire Naturelle* XXXV, 194). *Candidus* serait donc privilégié par l'encyclopédiste pour les pigments blancs et leur effet sur la peinture des motifs alors que le mot *albus* dans *albarium* serait réservé aux fonds blancs. Faudrait-il en conclure à l'usage strictement technique du blanc sur les parois romaines?



Fig. 1. Pompéi (I 7,7), Maison du Prêtre Amandus, triclinium, paroi nord. Tableau d'Hercule au jardin des Hespérides. Photo M. Fuchs, Lausanne.

Les peintures murales de Rome et de Pompéi laissent envisager d'autres perspectives. A la fin de la République et au début de l'Empire, on voit deux tendances se mettre en place dans l'utilisation de surfaces blanches, dans la partie haute des parois et dans les tableaux des zones médianes. D'un côté, le blanc permet de faire ressortir personnages, architectures et autres motifs se détachant sur l'horizon, dans une ouverture sur l'extérieur baignant dans la lumière de l'aube; de l'autre, le blanc du fond des tableaux centraux accentue l'effet de copie d'œuvres grecques célèbres, mettant au pinacle les scènes représentées. Les maisons d'Auguste et de Livie sur le Palatin en offrent le modèle tout comme la *villa* sous la Farnésine à Rome.¹¹ Les deux tendances se poursuivent jusque sous Vespasien au moins, comme le font voir plusieurs parois pompéiennes.¹² Le décor d'un triclinium de Pompéi est exemplaire à ce titre: dans la modeste Maison du Prêtre Amandus (I 7,7), il est élaboré autour du milieu du I^{er} siècle après J.-C., dans un style claudien.¹³ Au centre des parois figurent de grands tableaux relatant, sur les longs côtés de la pièce, Persée délivrant Andromède face à la scène de la chute d'Icare, Polyphème et Galatée sur l'un des petits côtés, à gauche de l'entrée. Chacune des scènes offre deux moments du récit dans un paysage aux teintes verdâtres et bleu-tées. Le tableau du fond de la salle se distingue par sa blancheur sur laquelle se profile Hercule rencontrant les Nymphes du Couchant au jardin des Hespérides (**fig. 1**), dans une composition digne de la tradition augustéenne. Là où se plaçait l'hôte, le commanditaire et son peintre ont choisi d'honorer le héros à la fin de ses douze travaux, mêlant aspiration eschatologique à hommage au prochain dieu, forme de tableau dynastique à message impérial. Les trois nymphes ont pour nom Aeglé la «Brillante», Erythie la «Rouge» et Hesperaréthousa «l'Aréthuse du Soir», rappel des teintes célestes au soleil couchant. Elles s'unissent dans la lumière blanche pour accueillir le héros fondateur. Comme l'a voulu Auguste, au loin brille Albe-la-Longue, aux origines de Rome.

NOTES

1 Goethe: *Ecrits sur l'Art*, Textes choisis, traduits et annotés par Jean-Marie Schaeffer, présentés par Tzvetan Todorov, Paris: Klincksieck, 1983, p. 197 (tiré du texte de

J. W. Goethe sur L'essai sur la peinture de Diderot paru dans *Propyläen* I, 2-II,1); voir Libero Zuppiroli, Marie-Noëlle Bussac, *Traité des couleurs*, Lausanne:

Presses polytechniques et universitaires romandes, 2001, p. 151.

2 Empédocle d'Agrigente, par Jean Zafiropulo, Paris: Les Belles Lettres, 1953, «Sur la nature», Fr. 21,

v. 3 : ἡέλιον μὲν λευκὸν ὄρᾱν καὶ θερμὸν ἀπάντη. «(Considère) d'une part le soleil clair (blanc : *leukon*) à voir et chaud partout».

3 Artémidore, *Oneirokritika* II, 3 : ἀνδρὶ δὲ νοσοῦντι λευκὰ ἔχειν ἰμάτια θάνατον προαγορεύει διὰ τὸ τοὺς ἀποθανόντας ἐν λευκοῖς ἐκφέρεσθαι, τὸ δὲ μέλαν ἰμάτιον σωτηρίαν προσημαίνει· οὐ γάρ οἱ ἀποθανόντες ἀλλ' οἱ τοὺς ἀποθνήσκοντας πενθοῦντες τοιοῦτοις χρώνται ἰματίοις. «Pour un malade, porter des vêtements blancs prédit la mort parce que les morts sont emportés au cimetière dans des vêtements blancs, tandis que le noir présage retour à la santé : car ce ne sont pas les morts, mais ceux qui les déplorent, qui portent du noir.» (traduction par A. J. Festugière, Paris : Vrin, 1975). Cf. Manlio Brusatin, *Histoire des couleurs*, Paris : Flammarion, 1986, p. 39.

4 Eva Dubois-Pelerin, *Le luxe privé à Rome et en Italie au Ier siècle après J.-C.*, Naples : Centre Jean Bérard, 2008, p. 165.

5 Ségolène Bergeon Langle, Pierre Curie, *Peinture & dessin. Vocabulaire typologique et technique*, volume 1,

Editions du patrimoine, Centre des monuments nationaux, Paris, 2009, p. 47.

6 Hélène Eristov, Sabine Groetembril, Murs blancs en Gaule. Entre économie et raffinement, *Dossiers d'Archéologie* 318, nov.-déc. 2006, p. 58-61.

7 Evelyne Broillet-Ramjoué, Les peintures murales, in Catherine May Castella (dir.), *La villa romaine du Prieuré à Pully et ses peintures murales. Fouilles 1971-1976 et 2002-2004*, *Cahiers d'archéologie romande* 146, Lausanne 2013, p. 173-176.

8 Walter Drack, *Die römische Wandmalerei der Schweiz*, Monographien zur Ur- und Frühgeschichte der Schweiz 8, Basel 1950, p. 27-29.

9 Hamdallah Béarat, *Quelle est la gamme exacte des pigments romains? Confrontation des résultats d'analyse et des textes de Vitruve et de Pline*, in Hamdallah Béarat, Michel Fuchs, Marino Maggetti, Daniel Paunier (eds.), *Roman Wall Painting. Materials, Techniques, Analysis and Conservation*, Institute of Mineralogy and Petrography,

Fribourg 1997, p. 11-34, en part. p. 20-24; Hamdallah Béarat, Michel Fuchs, *Analyses physico-chimiques et minéralogiques de peintures murales romaines à Aventicum I : Du pigment à Avenches*, *Bulletin de l'Association Pro Aventico* 38, 1996, p. 35-51, en part. p. 42-44.

10 Béarat, *op. cit.* (n. 9), p. 16.

11 Alexandra Dardenay, *La peinture au centre du pouvoir : le décor des palais romains*, *Dossiers d'Archéologie* 366, 2014, p. 10-15.

12 Ida Baldassarre, Angela Pontrandolfo, Agnès Rouveret, Monica Salvadori, *La peinture romaine, de l'époque hellénistique à l'Antiquité tardive*, Arles, Milan 2006, p. 129-275; Alix Barbet, *La peinture murale romaine : les styles décoratifs pompéiens*, Paris 2006², p. 96-214.

13 Alfonso De Franciscis, Karl Scheffold, Anne Laidlaw *et alii*, *La peinture de Pompéi : témoignages de l'art romain dans la zone ensevelie par [le] Vésuve en 79 ap. J.-C.*, Paris 1993, I, pl. 12-13, ill. 9-10, II, p. 29-30.

AMOUR

Une étymologie apparemment évidente...

Gaëtan SCHALLER
Universität Basel

Quoi de plus évident que de faire l'étymologie du mot *amour* pour déclarer notre amour à la linguistique historique, car dans ce petit mot se cache toute la beauté de notre discipline. Au premier abord pour un œil inexpérimenté, tout est en effet évident : le mot français *amour*, m. vient directement du latin AMOR, -ORIS m., qui n'aurait subi qu'une simple diphthongaison qui a ensuite été monophthonguée. Mais rien n'est aussi simple en étymologie – tout comme en amour – et là est tout l'intérêt de la linguistique historique comparée : chercher ce qui ne se voit pas au premier regard.

Le mot français *amour*, vient bel et bien du mot latin AMOR, mais pour faire une étymologie française, il faut partir non pas de la forme nominative mais de la forme accusative, en l'occurrence : AMOREM. Apparaît alors déjà un autre changement : la chute de deux finales. Le latin tardif et le français ont eu largement tendance à supprimer les finales. Le *m* connaît dès l'époque archaïque une instabilité en finale¹ et le *e* finira par tomber au 7^e s. car dans le mot AMOREM, contrairement à d'autres mots, rien n'a empêché sa chute.²

Continuons donc par analyser plus en détail le seul autre changement visible dans l'orthographe des deux mots, c'est-à-dire l'évolution de la voyelle *o* en *ou*. Cette voyelle est longue et tonique en latin. Suite au bouleversement du système vocalique latin, qui se déroule entre le 2^e et le 5^e s. de notre ère, la quantité des voyelles n'est plus distinctive et la voyelle *o* se ferme, passant de /ō/ à /o/.³ Au 6^e s., cette voyelle connaît une diphthongaison spontanée /ou/ qui demeure inchangée jusqu'au milieu du 11^e s. Cette diphthongue se différencie alors par le passage de l'articulation du premier élément vers l'avant en /œu/ au 9^e s. et se labialise ensuite au contact du /u/ en /œu/ au début du 12^e s. A la fin de ce même siècle, la diphthongue se monophthongue par réduction en /œ/.⁴ Finalement cette diphthongue s'ouvrira à la fin du 16^e s. selon la loi de position en /œ/.⁵

En étudiant l'évolution de la voyelle *o* longue et tonique latine, nous remarquons, que notre mot *amour* ne correspond en fait pas à la forme à laquelle nous nous attendrions, qui est *ameur*, forme attestée au Moyen-Âge. En effet, l'évolution décrite correspond à la région du Centre et du Nord de la France, qui donnera naissance au français moderne. Nous retrouvons cette forme en *-eur* dans de nombreux mots français provenant de mots latins en *-or*: FLOR – *fleur*, DOLOR – *douleur*, PAVOR – *peur*, etc. Comment alors expliquer la forme en *-our* d'*amour*? Dans les autres régions francophones, la différenciation du 11^e s. de la diphtongue /*ou*/ n'a pas eu lieu; cette dernière sera simplement monophthonguée en /*u*/ au 12^e siècle.⁶

Le français aura, selon l'opinion la plus communément admise, repris la forme de l'ancien provençal AMOR prononcée /*amur*/, emprunt dû à l'influence de la lyrique troubadouresque qui faisait de l'amour son sujet de prédilection et qui avait une diffusion qui dépassait largement le sud de la France.⁷ Le mot *amour* n'est donc pas un mot hérité mais un emprunt à une autre langue romane. Cet emprunt supplantera le mot hérité et ne créera pas de doublet étymologique, contrairement à *labeur* 'travail pénible' et *labour* 'travail de la terre' venant tous deux du latin LABOR⁸ ou à *humeur* 'caractère' et *humour* 'trait d'esprit' venant du latin HUMOR.⁹ *Humour* a été emprunté par l'anglais à l'ancien français et a ensuite été emprunté à l'anglais au 17^e s. par le français moderne avec son nouveau sens. Les mauvaises langues diront donc que les Anglais ont de l'humour, tandis que les Français ont des humeurs...

Intéressons-nous pour terminer cette expertise phonétique aux deux consonnes de ce mot, qui semblent si stables. Le *m* n'a certes pas connu d'évolution à travers les siècles, par contre il a modifié la prononciation du *a* qui le précédait au 11^e s., lorsque la prononciation française anticipait les consonnes nasales en nasalisant les voyelles qui les précédaient. C'est ainsi que le début de ce mot est passé de /*am*/ à /*ãm*/.¹⁰ Cette double articulation nasale de la voyelle et de la consonne finira par être abandonnée au 16^e siècle. En syllabe fermée, la consonne nasale s'efface progressivement jusqu'à disparaître, tandis qu'en syllabe ouverte, comme dans notre cas, c'est la voyelle qui se dénasalise. Au final, nous retrouvons dans notre exemple le point de départ /*am*/.¹¹ Cette nasalisation suivie d'une dénasalisation a laissé des traces orthographiques en français que sont entre autres les doubles consonnes nasales *nn* et *mm* dans *bonne* ou *homme*. La première lettre servait de signe diacritique, qui exprimait la valeur nasale de la voyelle, tandis que l'autre consonne exprimait la valeur nasale consonantique: ces mots étaient alors

prononcés respectivement /bõņ/ et /õmę/. La seconde consonne, le *r*, a pour sa part connu deux évolutions articulatoires qui ont été sans conséquence sur l'orthographe et sur les autres phonèmes du mot. A l'origine, le *r* connaissait une articulation apicale ou roulée. Celle-ci laisse sa place à un *r* uvulaire ou grasseyé qui fait vibrer la luette à la fin du 17^e siècle. Le *r* parisien actuel en dérive, il est articulé au même point, mais il se réduit à une consonne fricative dorsale ou dorso-vélaire.¹²

Pour conclure nous pouvons représenter l'évolution du mot AMOR en français par le tableau suivant (**table 1**). Nous voyons ainsi la grande volatilité dans la prononciation du mot *amour*, que l'on croyait si fidèle.

AMOREM			Changements	Date
/amõrem/				
/amõre/			chute de la consonne finale	2 ^e s.
/amõre/			perte de la valeur distinctive de la qualité et fermeture de /õ/	2 ^e s. – 5 ^e s.
Hors Nord et Centre	/amõure/		diphthongaison spontanée	6 ^e
	/amõur/	/amõur/	chute de la voyelle finale	7 ^e s.
		/amẽur/	différenciation	9 ^e s. fin
	/ãmõur/	/ãmẽur/	nasalisation	11 ^e
		/ãmœur/	labialisation	12 ^e s. début
	/ãmúr/		monophthongaison	12 ^e s.
		/ãmœr/	monophthongaison	12 ^e s. fin
	/amúr/	/amœr/	dénasalisation	16 ^e
		/amœr/	ouverture de /œ/	16 ^e s. fin
	/amúr/	/amœr/	articulation de la vibrante /r/	17 ^e s. fin
<i>amour</i>	<i>ameur</i>			

Table 1 : Evolution phonétique du mot *amour* en français.

Voilà pour la partie phonétique, mais une autre curiosité réside encore dans le genre de ce mot, qui connaît une irrégularité rare, quoique pas inconnue en français: nom masculin au singulier, il devient féminin au pluriel.¹³ Cela se voit particulièrement dans les deux expressions françaises «filer un parfait amour» et «connaître ses premières amours». Mais il faut bien avouer que cette distinction de genre ne fait de nos jours plus partie que de la langue littéraire ou poétique.

Dès le 2^e s. les noms masculins abstraits en *-or*, *-ōris* passent sporadiquement au féminin. Ce phénomène aboutit en français, en provençal et aussi en italien du nord, où tous ces noms prennent le féminin. Ceci peut s'expliquer d'une part par analogie aux autres noms abstraits en *-ūra*, *-iō*, *-itūdō* qui tous sont féminins et d'autre part par le besoin de les différencier des noms concrets tels *auctor*, *cēnsor*, *suāsor*, etc.¹⁴ L'utilisation du mot *amour* pour désigner la divinité antique Amor ou Cupidon était fréquente dans le roman courtois; ceci a pu créer une confusion dans le genre de ce mot. Même s'il existe quelques attestations d'une féminisation de la divinité,¹⁵ au final, c'est bien la divinité masculine qui aura à nouveau masculinisé le nom commun. Le fait que le mot *amour* soit un emprunt a probablement facilité le changement de genre, car il n'était alors plus possible de rattacher ce nom qui se termine en *-our* avec les autres noms français se terminant en *-eur* et qui eux sont féminins.¹⁶ Un autre facteur qui a également pu faciliter le changement de genre d'*amour* est qu'il commence par une voyelle. De nombreux noms qui commencent par une voyelle ont en effet un genre instable en français;¹⁷ de plus certains noms acceptent pour le même référent les deux genres, tels *après-midi* et *hymne*. Cela vient très vraisemblablement de l'élision de l'article défini singulier *le/la* et de l'usage du pronom possessif masculin pour les deux genres: *mon ami* et *mon amie*. Les grammairiens du 17^e s. tenteront de restaurer le féminin pour le pluriel du nom, qui perdure uniquement dans la langue poétique de nos jours.

Tout comme de nombreuses évolutions phonétiques ne sont pas visibles au premier regard, le genre du mot *amour* cache également bien son jeu. Alors que le genre masculin semblait être directement hérité du latin, le mot a en fait changé une première fois de genre pour des raisons grammaticales, avant de changer une nouvelle fois de genre pour des raisons littéraires. Quel autre mot que l'*amour* est en réalité mieux placé pour connaître cette liberté de genre?

Cet article voulait montrer que même un mot à première vue banal et ne présentant pas de grands changements entre le latin et le français peut en ré-

alité cacher une étymologie bien riche. En effet, bien que le lien entre AMOR, -ORIS, m. et *amour* m. semble évident, la comparaison avec d'autres paires linguistiques comme DOLOR, -ORIS m. et *douleur* f. met immédiatement en évidence l'anomalie de la terminaison en *-our* et du genre.

NOTES

1 Zink, Gaston: Phonétique historique du français. Paris 1999. p. 75-76.

2 G. Zink, *op. cit.* (n. 1) p. 43-45.

3 G. Zink, *op. cit.* (n. 1) p. 49-51.

4 G. Zink, *op. cit.* (n. 1) p. 59-60.

5 G. Zink, *op. cit.* (n. 1) p. 168.

6 G. Zink, *op. cit.* (n. 1) p. 59-60.

7 Von Wartburg, Walther: Französisches Etymologisches Wörterbuch. Basel 1928-2003. s.v. *amor amour*, tome I, p. 469.

8 W. Von Wartburg, *op. cit.* (n. 7) s.v. *labor 'Mühsal'* p. 103.

9 W. Von Wartburg, *op. cit.* (n. 7) s.v. *humor 'Flüssigkeit'* p. 514.

10 G. Zink, *op. cit.* (n. 1) p. 82.

11 G. Zink, *op. cit.* (n. 1) p. 83-84.

12 G. Zink, *op. cit.* (n. 1) p. 29, 158 et 245.

13 Trois mots connaissent ce changement: *amour*, *délice* et *orgue*. Le changement de genre pour le mot *orgue* s'explique par le changement sémantique: au masculin le mot semble désigner l'instrument dans son ensemble, alors qu'au féminin il désigne les tuyaux qui composent l'orgue. Le changement de *délice* vient d'une volonté des grammairiens français du 17^e siècle de rétablir la différence latine entre DELICIUM et DELICIAE, neutre au singulier et féminin au pluriel.

14 Väänänen, Veikko: Introduction au latin

vulgaire. Paris 1981, p. 105.

15 Ce mot est tellement fréquent et sa notion importante en tant que sujet du roman courtois, que même lorsque ce mot n'est pas le sujet de la phrase, il reçoit la forme du cas sujet et non celui du cas régime. Cf. W. Von Wartburg, *op. cit.* (n. 7) s.v. *Amor dieu de l'Amour* p. 470-471.

16 De même le mot hérité *humeur* est féminin, tandis que l'emprunt à l'anglais *humour* est masculin.

17 On retrouve de nombreux exercices ou discussions sur internet pour apprendre le bon usage de ces mots, tout particulièrement au Québec.

ΑΠΟΔΙΔΩΜΙ

Eleanor DICKEY
University of Reading

The verb ἀποδίδωμι has a basic meaning ‘give back’.¹ Greek lexica also list a host of other uses such as ‘assign’, ‘render’, ‘concede’, ‘deliver’, ‘define’ and ‘return’,² but none of these matches the way this word is used in the school scenes of the Colloquia of the Hermeneumata Pseudositheana, a bilingually-composed text originally designed as an easy reader to help Roman schoolchildren learn Greek.³ In these texts ἀποδίδωμι, consistently paired with *reddo* in the Latin, usually refers to recitation from memory, as in passages 1 and 2:

- | | | |
|--------------------------|-----------------------|----------------------------------|
| 1. ἐκμανθάνω | edisco | I learn thoroughly |
| τὰ γραπτὰ μου. | scripta mea. | my [assigned] writings. |
| εἰ ἐτοιμός εἰμι, | si paratus sum, | If I am ready, |
| εὐθὺς <u>ἀποδίδωμι</u> . | statim <u>reddo</u> ; | I <u>recite</u> at once; |
| εἰ δὲ μή, | sin autem, | but if not, |
| πάλιν ἀναγινώσκω. | iterum lego. | I read [them] again. (C 30b) |
| 2. ἐκμανθάνω | edisco | I learn thoroughly |
| ἐρμηνεύματα, | interpretamenta, | the bilingual texts, |
| <u>ἀπέδωκα</u> . | <u>reddidi</u> . | I <u>recited</u> [them]. (ME 2j) |

The verb cannot, however, simply mean ‘recite from memory’, for in a few passages that meaning does not work. In passage 3, the third example of this verb appears to refer to handing in a tablet containing a written assignment:

- | | | |
|----------------------|-------------------|-----------------------------|
| 3. καὶ οὕτως ἤρξάμην | et sic coepi | And thus I began |
| <u>ἀποδοῦναι</u> | <u>reddere</u> | to <u>recite</u> , |
| καθὼς εἰλήφειν | quomodo acceperam | just as I had received [the |
| | | following] |
| ἀναλήμματα· | ediscenda: | to be learned: |
| στίχους | versus | verses |
| πρὸς ἀριθμὸν | ad numerum | rhythmically |

καὶ στιγμὸν	et distinctum	and with proper pauses for full stops
καὶ ὑποστιγμὴν,	et clausulam,	and for commas/ends of sentences,
μετὰ προσπνεύσεως	cum aspiratione	with the sound <i>h</i> pro- nounced
ὅπου συνέφερε, καὶ μετάφρασιν. ἐν ὅσῳ ἀποδίδωμι <ἐδιορθώθην> ὑπὸ τοῦ καθηγητοῦ, ἵνα καὶ φωνὴν ἐτοιμασαίμην ἐγγυτέραν. προσῆλθον, ὑποτεθείσης χειρὸς	ubi oportebat, et metafrasin. dum <u>reddo</u> <emendatus sum> a praeceptore, ut et vocem praeparem propiore. accessi, et posita manu	where it should be, and [giving] a paraphrase. While I was <u>reciting</u> , <I was corrected> by the teacher, so that I would also develop a faculty of speaking closer [to the standard]. I came forward, and having put down [my] hand
δέλτον <u>ἀπέδωκα</u> , <καὶ ἀπέδωκα> μνήμη ὑπογραφήν αὐτῶν ὅπου ἔπραξα.	tabulam <u>reddidi</u> , <et reddidi> memoria subscriptionem eorum ubi egeram.	I <u>handed over</u> my tablet <u>reddidi</u> , <and I recited> from memory an outline of the things I had done. (S 13a–15b)

In passage 4, ἀποδίδωμι/*reddo* appears to refer simultaneously to two groups of students: one group that engages extemporaneously in the activity it designates and another group that does the same thing after careful preparation. (The Greek offers two alternative ways of phrasing both these situations: σημερινόν ‘of today’ and the *hapax legomenon* ἀποχρονισμόν both equated with Latin *extemporalem* ‘unpremeditated’, and the two *hapax legomena* ἀποφροντισμένον and ἐπιμελήτατον both equated with Latin *accuratum* ‘carefully performed or prepared’.) Corruption is possible; a line could be missing between the first four lines and the last four, containing a different verb for the first half. But if the text is correct as it stands, our verb must refer here to reading aloud, translation, or explanation of the passage.

- | | | |
|---------------------|----------------|--------------------------|
| 4. λαμβάνω τόπον, | accipio locum, | I receive a passage, |
| καὶ ἄλλοι μετ’ ἐμοῦ | et alii mecum | and others along with me |

σημερινόν	extemporalem	<u>read/translate/explain(?)</u> it
(ἀποχρονισμόν),	(extemporalem),	extemporaneously
οἱ λοιποὶ	ceteri	(extemporaneously); the rest <u>read/translate/ex-</u>
		<u>plain(?)</u> it
ἀποφροντισμένον	accuratum	after careful preparation
(ἐπιμελήτατον)	(accuratum)	(after careful preparation).
<u>ἀποδιδούσι.</u>	<u>reddunt.</u>	(C 33a–b)

In many other passages the exact meaning of ἀποδίδωμι is not clear; it could be recitation from memory, reading aloud, or some other task. Passages 5, 6 and 7 are examples.

5. ἀποδιδούσιν <ὀνόματα> reddunt nomina They recite/read(?) names/
nouns
καὶ ἑρμηνεύματα, et interpretamenta, and bilingual texts,
γράφουσιν scribunt lectionem. they write a lesson. (C 40c)
<ἀνάγνωσιν>.
6. ἔλαβον accepi I received [an assignment]
καὶ ἔπέδωκα et reddidi and handed it in(?)
πάλιν. iterum. again. (LS 6a)
7. εἶπον αὐτῷ· dixi ei: I said to him,
Ἀπόδος πρῶτον. Redde primo. ‘You recite/read/translate/
explain(?) first!’
καὶ εἶπέν μοι· et dixit mihi: And he said to me,
Οὐκ εἶδες, Non vidisti, ‘Didn’t you see,
ὅτε ἔπεδίδουν cum redderem when I recited/read/trans-
lated/explained(?)
πρότερόν σου; prior te? before you did?
καὶ εἶπον· et dixi: And I said,
Ψεύδη, Mentiris, ‘You’re lying;
οὐκ ἔπέδωκας. non reddidisti. you did not recite/read/
translate/explain(?)’
Οὐ ψεύδομαι. Non mentior. ‘I’m not lying!’ (ME 2k–l)

Putting all these passages together, it is likely that the meaning of ἀποδίδωμι/*reddo* in school contexts was ‘demonstrate that one has

successfully completed a school assignment'.⁴ Memorization was a very common school task in antiquity, hence the predominance of passages in which the verbs seem to refer to recitation from memory, but the meaning of ἀποδίδωμι/*reddo* was more general than that of the verb used specifically of recitation, ἀναγορεύω/*recito*.⁵

How did this meaning arise? It is not an obvious development of the other meanings of ἀποδίδωμι, but it fits very well with some other meanings of *reddo*, which the *Oxford Latin Dictionary* defines with 'reproduce, repeat' (7, cf. 5b), 'utter in reply' (6), 'pay, render (any other thing considered as a debt, obligation, compensation, etc.)' (9), and 'hand over, deliver (a letter, parcel, etc.)' (12) as well as the basic meaning 'give back'. This suggests that the development of ἀποδίδωμι as a technical school term was a contact-induced semantic extension caused by *reddo*.⁶ Semantic extensions are common in ancient scholarly terminology, but usually the influence goes from Greek to Latin, as for example when *casus* 'fall' came to mean 'grammatical case' under the influence of πτώσις, which meant both 'fall' and 'grammatical case'.⁷ In this case, however, the influence is more likely to have gone from Latin to Greek, not only because *reddo* offers a more plausible source for the school meaning, but because in Greek that meaning seems to be confined to the bilingually-composed texts of the Colloquia, whereas in Latin it also occurs in monolingual texts, such as passages 8 and 9.⁸

8. alter in obsequium plus aequo pronus et imi
derisor lecti sic nutum divitis horret,
sic iterat voces et verba cadentia tollit,
ut puerum saevo credas dictata magistro
reddere vel partis mimum tractare secundas. (Horace, *Epistle* 1.18.10–14)
'The one, too prone to obsequiousness and like a jester on the lowest-ranked dining couch, so trembles at the rich man's nod, so repeats his sayings and collects his words as they fall, that you would think him a boy reciting lessons to a harsh teacher, or a mime actor practising the second part.'
9. In praelegendo grammaticus et illa quidem minora praestare debebit, ut partes orationis reddi sibi soluto versu desideret et pedum proprietates, quae adeo debent esse notae in carminibus ut etiam in oratoria compositione desiderentur. (Quintilian, *Inst.* 1.8.13)
'In teaching particular texts, the grammarian will also need to handle less advanced matters: he should ask the pupils to parse the verse and explain (?)

to him the parts of speech and the features of the metre, for metrical features should be observed in poetry to such an extent that the pupil also feels the need for them in rhetorical composition.’

Most of the language of the Colloquia belongs to the imperial period, when the different versions were rewritten and expanded, usually in the Greek East. Very few actual words can be shown to go back to the original composition of the Colloquia in Republican Rome – but ἀποδίδωμι/*reddo* is one of them, for it occurs in one of the rare passages for which the original version can be reconstructed.⁹

10. ἄλλοι	alii	Others,
πρὸς τὸν ὑποδιδασκτὴν	ad subdoctorem	in front of the teaching assistant,
τάξει	ordine	
<u>ἀποδιδούσιν,</u>	<u>reddunt,</u>	<u>recite/read/translate/explain(?)</u> in order;
ὀνόματα	nomina	names
καὶ ἐρμηνεύματα	et interpretamenta	and bilingual translations
γράφουσιν,	scribunt,	they write,
ἀνάγνωσιν	lectionem	a lesson
ἢ στίχους ἔγραψαν.	aut versus scrips- erunt.	or verses they wrote.

It is likely, therefore, that the semantic extension creating the school meaning of ἀποδίδωμι comes from the schoolrooms of Republican Rome. The new meaning may have been created specifically for the Colloquia, whose bilingual format must have made it very tempting to create a Greek equivalent of *reddo*, but it may also have had a previous existence of which the Colloquia now provide the earliest evidence. In either case it offers a rare glimpse into the world of Republican schooling and to a more flexible and less puristic attitude to Greek than is often visible in the educational materials of later periods.

NOTES

1 I offer this morsel to Ruedi with affection and admiration.

2 See s.v. in H. G. Liddell, R. Scott, and H. S. Jones, *Greek-English Lexicon*, 9th edn (Oxford 1940); P. G. W. Glare and A. A. Thompson, *Greek-English Lexicon: Revised Supplement* (Oxford 1996); F. R. Adrados, *Diccionario griego-español* (Madrid 1980–); F. Montanari, M. Goh, and C. Schroeder, *The Brill Dictionary of Ancient Greek* (Leiden 2015).

3 See E. Dickey, *The Colloquia of the Hermeneumata Pseudodositheana* (Cambridge 2012–2015).

4 Dickey (*op. cit.* n. 3) vol. 1 p. 144, cf. vol. 2 p. 217.

5 This pair ἀναγορεύω/*recito* occurs in school contexts in Colloquium Stephani 20a and 39a, and in Colloquium Celtis 28a, 31b, 39c, 39d, 40b; cf. ἀναγορεύσις/*recitatio* for ‘recitation’ in Colloquium Celtis 25a, 37d, 70f.

6 Semantic extension is a common contact phenomenon, in which a word in one language extends its meaning under the influence of a word in another language that already matches some of its meanings; see e.g. D.R. Langslow, *Medical Latin in the Roman Empire* (Oxford 2000) 140–205. The same phenomenon is sometimes called ‘semantic loan’; see e.g. P. Durkin, *The Oxford Guide to Etymology* (Oxford 2009) 136–137. The most complete treatment

of this phenomenon in Greek and Latin is that of C. Nicolas, *Utraque lingua: le calque sémantique: domaine gréco-latin* (Louvain 1996), who uses the term *calque sémantique*.

7 See e.g. Nicolas (*op. cit.* n. 6) 93–117.

8 See *Thesaurus Linguae Latinae* (Leipzig 1900–) s.v. *reddo* 11.2.493.23–32, *reddunt discipuli magistro* (though the *TLL* has a different classification of our passage 9: see 492.38–39).

9 See Dickey (*op. cit.* n. 3) vol. 1 pp. 145–146. The reconstruction is based on passages in three different colloquia (ME 2n, LS 8b, C 40b–c), all of which contain both ἀποδιδούσιν and *reddunt*.

ΑΘΕΝΑΙΑ / ΑΙΑΣ*

Georg Simon GERLEIGNER
Universität Basel and Bayerische Akademie der Wissenschaften

That the placement of name inscriptions (letter-chains naming figures or, in rare instances, other pictorial elements) in Greek vase-painting followed certain conventions was noticed early by scholars. In his seminal *Non-Attic Greek Vase Inscriptions*, Rudolf Wachter succinctly described two main “principles of labelling”: the “starting-point principle” and the “direction principle”.¹ While these conventions allow for some variation which is mainly determined by the availability of space, the basic rule of the starting-point principle is that a name is placed close (but preferably not too close) to the figure it refers to – often as close to the head as possible –, with the first letter of the inscription always being closest to a figure’s head (the only exception to that are cases where the name is in its whole width placed horizontally above the head). This also determines the direction of the writing: if the name is placed to the right of (the head of) a figure, the writing runs from left to right, and vice versa; as a consequence of this direction principle, the “feet” of the letters face the figures they belong to. The rationale behind these long-running and overwhelmingly consistently observed conventions followed by vase-painters presumably was to make clear to the viewer in an unambiguous way which inscription referred to which figure – otherwise (and sometimes still, despite adherence to the conventions) something not easily achieved in many images teeming with figures and letters. In this contribution, I would like to present a – to my knowledge singular – case of a name inscription that plays with these conventions in a spectacular way which epitomises the ingenuity of some craftsmen in exploiting the specific potential of the combination of writing and imagery which inscriptions in Greek vase-paintings represent.

The inscription in question is found on an Attic black-figure neck amphora from the last quarter of the sixth century (like all further dates B.C.E.) which was first published more than thirty years ago in an auction catalogue.² On its

uninscribed side, it shows Peleus and Thetis delivering their little son Achilles to the centaur Cheiron, while the side with the inscription (fig. 1) shows an image whose iconography is well-established at this time:³ Aias (Lokros) is striding menacingly towards Cassandra who flees to Athena, a picture based on a story that was part of the *Ἰλίου πέρσις*, subject of a fifth-century tragedy and already mentioned in the “Cologne Alcaeus”:⁴ during the sack of Troy, Cassandra seeks refuge at the Palladion, from which Aias drags her away – an act of *θεοσυλία* which angered the goddess greatly against the Greeks.⁵

In our image, Cassandra – here depicted naked, apart from a chlamys around her shoulders – is running towards Athena but has not quite reached the goddess yet, only one of her toes seeming to touch her foot. Aias, his sword pulled out of the scabbard he holds, strides towards her. Athena is shown as Promachos, like on Panathenaic amphorae.⁶ Although Cassandra has a more prominent position within the composition – Aias aims his attention at her –, the iconography nevertheless rather belongs to the earlier phase of the pictorial tradition which tends to marginalise the figure of Cassandra.⁷ Thus, as in the early textual sources, the image gives room to the confrontation between Aias and the goddess while the new focus of the iconography evolving at the end of the sixth century is the suffering of the Trojan princess at the hands of the Lokrian.⁸

The letter-chain, which is of our particular interest, runs in a roughly horizontal line between the nose-guard of Aias’ tipped-back helmet and Athena’s frontal locks. Read from right to left, the inscription straightforwardly reads AΘENAIA, naming the goddess⁹ in accordance with the aforementioned two “principles of labelling”. This understanding is found in the first published description of the painting,¹⁰ but already the (to my knowledge) second one, in the pot’s first academic publication by Heather Jackson, complicates matters because irritatingly, read from *left to right*, the first four letters give the name AΙΑΣ, this *also* in accordance with the placement conventions of name inscriptions; Jackson thus reads one-and-a-half names here: “In the field, between the heads of Athena and Aias are the letters AΘE (retrograde) and AΙΑΣ, the two names almost meeting in confrontation”.¹¹

This may at first sound surprising because of the shape of the fourth letter which looks like a ny, but vase-painters in this period sometimes actually used a so-called “sideways sigma”, a sigma turned by ninety degrees and thus looking like a (reverse) ny.¹² A roughly contemporaneous black-figure neck amphora attributed to the Long-Nose Painter in Munich, for instance,

features ny, sigma *and* sideways sigma in different inscriptions on the same side;¹³ the same is (very probably) true for another comparable Munich pot, a hydria attributed to the Antimenes Painter to whose circle our amphora may belong.¹⁴ Two circumstances suggested to the reader-viewer that the inscription can or should be read from left to right (as well): first, the fact that the space between the fourth and fifth letter from the left is slightly bigger than the space between the others – the signs thus forming two visual clusters –, and second, the near-axial symmetry of the first three letters, AIA. Going one step further than Jackson, I would therefore suggest that contemporaneous viewer-readers, occasionally confronted with sideways sigma on other pots, could easily have read both AΘENAIA *and* AΙΑΣ, a single letter-chain yielding two names without breaking the conventions of placement!

This is extremely unlikely to be a coincidence but nevertheless, as an intentional device, possible only because of a very fortunate combination of conditions: the painter saw and exploited the circumstance that the (letters of the) two names – names of protagonists of a well-established iconography – are compatible in this way and thus not only had to place the inscription so that it fits both figures but also to employ “sideways sigma” at exactly the critical spot; here, perhaps to facilitate the recognition of this subtle play, he also left a slightly broader space between the letters. Fundamental to all this is of course the custom to read (and write) in both directions.

If we viewed the inscription only as a formal device playing with various conventions, it would already be quite artful, attesting to a high level of reflexivity in this regard. However, one could go further and attempt to interpret the letter-chain also in connection with the content of the image. Two aspects could be brought into play here. First, the impression that, in Jackson’s words, “the two names [are] almost meeting in confrontation” (see above), mirrors the emphasis placed on the confrontation between the goddess and the hero by early texts and images. Second, and mostly independent of this exceptional two-way legibility, the fact that only the names of Athena and Aias are given here, while that of Cassandra is omitted, is not only a further way to highlight the clashing protagonists of this conflict. It is also particularly meaningful because the fact that Athena is named *at all* and *just like* Aias reinforces the ambiguity, typical for both this time and narration, regarding the ontological status of the goddess here: while the story requires a cult statue, both early textual and pictorial sources leave open whether Athena is living or an effigy (there is no pictorial convention for “statue” in this period). The Promachos



Fig. 1. Attic black-figure neck amphora, once Melbourne, Graham Geddes collection GpA 1:3. Ca. 520/510. Drawing © Martina Hung.

pose could well belong to a sculpture but also suggests being alive; it is no coincidence that the iconography of Aias, Cassandra and Athena features frequently in discussions of the agency of ancient statues.¹⁵ Assigning a name to the figure of Athena in this context, not only in analogy to but in both confrontation and amalgamation with the name of a living and acting figure, further raises the stakes.

Finally, this τεχνοπαίγνιον, which one could perhaps term “asymmetrical palindrome”, is a very early example for a play with formal features of material language of this kind – Greek vase-painters explored the pictoriality of writing, particularly in combination with images, in many ways, but this appears to be a unique case in the extant record and must therefore have been rare. The earliest extant example for such a device in other Greek textual media collected by Christine Luz, the akrostichon of Chairemon, dates to the middle of the fourth century, the first surviving proper palindrome stems from the first century.¹⁶ Our inscription, devised by a nameless if talented craftsman in a period when (a culture of) literacy is still emerging, is thus a powerful reminder why the study of Greek vase-inscriptions, to whose promotion the honouree contributed so much, is a worthwhile endeavour.

NOTES

* First thoughts on the vase-inscription on which I elaborate below were presented in a talk I gave on 19 June 2016 in Heidelberg (see the reference and discussion by Nikolaus Dietrich in the context of his fascinating analysis of the layout of sculptural inscriptions [ch. 3 in: N. Dietrich – J. Fouquet – C. Reinhardt, *Schreiben auf statuarischen Monumenten* (forthcoming 2020)]). I would like to thank him, Harald Bichlmeier, Christine Luz and Robin Osborne for their interest and comments

on the draft. Last but not least, I am very grateful to Martina Hung for producing the fine drawing (fig. 1) which is based on the published photographs of the pot.

1 R. Wachter, *Non-Attic Greek Vase Inscriptions* (Oxford 2001) 228 §§ 104f.

2 Sotheby's, *Antiquities. Catalogue of the sale held in London on 13th and 14th July 1987* (London 1987) 128 no. 385 (with a colour photograph on p. 129), where it was attributed to the Circle of the Antimenes Painter (by Robert Guy:

see H. Jackson, *A Black-Figure Neck-Amphora in Melbourne. The Nudity of Cassandra, Mediterranean Archaeology* 9–10, 1996–1997, 71; for a detailed differing analysis of the style, see *ibid.*, 71–74). The pot's find-spot and provenance are unknown; it had been on loan to La Trobe University Melbourne from an Australian private collection (see Jackson, *op. cit.*, p. 53) and was last recorded to be part of another Australian private collection when it was on loan to the University

of Canterbury, New Zealand (see R. Bell, *In the Museum*, Scholia 12, 2003, 168).

3 On the iconography (which first appears in the early sixth century) and its development, see J. B. Connelly, *Narrative and Image in Attic Vase Painting*. Ajax and Cassandra at the Trojan Palladion, in: P. J. Holliday (ed.), *Narrative and Event in Ancient Art* (Cambridge 1993) 88–129, LIMC VII (1994) 962 no. 82 s.v. Cassandra I (O. Paoletti), Jackson, *op. cit.* (n. 2) p. 53–75, and M. Mangold, *Kassandra in Athen*. Die Eroberung Trojas auf attischen Vasenbildern (Berlin 2000) 39–62.

4 A poem from around 600 which seems to presuppose knowledge of the plot; see Mangold, *op. cit.* (n. 3) p. 37f. (with further literature). Hom. *Od.* 4.502 already alludes to the story.

5 Only late sources explicitly mention Aias' subsequent rape of Cassandra (see Jackson, *op. cit.* [n. 2] 58–60).

6 On Athena's status in this image, see below.

7 See, for instance, the belly amphora Geneva H 84 (Beazley Archive Pottery Database [BAPD] no. 7475): Mangold, *op. cit.* (n. 3) p. 167 no. II 7 and p. 42 fig. 19.

8 A prominent example for this, now often showing Aias pulling Cassandra from a statue of Athena which is on a base and often below life-size, is found on the frieze surrounding the tondo of Onesimos' cup now restituted to the Museo Nazionale Archeologico Cerite di Cerveteri (BAPD 13363, Attic Vase Inscriptions [AVI] database no. 4972).

9 Ἀθηναία is the Attic form of her name (see P. Chantraine, *Dictionnaire étymologique de la langue grecque*. Histoire des mots. Nouvelle édition (Paris 2009) 26 s.v. Ἀθήνη) and thus commonly used in Attic vase-inscriptions.

10 Sotheby's, *op. cit.* (n. 2) p. 128: "the Goddess's name inscribed in retrograde between the figures".

11 Jackson, *op. cit.* (n. 2) p. 54. The latent interpretive uneasiness which is expressed productively in the phrase "the two names almost meeting in confrontation" (see also below) is also mirrored in the description in both other publications known to me which, following Jackson, (briefly) mention the inscription: Mangold, *op. cit.* (n. 3) p. 170 no. II 32: "Beischriften: ΑΘΕ (rückläufig), ΑΙΑΣ"; A. Skilton apud Bell, *op.*

cit. (n. 3), p. 168: "The letters ΑΘΕ (retrograde) and ΑΙΑΣ appear in the field between the heads of the two eponymous figures". Similarly, that there is something unusual is possibly already indicated in the respective entry in the BAPD (no. 24969) where the description of the pot's decoration says "AJAX WITH SWORD AND SCABBARD (NAMED, AIAS), ATHENA (NAMED)" (<http://www.beazley.ox.ac.uk/record/F87DAD38-CC2A-43B9-BA22-8684DCB38A45>, last checked on 10 December 2018), tellingly *not* giving, as would be usual, "ATHENA (NAMED, ATHENAIA)".

12 According to Henry Immerwahr, comparing the letter-forms of Euphronios and Euthymides, "the sideways sigma is common in this period (it is sometimes misread as a nu, which in one form it resembles)" (H. R. Immerwahr, *The Lettering of Euphronios*, in: I. Wehgartner [ed.], *Euphronios und seine Zeit* [Berlin 1992] p. 52).

13 ΗΕΡΜΕΣ, ΑΠΟΛΟΝΟΣ and ΑΡΤΕΜΙΔΟΣ (the latter ending in sideways sigma) on Munich 1560 (ABV 327.5, BAPD 301751, AVI 5180).

14 The final letter of the name inscription

]ΣΧΙΔΕΜΟ[Σ] on Munich 1694 (ABV 266.5, BAPD 320015, AVI 5190) is a curious case: B. Kreuzer who examined the letter together with A. Buhl, J. Gebauer and L. Rintelen (who took excellent photographs which confirm their findings) from the Antikensammlungen München (to all of whom I am very grateful) kindly informed me that the right-hand *half* of the ny/sideways sigma (minuscule traces of which remain) was, for whatever reasons, erased *before* firing, leaving the (Attic) gamma-shaped

sign now visible. However the name is to be restored (see CVA Munich 19, 44 ad pl. 13.1–2 with further literature), it ought to end in sigma, not ny.

15 On the “fluidity between image and living goddess”, see recently J. N. Bremmer, *The Agency of Greek and Roman Statues. From Homer to Constantine*, *Opuscula* 6, 2013, 7–21 (with further literature and particular discussion of this iconography on p. 4); see now also, e.g., F. Hölscher, *Gottheit und Bild – Gottheit im Bild*, in: R. Bielfeldt (ed.),

Ding und Mensch in der Antike. Gegenwart und Vergegenwärtigung, Akademie-Konferenzen 16 (Heidelberg 2014) 239–256 (esp. 245. 252–255); on the phenomenon, see already R. L. Gordon, *The Real and the Imaginary. Production and Religion in the Graeco-Roman World*, *Art History* 2, 1979, 5–34.

16 See Ch. Luz, *Technopaignia. Formspiele in der griechischen Dichtung* (Leiden 2010) in general, 7–15 on the akrostichon of Chairemon, and 179–211 on palindromes.

BIBRU

Du bel oiseau au beau vase*

Patrick M. MICHEL
Université de Lausanne

Les textes en hittite cunéiforme attestent une grande quantité de vases en terre cuite ou en argent utilisés dans les rituels.¹ Parmi ces paraphernalia, on trouve un vase BIBRU écrit aussi avec le logogramme HÚL. Ce vase était notamment utilisé, dans le cadre rituel, pour «boire le dieu», DINGIR *eku*-,² tandis qu'il n'apparaît jamais avec le verbe (*i*)špant- «faire une libation».³ C'est donc un vase à boire qui pouvait avoir diverses formes, mais qui reste un objet précieux.

Dans cette contribution, j'aimerais explorer diverses pistes étymologiques pour expliquer le nom de ce vase. Dans les dictionnaires hittitologiques, le terme est considéré comme un akkadogramme. Le hittite emploie aussi le terme *hal(i)waniš* pour désigner un vase à libation ou un vase à boire.⁴

Koehl (2013) accepte sans commentaires que BIBRU soit considéré comme un akkadogramme: «the Hittites adopted the Akkadian word *bibru* as the generic term for both zoomorphic and nonzoomorphic figural vessels made in wide range of shapes and materials (...)». Cependant, BIBRU ne peut avoir d'étymologie akkadienne en raison de la reduplication de la première consonne (C1 = C2).⁵ En effet, aucune racine verbale *BBR n'est attestée.

Le premier sens du sumérien *bibra/bibri*, *bibrû* en akkadien, est «un oiseau» particulier (qui ressemble peut-être au coq). La forme du mot *bibra* vient de Ea I 355 et Sb.⁶ La forme *bibri* s'explique peut-être par harmonie vocalique mais on ne peut exclure qu'elle soit originelle.

La liste lexicale HAR.RA = *hubullu* donne HÚL^{bi-ib-ri}.MUŠEN = *bi-ib-ru-ú* (Hh. XVIII 350). Et le terme est aussi attesté lexicalement à l'époque paléo-babylonienne dans la version de Šaduppû de Ura – Tell Harmal (Šaduppum rev. 16).⁷ Pourquoi *bibra* est-il écrit avec le logogramme HÚL «joyeux» (le même logogramme sert aussi pour UKÚŠ «concombre», le légume bouffi par excellence, et dans (UDU).HÚL «le mouton à queue

grasse»); bibra/bibri est-il «l'oiseau joyeux»? Il est intéressant de noter aussi l'étrange graphie AN.ĤÚL: *bibrû* dans une liste de graphies de noms divins, Proto-Diri Nippur 10:35 (MSL 15, P. 36) apparaissant entre les noms AN.HA.JA₃ et AN.UDUG. Le nexus AN.ĤÚL semble ici hors contexte (mais voir ci-dessous) et pourrait s'expliquer par le fait qu'il s'agit d'un bel objet qui réjouit. AN.ĤÚL, *anĥullu*, dont la lecture akkadienne est induite, n'est pas non plus une plante, comme disent les dictionnaires, mais une amulette magique.⁸ Il apparaît, au pluriel, comme collier dans le rituel et la prière BMS 12.⁹ On s'interroge alors sur le sens à donner au logogramme AN «divin» dans le nexus AN+ĤÚL.

En akkadien, la traduction de *bibrû* par «rhyton» n'est certaine que pour les textes de Boghazköy ou d'Amarna, autrement dit en contexte culturel hittite, dans le cadre de cadeaux diplomatiques notamment. Un texte de Ras Shamra – Ugarit mérite qu'on s'y intéresse. Ce texte lyrique (RS 25.421), hymne à l'amour pour une mère (connu sous le nom de «Message de LÚ.DINGIR.RA à sa mère»),¹⁰ est trilingue: sumérien, akkadien et hittite. Selon Nougayrol, qui en donna l'*editio princeps*, le texte est un original hittite, importé à Ugarit (*Ugaritica* V, 1968, p. 310, texte 169 et pour le hittite, p. 773, texte 2). La version sumérienne est en revanche bien connue et attestée en divers exemplaires (voir par exemple BM 17.117), dont l'un au moins peut être daté du règne de Samsu-Iluna, fils et successeur de Hammurapi de Babylone, vers 1750 av. J.-C. Au sujet de cette tablette, Y. Cohen note (2013 : 69):

«Compositions popular in the Old Babylonian period died hard. A small corpus of literary or fictitious letters continued to be studied in Late Bronze Age schools just as they were in Babylonia (...). A remarkable piece of this genre was found in Ugarit (a fragment of the work was also recovered in Hattusa). The literary letter The Message of Lú-dingir-ra to His Mother is attested in Ugarit as incomplete four-column manuscript: the first column is in Sumerian and the second in what scholars call Syllabic Sumerian, a fully syllabic writing of the Sumerian to assist students in learning the pronunciation of the signs (...). The third column gives the Akkadian translation and finally the fourth column supplies a Hittite translation».

Dans les nombreuses comparaisons poétiques qui décrivent la mère, on trouve notamment celle-ci: «Elle est un cristal de *hulalu* (sumérien/akkadien)/ l'anneau de céreuse⁷ (hittite); elle est le rhyton splendide»;

– dans la version sumérienne, ligne 19', colonne I, bibra est traduit en français par «rhyton»;

– dans la version akkadienne, ligne 19', colonne III, *bibru* est traduit en français par «rhyton»;

– dans la version hittite, ligne 19', colonne IV, c'est *ḫal(i)waniš* qui est traduit en français par «rhyton».

Dans les textes sumériens, le terme *bibra* n'est attesté que deux fois, une fois avec le sens de «oiseau» dans le *Dialogue entre l'Hiver et l'Été*, et une fois, avec le sens discutable de «rhyton», précisément dans le *Message de LÚ.DINGIR.RA* datant de la période paléo-babylonienne. Autrement dit, le sens de rhyton ou vase à boire en pierre n'est attesté qu'une seule fois en sumérien, autour de 1700 avant notre ère, tandis que le vocable *bibrû* en akkadien ne signifie «rhyton» que dans le contexte hittite. On peut dès lors s'interroger sur le sens de *bibra* dans la lettre poétique *Message de Z* mais aussi dans les listes lexicales d'objets en pierre et dans la section de noms divins de la liste Proto-Diri citée plus haut. Comme le terme vient après l'entrée DINGIR.HA.JA₃ (un dieu, mais HA.JA₃.LUGAL est aussi un oiseau, peut-être le paon) dans Proto-Diri Nippur, il est beaucoup plus vraisemblable qu'il s'agisse d'un oiseau. Cette association sémantique est un fort indice que le *bibrû*, étrangement cité parmi les dieux, renvoie à l'oiseau et non au vase. Ainsi, le sens de «rhyton» n'est pas attesté en sumérien¹¹ et la comparaison dans le texte poétique ci-dessus devrait être comprise comme une comparaison faite entre la mère et un joli petit objet en pierre et en forme d'oiseau.

Le sens «rhyton» n'est donc attesté qu'en contexte anatolien. On peut imaginer que les Anatoliens aient pu emprunter le mot *bibrû* et le logogramme pour diverses raisons, mais visiblement pas par analogie phonétique avec le hittite *ḫal(i)waniš*.¹² Vu que le *bibru* est utilisé rituellement pour «boire le dieu» chez les Hittites, AN/DINGIR dans le diri pouvait évoquer la composante divine du récipiendaire du rituel.

Quelle pourrait être l'origine du mot *bibrû*? Peut-on y voir une reduplication de la première consonne sur une racine sumérienne (BIR.BIR comme *sishi* < suh-suh, *ili* < il₂-il₂, *ga₂*-*ga₂* < gar-gar)? Est-ce que ce lexème pourrait avoir une étymologie indo-européenne?

En tant que francophone, la première idée consisterait à rattacher *bibrû* à biberon. La formation française de biberon est comparable à celle de *chape-ron*, qui se rattache à *chape* (< lat. *cappa*) avec un *r* appartenant au suffixe et non à la base de dérivation. Cependant, si *chape* existe, **bibe* ne correspond à aucune forme française.

On trouve en revanche dans Charisius (exemples en latin républicain)¹³ et dans des règles monacales un substantif *biber*, *biberis* «boisson». Il est apparemment neutre dans les exemples rassemblés par Charisius, féminin dans la règle bénédictine,¹⁴ indiqué par erreur comme masculin par Ernout/Meillet.¹⁵ On l'interprète depuis l'Antiquité comme une dérivation inverse à partir de *bibere*.¹⁶ Si *biberon* était formé à partir d'un reflet français de lat. *biber* «boisson», le *r* pourrait appartenir à la base plutôt qu'au suffixe,¹⁷ mais il est admis que ce n'est pas le cas.¹⁸ En fait, c'est impossible parce qu'une forme latine **biberon* devrait donner en français qqc comme **bevron*, **beuvron*, cf. *abreuvoir*, angl. *beverage* (du français). De ce fait, un rapprochement de *bibrû* avec *biber* «boisson» n'est pas possible, puisque la formation d'infinitifs en *-ere* est un phénomène récent (règle du rhotacisme)¹⁹ et que la présence du *b* est propre au latin.

Dans l'état actuel, il est très difficile de proposer une étymologie indo-européenne au terme *bibrû*.²⁰ Finalement, il est possible que le terme ait été emprunté par les Anatoliens au sumérien simplement à cause du sens «bel oiseau» ou bel animal en général, qui peut être représenté dans la statuaire en ronde bosse, en pierre précieuse (lapis-lazuli), d'où, peut-être, le rhyton animalier comme bel objet et objet de luxe, dont la beauté réjouit le cœur. En tout cas, la composante sémantique «animal» reste présente dans le rhyton, plus que la composante «récipient», ce qui se voit déjà dans le nom des vases thériomorphes en sumérien et en akkadien : *qaqqad nēšim/sag-du ur-mah* «[le vase en forme de] tête de lion» par exemple.²¹

Il reste donc certain que le mot ne peut pas être d'origine sémitique, et que la désignation «akkadogramme» devrait être abandonnée. On pourrait ainsi postuler une étymologie onomatopéique sur une forme redoublée sumérienne (*bir-bir*), comme il est courant dans les noms d'oiseaux. D'ailleurs, la forme rappelle aussi celle de *bibad*, le nom du canard, à côté duquel *bibra* est attesté dans le *Dialogue entre Hiver et Été*. Enfin, en sumérien, ce vocable n'a jamais le sens de vase; ce n'est qu'en contexte anatolien qu'il doit être compris comme rhyton.



Fig. 1. Rhyton en forme d'aigle volant, Kültepe-Kaniş, 1945-1835 av. J.-C.
Copyright: Anatolian Civilizations Museum, Ankara.

NOTES

* Je remercie très chaleureusement la prof. Başak Demireş Özkul, Vice-doyenne de la Faculté d'architecture de l'Université technique d'Istanbul, ainsi que le Musée des civilisations anatoliennes d'Ankara pour leur aide dans l'obtention des droits de publication du vase de Kültepe-Kaniş.

1 Pour une typologie, voir (avec bibliographie antérieure) Koehl, R.B. 2013, «Bibru and rhyton: Zoomorphic vessels in the Near East and Aegean». In: Aruz, J., Graff, S.B. and Rakic, Y. (eds), *Cultures in Contact: From Mesopotamia to the Mediterranean in the Second Millennium B.C.* New York: Metropolitan Museum of Art, p. 238–247.

2 Heffron, Y., 2014, «The Material Culture of Hittite “God-drinking”», *Journal of Ancient Near Eastern Religions*, 14(2), p. 164–185.

3 Koehl, R.B. 2013, op. cit. (n. 1), p. 241. Il suit en ce sens Carruba, O., 1967 «Rhyta in den hethitischen Texten», *Kadmos* 6, p. 88–97; Güterbock, Hans G., 1970, «Some Aspects of Hittite festivals», *Actes de la XVIIe Rencontre Assyriologique Internationale* (1969),

André Finet (ed.), p. 175–180; Güterbock 1983, «Hethitische Götterbilder und Kultobjekte», *Beiträge zur Altertumskunde Kleinasien. Festschrift für Kurt Bittel*, p. 203–217.

4 Puhvel, J., 1991–, *Hittite Etymological Dictionary*.

5 Mais on peut avoir C1C2-C1C2. Voir von Soden, W., 1995³ (1969), *Grundriss des Akkadischen Grammatik*, § 57, p. 87 (= *Analecta Orientalia* 33).

6 Les références assyriologiques suivent les normes du *Reallexikon der Assyriologie*.

7 Veldhuis, N., 2004, *Religion, Literature, and Scholarship: The Sumerian Composition Nanše and the Birds. With a Catalogue of Sumerian Bird Names*, Cuneiform Monographs 22, p. 224.

8 Hallo, W. W./Seux, M.-J., 1977, *Hymnes et prières aux dieux de Babylonie et d'Assyrie*, p. 447, note 4.

9 Mayer, W., 1993, «Das Ritual “BMS” 12 mit dem Gebet “Marduk 5”», *Orientalia* 62, p. 330.

10 ETCSL 5.5.1, voir Civil, M., 1964, «The “Message of Lú-dingir-ra to His Mother” and a Group of Akkado-Hittite “Proverbs”», *Journal of Near Eastern Studies* 23,

p. 1–11; Cooper, J.S., 1971, «New Cuneiform Parallels to the Song of Songs», *Journal of Biblical Literature* 90, p. 157–162; Leick, G., 1994, *Sex and Eroticism in Mesopotamian Literature*, p. 153–156, et Cohen, Y., 2013, *Wisdom from the Late Bronze Age*, p. 69–71 avec la bibliographie antérieure.

11 *Contra* Veldhuis 2004, op. cit. (n. 5) p. 224.

12 Sur l'étymologie de *ḫal(i)waniš*, voir Puhvel, 1991, *Hittite Etymological Dictionary: Words beginning with H.*, p. 51–52.

13 Les textes latins sont cités selon le TLL. Voir ici Char. Gramm. p. 158, 1.

14 *Règle de Benoît de Nursie*, 35, 12 (Migne CPL 1852.)

15 Ernout, A./Meillet, A., 2001⁴ (1932), *Dictionnaire étymologique de la langue latine. Histoire des mots*, p. 70.

16 Ernout/Meillet., op. cit. (n.11), p. 70.

17 Je remercie très chaleureusement mon collègue Antoine Viredaz pour le temps passé à répondre à mes questions et pour les pistes étymologiques parcourues ensemble. Je remercie aussi mon maître, Antoine

Cavigneaux pour ses relectures et ses remarques.

18 Meyer-Lübke, W., 1968, *Romanisches Etymologisches Wörterbuch*, 1074 (s. v. *bibere*).

19 Les forme en *-ere* sont attestées après le rhotacisme qui apparaît vers le milieu du IV^e siècle. Voir, Weiss, M., 2009, *Outline of the Historical and*

Comparative Grammar of Latin, p. 178–179.

20 On pourrait, très hypothétiquement, postuler que le mot soit issu d'une langue non indo-européenne d'Anatolie, ou un emprunt à une langue indo-européenne d'un autre groupe. On analyserait peut-être *bibru* non comme *bib-ru* mais comme *bi-bru*, en le rattachant à une autre racine (inconnue) avec un

reflet du suffixe neutre de nom d'instrument p.-i.-e. **-dhro-*.

21 Deller, K., 1985, «SAG. DU UR.MAH: Löwenkopfsitula, Löwenkopf-becher», *BaM* 16, p. 327–346 et même commentaire chez Coşkun, Y., «Nomenclature of Hittite Pottery», p. 39 (<http://dergiler.ankara.edu.tr/dergiler/10/2176/22546.pdf>, consulté le 23 août 2019).

IL *BLITVM* Un ortaggio a immagine d'uomo

Alessandra ROLLE
Université de Lausanne

Nella satira menippea di cui conserviamo il maggior numero di frammenti, le *Eumenides*, che doveva trattare, come lo suggerisce il titolo,¹ il tema della follia, declinandolo secondo una varia gamma di manifestazioni,² un'intera sezione era verosimilmente dedicata all'esemplificazione della pazzia delle diverse scuole filosofiche.³ Nelle *Satire Menippeae* Varrone assume programmaticamente i panni di seguace della filosofia cinica e nelle *Eumenides* doveva in particolare proporsi di dimostrare come solo il cinismo potesse portare realmente a una condizione di sanità mentale.

Tra le varie correnti filosofiche di cui era denunciata la follia vi era anche quella empedoclea, messa in ridicolo in particolare per la sua teoria sulla nascita del genere umano.

Varro *Men.* fr. 163 B.⁴ (prosa)

Empedocles natos homines ex terra ait ut blitum

Empedocle dice che gli uomini sono nati dalla terra come il *blitum*

Empedocle era uno dei filosofi tradizionalmente oggetto degli strali dei cinici, come risulta confermato anche dall'opera di Luciano, in cui ricorrono vari riferimenti irridenti nei confronti di questo filosofo. Del resto, l'aura mistica che egli contribuì personalmente ad alimentare attorno alla propria figura non poteva che incontrare l'ostilità dei cinici, risultando in stridente contrasto con il principio cui questi programmaticamente conformavano la propria esistenza, quello cioè del «vivere secondo natura», disprezzando apertamente la fama e l'*opinio vulgi*. Una conferma della condanna cinica nei confronti dell'eccessiva φιλοδοξία di Empedocle è presente ad esempio in Luc. *D. Mort.* (66) 20.4 (a parlare è Menippo che incontra Empedocle nell'Ade) οὐ μὰ Δί' ἀλλὰ κενοδοξία καὶ τῦφος καὶ πολλὴ κόρυζα, ταῦτά σε ἀπηνθράκωσεν αὐταῖς κρηπῖσιν οὐκ ἀνάζιον ὄντα.⁵

Nel nostro frammento vi è un'esplicita allusione alla teoria empedoclea relativa alla genesi del genere umano dalla terra, teoria attestata anche in un passo di Censorino: *de d. nat.* 4.7-8 *Empedocles autem egregio suo carmine (...) tale quiddam confirmat: primo membra singula ex terra quasi praegnate passim edita, deinde coisse et effecisse solidi hominis materiam igni simul et umori permixtam.*⁶

Secondo Empedocle la generazione degli esseri umani sarebbe quindi assimilabile a quella delle piante, perché anch'essi avrebbero avuto origine da terra. In Varrone il riferimento non è però genericamente al mondo vegetale, bensì a un suo rappresentante specifico: il *blitum*. Si tratta di una pianta che nel *De compendiosa doctrina* il grammatico Nonio,⁷ che ci conserva il frammento proprio in virtù di questo termine, descrive come un *olus leve*, un ortaggio «senza valore», ma probabilmente soprattutto «insignificante, scialbo».⁸ Oggi si tende a identificarla con l'*Amaranthus blitum*,⁹ una pianta altamente diffusa in tutto il Mediterraneo e dalle foglie edibili.

Se la prima parte del frammento varroniano fa riferimento a una teoria effettivamente caratteristica della filosofia empedoclea, pur se espressa in forma tanto riassunta da sembrare paradossale, l'elemento che ci rende certi del carattere polemico e irridente della notazione è la chiusa del passo. Su di essa vorrei concentrare ora la mia attenzione, in quanto fondamentale per l'intera interpretazione del frammento. Non concordo con Jean-Paul Cèbe,¹⁰ autore del più approfondito commento a questo passo, che sostiene come in questo frammento, pur «certamente polemico», nessun elemento tradisca un'intenzione palesamente ironica del parlante. Altri commenti¹¹ rilevano genericamente un intento critico nel riferimento al *blitum* per la tradizionale mancanza di sapore che veniva imputata a questa pianta, e per la derivazione da essa del termine offensivo *bliteus*, «sciocco», senza indagare però nel dettaglio i termini della polemica in atto, nella pluralità di sfumature che il riferimento al *blitum* permette, e suggerisce.

Il carattere insipido di questa verdura ci è testimoniato da varie fonti latine, come anche l'origine greca del suo nome (si tratta infatti di un calco sul greco βλίτον).¹² Così Festo glossa il lemma «*blitum*» affermando: *genus holeris a saporis stupore appellatum esse ex Graeco putatur, quod ab his βλάζ dicatur stultus.*¹³ Plinio il Vecchio¹⁴ ne parla a più riprese in particolare nel XIX libro della *Naturalis Historia*, dedicato agli ortaggi, fornendoci anche informazioni relative alla rapidità della sua crescita.¹⁵ Nel XX libro poi, riguardante gli usi medicinali degli ortaggi, lo descrive come *iners (...) ac sine sapore aut*

acrimonia ulla,¹⁶ aggiungendo che per questo motivo in Menandro i mariti lo usano come insulto per le mogli: *unde convicium feminis apud Menandrum faciunt mariti*.¹⁷ Nella produzione a noi nota di Menandro non vi è traccia di quest'uso traslato del termine, ma un'eco sembra individuabile nell'utilizzo dell'aggettivo *bliteus* con connotazione offensiva¹⁸ che troviamo attestato in Plauto e in Laberio. Nel *Truculentus* plautino esso viene usato a proposito di una prostituta, (v. 854) *blitea et lutea est meretrix nisi quae sapit in vino ad rem suam*,¹⁹ e simile sembrerebbe essere stato il suo uso anche in Laberio: fr. 92 R.³ *bipedem bliteam beluam*.²⁰ Il titolo del mimo a cui Nonio attribuisce questo frammento di Laberio, *Tusca*, sembrerebbe infatti verisimilmente alludere a una prostituta, con riferimento forse ai bordelli del *vicus Tuscus*.²¹ In base a queste due testimonianze sembrerebbe dunque che anche nel mondo romano l'insulto legato alla scipitezza, e quindi allo scarso valore, del *blitum* fosse usato specificatamente in relazione alle donne:²² un dato, questo, che fino a ora non è stato rilevato, ma che potrebbe non essere insignificante ai fini del paragone stabilito tra *blitum* e razza umana nel nostro frammento varroniano.

Da Palladio apprendiamo poi anche del carattere infestante di questa pianta: egli afferma infatti che essa non ha bisogno di alcuna cura, e che anzi, una volta piantata, risulta difficile da estirpare: 4.9.17 *hoc mense (sc. martio) blitus seritur solo qualicumque sed culto. Olus hoc neque runcandum est neque sarculandum. Cum semel natum fuerit, ipsum se per multa secula seminis sui deiectione reparabit, ut, etiamsi velis, vix possit aboleri*.²³

Nonostante poi non venga usualmente sottolineato, credo sia opportuno notare che il *blitum* era conosciuto anche come efficace lassativo: ancora Plinio il Vecchio nel XX libro della *Naturalis historia* afferma: *ventrem adeo turbat, ut choleram faciat aliquis*.²⁴ Di questo dato troviamo conferma in Dioscoride,²⁵ come anche in un frammento comico di Teopompo, che nella curiosità del riferimento mostra come le proprietà di questo ortaggio dovessero essere ben note: fr. 62.1 Kassel-Austin παῦσαι κυβεύων, μειράκιον, καὶ τοῖς βλίτοις διαχρῶ τὸ λοιπόν. κοιλίαν σκληρὰν ἔχεις.²⁶

Questi paralleli sembrano suggerire come nel nostro frammento menippeo su Empedocle lo specifico riferimento al *blitum* non possa essere considerato neutro. Esso sembra rispondere piuttosto alla volontà di stabilire un paragone degradante, tale da mostrare palesemente l'«assurdità» della concezione empedoclea relativa all'origine del genere umano.

Se il confronto con una pianta vile e nota proprio per la sua mancanza di sapore sarebbe stato già di per sé riduttivo e ironico, ad esso va aggiunto il fatto che il *blitum* era diventato emblema, nella tradizione popolare, della scempiaggine, e in particolar modo della scempiaggine femminile (!). Non solo, si trattava di una pianta dalle note virtù lassative: un altro elemento destinato evidentemente a rendere il paragone col genere umano avvilente. Il carattere di estrema prolificità che, in base alla testimonianza di Palladio, era attribuito a questo ortaggio, caricherebbe infine il parallelo di un'ulteriore connotazione ironica. Il raffronto proposto in questo frammento sembrerebbe avere quindi una valenza dissacrante ben lontana dall'aura mistica alimentata da Empedocle attorno alla propria figura e alla propria dottrina.

Dal punto di vista cinico, la teoria di Empedocle vorrebbe gli uomini nati dalla terra come il più vile e scipito degli ortaggi, il *blitum*, noto lassativo associato proverbialmente all'insulsità femminile. Al pari di questa pianta infestante, anche gli uomini si sarebbero moltiplicati a dismisura, tanto da essere ormai diventati ben difficili da estirpare, «come la gramigna», diremmo noi. L'immagine risultante da questo paragone sarebbe quindi quella di un'inarrestabile diffusione di «bietoloni», di esseri ebeti, privi di nobili qualità e dalla dubbia virilità, destinati a invadere implacabilmente il mondo.

NOTE

1 Il titolo allude chiaramente all'omonima tragedia di Eschilo, che si conclude con la guarigione del protagonista Oreste dalla follia causatagli dalla persecuzione delle Erinni, cfr. anche J. Vahlen, *In M. Terentii Varronis saturarum Menippearum reliquias coniectanea*, Leipzig 1858, 170-171; A. Riese, *M. Terentii Varronis saturarum Menippearum reliquiae*, Leipzig 1865, 125; F. Buecheler, *Über Varros Satiren*, «Rheinisches Museum» (1865) 20, 427 e L. Havet, *Observations*

critiques sur les Ménippées de Varron, «Revue de Philologie» (1882) 6, 52; J.-P. Cèbe, *Varron, Satires Ménippées. Edition, traduction et commentaire*, 4, Roma 1977, pp. 544-545.

2 Follia dell'*ambitio* (fr. 125 B.), follia dell'*avaritia* (fr. 126 B.), follia della *luxuria* (fr. 134, 135, 136 e 137 B.), follia della *religio*. A quest'ultima afferiscono il maggior numero di frammenti conservati: essa si declina come polemica nei confronti del culto di Cibeles (fr. 119, 120, 121,

130, 131, 132, 133, 140, 143, 149, 150, 151, 155 B.) e di quello di Serapide (fr. 128, 129, 138, 139, 152 B.). Per un'analisi dettagliata del gruppo di frammenti di tematica religiosa vedi A. Rolle, *Dall'Oriente a Roma: Cibeles, Iside e Serapide nell'opera di Varrone*, Pisa 2017, pp. 31-70 e 139-165.

3 Oltre al fr. 163 B., analizzato di seguito, cfr. anche fr. 127 B. di attacco al pitagorismo, fr. 164 e 165 B. di polemica verso lo stoicismo, e infine fr. 122 B., di carattere più generale.

4 Adotto qui il testo dell'edizione teubneriana di R. Astbury, *M. Terentius Varro. Saturarum Menippearum Fragmenta*, München-Leipzig 2002², p. 29.

5 Luc. *D.Mort.* (66) 20.4 «no, per Zeus, piuttosto la vanagloria, l'orgoglio e molta stupidità, queste cose bruciarono te con i tuoi calzari, e non a torto».

6 Cens. *de d. nat.* 4.7-8 «Empedocle poi, nel suo pregevole poema, (...) afferma qualcosa di questo tipo: inizialmente singole membra furono generate qua e là dalla terra, come se ne fosse pregna, esse poi si riunirono e produssero la struttura dell'uomo completo, mista insieme di fuoco e liquido». Cfr. C.A. Rapisarda, *Censorini, De die natali ad Q. Caerellium*, Bologna 1991, p. 129. Questo passo di Censorino è da confrontare con un frammento di Empedocle riportato da Aezio (5.19.5 = *Dox. Gr.* 430).

7 Non. p. 550.10.

8 W.A. Krenkel, *Marcus Terentius Varro. Saturae Menippeae*, 1-4, St. Katharinen 2002, p. 279 traduce il lemma noniano: «*Blitum* (Melde) ist ein fades Gemüse».

9 Vedi J. André, *Les noms de plantes dans la Rome antique*, Paris 1985, p. 36.

10 Cèbe, *op.cit.* (n. 1), pp. 686-688.

11 Cfr. L. Riccomagno, *Studio sulle Satire Menippee di Marco Terenzio Varrone Reatino*, Alba 1931, p. 140; E. Bolisani, *Varrone Menippeo*, Padova 1936, p. 90; A. Marzullo, *Le satire Menippee di M. Terenzio Varrone. La commedia arcaica e i sermones*, Modena 1957, pp. 29-30; L. Deschamps, *Etude sur la langue de Varron dans les Satires Ménippées*, Paris 1976, vol. 2, p. xxxvi; Krenkel, *op. cit.* (n. 8), pp. 279-280.

12 Il nome di questa pianta è attestato anche nella forma maschile, sia in latino che in greco.

13 Paul. Fest. p. 31.8 «si ritiene che questo tipo di ortaggio a causa della sua scipitezza abbia derivato il nome dal greco, poiché da questi lo stupido è detto βλάξ».

14 Plin. *nat.* 19.99, 117, 119, 123.

15 Plin. *nat.* 19.117 in *horto satorum celerrime nascuntur ocimum, blitum, naps, eruca*.

16 Plin. *nat.* 20.252 «insulso (...) e senza gusto né sapidità alcuna».

17 Plin. *nat.* 20.252 «motivo per cui in Menandro i mariti ne fanno un'offesa per le mogli».

18 Questo è il senso dell'aggettivo indicato anche da Nonio, che cita tanto Plauto quanto Laberio: Non. p. 80.23 «*Blitea*» *inutilis, a blito, herba nullius usus*.

19 Plaut. *Truc.* 854 «una prostituta è buona a niente e non vale nulla, se nel vino non pensa ai suoi interessi». Da leggere con il commento di P.J. Enk, *Plauti Truculentus*, New York 1979, p. 191.

20 Laber. fr. 92 R.³ «bestia bipede buona a niente».

21 Vedi a questo proposito C. Panayotakis, *Decimus Laberius. The fragments*, Cambridge 2010, pp. 384-386.

22 Questo sembrerebbe confermato dal fatto che Nonio (cit. n. 18) inserisce come glossa direttamente la forma femminile dell'aggettivo, probabilmente la sola che trovava attestata.

23 Pallad. 4.9.17 «in questo mese (sc. marzo) si pianta il *blitus* in ogni tipo di suolo, purché coltivato. Questo ortaggio non deve essere né roncato né sarchiato. Una volta che sarà nato, si rinnoverà da solo per molti secoli, gettando a terra il seme, al punto che, pur volendolo, può a stento essere estirpato».

24 Plin. *nat.* 20.252 «sconvolge a tal punto il

ventre, che qualcuno ha una violenta diarrea».

25 Dsc. 2.117 βλίτον
λαχανεύεται καὶ τοῦτο.

ἔστι δὲ εὐκοῖλιον, οὐδεμίαν
ἔχον φαρμακώδη δύναμιν.

26 Theopomp.Com. fr. 62.1
Kassel-Austin «cessa di

giocare a dadi, ragazzo, e
in futuro nutriti di βλίτοι.
Hai il ventre duro».

BOŌPIS POTNIA HĒRĒ

Catherine TRÜMPY
Université de Genève

Sowohl *boōpis* („kuhäugig“) wie auch *potnia* („Herrin“; „ehrwürdig“) gehören zweifellos zu den bekanntesten und am häufigsten diskutierten homerischen Götterbeiwörtern.¹ Die homerische Formel *boōpis potnia Hērē* muss – darin ist sich die Forschung einig – zur ältest greifbaren epischen Sprachschicht gehören. Dafür spricht der Hiatus zwischen *potnia* und *Hērē*; dafür spricht ebenfalls die mit *bo-* „kuh-“ gegebene Tierassoziation, ist doch eine solche offensichtlich aus prähistorischen Zeiten ererbt.² Dementsprechend scheint es denkbar, dass die Göttin Hera angesichts unserer Formel und weiterer Bezüge zu Rindern³ auf theriomorphe prähistorische Vorstufen zurückgeführt werden kann.

Das hohe Alter der Formel *boōpis potnia Hērē* wird durch die Präsenz von *potnia* untermauert; denn dieses schon in „indo-germanischen“ Zeiten voraussetzende und im Mykenischen gut belegte Wort muss sich spätestens zu Beginn der sogenannten Dunklen Jahrhunderte (12./11. Jh. v. C.), also mehrere Jahrhunderte vor Homer (8. Jh. v. C.?), an genau derjenigen Stelle im Vers etabliert haben, an der es in dieser Formel bezeugt ist. Nach den Belegen zu urteilen dürfte das Wort *potnia* bald nach dem Untergang der mykenischen Welt aus der Umgangssprache verschwunden sein, während die formelhafte Plazierung von *potnia* im 5. Versfuss dessen Weiterleben in der episch-poetischen Sprache ermöglichte.⁴

Auch die Belegstellen von *boōpis*, ausschliesslich in der Ilias (die gemeinhin als das ältere der beiden homerischen Epen gilt), illustrieren die Altertümlichkeit der Formel *boōpis potnia Hērē*, kommt doch *boōpis* 14 Mal in eben dieser Formel vor,⁵ anderweitig dagegen nur noch 3 Mal, ebenfalls in der Ilias, aber offensichtlich nicht formelhaft.⁶ Augenscheinlich war *boōpis* zunächst mit dem uralten *potnia* verknüpft, während die drei zusätzlichen Belege, in Analogie zur alten Formel, auch noch relativ spät haben Eingang in die epische Tradition finden können.

Zum hochaltertümlichen Charakter der Formel *boōpis potnia Hērē* passt bestens, dass sie sich immer am Versende befindet, das allgemein zu viel altererbter Formelhaftigkeit neigt.

Folgerichtig stellt *boōpis* – auch wortbildungsmässig altertümlich⁷ – nach der gängigen Meinung ein altererbtes Relikt dar, das Hera dank der mündlichen Überlieferung des Epos bis in die homerische Zeit als charakterisierendes Beiwort habe bewahren können, während hom. *potnia* üblicherweise als ausschliesslich schmückendes Epitheton betrachtet wird.

Ursprünglich war aber *potnia* eindeutig ein Substantiv. Es handelte sich zunächst um eine im Griechischen längst nicht mehr produktive Femininbildung zu *potis* „Herr“. So erstaunt es nicht, dass die zahlreichen Belege für myk. *Po-ti-ni-ja* /*Potnia*/ „Herrin“ allesamt substantivisch sind.⁸ Sie gehören ausnahmslos zur religiösen Sphäre,⁹ wobei manche Forscher glauben, dass mit den unterschiedlichen Belegen jeweils unterschiedliche Göttinnen gemeint sind,¹⁰ während ich aus sprachwissenschaftlichen Gründen davon ausgehe, dass es sich jeweils um ein und dieselbe Göttin *Potnia* handelte, die unter unterschiedlichen Aspekten verehrt wurde.¹¹ Unabhängig davon, ob die eine oder andere der beiden Interpretationen zutrifft, war myk. *Potnia* jedenfalls offensichtlich als Theonym in Gebrauch,¹² und ebenso offensichtlich ging *Potnia* als Theonym nach dem Untergang der mykenischen Paläste verloren,¹³ wie ja auch manche anderen in den mykenischen Schriftdokumenten bezeugte Gottheiten später verschwunden blieben. Da *Potnia* aber für die damaligen Sprecher etymologisch durchsichtig blieb, konnte sich das Wort, offenbar dank der Unterstützung des Metrums, mit der neutralen Bedeutung „Herrin“ in der epischen Sprache halten und muss dabei als Götterbeiwort, nicht mehr als Theonym, verstanden worden sein.

Nun gilt im Griechischen die althergebrachte Wortstellungsregel, wonach ein substantivisches Beiwort, eine sogenannte Apposition, grundsätzlich *nach* das Bezugswort zu stehen kommt.¹⁴ Die Formel *potnia Hērē* wird demnach zu mykenischen Zeiten noch nicht existiert haben, da wir ja *Hērē* niemals als zu *Potnia* gehörige Apposition deuten werden; nachweislich war Hera auch im 2. Jt.v.C. eine unabhängige Göttin.¹⁵ Unsere Formel muss eine ältere Vorstufe gehabt haben, aus der sich die überlieferte Form *potnia Hērē* sekundär entwickeln konnte. Am einfachsten scheint mir, zunächst (wohl in mykenischen Zeiten) *Potnia* als Theonym, und am Versschluss noch nicht Hera, sondern ein metrisch passendes Beiwort, oder auch einen präzisierenden Genitiv, zu postulieren. Angesichts der Bezeugungslage bei Homer¹⁶ habe

ich vorgeschlagen, die homerische Formel *potnia mētēr* als diejenige Formel anzusehen, die mit einiger Wahrscheinlichkeit einst zur Umdeutung vom substantivischen Theonym *Potnia* zum adjektivisch verstandenen Epitheton *potnia* geführt hat.¹⁷ Als sich anfangs der Dunklen Jahrhunderte die mykenisch-griechische Götterwelt dramatisch veränderte und *Potnia* als Theonym infolge des Verlustes der mykenischen Göttin *Potnia* (bzw. der unterschiedlichen myk. *Potniai*) aus der Umgangssprache verschwand, muss dieses Theonym, zum Beispiel in der hypothetisch aus mykenischer Zeit ererbten Formel *Potnia mētēr*, missverstanden worden sein. Der mykenische Ausdruck „Mutter *Potnia*“ wurde zur „herrschenden“ bzw. zur „ehren Mutter“, wobei die Umdeutung von *Potnia* zu einem (an keinerlei fixe Wortstellung gebundenen) Adjektiv umso leichter gefallen sein dürfte, als die damaligen Sprecher in diesem uralten Motionsfemininum nichts spezifisch Substantivisches mehr entdecken konnten.

Wie dem auch sei, nach alledem ist es nicht angebracht, der Formel *boōpis potnia Hērē* Informationen über prähistorische Aspekte der Göttin Hera zu entnehmen; entgegen dem ersten Eindruck gehört diese Formel aller Wahrscheinlichkeit nach nicht zur ältest greifbaren epischen Sprachschicht.

Interessant ist, dass bereits M. P. Nilsson¹⁸ Abstand nahm von einer bronzezeitlichen kuhgestaltigen Hera, wie sie seit Schliemann nach den Funden bronzezeitlicher tönerner Rinderfiguren und angesichts unserer homerischen Formel auch unter Archäologen verbreitet angenommen wurde. Ebenso erfahren wir von E. Simon,¹⁹ dass die Herabilder generell keine Tiergestalt hatten. Soweit ich sehen kann, hat sich an diesem Befund bis heute nichts geändert.

Gleichsam als Nebeneffekt bekommen wir mit unserer Analyse der Formel *boōpis potnia Hērē* auch eine einleuchtende Erklärung für die Tatsache, dass Hera in dieser Formel nicht nur – wie zu erwarten – mit einem, sondern bemerkenswerterweise mit gerade zwei Epitheta präzisiert wird. Während im Hymnos bzw. im Gebet die Gottheit oft mit verschiedenen Namen angerufen wurde, kommt im Epos neben dem Theonym normalerweise höchstens ein Epitheton zu stehen.²⁰ So muss es auch gewesen sein, als *Potnia* in der Formel noch das Theonym, und *boōpis* noch das alleinige Epitheton war. „Kuh-äugig“ war offenbar einst *Potnia*.

Zwar ist *Potnia* in den mykenischen Dokumenten nicht direkt mit Kühen assoziiert; die zahlreichen Attribute aber, die für myk. *Potnia* belegt sind (s.o.,

n. 8), zeigen ganz klar, dass dieses Theonym, wie bei griechischen Gottheiten nicht anders zu erwarten, mit unterschiedlichen Zusatzaspekten präzisiert werden konnte. Eines der mykenischen Epitheta ist *i-qe-ja* „die zu den Pferden gehörige“, und bei Homer (Il. 21, 470) überlebt *Potnia*, offensichtlich als uraltes Relikt, im Ausdruck *potnia thērōn* „Herrin der Tiere“ (für Artemis). Ein Bezug von myk. *Potnia* zu Tieren ist offenkundig. Erinnert sei hier auch daran, dass auf der einen Seite der Linear B-Tafel PY Tn 316 *Potnia*, und auf deren anderer Seite eine Göttin *qo-wi-ja* /*g^uouia*/ „die zur Kuh gehörige“ (?) je an erster Stelle bezeugt sind. Der Schreiber scheint in hektischer Eile auf der zweiten Seite einen Neustart gemacht zu haben. Die Interpretation dieser Tafel ist in manchen Punkten unklar. Aufgrund der Präsenz der genannten beiden Gottheiten dürfen wir wohl dennoch die Vermutung äussern, dass im Heiligtum von Pylos, in dem *Potnia* verehrt wurde, auch Rinder in der einen oder anderen Form einen Platz hatten.

Genaueres lässt sich freilich über die rekonstruierte kuhäugige *Potnia* nicht sagen.

Fazit: Homerische Epitheta, selbst in einer hochaltertümlich aussehenden Formel, lassen nicht ohne weitere Prüfung auf Vorstufen der betreffenden Gottheit schliessen.

ANMERKUNGEN

1 Herzlich danke ich Michel Aberson (Lausanne) für das Durchlesen des Manuskripts sowie für manche kritischen Anregungen.

2 E.g. W. Burkert, *Griechische Religion der archaischen und klassischen Epoche*, Stuttgart (et al.) 1977, S. 112-115.

3 E.g. W. Burkert, *op. cit.* (n. 2), S. 113: „Io, Heras Priesterin in Argos, wird als Kuh von einem in Stierhaut

gehüllten Wächter, Argos, bewacht, wird von Zeus geschwängert, von Hera durch die Welt gejagt; Zusammenhänge mit den Rinderherden und Rinderopfern der Hera von Argos sind deutlich. Und doch vermeiden es die Griechen, auch nur metaphorisch Zeus und Hera ‚Stier‘ oder ‚Kuh‘ zu nennen, was doch etwa Ägypter und Ugariter gegenüber ihren Göttern ohne Scheu getan haben. Nur die erstarrte homerische Formel von der ‚kuhäugigen Herrin

Hera‘ ist eine derartige Bezeichnung, bei der nicht mehr zu entscheiden ist, was Metapher, was ‚Glaube‘ war“.

4 C. Trümpy, *Potnia dans les tablettes mycéniennes: quelques problèmes d'interprétation*, *Aegaeum* 22 (2001), S. 411-421.

5 *Il.* 1, 551 und 568; *Il.* 4, 50; *Il.* 8, 471 (ein Teil der Manuskripte überliefert hier *boōpi* als Vokativform); *Il.* 14, 159, 222, 263; *Il.* 15, 34 und 49

(letzte Stelle mit *boōpi* im Vokativ); *Il.* 16, 439; *Il.* 18, 239, 357 (*boōpi* im Vokativ) und 360; *Il.* 20, 309.

6 *Il.* 3, 144 (*Klumenē te boōpis*); *Il.* 7, 10 (*Phylomedousa boōpis*); *Il.* 18, 40 (*Haliē te boōpis*).

7 Es handelt sich um ein sogenanntes Possessivkompositum (**g^wou-ok^w*- „ein Kuh-Auge habend“, mit *-is* für die Femininbildung, vermutlich sowohl adjektivisch wie substantivisch empfunden). Nichts hindert uns daran, die Existenz von **g^wou-oq^w*is für die mykenische Zeit vorauszusetzen.

8 12x in Pylos, teils in dieser einfachen Form *Potnia*, teils auch mit Präzisierungen: *po-ti-ni-ja a-si-wi-ja* (Fr 1206), *e-re-wi-jo-po-ti-ni-ja* (Vn 48), *po-ti-ni-ja i-qe-ja* (An 1281), *ne-wo-pe-o po-ti-ni-ja* (Cc 665), *u-po-jo po-ti-ni-ja* (Fn 187, Fr 1225, Fr 1236), *ja-ke-si po-ti-ni-ja* (An 1281); in Knossos: *a-ta-na po-ti-ni-ja* (V 52), *da-pu2-ri-to-jo po-ti-ni-ja* (Gg 702) und auf drei sehr fragmentarisch erhaltenen Tafelchen (M 729, Oa 7374, X 444) je einmal *po-ti-ni-ja*; in Mykene: *po-ti-ni-ja* (Oi 704) und *si-to-po-ti-ni-ja* (Oi 701); in Theben: *po-ti-ni-ja wo-ko-de* „ins Haus der Potnia“ (Of 36).

9 Anderer Meinung war M. Gérard-Rousseau, Les mentions religieuses dans les tablettes mycéniennes, Rom 1968, S. 190; Argumente gegen einen nicht-religiösen Gebrauch von myk. *Potnia* bei C. Trümper, *art. cit.* (n. 4), S. 414f.

10 E.g. C. Boëlle, PO-TI-NI-JA: unité ou pluralité? *Aegaeum* 22 (2001), S. 403-409.

11 Es ist nicht einsichtig, warum ein spätbronzezeitliches umgangssprachliches Wort *potnia* „Herrin“ trotz seiner evidenten etymologischen Durchsichtigkeit aus der Umgangssprache der Dunklen Jahrhunderte verschwunden sein soll. Wenn wir aber annehmen, dass *Potnia* in mykenischer Zeit eine Göttin (oder deren mehrere) bezeichnete, die um 1200 samt der Palastkultur verschwand bzw. verschwanden, wird das umgangssprachliche Fehlen von *potnia* im 1. Jahrtausend plausibel. Im übrigen hätte sich ein umgangssprachliches Wort *potnia* während der Dunklen Jahrhunderte vermutlich zu ***poina* entwickelt (vgl. *despoina* „Haus-Herrin“ < **de(m)s-potnia*); die nicht lautgesetzliche homerische Form *potnia* scheint mir am einfachsten erklärbar, wenn wir annehmen, dass sie

dank der Unterstützung des Metrum erhalten blieb.

12 Vgl. zum Beispiel *Adonis*, dessen Name vermutlich von semitisch *Adon*, „Herr“ abgeleitet ist; vgl. auch die semitische Gottheit *Baal*, benannt nach dem umgangssprachlichen Wort für „Herr“ bzw. „Meister“.

13 Mit Ausnahme von *Potniai* (pl.) für Demeter und Kore (z.B. Hdt. 9, 97; Paus. 9, 8, 1), zu deuten als sprachliches Relikt, das wegen seiner etymologischen Durchsichtigkeit als eine Art Theonym bzw. Göttinnenbeiwort bis in die alphabetische Zeit hat überleben können.

14 E.g. E. Bornemann, E. Risch, Griechische Grammatik, Frankfurt a.M. (et al.) 1978², S. 273.

15 Vgl. z.B. das mykenische Tafelchen PY Tn 316.

16 *Potnia* total 49 x in der *Ilias* und 20 x in der *Odyssee*; dabei, immer am Versende, in der *Ilias* 21x *potnia mētēr* und in der *Odyssee* 13x *potnia mētēr*.

17 C. Trümper, *art. cit.* (n. 4), S. 418.

18 Geschichte der griechischen Religion I, München 1967³, S. 350, Anm. 4 („Die Kuegestalt (*boōpis*) Hera, die viel von

sich reden gemacht hat,
besitzt nicht die geringste
Stütze in den mykenischen
Funden. Kein einziges Idol

mit einem Kuhkopf ist
gefunden worden...“).

19 Die Götter der Griechen,
München 1980², S. 35-65.

20 *Pallas Athēnē, glaukōpis
Athēnē, nephelēgereta
Zeus, Poseidāōn gaiēochos*
usw.

POUR EN FINIR AVEC †CAIVS!

Michel ABERSON
Université de Lausanne

Le prénom romain †*Caius* n'existe pas. Ou... presque.

C'est chose bien connue; et pourtant l'on trouve ce monstre onomastique fréquemment mentionné de nos jours, non seulement – ce qui est regrettable mais, comme on va le voir, s'explique assez aisément – dans des travaux d'étudiant-e-s, des sous-titres de films ou des bandes dessinées (**fig. 1**),¹ mais également dans certaines appellations très sérieuses et dans une partie de la littérature scientifique.²

Comme on sait, la raison de cette erreur est évidente: dans les documents antiques rédigés en latin l'abréviation la plus courante du prénom Gaius – lequel existe bel et bien³ – est la lettre C. Cela s'explique par le fait que cette abréviation a été adoptée à une époque où l'alphabet latin ne connaissait pas encore la lettre G et où la lettre C, issue du *gamma* de l'alphabet grec eubéen, notait aussi bien le phonème [k] que le phonème [g].⁴ L'usage d'abréger les prénoms est apparu entre le début du V^e et la fin du IV^e siècle av. J.-C., plus probablement dans la seconde moitié de ce dernier;⁵ or on sait que la lettre

G n'a été inventée que plus tard, vers le milieu du III^e siècle, et c'est d'ailleurs notre ami Rudolf Wachter qui, parmi les premiers, a pu établir la date approximative et les circonstances de l'apparition de ce graphème, ainsi que l'identité probable de son inventeur, l'affranchi et rhéteur Spurius Carvilius (*RE* n° 5).⁶ Mais l'emploi des anciennes abréviations,



Fig. 1. Le centurion Caius Bonus – R. Goscinny, A. Uderzo, *op. cit.* (n. 1), p. 6.

C pour noter *Gaius* et CN pour noter *Gnaeus*, s'est perpétué jusqu'à la fin de l'Antiquité, sans doute en raison du traditionalisme romain.⁷

Dans les inscriptions latines antiques, le prénom Gaius s'abrège donc la plupart du temps C, que l'on développe habituellement en *C(aius)* – ce qui est correct – mais que l'on doit prononcer [gajus]. Lorsqu'on écrit ce nom en toutes lettres, en revanche, et non comme le développement d'une abréviation épigraphique attestée, on devrait toujours écrire *Gaius*, respectivement Γαῖος, ainsi que le faisaient habituellement les Romains et les Grecs,⁸ et «Gaius» si l'on fait usage d'une langue moderne.⁹ Une rapide recherche dans les diverses bases de données épigraphiques disponibles en ligne montre d'ailleurs que ce nom est aussi parfois abrégé G et qu'il est le plus souvent écrit GAIVS lorsqu'il n'est pas abrégé.¹⁰ Dans certains cas, la présence dans une même inscription du prénom écrit en toutes lettres et de l'abréviation C montre que dans l'Antiquité le scripteur était parfaitement conscient de la prononciation à adopter.¹¹ Les publications épigraphiques et/ou les bases de données en ligne donnent certes parfois le prénom †*Caius* écrit en toutes lettres, plus fréquemment dans les provinces, semble-t-il, qu'à Rome ou en Italie; mais un examen de la photo correspondante, lorsque celle-ci figure sur le site, permet souvent de constater qu'il est bien écrit GAIVS et que c'est la transcription qui est erronée.¹² Un bon exemple, à cet égard, est fourni par une stèle funéraire à fronton décoré provenant de Roșia Montană (*Alburnus Maior*) en Dacie. Le texte qui apparaît sur EDCS et reprend celui des IDR et de l'*AE*, est: *D(is) M(anibus) | Alexand(er) Gai, uix(it) | an(n)os XXXX, [5] p(osuit) Caius filius*,¹³ mais la base de données de Heidelberg donne, à la l. 5, *p(osuit) Gaius filius*,¹⁴ et c'est clairement cette dernière lecture qui est correcte, comme permet de le vérifier la bonne photo disponible sur le site *Vbi erat lupa*.¹⁵ De même, pour une dédicace à Maxime César provenant d'Almásfüzitő (*Odiauum* ou *Azaum*) en Pannonie Supérieure, EDCS donne (l. 1-4): *[Im]p(eratori) | Caio Iulio Ve]ro Maximo*, mais l'*AE* édite correctement *Gaio*, ce que permet de vérifier la photo disponible sur *Vbi erat lupa*.¹⁶ On voit ainsi que de nombreuses attestations du prénom †*Caius* pourraient, au fil du temps et des recherches, se révéler comme étant des *fake praenomina*.

On trouve cependant quelques vrais «moutons noirs». Ainsi, sur une stèle funéraire de Ravenne, au-dessous d'une première inscription «païenne» où l'invocation aux dieux Mânes et le *cognomen* du défunt ont été martelés, figure une épitaphe chrétienne dans laquelle l'idionyme *Caius* figure en toutes lettres, ce qui peut être contrôlé sans difficulté sur la photo (**fig. 2**).¹⁷ On est



Fig. 2. La stèle de Ravenne *CIL* XI, 61 (+ p. 1227) = *ILCV* 4451b. Photo : Center for Epigraphical and Palaeographical Studies, The Ohio State University.

donc ici contraint d'enlever à *Caius* sa *crux desperationis*. Il existe certainement, déjà dans l'Antiquité, un certain nombre d'autres exemples de ce solécisme, mais il n'est pas toujours aisé d'en vérifier la pertinence.

Comment expliquer ce phénomène? La réponse réside évidemment dans le passage de Terentianus Maurus cité plus haut (n. 7). En effet, si ce grammairien, qui a vécu au tournant des III^e et IV^e siècles de notre ère, prend soin de préciser la prononciation qu'il convient de donner au prénom *Gaius* lorsque celui-ci est abrégé par *C.*, c'est que, tout comme nombre de modernes, bien des gens, probablement surtout dans les provinces, s'y méprenaient et prononçaient [kajus].

En résumé, il faut écrire *C.*, respectivement *C(aius)*, au cas adéquat, si l'on transcrit l'abréviation «C» de ce prénom – à prononcer [gajus] – et «Gaius» dans un texte en langue moderne; au risque, si l'on prononce [kajus] ou que l'on écrit † «Caius», de passer, ô horreur, pour un affreux provincial inculte.¹⁸

NOTES

1 Voir p. ex. la série télévisée «Rome» (Bruno Heller, Warner Bros, 2005-2007), du moins dans sa version française, où le nom «Caius Julius César» est fréquemment cité, ou R. Goscinny, A. Uderzo, *Astérix le Gaulois*, Paris, 1961, *passim*: «Caius Bonus», nom du centurion commandant le camp de Petibonum (fig. 1).

2 Cf. le célèbre «Gonville and Caius College» de Cambridge: le jeu de mots avec le nom du médecin John Keys (1510-1573) n'est guère explicable sans l'amalgame avec †*Caius*. Par égard pour nombre de nos collègues à travers le monde, je m'abstiendrai cependant de citer ici des exemples précis de l'utilisation de ce

monstre onomastique dans la littérature scientifique moderne. Voir aussi l'expression italienne «Tizio, Caio e Sempronio» (non pas «Gaio»), dont la première attestation est médiévale, que l'on utilise lorsque l'on mentionne des personnes fictives dans un cadre juridique (merci à R. Dell'Era, Lausanne, de m'avoir signalé cette formule).

3 D'origine italique commune, ce prénom correspond à l'osque *Gaius*: cf. O. Salomies, *Die römischen Vornamen. Studien zur römischen Namengebung*, Helsinki, 1987, p. 29; H. Rix, *Sabellische Texte. Die Texte des Oskischen, Umbrischen und Südpikenischen*, Heidelberg, 2002 (abrégé

ci-après *ST*), p. 139. Des abréviations **k**(---) et **ka**(---) existent aussi en osque sans que l'on puisse toujours savoir à quoi elles correspondent (cf. *ST*, p. 140). Aucun des cas où elles se présentent ne concerne à coup sûr un prénom.

4 Cf. M. Leumann, *Lateinische Laut- und Formenlehre*, München 1977, p. 9-10.

5 Cf. O. Salomies, *op. cit.* (n. 3), p. 140-142.

6 Cf. R. Wachter, *Altlateinische Inschriften*, Bern etc., 1987, p. 324-333; O. Salomies *op. cit.* (n. 3), p. 140.

7 Cf. O. Salomies, *op. cit.* (n. 3), p. 28-29, citant Terentian., *de syll.*, GL VI,

351 : *Gaius praenomen inde C notatur; G sonat.*

8 Cf. O. Salomies, *op. cit.* (n. 3), p. 144-148. Quelques exemples : Suet., *Cal.*, *passim* (pour le prénom de Caligula); Petron., *Sat.*, 53, 3 : *Gai nostri*; Plut., *Mar.*, 1, 1 : Γαῖος Μαρτίου τρίτον οὐκ ἔχομεν εἰπεῖν ὄνομα [...]; *IG II²*, 1031 (Attique), l. 2. : Γάιος Πομαῖος. Voir aussi le nom du juriste Gaius, toujours orthographié ainsi, mais dont on ne sait même pas s'il s'agit du prénom ou d'un *cognomen*. Pour *Gaius* comme *cognomen*, cf. I. Kajanto, *The Latin Cognomina*, Helsinki, 1965, p. 20; 172.

9 La même démarche devrait donc aussi être adoptée pour *Gnaeus*, abrégé *Cn.* et développé *Cn(aeus)*, mais prononcé [gnaïus], puis [gne:us].

10 Abréviation G : cf. e. g. *CIL* XIII, 512 = *ILA*-Lectoure, 17, l. 1-2 : *G(aius) Iul(ius) Secun|dus*. Le G peut être clairement vérifié sur la photo. Nombreux autres exemples sur EDCS. Développement en toutes lettres : *HEp*, 1990, 255 (*Baelo*, Bétique) : *Gaius fel(l)a|t*; *CIL* VIII, 19174 = *ILS*, 8102 = *ILAlg*, II, 2, 6826

(*Sigus*, Numidie), l. 5 : *Gaius Aug(usti) libertus*; *AE* 1905, 40 (Alexandrie), l. 5 : *Gaius Valerius Eusebius*. Nombreux autres exemples.

11 Cf. *CIL* V, 7718 = *Itt*, IX, 1, 209 (*Augusta Bagiennorum*, reg. IX) : *C(aius) Arius | Volianius | et Gaius filius*).

12 Ainsi, sur EDCS-12000539 (<http://www.manfredclaus.de/> consulté le 1.3.2019), l'inscription *CIL* XIII, 11116 = *AE* 1996, 1051 (*Auaricum*) est transcrite *Dis Manibus | Caius Magnus Perui|ncus Mattae | coniugi carissimae*, mais sur la photo disponible ([http://db.edcs.eu/epigr/bilder.php?bild=\\$CIL_13_11116.jpg](http://db.edcs.eu/epigr/bilder.php?bild=$CIL_13_11116.jpg) consulté le 1.3.2019) il me semble que l'on peut identifier un G et non un C au début de la l. 2. *Caius* en toutes lettres, aux différents cas, apparaît à d'assez nombreuses reprises sur EDCS, mais une bonne photo permettant d'en contrôler la lecture n'y est la plupart du temps pas disponible; un doute sur la transcription de l'abréviation est donc souvent de mise.

13 *Inscriptiile Daciei Romane*, III, 3, București,

1984, n° 412, p. 403-404; *AE* 1978, 679.

14 <https://edh-www.adw.uni-heidelberg.de/edh/inschrift/HD014016> (consulté le 11.3.2019).

15 <http://lupa.at/14992> (consulté le 11.3.2019).

16 *AE* 2010, 1245; EDCS-50700004 (consulté le 13.3.2019). *Vbi erat Lupa* : <http://lupa.at/13736> (consulté le 13.3.2019).

17 *CIL* XI, 61 (+ p. 1227) = *ILCV*, 4451b : *[[D(is) M(anibus)]] | Herenniae | Faüentine, ñ(ostrae?) uër(nae?), | coi(ugi), uix(it) an(nos) XX. | L(ucius) Pomponius | [[---]] et sibi, | b(ene) m(erenti) p(osuit).* ^{vac.} || *Caius Zobo|nis, de lo(co) Kasen|se, ciuis Afer, qui | uixit annis quin|quaginta, uiues | in pace*. Cf. C. Carletti, «L'origine della prassi epigrafica dei cristiani nell'area ravennate: mitografia e realtà storica», in : G. Cusito (éd.), *La cristianizzazione dell'Adriatico*, Trieste, 2008, p. 127-149 (cf. *AE* 2008, 531), n° 7, p. 144-145.

18 ;-)

EX CATHEDRA

En parcourant l’histoire de l’emprunt «aller-retour» gr.a. καθέδρα – gr.mod. καρέκλα à travers le latin et les dialectes italiens

Francesca DELL’ORO
Université de Lausanne
et Center for Hellenic Studies – Harvard University

Etat de la question

Si l’interlinguistique s’intéresse aux phénomènes de contact entre langues (par ex. l’emprunt) et privilégie une approche diachronique limitée dans le temps (par ex. processus d’intégration et acclimatation de l’emprunt), les historiens des langues s’intéressent au changement sur une plus longue durée, mais souvent n’approfondissent pas les phénomènes de contact. Je tâcherai ici d’intégrer les deux perspectives afin de mieux comprendre l’histoire du mot grec moderne standard καρέκλα «chaise».

Avec une terminologie impropre, mais amplement diffusée, καρέκλα est défini comme un «emprunt aller-retour».¹ En suivant l’image suggérée par la métaphore du voyage, le mot gr.a. καθέδρα «1. ce qui sert à s’asseoir (siège, banc, mais aussi le postérieur); 2. l’état d’être ou de demeurer assis»² après avoir été *emprunté* en latin – lat. *cathedra* «1. chaise à dossier, siège; 2. chaire de professeur»³ –, serait *revenu* au grec à travers l’emprunt du mot vénitien *charegla* «trône, siège honorifique». Bien que, comme il a déjà été souligné pour d’autres emprunts «aller-retour»,⁴ il ne s’agisse pas du même mot qui revient dans la langue de départ ni du point de vue formel ni du point de vue sémantique, je garderai ici cette terminologie courante.

Si les faits de base de l’histoire de cet emprunt sont clairs, plusieurs points, parfois importants, demeurent obscurs. Babinot⁵ propose la reconstruction qui me semble la meilleure jusqu’ici :

«μεσν. < καρέγλα < παλ. βεν. *charegla* < **cadegra* (> μεσν. καδέγλα, καδέκλα) < υστλατ. **cat(h)ecra* (> μεσν. καθήγλα) < λατ. *cathedra* < αρχ. καθέδρα».⁶

Une telle présentation des données soulève plusieurs questions, en particulier celle du passage de **cadegra* à *charegla*, d'un côté, et à καδέγλα et καδέκλα, de l'autre. En fait, le passage *r* > *l* dans la dernière syllabe du mot reste inexpliqué en vénitien comme en grec. Pour expliquer la présence de la consonne latérale, le dictionnaire dit «Triantafillidis»⁷ reconstruit *ad hoc* une forme intermédiaire *καρέκρα qui réduit l'importance du vénitien dans la transmission de l'emprunt :

«αρχ. καθέδρα 'κάθισμα' [...] > υστλατ. *caterca*, **catekra* > **cadegra* (πρβ. μσν. καδέγλα) > **cadecra* > *καρέκρα (αφομ. [d-r > r-r] ίσως και με επιδρ. του βεν. *carega* < υστλατ. *caterca*) > καρέκλα (ανομ. υγρών [r-r > r-l]) (πρβ. και μσν. καθήγλα, νεότ. καθέγλα)».⁸

Plusieurs aspects de ces deux reconstructions laissent perplexes. Par exemple, comme on le verra, Babiniotis semble oublier l'existence d'une forme *catekra*, attestée dans le latin des graffiti de Pompéi. Par contre, il n'apparaît pas clairement où la forme «*caterca*» («Triantafillidis») serait attestée. D'ailleurs, la présentation de Babiniotis suggère que plusieurs emprunts ont eu lieu, non seulement à partir du vénitien, mais aussi du latin tardif. Enfin, il faut souligner que la graphie <*gla*> en vénitien rend normalement le son /dʒa/. Dans les limites disponibles je tâcherai ici pour ma part d'intégrer des mises à jour concernant les données du grec, du latin ainsi que des dialectes italiens et de formuler une nouvelle hypothèse pour expliquer la forme vénitienne *charegla* ainsi que les formes du grec médiéval καδέγλα et καδέκλα.

De l'indo-européen au grec et du grec au latin

L'origine du mot καθέδρα est limpide. Il s'agit d'un composé de l'adverbe et préposition κατά «de haut en bas» et du substantif ἔδρα «tout objet pour s'asseoir, siège» (< i.-e. **sed-reh*), apparenté avec le verbe ἕζομαι «s'asseoir».⁹ Il est attesté au plus tard à partir de Thucydide (2.18.5.2: ἐν τῇ καθέδρᾳ «en position, dans l'immobilité», dit de l'armée).¹⁰ Son emploi, rarissime avant l'âge hellénistique, commence à se répandre à cette époque.

Il n'est donc pas surprenant que l'emprunt de ce mot en latin ne soit pas très ancien. La première attestation remonte à Horace, *Satire* 1.10.91: *disci-*

pularum inter [...] plorare cathedras «gémir au milieu des fauteuils de vos écolières». ¹¹ D'après le ThLL (s.v.) il s'agit d'une *sella delicatior*, une chaise à dossier (ou simplement siège) employée surtout par les femmes. Il semble donc qu'en latin l'emprunt tiré du grec servait à souligner le caractère «efféminé» de certains sièges, une valeur qui en grec n'était pas associée au mot καθέδρα. ¹² Ensuite le mot a été employé en latin pour n'importe quel type de siège. On signale que Martial (1.7.14: *steriles cathedras* «chaires improductives») atteste déjà le sens «siège d'une personnalité éminente (docteur, professeur, etc.)» (voir fr. *chaire*).

Les inscriptions latines attestent *catedra* (CIL VI 10037, Rome: vraisemblablement une variante graphique) et *catecra* (CIL IV 8230, Pompéi). Väänänen ¹³ reconnaissait dans *catecra* une substitution suffixale (-clo-, -cro- des noms d'instruments) qui a permis de se «débarrasser» de la terminaison étrangère -dra. Cette forme a été récemment refusée en faveur du plus banal *catedra*, ¹⁴ mais la nouvelle édition des inscriptions pompéiennes de Rudolf Wachter ¹⁵ en confirme au contraire l'existence. Comme on le verra, cette attestation est d'importance capitale pour pouvoir expliquer l'évolution du mot dans certaines langues romanes. Avant de passer à une phase ultérieure, il est convenable de rappeler aussi l'existence de la forme avec assimilation progressive, *cathetra*. Elle est attestée dans le Fragmentum Muratorianum 75 (IV^e s. ap. J.-C. ?) et témoigne d'une tendance évidente à essayer d'intégrer le mot dans la langue latine.

Du latin aux dialectes italiens

Il paraît difficile d'approfondir ici une question épineuse, mais – en simplifiant un peu – on peut faire remonter les formes d'évolution phonétique populaire dans les langues romanes à deux types intermédiaires: un type sans métathèse, d'un côté, et un type avec métathèse, de l'autre. Dans plusieurs langues romanes on trouve des formes qui procèdent du premier type («CATÉDRA»): ¹⁶ par ex., fr.a. *chaere*, fr. *chaire* (> *chaise*), cat. *cadira*, esp.a. *cadra*. La plupart des formes attestées, entre autres, ¹⁷ par les dialectes italiens dérivent du type avec métathèse. Plus précisément, les variantes qu'on trouve en Italie septentrionale et en Tessin semblent descendre du latin *catecra*, devenu *cadrega* par l'intermédiaire d'une forme **catreca*: par ex., it.sept.a. *cadrega*, vén.a. *charega* «trône, siège honorifique», ¹⁸ it.a. *carege* «chaises». Est-ce que καρέκλα pourrait dériver d'une de ces formes avec métathèse? Ou

faut-il songer avec le «Triantafillidis» à une forme intermédiaire *καρέκρα dérivée par assimilation régressive d'une forme *cadekra?

Du vénitien au grec?

Babiniotis et le «Triantafillidis» semblent expliquer les formes du grec médiéval en -γλα/-κλα (καθήγλα, καδέγλα, καδέκλα, καρέκλα) comme dérivées à la fois d'une forme latine tardive «*catekra» (dont on peut supposer l'existence sur la base de l'attestation provenant de Pompéi), d'une forme intermédiaire «*cadegra», d'une autre forme intermédiaire «καρέκρα» ou encore de la forme vénit.a. *charegla*. Ni l'un, ni l'autre n'évoque la possibilité d'une formation diminutive (*-(c)ulus): voir, par exemple, lat. *arcula* > gr.mod. ἀρκλα «armoire, caisse» ou lat. *strigula* > gr.mod. στρίγκλα/στρίγλα «sorcière». Il y a aussi un autre fait qui n'est pris en considération ni par Babiniotis ni par le «Triantafillidis»: la forme vénit.a. *charegla* n'est pas complètement isolée.

Il faut en fait souligner tout d'abord qu'on retrouve en aire vénète un petit groupe de formes avec terminaison -gl(i)a employés dans le sens de «trône, chaise honorifique»: vén.a. *cadiglia*, *cadiegla* et *cadiegli* (fin du XV^e s.), vénit.a. (première moitié du XIV^e s.) et vén.adriat.or. (Cres) *cadegla*. En deuxième lieu, comme il a déjà été évoqué, il faut aussi être attentif au fait que normalement dans les textes anciens d'aire vénète la graphie -gla correspond à une réalisation avec palatale /dʒa/, mais qu'on ne peut pas totalement exclure une prononciation /gla/. En troisième lieu, il faut se demander si la forme *charegla* se rattache à ce groupe et de quelle manière. Elle est attestée pour la première fois au milieu du XIV^e siècle dans la vulgarisation toSCO-vénitienne de l'*Histoire d'Apollonius roi de Tyre*: *chomandoe che la soa charegla li fosse apariclà in lo templo* «il ordonna que son trône lui fût préparé dans le temple». ¹⁹ Plus rarement et plus tard on trouve vén.a. *charegla* dans le sens de «Sessel» (env. 1435). ²⁰ La conclusion qui semblerait à première vue la plus probable est que *charegla* manifeste une influence secondaire des formes avec métathèse: ²¹ voir, en particulier, vén.a. *charega* attesté dans le même sens. Le LEI propose en fait de faire dériver toutes ces formes en -gl(i)a d'une forme *cathegra «avec changement de suffixe», mais sans donner plus d'explications. Il me semble que cette hypothèse nous ramène à la même hypothèse de Babiniotis et du «Triantafillidis» pour le grec.

Bien que cette hypothèse ne recueille pas l'approbation des spécialistes, ²² je souhaite proposer ici une hypothèse alternative qui permet de dériver les

formes vénètes et grecques d'une même forme avec métathèse, notamment **cadregla*. Au moins pour le mot *charegla* l'hypothèse d'une formation diminutive remonte déjà à Salvioni.²³ Si *charegla* vient de **chadregla*,²⁴ une forme comme *cadeгла* pourrait correspondre à un autre parcours de simplification du premier groupe consonantique : on aurait donc eu, d'un côté, **cadregla* > **caregla*, de l'autre, **cadregla* > **cadeгла*. On rappellera que la forme avec métathèse **cadrega* est la base de toutes les autres formes attestées en aire vénète. Comme en grec les deux groupes consonantiques pouvaient être gardés (voir gr.mod. στρίγκλα/στρίγλα ou αντράκλα «pourpier»), les formes du grec médiéval καδέγλα (par ex. *Ερωτόκριτος* A' 1463 καδέγλα χρυσωμένη «chaise dorée») et καδέκλα (par ex. *Στάθης* B' 48 et 49), ainsi que la forme gr.méd. *καρέγλα s'expliquent par l'intermédiation de **cadeгла*²⁵ et de **caregla*, respectivement.

Une question qui reste ouverte est à quelle date l'emprunt a eu lieu et donc de quelle langue il vient en dernière analyse : faut-il partir d'une forme latine, mais d'aire vénète ? Ou faut-il penser à une prononciation /gla/ de la terminaison -gla en vénitien ? Ou, si on part d'une prononciation /dʒa/,²⁶ faut-il penser à l'influence de la forme écrite ? Si, comme j'ai proposé, on reconstruit une formation diminutive, les formes grecques καδέγλα et καδέκλα s'expliquent mieux comme emprunts latins d'aire vénète que comme formes déjà romanes. L'attribution habituelle du mot aux emprunts romans est probablement due au fait que les formes d'aire vénète en -gl(i)a sont peu connues et que leur origine n'avait jamais été clarifiée.

Conclusions

Bien que certains problèmes persistent, les reconstructions proposées par Babinot et par le «Triantafillidis» peuvent être améliorées et enrichies grâce aux observations suivantes :

1) un graffito de Pompéi atteste le mot *catecra* et on peut en supposer l'existence dans les phases ultérieures du latin ;

2) le mot *caterca* au contraire ne semble pas être attesté (faut-il donc écrire **caterca* ?) ;

3) pour expliquer le suffixe -gla/-glia en vénitien et la terminaison -γλα/-κλα²⁷ en grec il est possible de passer par une formation diminutive (lat. -(c)ulus) ;

4) le formes gr.méd. καδέγλα, καδέκλα et *καρέγλα (> καρέκλα) s'expliquent suite à la simplification du groupe consonantique *-dr-* de **cadregla* dans une autre langue (latin d'aire vénète ou dialecte vénitien);

5) comme le veut le LEI, la terminaison *-gl(i)a* correspond à un suffixe. Toutefois, je pense qu'il faut classer le groupe des mots vénètes en *-gl(i)a* avec les mots dérivés des formes avec métathèse, alors que le LEI voudrait les expliquer à partir d'une forme **cathegra*.

On peut donc visualiser l'histoire du mot καρέκλα ainsi :

gr.a. καθέδρα > lat. *cathedra* > lat.pomp. *catecra* > lat.tard. **catreca* > **cadrega* → **cadregula* > **cadregla* > I. **cadegla* > vénit.a. *cadegla* et gr.méd. καδέγλα et καδέκλα; II. **caregla* > vénit.a. *charegla* et gr.méd. *καρέγλα (> καρέκλα).

Une fois de plus les contacts entre les Grecs et la population de la Vénétie se montrent permanents et complexes au fil des siècles.

NOTE

1 G. Babinotiis, *Ετυμολογικό λέξικο της νέας ελληνικής γλώσσας*, Athènes 2010, s.v.

Je remercie Lorenzo Tomasin pour avoir lu une version précédente de cette contribution et pour ses remarques. Cette contribution a été écrite avec le soutien du Harvard's Center for Hellenic Studies.

2 Voir *TLG online*, s.v. : <http://stephanus.tlg.uci.edu/ljsj/#eid=53246> (lien contrôlé pour la dernière fois le 6 mars 2019).

3 Voir, par ex. F. Gaffiot, *Dictionnaire latin-français*, Paris, 1995⁴⁹, s.v.

4 Par ex., R. Gusmani, *Saggi sull'interferenza*

linguistica, Florence 1986, p. 117.

5 *Loc. cit.*

6 «gr.méd. < καρέγλα < vénit.a. *charegla* < **cadegra* (> gr.méd. καδέγλα, καδέκλα) < lat. tard. **cat(h)ecra* (> gr.méd. καθήγλα) < lat. *cathedra* < gr.a. καθέδρα».

7 *Λεξικό της κοινής νεοελληνικής*, Thessalonique 1998, s.v.

8 «gr.a. καθέδρα 'siège' [...] > lat.tard. *caterca*, **catecra* > **cadegra* (voir gr.méd. καδέγλα) > **cadecra* > *καρέκρα (assimilation [*d-r* > *r-r*] peut-être aussi par l'influence du vénitien *carega* < lat.tard. *caterca*) > καρέκλα (dissimilation

des liquides [*r-r* > *r-l*]) (voir aussi gr.méd. καθήγλα, gr.mod. καθέγλα)». Pour le succès de cette reconstruction, voir, par ex., l'ouvrage grand public de A. Kolonia – M. Peri, *Greco antico, neogreco e italiano*, Bologna 2008, p. 139 : «ngr. καρέκλα < gr.mdv. *καρέκρα «seggia» < lat.t. *caterca* < lat. *cathedra* < gr.a. καθέδρα > ven. *carega* > it. 0».

9 Voir EDG s.v. ἔδρα. Le verbe composé καθέζομαι, déjà attesté dans l'*Odyssée*, pourrait avoir exercé une influence sur la formation de καθέδρα.

10 Dans un papyrus contenant des vers d'Hésiode le mot a

été érasé, voir 266a.5
Merkelbach – West
(= P. Oxy. 2495 fr. 37
Lobel).

11 Ed. et trad. de
F. Villeneuve, Les Belles
Lettres 1969.

12 C'est un phénomène
connu que la valeur
sémantique d'un mot peut
s'élargir ou se restreindre
dans la langue d'arrivée.
Il suffit de penser à it.
boutique ou *collier*, mots
qui en italien sont associés
à une idée de luxe et
raffinement qui n'est pas
nécessairement présent ni
dans it. *negozio* ou *collana*,
ni dans l'emploi français.

13 V. Väänänen, *Le latin
vulgaire des inscriptions
pompéiennes*, Berlin 1966³,
p. 104.

14 V. Hunink, *Glücklich ist
dieser Ort!*, Stuttgart 2011,
n° 65 (*catedra*). Il n'est
pas clair s'il s'agit d'une
normalisation de la graphie.

15 R. Wachter (éd.),
*Pompejanische
Wandinschriften*, Berlin,
2019, n° 917.

16 Voir LEI s.v. *cathedral/
catecra*.

17 Voir aussi, par ex., dial.
de Krk [= it. vegliotto]
catriéda «chaise» et friul.
ciadrèe.

18 Voir aussi tess.alp.cent.
(Lumino) *cadriga* «siège
ou charge politique».

19 Voir TLIO s.v. *cadiglia*.

20 A. Rossebastiano
Bart *Vocabolari veneto-
tedeschi del secolo XV*,
s.l. 1983, p. 145 («Stul»
correspond à *schanno*).
V. aussi *chareglia* (env.
1460, P. Höybye, *Glossari
italiano-tesdeschi del
Quattrocento*, dans *Studi di
filologia italiana* 32, 1974,
p. 143-203, p. 189).

21 Voir, par ex., H.-J. Frey,
*Per la posizione lessicale
dei dialetti veneti*, Vénétie/
Rome, 1962, pp. 38-43,
en particulier p. 38. La
suggestion de Frey est
reprise par M.A. Grignani,
«'Navigatio Sancti
Brendani': glossario per
la tradizione veneta dei
volgarizzamenti», dans
*Studi di lessicografia
italiana*, pp. 101-138, en
particulier pp. 113-114.

22 Voir, par ex., Grignani,
loc. cit.

23 C. Salvioni (éd.), *La
storia di Apollonio di
Tiro*, Bellinzone, 1889,
p. 45 (= C. Salvioni,
Scritti linguistici, 5 vol.,
Bellinzone, 2008, p. 572).
La valeur diminutive du
suffixe doit s'être bientôt
perdue.

24 La forme *chadregula*
«petite chaise» citée
par le LEI remonte à la
reconstruction de Salvioni
qu'on vient de citer.

25 Des oscillations entre
-*cla* et -*gla* semblent
tout à fait possibles,
si on considère les
développements du lat.tard.
auricula «oreille» dans la
même aire géographique
et dans la même période
(XIV^e s.): vén.ant. *arechie*,
mais aussi *oregla* (fém.)
et *orechia*, vénit.a. *orecla*,
oriche (pl.).

26 Voir, p.e., vénit. *magiol*
«lunga e sottile candelletta»
> gr. μαγιόλι «candela
sottilissima» (voir
H. Kahane, «Gli elementi
linguistici italiani nel
neogreco», dans *Archivum
Romanicum* 16, 1938,
pp. 119-135, en particulier
p. 129).

27 Dans gr.méd. καθήγλα
la présence de theta
peut être le fruit d'un
rapprochement avec le
verbe κάθομαι «s'asseoir»
(gr.a. κάθημαι). Le mot
semble attesté pour
la première fois dans
A. Soumakis *Διήγησις τοῦ
ρεμπελιοῦ τῶν ποπολάρων*
[...] ὅπου ἔγινε εἰς τοὺς
1628 (dans N. Sathas (éd.)
Ἑλληνικά ἀνέκδοτα Α'
Athènes 1867, p. 175).

CVCVMIS, ΣΙΚΥΟΣ, ‘CONCOMBRE’

Matteo CAPPONI
Université de Lausanne

Un concombre? C’est plutôt une couronne de fleurs qu’on attendrait pour un hommage. A la rigueur une couronne d’olivier, de laurier ou de céleri, comme pour un athlète triomphant. Mais un concombre? Patience cependant. La suite de ce discours montrera que le concombre (σίκυος grec et *cucumis* latin) n’a rien d’anodin. Il peut être source d’inspiration aussi bien pour le linguiste que pour le poète et le gourmet. Mieux encore: il révèle leur talent. C’est ce que nous prouverons à travers ces lignes, saluant au passage la capacité du professeur Wachter à jongler avec les trois rôles, lui qui cultive l’art des Muses et le goût de la cuisine autant que la science des mots.

C’est a priori un rude destin que celui du concombre. Insignifiant, indigeste, obscène; verdâtre au-dehors, pâlichon au-dedans, et composé à 96% d’eau. Son nom risible n’arrange pas les choses. Mais cette accumulation de malchance, qui tient autant de l’évolution linguistique que de celle des espèces, est peut-être ce qui permet au concombre d’acquérir quelques lettres de noblesse. Elle en fait une véritable curiosité: un référent dont le signifiant, le signifié et la saveur correspondent! En clair, le concombre est aussi dissonant qu’il est disgracieux et insipide. C’en est presque un miracle. Un miracle qui réclame un autre miracle: faire quelque chose d’intéressant de ce fruit infortuné! C’est là qu’intervient le talent du linguiste, du poète et du maître-queux.

Commençons par le maître-queux. Tenant un concombre, il ne tient pas grand chose: une fois épluché, une sorte de gelée frangible au cœur flasque. Mais qu’il râpe cette chair fade dans l’ail et la coriandre, qu’il y ajoute l’huile d’Athéna et le yoghourt d’Amalthée... il crée le tzatziki, sans quoi la Grèce n’est pas la Grèce. A tel point qu’on pourrait ajouter, à côté des ordres dorien, ionien et corinthien, l’ordre concombroïde. Ce n’est pas Tibère qui nous contredira. Selon le témoignage de Pline l’Ancien,¹ il en raffolait (*mira volup-*

tate) et avait fait construire dans son jardin des serres montées sur roues, pour y faire pousser les précieux *cucumeres*. On sortait les serres dès que le soleil brillait un tant soit peu, et l'empereur pouvait ainsi disposer toute l'année de concombres sur sa table.

On nous rétorquera que l'affaire est débattue: qui dit *cucumis* ou σίκυος (*sikuos*) en grec ne pense pas forcément concombre. Les Anciens distinguaient mal les membres de la famille des cucurbitacées, concombres, melons, pastèques et autres calebasses. Dans un article qui a fait date, Janick, Paris et Parrish l'ont affirmé avec force: «The *cucumis* of Columella and Pliny was not cucumber, as commonly translated, but *Cucumis melo* subsp. *melo* Flexuosus Group (snake melon or vegetable melon)».² En un mot: des melons rampants (dits aussi *faqqous*) plutôt que des concombres, concombres qui n'auraient été introduits en Europe qu'au 13^e siècle, par les Mongols! Il est vrai qu'il y a de quoi s'y méprendre.



Fig. 1. Les *cucumeres* de la gare de Lausanne (photo de l'auteur).

Et donc, concombre ou melon rampant, le délice de Tibère? Concombre ou melon rampant le *cucumis* qu'Auguste aimait suçoter pour apaiser sa soif?³ Et celui qu'Apicius recommande de consommer pelé, avec du garum ou du vin au garum, pour éviter rots et lourdeurs d'estomac?⁴ Au fond, est-ce important? Laissons le soin aux archéolégumologues de résoudre la question, et gardons l'image sympathique de ces empereurs fadas de concombre. Elle fait écho au témoignage d'un autre prince, des Lettres celui-ci, Romain Gary, qui répond à Tibère par-delà 2000 ans de culture cucurbitacière:

J'ai connu et je connais encore, dans ma vie, des bonheurs inouïs. Depuis mon enfance, par exemple, j'ai toujours aimé les concombres salés, pas les cornichons, mais les concombres, les vrais, les seuls et uniques, ceux qu'on appelle concombres à la russe.⁵

Vive le *malossol* russe, dit aussi *ogurec*! Il nous invite à accommoder le concombre à la sauce linguistique.⁶ Car l'*ogurec* nous relie à la pastèque italienne, *anguria*, et au concombre grec, αγγούρι (*angouri*), aussi bien qu'au concombre allemand, *Gurke*! Tous trois en effet sont issus du grec ancien ἄωρος (*áōros*), «immature». Tel est l'épithète qu'on adjoignait au σίκυος (*síkyos*) pour dire qu'on le consommait avant maturité, comme on le fait du concombre (et du melon rampant). On le distinguait ainsi du σίκυος πέπων (*pépôn*), c'est-à-dire «mûr, cuit par le soleil», qui aurait été une variété de melon, de calebasse ou de pastèque. Ce πέπων a d'ailleurs donné πεπόνι (*pepóni*) en grec moderne, le melon, alors que le mot «melon» lui-même vient du grec ancien μῆλον (*mêlon*) qui décrit le plus souvent... la pomme!

Vraiment le linguiste est l'égal du cuisinier: il rend savoureux le moindre mot qui passe par notre bouche. Il est l'artisan de cette belle leçon d'humilité, à savoir qu'il n'y a pas de mots anodins. C'est un fait: bien avant que les sciences historiques acceptent de se pencher sur le sort des petites gens, Hésychius s'intéressait déjà aux AOC des saucisses de Tarente.⁷ Gloire au linguiste qui bouscule codes et valeurs en prêtant l'oreille aux humbles!

Ce même linguiste remontera aux racines du concombre. Côté grec, il apparentera le mot σίκυος au sanskrit *tveku-* exprimant l'opulence, le foisonnement. Il pressentira de même que cet étrange redoublement chez le *cucumis* comme chez la *cucurbita* (gourde, calebasse) fait écho à la croissance débordante de ces fruits. Et s'il constate que la phonétique du français n'a pas favorisé la carrière du concombre, il verra que son cousin italien, le *cocó-mero*, s'en est bien mieux tiré. Il a su exploiter le redoublement originel. Il y a gagné un je ne sais quoi de glorieux et d'éclatant, renforcé par l'accent

proparoxyton. De plus, il a osé changer de peau si l'on peut dire. Il est devenu ce fruit sublime, à la parfaite rontondité, à l'écorce sombre, à la pulpe passionnée : *cocómero*, aujourd'hui, pour les Italiens du sud, c'est la pastèque. Une métamorphose gagnante, une reconversion réussie.

Ainsi le linguiste rejoint le gastronome : tous deux déjouent les apparences, cherchent la profondeur sous la platitude, le goût derrière la fadeur. Ce sont des révoltés, des créateurs. Et l'on ne s'étonnera pas si, leur emboîtant le pas, les poètes ont également relevé le défi de redorer le blason des cucurbitacés. Nino Ferrer a immortalisé les cornichons ; Saint-Amant s'est occupé du melon :

Ô manger précieux ! Délices de la bouche !

Ô doux reptile herbu, rampant sur une couche !

Ô beaucoup mieux que l'or, chef-d'œuvre d'Apollon !

Ô fleur de tous les fruits ! Ô ravissant melon !⁸

Et si (pseudo-)Sénèque dans son *Apocoloquintose* assimile l'empereur Claude à une citrouille,⁹ il a rendu du même coup la citrouille impériale. Mais on peut remonter plus loin encore. En Grèce, au 5^e siècle avant notre ère, la poétesse Praxilla a placé le concombre – du moins le σίκυος (*síkuos*) grec – en bonne place dans un poème. Elle y donne la parole à Adonis parvenu dans l'Hadès. Aux âmes des défunts qui lui demandent ce qu'il regrette le plus de sa vie passée, Adonis répond :

Κάλλιστον μὲν ἐγὼ λείπω φάος ἡελίοιο,

δεύτερον ἄστρα φαεινὰ σεληναίης τε πρόσωπον

ἢ δὲ καὶ ὠραίους σικύους καὶ μῆλα καὶ ὄγχνας.

Ce que je laisse de plus beau, c'est la lumière du Soleil,

Puis les astres brillants, le visage de la Lune,

Et les concombres mûrs, et les pommes et les poires.

Il y a donc quelqu'un dans l'Hadès pour regretter les concombres ou les melons rampants ! C'est pour le moins inattendu. Le Soleil, les Etoiles, la Lune, on le comprend. Mais les concombres ? Le poète Salvatore Quasimodo a bien tenté de corriger le tir. Arguant du fait qu'ils étaient mûrs et jouant de l'étymologie, il a troqué ces concombres pour des pastèques :

Lascio la luce bellissima del sole
 E le stelle splendenti e il semblante della luna,
 E i cocomeri maturi e le mele e le pere.¹⁰

Et peut-être a-t-il raison, puisqu'il est poète. Mais cela ne résout pas le problème. Car, concombre, melon rampant ou pastèque, dans l'Antiquité déjà on reprochait à Praxilla – à son Adonis – cette énumération incongrue. La bêtise de l'Adonis de Praxilla en était devenue proverbiale, comme en témoigne Zénobius :

Ἡλιωώτερος τοῦ Πραξιλλῆς Ἀδώνιδος· ἐπὶ τῶν ἀνοήτων. (...) Εὐηθὴς γάρ τις ἴσως ὁ τῷ ἡλίῳ καὶ τῇ σελήνῃ τοὺς σικύους καὶ τὰ λουπὰ συναριθμῶν.

«Plus bête que l'Adonis de Praxilla» : se dit des gens stupides. (...) Car il faut être demeuré pour énumérer à la suite du Soleil et de la Lune les concombres et tout le reste.¹¹

Les Adonis ne sont pas réputés en premier lieu pour leur perspicacité. Mais faut-il pour autant les taxer d'imbéciles ? Et dans la foulée jeter au rebut la poésie de Praxilla ? Au contraire ! C'étaient des précurseurs. Les temps et les goûts ont changé : ils rendent aujourd'hui justice à Praxilla, à son Adonis, et au concombre. La preuve par Michael Longley, poète irlandais contemporain, qui a dédié une ode à la poétesse :

Praxilla¹²

Sunlight strews leaf-shadows on the kitchen floor.

Is it the beech tree or the basil plant or both ?

Praxilla was not feeble-minded to have Adonis

Answer that questionnaire in the underworld :

'Sunlight's the most beautiful thing I leave behind,

Then the shimmering stars and the moon's face,

Also ripe cucumbers and apples and pears.'

She is helping me unpack these plastic bags.

I subsist on fragments and improvisations.

Lysippus made a bronze statue of Praxilla

Who 'said nothing worthwhile in her poetry'

And set her groceries alongside the sun and moon.

Un hommage mérité. Car par ses vers Praxilla a enluminé le quotidien et placé le concombre et ses cousins en orbite parmi les astres. Un joli exploit pour une femme originaire de Sicyone (Σικυών), la «Cité des concombres»... Nous retiendrons d'elle ce coup de baguette magique, digne des grands chefs et des linguistes inspirés, parmi lesquels nous reconnaissons Rudolf Wachter. Avec la bénédiction de Praxilla, nous lui souhaitons une retraite pleine de bonheurs simples et de saveurs exquises. Pour ceux qui doutent encore que les concombres puissent y jouer un rôle déterminant, nous donnons le mot de la fin à Romain Gary :

Souvent, je m'en achète une livre, je m'installe quelque part au soleil, au bord de la mer, ou n'importe où, sur un trottoir ou sur un banc, je mords dans mon concombre et me voilà complètement heureux. Je reste là, au soleil, le cœur apaisé, en regardant les choses et les hommes d'un œil amical et je sais que la vie vaut vraiment la peine d'être vécue, que le bonheur est accessible, qu'il suffit simplement de trouver sa vocation profonde, et de se donner à ce qu'on aime avec un abandon total de soi.¹³

NOTES

1 Plin. *Hist. nat.* 19, 24.

2 J. Janick, H. S. Paris et D. C. Parrish, «The Cucurbits of Mediterranean Antiquity: Identification of Taxa from Ancient Images and Descriptions», *Annals of Botany* 100, Oxford, 2007, pp. 1441-1457.

3 Suet. *Aug.* 77.

4 Ap. *De re coq.* 3, 6, 1.

5 R. Gary, *La promesse de l'aube*, Paris, 2014, p. 185.

6 Toutes les données étymologiques qui suivent sont tirées de la *Real-Encyclopädie*, s.v. *Gurke*.

7 Nous renvoyons sur ce point à la contribution d'A. Viredaz.

8 M.-A. Girard de Saint-Amant, *Le Melon* (1634).

9 En fait plutôt une calebasse ou une gourde, puisque la citrouille est originaire d'Amérique... Mais c'est une autre histoire !

10 S. Quasimodo, *Lirici greci*, Milan, 1985 (1944), p. 167.

11 Zen. 4. 21 (ma traduction).

12 M. Longley, *Snow Water*, London, 2004, p. 57.

13 R. Gary, *La promesse de l'aube*, Paris, 2014, p. 185.

EIKÔN

Laureline Pop
Université de Lausanne

C'est de longue date que les chercheurs en sculpture grecque se heurtent à des questions de terminologie. En effet, aucun terme grec ne semble correspondre au mot générique moderne de «statue»¹ et encore moins à ce que les chercheurs désignent par la notion de «statue portrait», une notion qui d'ailleurs n'est pas uniformément adoptée dans les études récentes.² En revanche, selon l'aspect, le contexte ou la fonction de la statue, les substantifs grecs utilisés variaient.³ Ainsi les termes d'*agalma*, d'*eikôn* et d'*andrias* pouvaient être employés pour désigner l'objet statuaire.

Le corps humain a fait l'objet, dans le monde grec, de très nombreuses figurations, que ce soit en sculpture, en peinture ou dans d'autres arts décoratifs. La statuaire, moins périssable que d'autres types de figuration, est la forme que nous connaissons le mieux. Ces œuvres, sculptées ou moulées en ronde-bosse, peuvent être en bois, en argile, en pierre ou encore en bronze. Elles représentent un être vivant dans son entier et peuvent incarner le corps divin, le corps humain, mais aussi le corps héroïque; de ce fait, elles s'exposent tant en contextes sacrés que dans les espaces communs ou domestiques. Ces nombreux aspects revêtus par la statue grecque ont donc nécessité l'usage d'un vocabulaire des plus variés pour distinguer et définir ces objets. Nous nous concentrerons ici sur trois de ces termes.

Le premier terme utilisé pour qualifier la statue est celui d'*agalma*, mot qui, chez Homère, signifie «parure».⁴ Ce mot est intimement lié au domaine de l'offrande puisqu'il désigne à l'origine un objet destiné à réjouir la divinité. À partir d'Hérodote, il est employé pour parler d'une statue offerte à une divinité et qui la représente;⁵ *eikôn* est alors utilisé pour les statues de personnes. Isocrate, au IV^e s. av. J.-C., différencie également la statue de Zeus (*agalma*) et les statues d'hommes (*eikones*).⁶ Il semble dès lors que les auteurs antiques aient souhaité distinguer les différents types de représentations statuaire.⁷ Dion de Pruse, quatre siècles plus tard, lorsqu'il fustige les Rhodiens de remployer à tout va les statues honorifiques, désigne celles-ci par le terme

d'*andriantes*; par opposition il parle d'*anathemata* pour les offrandes.⁸ Dion utilise également le terme d'*eikones* pour les statues figurant des personnes. Il explique que les *anathemata* sont offertes aux dieux alors que les *eikones* sont, elles, offertes aux hommes de bien.⁹ Dans la *Périégèse*, Pausanias suit la même logique dans ses nombreuses énumérations de statues.¹⁰ Pour désigner celles d'hommes ou de femmes historiques, l'auteur utilise les termes d'*eikôn* et d'*andrias*. Au contraire, quand il parle de statues divines, il utilise *agalma* ou *xoanon*.¹¹ Pausanias comme d'autres auteurs avant lui crée une sorte de typologie fonctionnelle des statues en choisissant un vocabulaire particulier selon les caractéristiques de la statue.¹²

Ces variantes lexicales apparaissent également dans les dédicaces, les décrets honorifiques, ainsi que dans les comptes et les inventaires des sanctuaires. Le mot *agalma* est employé dès la période archaïque, désignant alors une offrande statuaire,¹³ mais aussi un vase ou tout autre «bel objet» offert à une divinité.¹⁴ À Délos au IV^e s. av. J.-C., il apparaît à la fois pour nommer la statue d'Asklépios et celle de la reine Stratonice.¹⁵ Dans les inventaires déliens et dans les dédicaces d'époque hellénistique, *agalma* désigne souvent la statue d'une divinité.¹⁶ *Andrias* apparaît déjà à Délos dans des inscriptions d'époque archaïque; c'est d'ailleurs lui qui figure sur la base du colosse des Naxiens.¹⁷ Ce terme est également largement représenté dans les comptes et les inventaires déliens d'époque hellénistique. Quant à *eikôn*, il se généralise à partir IV^e s. av. J.-C. à Athènes avec l'émergence de la statuaire honorifique.¹⁸ À Délos, son emploi apparaît principalement à partir du III^e s. av. J.-C.¹⁹ et il semble qu'*eikôn* soit plus souvent employé dans les décrets de l'île alors qu'*andrias* l'est davantage dans les inventaires et les comptes sacrés. Cette distinction est probablement due à l'emploi dans les inventaires déliens du terme *eikôn* pour désigner des images peintes ou encore des médaillons.²⁰

En effet, *eikôn* est un substantif formé sur la base **weik* – une racine qui signifie «sembler, ressembler»²¹ – et son utilisation induit donc une connotation de ressemblance²² plus forte que dans les autres termes grecs employés pour désigner une statue.²³ Les textes prouvent qu'*eikôn* peut être employé indistinctement pour la statuaire ou la peinture²⁴ en ayant le sens général de «représentation». Mais *eikôn* induit d'une certaine façon l'idée de portrait,²⁵ d'une individualité. Si le terme *agalma* met l'accent sur la fonction religieuse de la statue, *eikôn* évoque la ressemblance entre le modèle vivant et l'œuvre statuaire. Finalement, *andrias* est le mot qui semble le plus générique et le plus proche du terme moderne de «statue», en soulignant toutefois le côté

humain de la représentation.²⁶ D'une certaine façon, les «statues portraits» étaient des *eikones* avant de devenir des *andriantes*, du moment où aucun spectateur n'était plus capable d'identifier les individus statufiés.

En parcourant les divers témoignages, littéraires ou épigraphiques, il apparaît que les différents termes utilisés ne sont pas immuables. Par exemple, aux époques hellénistique tardive et impériale, *agalma* est parfois utilisé pour parler d'une statue en marbre et *eikôn* pour désigner une statue en bronze doré.²⁷ Si l'utilisation de ces différents termes semble flexible, c'est en grande partie parce que la notion, la pensée par rapport à ces œuvres l'est également. Le genre que nous appelons «portraits» est un type statuaire qui se construit en Grèce à partir du V^e s. av. J.-C. et dont la signification n'est pas fixe et continue dans toute la Grèce et encore moins au travers des siècles. Certes, la figuration humaine est constante dans l'art grec, mais les fonctions et les caractéristiques de cette figuration et de ce qu'elle implique varient et évoluent. Le flottement et l'incertitude qui semblent transparaître parfois dans les textes suggèrent cette évolution et cette appropriation progressive de la figuration individuelle et de sa portée.

Enfin, si l'utilisation d'un terme ou d'un autre revêt une importance, leur absence dans les textes peut être tout aussi révélatrice. Or, au-delà des problèmes de terminologie évoqués ici, un constat domine : les inscriptions gravées sur les bases de statues ne mentionnent que très rarement l'objet offert ou érigé puisque celui-ci est visible et, par cela-même, identifiable. Le nom de la personne représentée est simplement mis à l'accusatif dans la grande majorité des bases de statues d'époque hellénistique et impériale.²⁸ Ces questions de définition n'interviennent alors que lorsqu'un tiers, un regard extérieur, doit désigner et nommer l'objet statuaire.

NOTES

1 Voir le très bon article de Keesling, C. M., «Greek Statue Terms Revisited: What does ἀνδριάνς mean?», *GRBS* 57, 2017, p. 837-861.

2 Voir notamment Jaeggi, O., *Die griechischen Porträts: antike Repräsentation – moderne Projektion*, Berlin, 2008.

3 Ducat, J., «Fonctions de la statue dans la Grèce archaïque. *Kouros* et *kolossos*», *BCH* 100, 1976, p. 246. Holtzmann, B., *La sculpture grecque. Une introduction*, Paris, 2010, p. 49 et 65.

4 Chantraine, P., *Dictionnaire étymologique de la langue grecque* :

histoire des mots, Paris, 1984-1990, s. v. «ἀγάλματα».

5 *Ibidem*. Sur la terminologie d'Hérodote pour les statues voir Hermay, A., «Les noms de la statue chez Hérodote», in Amouretti M.-Cl., Villard, P. (éd.), *EYKPATA. Mélanges offerts à Claude*

Vatin, Aix-en-Provence, 1994, p. 21-29.

6 Isocrate, *Evagoras.*, 57.

7 Ces distinctions se retrouvent notamment chez Xénophon, *Mémorables*, III, 10, 6; Diogène Laërce, *Vies, doctrines et sentences des philosophes illustres*, II, 17; Polybe, *Histoires*, 22, 13 et 32, 15, 3 ou encore Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*, 32, 25.

8 Dion de Pruse, *Discours aux Rhodiens*, XXXI, 47-56.

9 Dion de Pruse, *Discours aux Rhodiens*, XXXI, 57.

10 Pirenne-Delforge, V., «Image des dieux et rituel dans le discours de Pausanias. De l'«axiologie» à la théologie», *MEFRA*, 116 (2), 2004, p. 811-825.

11 Notamment Pausanias, V 21, 1, description de l'Altis.

12 Pirenne-Delforge, V., *Retour à la source : Pausanias et la religion grecque*, Liège, 2008, p. 275-276.

13 Pour Délos, voir notamment *ID* 9; 17.

14 Keesling, *op. cit.* (note 1) p. 840 et Day, J. W., *Archaic Greek Epigram and Dedication, Representation and Reperformance*, Cambridge, 2010, pp. 124-129.

15 *IG* XI 4, 514.

16 *ID*, 1417; 2038.

17 *ID*, 4.

18 Keesling, *op. cit.* (note 1) p. 846.

19 *IG* XI 4, 524; 566; 665; 1053; 1056; 1061. La statue du médecin Philippos de Kos est désignée dans l'inventaire *ID* 399, l. 38 comme [ε]ἰκόνα τοῦ ἱατροῦ Φιλίππου.

20 *ID* 1403; 1414; 1417.

21 Holtzmann, *op. cit.* (note 3) p. 65 et Pirenne-Delforge, *op. cit.* (note 10) p. 816: «Les termes *eikôn* et *andrias* sont inadaptés pour décrire la statue d'un dieu parce que leur signification intègre l'idée de portraits».

22 Sur la question de la *mimesis*: Halliwell, S., *The Aesthetics of Mimesis: Ancient Texts and Modern Problems*, Princeton, 2002.

23 Chantraine, *op. cit.* (note 4) s. v. «ἔοικα».

24 Boura, V., «La pensée grecque et le portrait antique», in Flahutez, F., Goldberg, I., Volti, P. (dir.), *Visage et portrait, visage ou portrait*, Paris, 2010, p. 23-34.

25 Pirenne-Delforge, *op. cit.* (note 10) p. 816.

26 Keesling, *op. cit.* (note 1) p. 860.

27 *I. Iasos* 85; 248. La distinction semble être faite selon le matériau. Sur l'utilisation d'*agalma* à ces époques, cf. Price, S. R. F., *Ritual and Power: The Roman Imperial Cult in Asia Minor*, Cambridge, 1984, p. 176-179; Damaskos, D., *Untersuchungen zu hellenistischen Kultbildern*, Stuttgart, 1999, p. 304-309.

28 Par exemple, *ID* 1930: οἱ ἀλειφόμενοι Μῆδειον | Μηδείου Πειραιέα νεώτερον | ^{vac.} Ἀπόλλωνι, ^{vac.} | γυμνασιαρχοῦντος Σωσιθέου τοῦ Σωσιπάτρου | ^{vac.} Εὐωνυμέως.

OSCAN EÍTUNS

Andreas WILLI
University of Oxford

Among the Oscan epigraphic data from Pompeii there is a group of texts commonly known as ‘**eítuns** inscriptions’ after the keyword they contain. All of these were painted in red on the wall of buildings, usually at a certain height from the ground (c. 1.8–3m) and close to a street corner, so as to be easily visible and readable. In each case, the basic structure is the same: an ablative phrase **eksuk amvianud** is followed by the word **eítuns** and then an indication of place; the latter is further specified by a locative relative clause introduced by **puf** ‘where’ and containing the finite 3sg. verb **faamat** (or in one case, 3pl. **faamant**) as well as the verb’s subject in the form of one (or for **faamant**, two) personal name(s) in the nominative. A typical example – and the one that was first discovered, in 1780 – thus reads, according to the latest edition in the *Imagines Italicae* (POMPEI 2 = Vetter 23, Rix Po 34; cf. also POMPEI 3–7 = Vetter 24–28, Rix Po 35–39):¹

eksuk· amvianud· eítuns
anter· tiurri· XII· iní(m)· ver(u)
sarínu· puf· faamat
m(a)r(as)· aadiriis· v(ibieís)

In Crawford’s translation ‘The *eítuns* from this quarter, between Tower 12 and the *veru sarinu* [sc. ‘the Sarine gate’, A.W.], where Mr. Adirius, son of V., commands’, the rendering of **faamat** by ‘commands’ (or: ‘gives orders’) is nowadays uncontroversial; and most scholars will also accept that **amvianud** is the ablative of a noun corresponding to Gr. ἄμφοδον ‘street, block of houses, town quarter’ (i.e., **amviā-(ā)no-*, possibly a calque of ἄμφοδον), perhaps rather than an adverbialised ablative gerundive (‘by this route [~ going around]’).² Truly disputed, by contrast, remains the meaning and function of **eítuns**, and it is the origin and explanation of this lexical item on which we shall focus here.

Given the recurrent reference in all of the **eítuns** inscriptions to specific locations between or by landmarks such as towers and gates, but also public and even private buildings, it was quickly suggested that these texts may have served as signposts of one type or another, for example pointing to the nearest pub,³ taxi-stand,⁴ or ATM (cf. below). Accordingly, the main question was always what to make of **eítuns**.

To begin with, scholars thought of a verbal form connected with the root **(h)₁ei-* ‘go’, be it a 3pl. ind. (‘they go’) or a somehow remodelled equivalent of Umbr. 3pl. ipv. **etuta/etutu** ‘they shall go’ (i.e., 3sg. ipv. **eitō(d)* + 3pl. (secondary) **-ns**).⁵ This approach, which posed unsurmountable formal problems anyway, was however decisively disproved by the discovery of POMPEI 7 = Vetter 28, Rix Po 39, in which **eítuns** itself is missing from the extant part of the inscription, but in which no other supplement is conceivable between the formulaic start **eksuk amv[ī]an(n)ud** and the 3pl. pres. **set** ‘they are’ that immediately follows a gap of the right size. In the absence of any other plausible subject of **set**, [**eítuns**] has to fill this role, and a consonant-stem nom. pl. is of course also perfectly suitable for a sequence that ends in Oscan **-Cs** (< **-C-es*).

This being so, and since there is no reason why for example a participial form **ei-t-ont-es*,⁶ should have yielded **eítuns** and not **†eítú(n)z** (cf. e.g. **húrz** ‘enclosure’ < **g^hort-os*), the only acceptable starting point now appears to be a nom. pl. in **-ōn-es*, which parallels Osc. **humuns** ‘men’ (< **hom-ōn-es*) but excludes any *direct* insertion into the verbal paradigm of **ei*.⁷ Instead, **eitōn-* might be “a noun of action like Grk. ἄγων or denote persons like most of the Latin nouns in *-ō, -ōnis*”.⁸ The latter option would still point strongly⁹ towards a nominal basis such as **eito-*, perhaps with the meaning **‘going, march’ (vel sim.)*, making **eitōnes* ‘march-men’ or ‘marchers’.¹⁰ Although this is impossible to disprove, the absence of independent evidence for the missing link **eito-* in either Sabellic or indeed Italic and Indo-European more generally does not inspire confidence; a possible nominal derivative in **-to-* of **h₁ei-* is in fact found at least in Germanic and Celtic, with the meaning ‘oath’ (Goth. *aīps*, OHG *eid*, OIr. *óeth* etc.; cf. also Gr. οἶτος ‘fate, doom’?), but it there displays an incompatible *o*-grade in the root – a fact which in turn undermines a further theory according to which **eítuns** would designate ‘enrolled soldiers’ who had sworn an oath of allegiance (i.e., **eitōn-* ‘oath-man’).¹¹ Meanwhile, the comparison with ἄγων and similar non-neuter *n*-stem nouns, and the assumption of a “technical military sense [...] ‘goings’ = ‘mobilization’”¹² leads

onto even more slippery territory because the few apparently deverbal nouns that would be comparable with this in Latin are concrete nouns (e.g. *carbōn*-‘piece of charcoal’), not abstract *nomina actionis*.

Having said that, there is one element that unites all the interpretations just outlined, namely that the **εἴτυνς** inscriptions had a military function. This was first suggested by G. Fiorelli, who also already connected the texts with L. Cornelius Sulla’s siege of Pompeii during the Social War (89 B.C.), and it was subsequently elaborated on by H. Nissen.¹³ Following a suggestion by H. Bücheler, Nissen adduced a clinching argument in favour of Fiorelli’s contextualisation in the form of a directly comparable text from Hellenistic Smyrna whose military background is guaranteed and where the phrase τοὺς ἐν τῷ ἀνφόδῳ is strikingly reminiscent of **eksuk amvíanud eítuns** in Pompeii (*ISmyrna* 613a; cf. *ISmyrna* 613b, 613c, *IStratonikeia* 1003, 1004):

τοὺς ἐν τῷ ἀν-
φόδῳι τετά-
χθαι ἀπὸ τοῦ
πύργου τοῦ τῆς
Ἀγαθῆς Τύ-
χης ἕως τοῦ
τῆς Εὐετηρί-
ας.

‘The (men/soldiers) in the quarter are to be positioned [along the stretch of the wall] from the Tower of Good Fortune up to the Tower of Prosperity’.

While Nissen himself had little to say on **εἴτυνς**,¹⁴ and even openly challenged the natural inference that the defense of Pompeii must have been organised in a similar way as that of Smyrna, by assigning the men from each quarter an assembly place or part of the town’s walls to hold,¹⁵ Fiorelli’s hypothesis thus remains by far the most attractive way of making sense of our dossier. In particular, it is distinctly preferable to a later suggestion by F. Skutsch, who thought of advertisements for nearby *mensae argentariae* or ‘banks’, with the final **puf faamat** clause in each case referring to the bank’s owner in his role as an ‘auctioneer’ (“*hac via (mensae) argentariae inter turrim XII et portam Sarinam* (u.dgl.), *ubi praedicat praeco NN*”).¹⁶ Not only is a purely directional ‘this way’ difficult to read into **eksuk amvíanud**, but it also remains unclear why private ads of this kind should have been presented

in such a formulaic as well as cumbersome way: which modern bank would put up signs saying, for example, ‘To the bank, where *Credit Suisse* is offering its services’?

And yet, Skutsch’s idea had one advantage over its competitors, relating to the term **eifuns** on which it was all based. In order to explain **eifuns**, we need not postulate any unattested **eito-* or the like; for, as Skutsch noted, in the lexeme “klingt eins der bekanntesten oskischen Wörter an: bantin. *ēituā* = pompejan. *ēitiuvā-* ‘Geld’”. Given the way in which the frequent Latin denominatives of the type *praedō* ‘robber’ (cf. *praeda* ‘booty’), *lin-teō* ‘linen-weaver’ (cf. *linteum* ‘linen’), *epulō* ‘banqueter’ (cf. *epulae* ‘banquet’) etc. are formed – by designating a person after a thing with which he/she is especially associated –,¹⁷ it makes perfect sense to derive **eifuns**, via **eituōnes*, from **eit(u)uā* ‘money’, no matter what the ultimate origin of the latter word is.¹⁸ The only reservation concerns Skutsch’s next step, his conclusion that ‘money-men’ have to be (something like) ‘bankers’ (*argentārii*) and that the military theory therefore has to be abandoned.

In reality, there is a rather simple way of bringing together the loose ends. In English, as in other modern European languages, the most basic term for army personnel is derived from a word for ‘money’ paid for the discharge of military duties: Engl. *soldier*, Fr. *soldat*, Germ. *Soldat*, etc. all relate directly to Engl. *sold* (now obsolete for the ‘wages’ or ‘salary’ esp. of soldiers), Fr. *solde*, Germ. *Sold*, etc., thereby continuing the same relationship between Lat. **sol(i)dārius*, **sol(i)dātus* and the base noun *sol(i)dus* denoting the payment (orig. ‘gold-coin’) received by members of an armed force. The fundamental idea is easy to make out: a soldier is someone who, in contrast with ‘normal’ people who earn their living as artisans or farmers, has to be remunerated to make up for the unavailability of such ‘normal’ income. In societies that make use of professional soldiers – as opposed to general recruitment – this distinction may be particularly prominent, and terms like Lat. *mercēnārius* (cf. *mercēs* ‘pay, wages’) or Gr. μισθωτός (cf. μισθός ‘pay, wages’, incl. ‘pay, allowance for public services’), though also applicable to other kinds of ‘hired servants’, therefore specifically denote ‘mercenaries’. But even in Latin, where the most generic noun for ‘soldier’ is of a different origin (*mīl-it-*, perh. ‘the one going in a group of thousand’?), the usual way of referring to the performance of military service by citizens is *stīpendia merēre/merēri* (e.g. Cic. *Cael.* 11, *de or.* 2.258, etc.), highlighting the role played by the *stīpendium* ‘(soldier’s) pay, stipend’ no less than the term *stīpendiārius* as a rough

equivalent of *mercēnārius* for ‘mercenary’ troops does (cf. *B.Afr.* 43; contrast Liv. 8.8.3 *stīpendiārīi factī sunt* about the citizen army). Moreover, various sources indicate that payment for soldiers was instituted early in Ancient Italy, the historic event with which it was associated being the siege of Veii around 400 BC (cf. Liv. 4.59.11, Diod. Sic. 14.16.5); and it has been argued that this “represented [an] important point in the gradual shift away from *gens*-based warfare and toward a community-centered military force” as “the state viewed warfare as being beneficial to the community as a whole, and not just the individual combatants”.¹⁹

In other words, for all that we know about the sociopolitical importance of Italic-speaking mercenary contingents in Southern Italy and Sicily throughout the second half of the first millennium BC,²⁰ the semantic explanation of *eĭtuns* as ‘soldiers’ in the original sense of the word does *not* depend on the Pompeian inscriptions addressing mercenaries rather than ordinary people called to arms. In fact, the specification of each group of *eĭtuns* as *eksuk amvīanud* speaks in favour of the latter view: ‘the soldiers from this quarter’, not soldiers brought in from outside, ‘[are to be positioned] between Tower X and Tower Y’ etc. Also, it is no doubt precisely because they were ordinary people with *other* everyday concerns that they needed clearly advertised information about their assembly points and assignments at a time of crisis.

By way of conclusion, one more point may be worth touching upon at least briefly. If the above account is accepted, we can still ask whether there is not ultimately *also* a connection between *eĭtuns* and the root **(h)₁ei-* ‘go’. That the Oscan ‘money’ word, *eĭtiuva-/eitua-*, may be somehow derived from this has long been suspected, and it is often assumed that the missing link must be the idea of ‘mobile goods’, perhaps mediated through a word for ‘cattle’ comparable with Gr. πρόβατα (to βαίνω ‘walk’).²¹ However, since *eĭtiuva-* appears to be an *a*-stem derivative based on an abstract noun **ei-tu-*, such a theory presupposes a much more complex semantic evolution than the one we see in Lat. *pecus* ‘livestock’ → *pecūnia* ‘possessions consisting of livestock’ > ‘money’: viz., **eitu-* ‘going’ > ‘the possessions that go’ > ‘livestock’ → **eityū-ā-* ‘possessions consisting of livestock’. By contrast, no such complication would arise if we could simply start from hypothetical **eitu-* ‘going, march, journey’ and assume that **eityū-ā-* began life as a feminine adjective qualifying some other noun for ‘money’ (or ‘possessions’ more generally) as ‘money/provisions for a march/journey’²² – which is exactly what the initial purpose of the Roman soldiers’ *stīpendium* was. When Diodorus talks about

the introduction of the *stipendium* in the context referred to above, he tellingly does so with the words τότε πρώτως ἐπεψηφίσαντο Ῥωμαῖοι τοῖς στρατιώταις καθ' ἕκαστον ἐνιαυτὸν εἰς ἐφόδια δίδοναι χρήματα 'This is when the Romans decided for the first time to give to the soldiers each year money as a traveling allowance' (Diod. Sic. 14.16.5). And just as ἐφόδια can then, in Greek, occasionally shade into a more general term for 'financial resources' (cf. e.g. Dem. 49.67 ἐφόδια τῷ γήρᾳ ἱκανά 'sufficient means for his old age', Ar. *Plut.* 1024 γραδὸς καπρώσης τὰφόδια κατεσθίειν 'to eat up the possessions of a lecherous old woman'; LSJ s.v.), so Oscan **eitu-ā-* may have become less specific over time, ending up as a synonym of *aragetú-* (cf. Lat. *argentum*; Osc. abl. sg. **aragetúd múltas(ikúd)** in Nola [NOLA 2 = Vetter 116, Rix Cm 7] = **eítiuvad múltasikad** 'money from fines' in Pompeii (POMPEI 21 = Vetter 12, Rix Po 4]). Given our regrettably limited knowledge of the Oscan language, this cannot of course be proved; but neither should it be ruled out merely because it would make the history of the Oscan word for 'money' slightly less colourful than is traditionally supposed.

NOTES

1 M. H. Crawford (*et al.*), *Imagines Italicae: A Corpus of Italic Inscriptions*, vol. II, London 2011, 617-618.

2 Cf. J. Gil, "Inscripciones oscas pompeyanas", *CFC* 1 (1971) 179-210, at 204 and 206-207, and J. Untermann, *Wörterbuch des Oskisch-Umbrischen*, Heidelberg 2000, 93 and 253-254, s.vv. **amviannud** and **faamat**, with references.

3 T. Mommsen, *Die unteritalischen Dialekte*, Leipzig 1850, 185 ("es scheinen Inschriften gewesen zu sein, die durch die Stadt vertheilt nach einem Hause, vielleicht Wirthshaus, wiesen").

4 R. S. Conway, "Oskisch **eituns**", *IF* 3 (1894) 85-87 ("Droschkenhalteplatz, Droschkenanstalt", presupposing an "Etymon *eito-* 'Weg'", whence **eituns** = "engl. 'roadsters, road-men'").

5 For references, see Gil, *op. cit.* (n. 2) 199-200, and Untermann, *op. cit.* (n. 2) 213.

6 Cf. F. Ribezzo, "La nuova '**eituns**' di Pompei", *RIGI* 1 (1917) 55-63, at 61 ("participio presente derivato dalla base di un ptc. passato-passivo"!).

7 Pace J. B. Hofmann, "Altitalische Dialekte", in *Stand und Aufgaben der Sprachwissenschaft*:

Festschrift für Wilhelm Streitberg, Heidelberg 1924, 361-391, at 391 ("*eituns* und *eituns set* = 'itūrī sunt'", as if based on an active perfect participle **eito-*); cf. also E. Vetter, "Literaturbericht für die Jahre 1922 und 1923 (Schluß): Italische Sprachen", *Glotta* 15 (1926) 1-13, at 5 (**eituns** is "wie *deivatuns* 'iurati' als Partizip Perf. aufzufassen"; but *deivatuns* in BANTIA 1 = Vetter 2, Rix Lu 1, l. 9, is no doubt a mistake for *deivatus*, and E. Vetter, *Handbuch der italischen Dialekte*, vol. I, Heidelberg 1953, 55, more cautiously speaks of a "Bezeichnung der aufgegebenen Bürger [...], gewissermaßen

‘Marschierer’,
‘Mobilisierte’”).

8 C. D. Buck, *A Grammar of Oscan and Umbrian*, Boston ²1928, 365; cf. already C. D. Buck, “Greek ἄμφοδον, Oscan **amvianud**, and the Oscan **eítuns**-inscriptions”, *CPh* 17 (1922) 111-118, at 117-118.

9 Deverbatives in *-ōn*- are rare and clearly secondary in Latin (M. Leumann, *Lateinische Laut- und Formenlehre*, München 1977, 361-362), so that any derivation from a verbal root **eit-* (J. Vendryes, “Osque *eituns* et latin *iter*”, *BSL* 25 (1925) 44-48, at 46) or stem **eitā-* (‘frequentative’; cf. Umbr. 3pl. subj. *etaia(n)s* ‘they shall go’) → **eitōn-* ‘marcher’ is at best an *ultima ratio*.

10 Cf. V. Pisani, *Le lingue dell'Italia antica oltre il latino*, Torino ²1964, 67-68 (“soldati di pattuglia”), though with a better starting point **eitu-* (on which see further below); E. Pulgram, *Italic, Latin, Italian 600 B.C. to A.D. 1260: Texts and Commentaries*, Heidelberg 1978, 96.

11 Thus A. L. Prosdocimi, “Osco **eítuns*.... puf....

faamat”, *AGI* 60 (1975) 83-92, at 86-88.

12 Buck, *op. cit.* (n. 8) 365; contrast J. Whatmough, “Epigraphica”, *Language* 29 (1953) 297-300, at 298 (“**eitones*” = “broad streets, avenues”).

13 G. Fiorelli, *Descrizione di Pompei*, Napoli 1875, 153-154; H. Nissen, *Pompeianische Studien zur Städtekunde des Altertums*, Leipzig 1877, 492-510.

14 He quotes advice from H. Bücheler, who implausibly saw in **eítuns** “ein Nomen = *itunus*” equivalent with “*itus* oder *itiner*” (Nissen, *op. cit.* (n. 13) 499, followed by R. von Planta, *Grammatik der oskisch-umbrischen Dialekte*, vol. II, Strassburg 1897, 609-610).

15 Instead, he took the **eítuns** inscriptions to signpost *vici* that were not barricaded, but through which the city-walls could still be accessed during the siege (Nissen, *op. cit.* (n. 13) 505-509).

16 F. Skutsch, “Vom pompejanischen Strassenleben”, *Glotta* 1 (1909) 104-113, at 109-113; cf. also F. Müller Jzn, *Altitalisches Wörterbuch*, Göttingen 1926, 161-162

(**eítuns** = sg. **eitū-no-s* ‘Geldwechsler’”).

17 Cf. Leumann, *op. cit.* (n. 9) 361.

18 Note that the weak palatal glide(?) between the dental and the following *-ū-* in **eítuiva-** (= *eitua-* in the Latin alphabet) would regularly fail to arise in **eituōnes* > **eituūnes* > **eītūnes* if this was formed on the basis of **eituā* before the latter underwent anaptyxis to **eituā*; cf. also e.g. the Oscan words in **-tur** < **-tōr-* and **-tud** < **-tōd*.

19 J. Armstrong, *War and Society in Early Rome: From Warlords to Generals*, Cambridge 2016, 211.

20 See especially G. Tagliamonte, *I figli di Marte: Mobilità, mercenari e mercenariato italici in Magna Grecia e Sicilia*, Roma 1994.

21 For references, see again Untermann, *op. cit.* (n. 2) 212, s.v. **eitiuvam**.

22 Cf. similarly, it seems, F. Heidermanns *apud* Untermann, *op. cit.* (n. 2) 212 (“vielleicht urspr. ‘Wegeged’”).

ΕΥΦΡΟΣΥΝΗ

Pierre VOELKE
Université de Lausanne

L'εὐφροσύνη est le sentiment éprouvé par l'individu qui est εὖφρων; est εὖφρων l'individu dont la φρήν se trouve dans une bonne disposition.¹ Ainsi lié étymologiquement à la φρήν (ou aux φρένες), tout à la fois organe doté d'une réalité physique et instance psychique dans laquelle s'éprouvent les émotions et se déploie l'activité intellectuelle,² l'εὐφροσύνη désigne un sentiment de bien-être aux nombreuses facettes, physique, émotionnelle, intellectuelle, voire spirituelle.

1. L'εὐφροσύνη des poètes

C'est en poésie qu'εὐφροσύνη trouve son terrain privilégié.³ Le terme semble y faire référence à un état indissociable d'une forme de perception sensorielle et donc physique, qu'il soit lié aux plaisirs de la musique, du vin, de la nourriture ou de l'amour.

Le lien de l'εὐφροσύνη avec ces plaisirs sensoriels s'exprime de la manière la plus nette chez les poètes élégiaques.⁴ Utilisant le terme au pluriel, Solon (26 West) affirme ainsi que ce sont Cypris, Dionysos et les Muses qui procurent aux hommes les εὐφροσύναι. Xénophane évoque quant à lui le cratère plein d'εὐφροσύνη (1, 4 West). Pour Théognis (v. 1063-1068), la satisfaction du désir amoureux, le chant et la musique de l'αὐλός, la participation au κῶμος sont autant de réjouissances (τερπωλῇ) qui conduisent à l'εὐφροσύνη, même si l'amour, source de soucis et d'épreuves, peut aussi parfois nous empêcher d'y accéder (v. 1323-1326).

Avant les poètes élégiaques, la musique et le vin associé à la nourriture apparaissent déjà dans l'*Odyssée* comme les vecteurs privilégiés de l'εὐφροσύνη.⁵ Ainsi Ulysse s'adressant à Alcinoos indique les conditions dans lesquelles l'εὐφροσύνη est présente parmi les hommes: elle se répand lorsque se fait entendre l'aède, lorsque les tables sont couvertes de nourriture et lorsque l'échanson verse le vin (X, 5-10). De même Circé encourage-t-elle

Ulysse et ses compagnons à manger et à boire du vin afin qu'ils retrouvent l'eὐφροσύνη depuis si longtemps absente de leur cœur (X, 460-465). Le lien de l'eὐφροσύνη avec le plaisir sexuel est suggéré au début du chant XX (1-8), quand Ulysse, condamné à dormir dans l'antichambre de son palais, voit les servantes qui sortent de la salle principale pour rejoindre la couche des prétendants:⁶ une perspective qui les amène à rire et à se réjouir entre elles (ἀλλήλησι γέλω τε καὶ εὐφροσύνην παρέχουσαι, v. 8).

L'expression utilisée dans ce vers de l'*Odyssée* – les femmes se procurent aux unes et aux autres de l'eὐφροσύνη – met en évidence une autre dimension essentielle de l'eὐφροσύνη. Si celle-ci est provoquée ou stimulée par une perception sensorielle, elle semble indissociable d'une forme de vie communautaire ou de partage; le banquet, le κῶμος ou la couche des amants sont les lieux par excellence de l'eὐφροσύνη. On comprend dès lors que le terme, au pluriel, puisse en venir à désigner la fête ou les festivités, en tant que lieu d'un plaisir partagé. Chez Bacchylide (11, 10-12), les εὐφροσύναι, associées aux κῶμοι, constituent les festivités qui célèbrent l'athlète vainqueur dans les rues de sa cité.⁷ Le chœur des *Bacchantes* d'Euripide (v. 376-378) attribue à Dionysos la première place dans «les festivités aux belles couronnes» (καλλιστέφανοι εὐφροσύναι). Au I^{er} siècle de notre ère, une inscription d'Ephèse (*IEph.* 1062) en distiques élégiaques évoque la déesse Hestia qui pourvoit aux besoins des bienheureux dans les banquets (ἐν εὐφροσύναισιν). C'est avec cette double dimension, sensorielle et festive, que l'eὐφροσύνη des poètes peut prêter son nom à l'une des trois Grâces, aux côtés de Splendeur (Ἀγλαΐα) et Abondance (Θαλία), chacune d'elles personnifiant un aspect de la fête.⁸

A travers cette dimension communautaire, l'eὐφροσύνη s'oppose à tout ce qui peut aller à l'encontre du partage et de la concorde, qu'il s'agisse de la guerre ou de la quête de la richesse considérée comme une fin en soi. Dans un poème élégiaque (2 West), Anacréon dit ainsi son aversion pour le convive qui dans les banquets évoque querelles et guerres (νείκεα καὶ πόλεμον), plutôt que d'avoir en tête le plaisir (εὐφροσύνη) qu'offrent Aphrodite et les Muses. Chez Solon (4, 9-10 West), l'eὐφροσύνη du repas que l'on partage, c'est ce que ne savent cultiver les citoyens dominés par le κόρος, l'arrogance de ceux qui ont déjà tout et veulent toujours plus.⁹ Chez Bacchylide (3, 87), l'or peut être identifié à l'eὐφροσύνη (εὐφροσύνα δ' ὁ χρύσος), mais c'est uniquement dans la mesure où la richesse est partagée et permet la générosité envers les dieux et les hommes (cf. v. 9-22).

L'εὐφροσύνη des poètes se définit ainsi comme un plaisir induit par des perceptions sensorielles et qui s'épanouit dans un bien-être psychique lié au partage et à la relation avec autrui dans un contexte festif.

2. L'εὐφροσύνη des philosophes

Parmi les philosophes, seul Epicure semble garder la dimension physique et sensorielle de l'εὐφροσύνη, sans pour autant s'attacher à la dimension relationnelle qu'elle revêt chez les poètes.¹⁰ Dans un fragment cité par Diogène Laërce (X, 136 = fr. 7 Arrighetti), il oppose les plaisirs qui impliquent un état de repos (καταστηματικά ἡδοναί) à ceux qui impliquent un mouvement (κατὰ κίνησιν ἡδοναί); dans la première catégorie, il mentionne l'ἀταραξία, l'absence de trouble, et l'ἀπονία, l'absence de douleur, tandis que la seconde catégorie englobe la χαρά et l'εὐφροσύνη. Or, si l'ἀταραξία et l'ἀπονία s'opposent entre elles, la première étant un plaisir de l'âme et la seconde un plaisir du corps, on peut supposer que la même opposition existe entre les deux autres termes, ce qui conduit à placer l'εὐφροσύνη du côté des plaisirs physiques.

Contrairement à Epicure, autant Platon que les stoïciens redéfinissent en profondeur l'εὐφροσύνη pour en faire un plaisir intellectuel découlant de l'exercice de la raison. Dans le *Timée* (80a-b), Platon évoque brièvement les conditions de l'harmonie sonore et le plaisir qui naît de sa perception; un plaisir qui résulte du fait que l'harmonie sonore est «une imitation, réalisée à travers des mouvements mortels, de l'harmonie divine».¹¹ Ce plaisir ne reçoit toutefois pas le même nom et n'est donc pas de même nature, selon que la personne qui perçoit ces sons est sensée (ἔμψρων) ou insensée (ἄψρων); εὐφροσύνη désigne le plaisir de l'homme sensé, ἡδονή le plaisir de l'homme insensé. L'εὐφροσύνη est le plaisir de l'homme qui non seulement perçoit une harmonie sonore imitative de l'harmonie divine, mais qui comprend que l'une est imitation de l'autre; un plaisir lié donc à un exercice de l'intellect. En faisant de l'εὐφροσύνη le plaisir de l'homme ἔμψρων, Platon joue naturellement sur la parenté des deux termes. L'opposition entre εὐφροσύνη et ἡδονή, ou plus précisément entre les verbes correspondant εὐφραίνομαι et ἡδομαι, se retrouve dans le *Protagoras* (337c), où elle est formulée par le sophiste Prodicos.¹² Le plaisir qu'exprime le premier verbe passe par le fait d'apprendre quelque chose (μανθάνοντά τι) et par l'exercice des facultés intellectuelles (φρόνησις), tandis que le second renvoie aux plaisirs du

corps, tel que le plaisir de manger. Ici encore Platon joue sur la parenté entre εὐφραίνομαι et φρόνησις, pour faire de l'εὐφροσύνη un plaisir intellectuel.

Après Platon, les stoïciens tireront également l'εὐφροσύνη du côté de la rationalité, en l'opposant à l'ἡδονή. Ainsi, selon le témoignage de Diogène Laërce (VII, 116 = *SVF* III, 431), l'εὐφροσύνη est une espèce particulière de joie (χαρά); or, la χαρά consiste elle-même en un «élan rationnel» (εὐλογος ἔπαρσις) qui s'oppose à l'ἡδονή. L'εὐφροσύνη, pour sa part, est définie dans le *Περὶ παθῶν* de Pseudo-Andronicus (I, 6 = *SVF* III, 432) comme la joie que l'on éprouve en accomplissant les actions qui sont celles d'un sage (χαρὰ ἐπὶ τοῖς τοῦ σώφρονος ἔργοις). Marc Aurèle (VIII, 26) se montre plus précis en indiquant que l'εὐφροσύνη naît de l'accomplissement de ce qui est propre à l'homme (ποιεῖν τὰ ἴδια ἀνθρώπου), c'est-à-dire la recherche du bien pour autrui (εὐνοία), le mépris des perceptions sensorielles, le jugement critique sur les représentations mentales qui se forment en nous et la contemplation de la nature universelle. L'εὐφροσύνη découle ici encore de l'exercice de la raison. On notera néanmoins qu'en faisant de l'εὐνοία l'une des conditions de l'εὐφροσύνη, Marc-Aurèle réintroduit dans la notion une dimension relationnelle, même si celle-ci n'a rien de commun avec le partage festif mis à l'honneur par les poètes.

Plaisir induit par le vin, la musique ou l'amour, et qui se vit sur le mode du partage et du lien social chez les poètes, plaisir découlant de l'exercice de la raison chez les philosophes, l'εὐφροσύνη deviendra joie spirituelle, offerte par Dieu, dans le Nouveau Testament (*Actes des Apôtres* 2, 28; 14, 17) et chez les Pères de l'Eglise. Autant de facettes, autant de saveurs, qui font de l'εὐφροσύνη un bien des plus précieux.

NOTES

1 Ainsi J. Latacz, *Zum Wortfeld 'Freude' in der Sprache Homers*, Berlin 1966, p. 161, à propos d'εὐφρων: «Die primäre Bedeutung ist also wohl 'eine gute φρήν habend', 'mit einer guten φρήν'». Pour un aperçu général de la notion d'εὐφροσύνη, voir O. Murray, «*Euphrosynē and the Psychology of Pleasure*», in *The Symposium. Drinking Greek Style. Essays on Greek Pleasure 1983-2017*, Oxford 2018, p. 261-270.

2 Pour les différentes valeurs du terme, voir en particulier S. D. Sullivan, *Psychological Activity in Homer. A Study of Phrēn*, Ottawa 1988.

3 Parmi les prosateurs de l'époque classique, seul Xénophon utilise régulièrement le terme, avec un usage très proche de celui des poètes.

4 Voir A. Iannucci, «Le "gioie" del simposio. Osservazioni su lessico

e "ethos" conviviale ellenico», *Annali dell'Università di Ferrara. Sezione Lettere*, N. S. 1 (2000), p. 3-26.

5 Voir J. Latacz, *op. cit.* (n. 1), p. 161-173.

6 Je suis l'interprétation de J. Russo, *Omero. Odissea*, vol. V, Milano (Lorenzo Valla) 1985, p. 261 (*ad* XX, 6-7). Au contraire, pour Murray, «art. cit.» (n. 1), p. 266, les servantes viennent de quitter la couche des prétendants.

7 Il paraît en revanche difficile d'affirmer, comme le voudrait E. L. Bundy, *Studia Pindarica*, Berkeley, Los Angeles 1986, p. 2, que chez Pindare le terme εὐφροσύνη désigne le «victory revel» lui-même, plutôt que le plaisir qui en découle.

8 Hésiode, *Théogonie*, v. 909, Pindare, *Olympique* 14, 13-16.

9 Sur les différentes facettes du terme κόρος, voir J. J. Helm, «'Koros':

From Satisfaction to Greed», *Classical World* 87 (1993), p. 5-11.

10 Voir l'analyse de D. Wolfsdorf, «Epicurus on Εὐφροσύνη and Ἐνέργεια (DL 10.136)», *Apeiron. A Journal for Ancient Philosophy and Science* 42: 3 (2009), p. 221-258.

11 Sur ce passage, voir E. L. Lyon, «Ethical Aspects of Listening in Plato's *Timaeus*. Pleasure and Delight in 80 b 5-8», *Greek and Roman Musical Studies* 4: 2 (2016), p. 253-272.

12 Comme le montre Wolfsdorf, «art. cit.» (n. 10), p. 228-229, ce passage du *Protagoras* ne donne pas un aperçu fidèle de la pensée de Prodicos. Pour celui-ci, l'εὐφροσύνη, loin de s'opposer à l'ἡδονή, en est une espèce particulière (Aristote, *Topiques* 112b 21-26).

GRILÉTARIEN*

Marianne KILANI-SCHOCH
Université de Lausanne

La productivité et l'analogie, très fécondes en linguistique diachronique, domaine de Ruedi Wachter, constituent aujourd'hui de clairs éléments de différenciation des théories linguistiques.¹ Les théories issues de la tradition générative mettent la productivité au centre et relèguent l'analogie au rang de mécanisme secondaire traitant l'irrégularité et la non-prédictibilité.² Les théories fonctionnalistes en revanche attribuent à l'analogie un rôle de premier plan.³ Les recherches récentes sur l'innovation lexicale ont cependant établi la nécessaire complémentarité des concepts de productivité et d'analogie.⁴

La présente étude est consacrée au mot *grilétarien* 'qui ne mange que ce qui est passé par le gril', créé par une grande enseigne commerciale suisse en été 2018. Elle cherche à déterminer quels procédés linguistiques entrent en jeu dans la formation de ce mot et dans quelle mesure celui-ci constitue une nouvelle illustration des interactions entre analogie et productivité.

Grilétarien a été forgé à partir de la base *gril* et de la séquence *-étarien* qui évoque le modèle *végétarien*. Or le mot est lui-même un emprunt à l'anglais *veget-arian* (1842 de *veget-able* 'légume' et *-ary +(-an)*),⁵ bien que le français dispose de la même racine latine *veget-*. Le suffixe *-arian* dénote des doctrines religieuses ou morales. Selon Jespersen,⁶ celui-ci

«has no special connexion with the notion of eating food, but recently we have seen the new words 1893 *fruitarian* and 1909 *nutarian*».

Vegetarian a donc servi de modèle pour le développement d'une série, et est devenu un schéma productif. Le suffixe s'est aussi spécialisé sémantiquement, passant d'une relation attributive 'être favorable à' à une relation subordinative 'qui mange/ qui ne mange que'. En 1998 le mot *flexitarian* 'person who follows a primarily but not strictly vegetarian diet'⁷ s'est ajouté à la liste. Ces formations, sauf *nutarian*, se retrouvent en français: 1909 *fruitarien*, 2006 *flexitarien*.⁸ En 2007 on forme encore *déchétarien* 'personne qui se nourrit d'aliments de rebut (grandes surfaces, restaurants, marchés),

souvent pour des motifs idéologiques'.⁹ Sur des blogs de la Toile figurent aussi *piscitarien*, *porcitarien*, *laitarien* et *liquidarien*.

Les bases de cette série désignant des catégories de personnes qui se caractérisent par leur régime alimentaire sont nominales sauf dans le cas de *flexitarien* où *flexi-* est une troncation de l'adjectif *flexible*. *Flexitarien* se distingue ainsi du reste de ces nouvelles formations, nous allons y revenir. Sur le plan formel, toutes (à l'exception de *liquidarien*), font précéder *-arien* de la consonne /t/. La question du statut et de la fonction de cette consonne doit donc être posée.

On commencera par l'analyse morphologique du modèle. *Végétarien* montre l'intégration de l'emprunt anglais dans le système français: *-ien* est un suffixe agentif productif et la séquence <ar>, qui se retrouve notamment dans *prolétar-ien* (1871)¹⁰ ou *agrar-ien*, est un allomorphe de la base à finale <air> ou du suffixe *-aire*: *prolétaire*, *agr-aire*.¹¹ On a donc avec *végétarien* (1873)¹² une formation comparable à celle de mots complexes existants, impliquant une règle morphologique régulière.

Comme dans *prolét-arien*, la consonne /t/ appartient à la base *végét-* (angl. *nut-arian* également). Ailleurs, celle-ci peut aussi être une variante allomorphique de la base: *fruit-arien*, *déchét-arien* et *lait-arien*. Dans *flexitarien*, *piscitarien* et *porcitarien*, le statut de /t/ est ambigu. Relève-t-il d'une allomorphie de la base ou du suffixe, ou encore d'un autre procédé? La base tronquée *flexi(ble)* favorise une analyse de /t/ comme rattaché à la séquence suffixale. Il en est de même dans *pisci-tarien* où l'on identifie l'archéo-constituant *pisci-* et dans *porc-i-tarien* avec la base *porc* suivie de l'interfixe *-i-*.

Peut-on exclure dans ces trois exemples une analyse par insertion allomorphique de /t/ à la finale de la base en contexte intervocalique? L'allomorphe avec /t/ n'est certes pas motivé par la famille morphologique comme c'est le cas avec la première catégorie d'exemples (cf. *fruit-ier*, *déchét-erie*, *lait-age*). Mais les dérivations potentielles sans /t/ *flexiarien*, *pisciarien*, *porcarien* ou *porciarien* semblent difficiles à interpréter et ne respectent pas la structure quadrisyllabique de *végétarien*. La consonne contribuerait donc à la transparence du modèle analogique. Ces trois formations doivent-elles alors être traitées non pas comme des dérivations grammaticales mais comme des amalgames (mots-valises) extragrammaticaux?¹³ Une telle description s'applique clairement à *flexitarien* et est confortée par la sémantique. Dans cette formation le sens du modèle analogique *végétarien* 'personne qui suit un régime prioritairement mais non exclusivement végétarien' est entièrement

conservé: *végétarien* est la tête sémantique et *flexible* un modifieur. L'analyse en mot-valise est corroborée par la structure sémantique de *flexitarien*, qui correspond à un des types identifiés pour les mots-valises.¹⁴ Ce n'est en revanche pas le cas de *déchétarien*, *piscitarien* et *porcitarien* où seul le nouveau sens acquis par le suffixe 'qui ne mange que' est maintenu et spécifié par le sens de la base. On doit donc plutôt analyser ces formations comme des formations analogiques selon un schéma.¹⁵ Le pseudo-suffixe *-tarien* issu de la réanalyse ou fausse segmentation du modèle analogique¹⁶ est devenu un patron morphologique productif.

A la lumière de ces exemples, la séquence *-étarien* de *grilétarien* peut être analysée en voyelle intercalaire *-é-* (cf. *dens-é-ment*) suivie du pseudosuffixe *-tarien*. Une hypothèse plus cohérente sémantiquement pose cependant une base *grilé-* dont l'explication dérive de la sémantique de *grilétarien* et de la relation subordonnante: *gril* ne pouvant être l'objet du prédicat dénoté par le pseudo-suffixe *-tarien* 'qui ne mange que', ou seulement par métonymie, la graphie avec <é> rapproche le constituant de *grillé*. *Grillé* est un adjectif verbal qui connaît des emplois nominalisés correspondant au sens que les concepteurs de *grilétarien* ont voulu lui attribuer: 'qui ne mange que ce qui est passé par le gril' et donc 'est grillé'. Comme une forme fléchie ne représente pas une base prototypique de dérivation et que le schéma de cette série de mots construits sur *végétarien*, à l'exception de *flexitarien*, est *N + suffixe*, le choix du nom *gril* permet d'être en conformité avec ces principes. Les formations *gril-arien* ou *gril-tarien* auraient pu logiquement suivre mais celles-ci sont des anomalies du point de vue sémantique, présentent une structure prosodique différente et, pour *griltarien* une séquence /lt/ rare à l'intérieur d'un mot. De plus, elles sont opaques par rapport au modèle *végétarien*. En reprenant le tronçon *-étarien*, la compréhension du nouveau mot a été garantie, d'autant plus que le nombre de syllabes est identique au modèle, et l'anomalie sémantique réduite par l'association avec *grillé*. La version allemande du mot, *Grilli-tari-er* (suisse allemand *grillieren* 'griller'), appuie cette description.

La séquence *-étarien* différant de *-(i)tarien* que l'on trouve généralement dans la série, une autre analyse en termes d'amalgame (mot-valise) de *gril* et *végétarien* avec troncation de *vég-* serait-elle envisageable? Sémantiquement un amalgame supposerait que *gril* soit un modifieur ou un argument de *végétarien* et spécifierait donc une sous-catégorie de végétariens qui ne mangeraient que des légumes ou des fruits grillés. Or la campagne publicitaire

autour des grilétariens était délibérément adressée aux végétariens comme aux carnivores.

Grilétarien semble donc construit sur le modèle des formations analogiques à partir de *végétarien* constitué en schéma productif (*V*)*tarien*, plutôt que comme un amalgame de *gril* et *végétarien*. Mais il est une extension morphosémantique de la série au même titre que l'est, d'une autre manière, *flexitarien*. Bien que forgé dans un but publicitaire, ce mot illustre ainsi le rôle conjoint de l'analogie, de la productivité et de mécanismes morphologiques réguliers dans l'innovation lexicale.

NOTES

* Merci à Christian Surcouf et Wolfgang U. Dressler pour leurs suggestions.

1 G. Dal, «Analogie et lexique construit: un retour?», *CMLF* 2008, 1587–1599; S. Arndt-Lappe, Word-formation and analogy, in: P.O. Müller / I. Ohnheiser / S. Olsen / F. Rainer (eds.), *Word-Formation. An International Handbook of the Languages of Europe*, vol. 4. Berlin, de Gruyter, 2015, 822–841.

2 Voir par ex. L.R. Bauer / R. Lieber / I. Plag, *The Oxford Reference Guide to English Morphology*, Oxford, Oxford University Press, 2013.

3 Par ex. J. Bybee, *Language, Usage and Cognition*, Cambridge, Cambridge University Press, 2010.

4 Voir par ex. Dal (n. 1); E. Mattiello, *Analogy in*

Word-Formation, Berlin, de Gruyter, 2017.

5 *Oxford English Dictionary Online*, 2018, www.oed.com

6 O. Jespersen, *Language, Its Nature, Development and Origin*, London, Allen & Unwin, 1922, 388.

7 *OED*, 2018.

8 *Grand Robert de la langue française*, 2018, <https://gr.bvdep.com/robert.asp>.

9 *Ibidem*.

10 *Trésor de la langue française informatisé*, atilf. atilf.fr/tlf.htm.

11 D. Corbin, *Morphologie dérivationnelle et structuration du lexique*, Tübingen, Niemeyer, 1987, 776.

12 *TLFi*.

13 W.U. Dressler, «Extragrammatical vs.

marginal morphology», in: U. Doleschal / A. Thornton (eds.), *Extragrammatical and Marginal Morphology*, München, Lincom, 2000, 1–10.

14 B. Fradin / F. Montermini / M. Plénat, Morphologie grammaticale et extragrammaticale, in: B. Fradin / F. Kerleroux / M. Plénat (dir.), *Aperçus de morphologie du français*, Paris, Presses Universitaires de Vincennes, 2009, 21–45.

15 Mattiello (n. 4).

16 Voir *affix secretion* de Jespersen (n. 6, 388), B. Fradin, «Combining forms, blends and related phenomena», in: U. Doleschal / A. Thornton (eds.), *Extragrammatical and Marginal Morphology*, München, Lincom, 2000, 16, Mattiello (n. 4, 61).

NOTE SUR L'ÉTYMOLOGIE D'*HISTRIO*

Elodie PAILLARD

University of Sydney et Universität Basel

L'importance de comprendre l'étymologie du mot latin *histrio* ne doit pas être sous-estimée. Sous ce mot est en effet en jeu la question de l'origine du théâtre romain et de ses relations avec ses prédécesseurs grecs et étrusques. La question a donc été largement débattue, déjà dès l'Antiquité.

Un certain nombre de sources anciennes parvenues jusqu'à nous transmettent des explications diverses à propos de l'étymologie de ce mot.¹ Festus (101) et Isidore (*Orig.* XVIII.48) rapportent qu'il serait lié à l'Istrie, région d'où les premiers *histriones* seraient censés provenir. Isidore (*ibid.*) fait également allusion à une autre étymologie, qui lie *histriones* à *historiones*, à savoir, selon ce qu'il est possible de déduire du texte d'Isidore, des personnes qui présentent des légendes entremêlées de faits historiques ([...] *sive quod perplexas historiis fabulas exprimerent, quasi historiones*). C'est cependant l'idée que le mot serait lié à l'étrusque *ister*, présente aussi bien chez Plutarque (*Quaest. Rom.* 107 [= *Moralia* 289c-d=Cluv. Ruf. Frag. 4]) que chez Tite-Live (VII.2) et Valère Maxime (II.4), qui est jugée la plus sérieuse. Si le premier (faisant référence à Cluvius Rufus) fait remonter le mot à un supposé nom propre *Ister*, qui aurait été le nom du plus réputé des *histriones* étrusques, les deux autres auteurs expliquent simplement qu'*ister* désignait l'*histrio* dans la langue étrusque et que le mot latin provient de là.

Quant aux chercheurs modernes, la plupart s'accordent à dire que les *histriones* étaient au départ des artistes spécialisés dans la danse, mais l'origine exacte du mot semble moins aisée à définir.² Diverses tentatives plus ou moins convaincantes de rapprocher le mot de racines indo-européennes ont été faites, et jusqu'à l'article fondamental d'Oswald Szemerényi, paru en 1975,³ l'opinion la plus répandue étaient finalement de considérer le mot comme provenant de la langue étrusque, en accord avec Tite-Live et Valère Maxime.

Or, Szemerényi a bien montré que quelques-uns des mots latins les plus importants du vocabulaire du théâtre viennent en fait du grec (par la médiation de la langue étrusque) et, parmi eux, *ludius/ludio* et *histrío*. C'est sur ces deux termes surtout que nous allons nous pencher, pour donner un éclairage nouveau à l'étymologie du second. Deux points surtout de l'analyse de Szemerényi retiendront notre attention : sa remarque que *ludius/ludio* et *histrío* désignaient au départ deux types d'artistes distincts, et le sens à donner aux deux mots grecs auxquels il fait remonter les deux termes (αὐλοδός pour le premier et ἵστωρ pour le second, parvenu au latin à travers l'étrusque *hister*). Les conclusions de Szemerényi (*op. cit.* [n. 3] p. 316) peuvent se résumer ainsi : le *ludius/ludio* est un danseur (accompagné de la flûte), tandis que le mot *histrío* désigne, à l'origine, « a kind of glorified messenger ». L'auteur insiste sur le fait que le second terme désigne un spécialiste de la partie orale, vocale (parlée ou chantée) de la performance.

Il est nécessaire, je crois, de revenir tout d'abord sur l'idée de Szemerényi selon laquelle les deux termes désignent deux artistes spécialisés dans des types différents de performances. Il s'agit d'une donnée importante, qui avait souvent échappé à l'attention des chercheurs précédents, sans doute à cause de la confusion présente dans le récit de Tite-Live (VII.2), où ce dernier nomme *ludiones* les premiers artistes invités d'Etrurie dans le cadre de jeux scéniques donnés en 364 av. J.-C. (*sine carmine ullo, sine imitandorum carminum actu, ludiones ex Etruria acciti ad tibicinis modos saltantes haud indecoros motus more Tusco dabant*), tout en précisant quelques lignes plus bas qu'ils étaient nommés *histriones* car *hister* était le nom étrusque de tels artistes (*Vernaculis artificibus, quia ister Tusco verbo ludio vocabatur, nomen histrionibus inditum; [...]*). Ce qu'aucun spécialiste ne semble avoir pris en compte, et que Szemerényi omet également dans sa réflexion (ce qui le pousse à une contradiction), est que Tite-Live utilise, de manière anachronique, *ludio* pour désigner *histrío*, car à son époque les deux termes ont acquis un sens général équivalent d'artiste de scène, d'acteur mineur.⁴ Les artistes venus d'Etrurie en 364 av. J.-C., sont bien des *histriones* et non des *ludiones*. La distinction est importante car elle implique que la description de leur performance représente ce qu'un *histrío* faisait originellement et non pas un *ludio*. Or, il est évident, quelle que soit l'interprétation exacte du texte de Tite-Live, ou le degré d'historicité que l'on s'accorde à lui prêter,⁵ que ces artistes étrusques, ces *histriones* originels, n'étaient en aucun cas des spécia-

listes de la parole mais des représentations visuelles : il s'agissait de danseurs, et il faut noter que la formule *sine carmine ullo, sine imitandorum carminum actu*, si elle exclut clairement le chant, n'exclut pas une dimension mimétique de ces danses,⁶ ce qui fut d'ailleurs très probablement l'innovation apportée par les Etrusques aux Romains.⁷

D'autre part, les sens attribués aux mots grecs à l'origine de *ludio* et *histrion* par Szemerényi (ἀλωδός et ἴστωρ) le mènent à intervertir la signification originelle de ces deux mots latins.

L'auteur comprend en effet le premier comme désignant un danseur accompagné par la flûte, alors qu'il s'agit de fait d'un chanteur, accompagné par l'aulos, comme la construction du mot, ainsi que l'utilisation d'ἀλωδία dans un passage des *Lois* de Platon dédié à la musique (700d), le rend clair.⁸

Quant à ἴστωρ, Szemerényi affirme que son sens premier est «knower, witness» (*op. cit.* [n. 3] p. 315), et s'applique donc dans le contexte des spectacles théâtraux, à celui qui raconte. Or, comme André Sauge l'a bien démontré, il convient de garder à l'esprit, afin de bien comprendre le sens du mot, la présence d'une racine liée à la vue, au visuel, accompagnée du suffixe agentif -τωρ : l'ἴστωρ est, primitivement, «celui qui fait voir».⁹ Si le mot étrusque *hister* provient du grec ἴστωρ – et il n'y a pas de raison de douter de l'analyse pertinente de Szemerényi à ce sujet – il est vraisemblable que le mot était utilisé pour désigner plutôt un danseur : littéralement un artiste qui «fait voir», dans le contexte de la représentation, aux spectateurs quelque chose/quelqu'un qui n'est pas sur scène.¹⁰ C'est cette dimension mimétique, plus ou moins poussée, que les premiers *histriones* étrusques auraient apportée aux Romains, à l'occasion de ce qui étaient, nous dit Tite-Live, les premiers «jeux scéniques».¹¹ Ainsi, en remontant au sens originel d'ἴστωρ, l'on comprend mieux pourquoi il fut emprunté par les Etrusques, très tôt au contact du théâtre grec, pour désigner leurs danseurs, dont l'activité première n'était pas de réciter, chanter, ou jouer un rôle verbal, mais de faire voir par la gestuelle et la danse le contenu du message à transmettre à leur public.

Les remarques sur l'étymologie d'*histrion* présentées dans ces quelques pages ont également le mérite de rendre compte des usages tardifs du mot. S'il semble, en effet, avoir désigné à l'origine des danseurs, dès Plaute il put être utilisé dans le sens plus général d'acteur (souvent jouant un rôle mineur).

Cependant, de manière intéressante, il retrouve à l'époque impériale tout son sens premier, à savoir celui d'artiste scénique spécialisé dans la représentation du sens de manière visuelle plutôt qu'orale. *Histrion*, dès l'époque impériale, est en effet presque exclusivement utilisé pour désigner les danseurs de pantomimes, qui étaient, par excellence, des artistes capables de faire voir, sur scène, un mythe, une légende, en n'utilisant que des moyens visuels (on se rappellera que le masque du danseur de pantomime a la bouche fermée). Ainsi, l'*histrion* n'est pas avant tout celui qui raconte une histoire, mais celui qui fait voir, par moyens gestuels, du sens, du contenu, aux spectateurs.

NOTES

1 Voir par exemple R. Maltby, *A Lexicon of Ancient Latin Etymologies*, 1991.

2 Pour un résumé de ces tentatives, voir B. Zucchelli, *Le denominazioni latine dell'attore*, 1975, 30.

3 O. Szemerényi, «The Origins of Roman Drama and Greek Tragedy», *Hermes* 103, 1975, 300-322.

4 L'emploi de *ludio* par Tite-Live pourrait également être lié à sa volonté de minimiser l'importance des influences extérieures dans les débuts du théâtre romain (voir W. Beare, «The Italian Origins of Latin Drama», *Hermathena* 29, 1939, 43). Il utilise ainsi le mot *ludio*, pouvant désigner de manière générale un type d'artistes scéniques mineurs à son époque, pour décrire les danseurs étrusques.

5 Voir S. P. Oakley, *Commentary on Livy. Books VI-X*, vol. II: Books VII and VIII, 1998, 51 sqq.

6 M.-H. Garelli (*Danser le mythe. La pantomime et sa réception dans la culture antique*, 2007) donne de cette expression l'interprétation suivante (27): «[...] dansant sans texte-support, dont le geste aurait imité l'action». C'est bien, je pense, sur cette absence de composante textuelle, verbale, que Tite-Live insiste. Cela ne signifie pas que ces danses ne pouvaient pas représenter des épisodes mythologiques, par exemple.

7 Sur la composante mimétique de ces danses étrusques, voir G. B. Pigghi, «Le origini del teatro latino», *Dioniso* 15, 1952, 274-281.

8 Voir LSJ, s. v. La section des *Lois* citée ici porte sur les changements que les poètes de l'époque ont

apportés à la musique. L'Athénien, qui a la parole à ce moment du dialogue, oppose la manière ancienne de composer la musique, où chaque style de paroles (chaque type de contenu chanté) correspondait à une classe d'airs musicaux (700b), à ce qu'il considère comme la manière décadente contemporaine, où, à cause des poètes, les contenus des chants et les types de musique sont mélangés (700d): [...]. κεραννόντες δὲ θρήνους τε ὕμνους καὶ παίονας διθυράμβους, καὶ αὐλοφῆας δὴ ταῖς κιθαροφῆαις μιμούμενοι καὶ πάντα εἰς πάντα ξυνάγοντες [...]. Le contexte de ce passage permet clairement de comprendre que le reproche fait par l'Athénien aux poètes contemporains n'est pas seulement de mélanger les types de musiques, mais bien de ne plus respecter l'adéquation entre contenu chanté et air musical/instrument spécifique. Ainsi, ils imitent

les chants accompagnant normalement l'aulos par des chants conçus pour la cithare (αὐλοφθίας δὴ τὰς κιθαροφθίας μιμούμενοι).

9 Voir A. Sauge, *De l'épopée à l'histoire. Fondement de la notion d'historié*, 1992, 101 sqq., et *id.*, *Les degrés du verbe : sens et formation du parfait en grec ancien*, 2000, 513-558. Ce sens du mot ἵστωρ

repose sur l'idée défendue par A. Sauge d'une valeur factitive [non unanimement admise (note des éditeurs)] du thème verbal lié à la vue qui constitue sa racine.

10 Zucchelli (*op. cit.* [n. 2], 33), conclut de son examen du mot *histrion* qu'il s'agissait à l'origine d'un «ballerino», mais sans pouvoir en expliquer les raisons étymologiques.

11 Szemerényi (*op. cit.* [n. 3], 306), d'ailleurs, arrive lui-même à cette conclusion lorsqu'il parle d'une période «étrusco-romaine» du théâtre primitif romain «which itself was born of the merger in 364 B.C. of a native spoken or sung part with the foreign ballet».

HONORARE E(S)T ONERARE

Dylan BOVET

Université de Lausanne

Ehren: beschweren. Cette équation proverbiale pose, en allemand, les termes du problème: l'honneur est un poids, rendre hommage également. Comment donc s'en acquitter? A travers la paronomase et l'association des idées ce *Sprichwort* fait écho à une association similaire, en latin, entre les verbes *honorare* et *onerare*. Pour cette raison, je traite ici non pas d'un mot unique, mais de deux termes aux relations complexes sur tous les plans graphique, phonétique et sémantique, qui participent de leur confusion. En touchant à la fois à la littérature classique et à l'épigraphie, notamment versifiée, cette note sur deux *Wörter* au cœur de la notion de commémoration, reflète les intérêts multiples de notre collègue. Et selon la formule consacrée, son imposant *cursus honorum* universitaire rend cet *hommage* d'autant plus difficile.

En latin, le rapprochement entre *honorare* et *onerare* (ainsi que leurs dérivés respectifs) est attesté explicitement chez Servius à la fin du IV^e siècle (*Ad Aen.* I, 289):

HONVSTVM inter 'honustum' et 'oneratum' hoc interest, quod 'oneratus' est qualicumque pressus pondere, 'honustus' vero cui onus ipsum honori est, ut si quis spolia hostium ferat. Sed 'oneratus' aspirationem non habet, quia ab 'onere' venit, 'honustus' vero, quia etiam ab 'honore' descendit, retinet aspirationem. Alii 'honestum' legunt; veteres enim 'honestum' pro 'specioso' ponebant, ut 'Dardanius caput ecce puer detectus honestum'.

HONVSTVM: La différence entre *honustus* et *oneratus* est la suivante: on désigne par *oneratus* toute personne accablée (*pressus*) par un poids (*pondere*) quel qu'il soit, mais par *honustus* toute personne que sa charge même (*onus ipsum*) met à l'honneur, comme lorsqu'on porte des dépouilles ennemies. Le mot *oneratus* n'est pas aspiré, puisqu'il vient de *onus*, «poids», tandis qu'*honustus*, parce qu'il vient bien de *honos*, conserve l'aspiration. D'autres lisent *honestus*, «honorable»; en effet les Anciens utilisaient *honestus* à la place de *speciosus*, «de bel aspect», comme dans *Dardanius caput ecce puer detectus honestum*, «voici le jeune Dardanius, sa tête de bel aspect à découvert» [*Aen.* X, 133].¹

Cette glose fait ressortir divers aspects de notre problématique : a) il y a une confusion, ou du moins un rapprochement implicite et connu du lecteur, entre *honestus* et *oneratus* ; b) ce dernier se fait sur le plan sémantique ; les deux mots partageant un lien avec la notion de poids, accablant ou source d'honneur ;² c) l'élément donné pour distinctif est l'aspiration ou la non-aspiration initiale ; d) la question du vocalisme de *honestus* par rapport à *honestus* est évoquée, mais rien n'est dit de l'opposition *honestus/oneratus* réduite, pour ainsi dire, à la seule absence ou présence d'aspiration.³

Je reviens sur le premier de ces aspects. En effet, le rapprochement graphique et phonétique de ces termes participe de la métaphore qui lie poids, honneur et hommage. Tite-Live, par exemple, exploite de façon explicite la paronomase *oneratus / honoratus* (22, 30, 4) : [...] *plebei scitum, quo oneratus [sum] magis quam honoratus [...]*. Cette figure idiomatique transmise par l'historien constitue un témoin littéraire de l'association métaphorique des termes *honorare* et *onerare*. Elle atteste également des jeux plus ou moins conscients et confus entre ces mots, qui se donnent à la fois dans la littérature et dans l'épigraphie.

Avant de revenir aux points mis en avant dans la glose de Servius, je souhaite écarter d'emblée un rapprochement étymologique fortuit, qui permettrait de réunir les deux termes autour de l'idée de poids (*onus*), auquel semble référer le commentateur en expliquant *honestus* par *onus*. En effet, le radical *onus/ones-* est issu du PIE **h₃en-os, -es*, «charge»,⁴ tandis que *honor/honest-* remonte à un probable **ǵ^hon-* ou **ǵ^hon-*, «honneur», sans qu'on puisse pourtant en dire davantage.⁵ De ces explications étymologiques ressort néanmoins la proximité des radicaux qui alternent deux formes : *honest-* (*honestus/honestus, honestas*) et *honor-* (*honor*) vis-à-vis de *ones-* (*oneris, onero, oneratus*) et *onos-* (*onustus*). La dérivation analogue des verbes dans la première classe, par suffixation et rhotacisme subséquent (**honor-o* → *honor* ; **ones-o* → *onero*), ajoute à leur rapprochement, bien que le timbre et la quantité voca-
liques soient différents, précisément dans la deuxième syllabe : *hōnōr-o* en regard de *ōnēr-o*.

Pourtant, les témoins n'attestent pas toujours cette distinction. En effet, les formes verbales de *honor* et de *onero* sont confondues à plusieurs reprises, comme le relève le TLL :

s. v. *honor* (6.3.2942.40-45) : *confund. c. onero passim [...] dub. vel falso trad.* Pacuv. trag. 291 (*pro oneratus* Ov. met. 10, 101 M. Val. Max 7, 8, 2. Tert. nat. 1, 7 p. 68, 27 [...]).

s. v. onero (9.2.630. 52-7): *confunditur in codd. cum honoro* Prop. 3, 9, 26 Ov. met. 10, 101 fast. 4, 219.

Cette confusion s'étend même au verbe *orno*, *-are* (TLL 6.3.2942.45; 9.2.630.55), sur lequel je reviendrai. Les textes littéraires cités illustrent principalement des problèmes de transmission manuscrite qui font part de toutes les variantes possibles. Il suffira d'observer l'apparat critique de Propertius (III, 9, 26):⁶ *atque onerare tuam fixa per arma domum* || 26 *onerare TSW: onerare N honorare F honorare F^{s.l}LP*. La confusion graphique introduite dans la tradition des textes, avec les erreurs métriques que supposent certaines formes (*onaerare*, *honorare*), n'est pas le seul fait des copistes tardifs, mais est aussi attesté ailleurs par les témoins épigraphiques, déjà au premier siècle de notre ère, à Rome, où apparaît une forme comme *honeravero* (CIL VI, 33846):

M(arcus) Manneius M(arci) l(ibertus) Apella / cullearius fecit sibi, et M(arco) / Manneio Primo patrono, / [et lib(ertis)] libertabusque meis posterisque eorum / quos testamento meo honeravero. / in hoc monumento socium habeo nullum, / constat cum loco HS XVI(milibus) / in fr(onte) p(edes) XII in agr(o) p(edes) XII.

La mention du testament (*testamento*) est ici une indication claire de l'utilisation du verbe *honorare*, malgré la graphie qui le rapproche d'*onero* (cf. TLL 6.3.2944.63). En outre, une forme analogue figure dans une inscription ligure du VI^e siècle, où il est question de rendre hommage aux restes du défunt (ICI 09, 58 = *SupIt* 29, p. 407, l. 4-5): *cuiq(ue) sint hone/rata membra*. Ces exemples illustrent une confusion dans la graphie et peut-être dans le vocalisme de *honoro*. D'autre part, une forme *onoro* en place de *onero* est également attestée dans la tradition manuscrite du *Stichus* de Plaute (vv. 531-532):⁷ *Hodiene exoneramus navem, frater | Clementer volo. Nos potius oneremus nosmet vicissatim voluptatibus* || 532 [...] *onoremus* B. Ici, le jeu entre *exonerare* et *onerare* justifie le choix de l'éditeur, tout comme le contexte festif et la perspective de se charger de nourriture et de boisson. Dans cet exemple cependant, la métrique n'est d'aucun secours pour déterminer la prosodie du mot, en raison du jeu des résolutions.

Au vu de ces exemples, il apparaît qu'il y a confusion entre les radicaux verbaux dans la graphie, le vocalisme et la prosodie. Celle-ci entérine, chez les locuteurs, un rapprochement de ces deux verbes. Servius ne dit rien de ces oppositions. Pour lui, seule la présence ou l'absence d'aspiration initiale est discriminante pour l'opposition *honoro/onero*. Pourtant dans la pratique,

elle se perd dans le latin dès la période archaïque.⁸ Et les témoins littéraires comme épigraphiques attestent à la fois de formes dépourvues d'aspiration pour *honoro* et de cas d'hypercorrection, avec aspiration, pour *onero*, comme c'est le cas dans une inscription pompéienne (*CIL* IV, 3864, l. 2: *equa{F} siquei aber(r)avit cum semuncis honerata(!) a(nte) d(iem) VII Kal(endas) S[ep]t[em]bres*). Ce cas d'hypercorrection est pourtant exceptionnel. L'absence de notation de l'aspiration est plus fréquente, comme dans cette inscription métrique d'Alcala del Rio (Bétique), datant de la fin du II^e/début du III^e siècle (*CIL* II, 1088 = *CLE* 541 = *CLE*Betica SE01):

*D(is) M(anibus) s(acrum). / M(arcus) Calp(urnius) Lucius / decurio. / flere cupis q(ui)cumque meos / in marmore casus, siste paru(m) / lacrimas: sorte miserandus iniqua / amississe pium pater dedit(um)q(ue) sepul/cro. quam bene iam gessit ann(os) XXVI / m(enses) VI d(ies)que VIII. conditus ego iaceo / misero genitore relicto; iam ma/ter misera palmisque ubera tu/ndens et soror infelix comi/tantur luctibus amb(a)e. coniux / cara mea relicta cum parvo/lo filio, casta mater vidu(a) / n(un)c mihi vita suprestat(!) / qui **nostrum tumulum ono/ravit**.⁹ corpus fos(s)a ima [---]ete, / pi{h}i parentes regna qui mun/di tenetis. hic ego sepultus / iaceo placidusque quiesco. / h(ic) s(itus) e(st) s(it) t(ibi) t(erra) l(evis).*

8 GESSE *lapis*

Une autre inscription, de Patras en Achaïe (*CIL* III, 510), quant à elle, insiste sur l'hommage rendu pour l'exercice de charges sacerdotales (*honos*), ce qui justifie l'emploi du verbe *honoro*:

Aequanae / Sex(ti) f(iliae) Musae / sacerdoti Dianae / Aug(ustae) Laphriae et / sacerdoti Aug(usti) imagine / et statuis II on(oratae) / d(ecurionum) d(ecreto) / Sex(tus) Abonnanus / Pa[---].

Le verbe *honorare* est comparativement plus courant que *onerare* dans l'épigraphie, en raison de son importance dans l'espace public romain et de l'étendue de son sémantisme qui englobe les notions d'honneur et d'hommage. Les occurrences de ce verbe attestent d'altérations multiples, tant du point de vue de la perte d'aspiration, plus fréquente que l'hypercorrection, que de celui du vocalisme et de la prosodie.¹⁰

A ces éléments graphiques et phonétiques s'ajoute une association sémantique dans laquelle la notion de poids lie étroitement *honoro* et *onero* et participe lui aussi de leur confusion. Servius comprend *onero* en tant que

poids-fardeau (*pondere pressus*) et *honoro* en tant que charge-honneur (*onus ipsum honori*). Cette distinction et l'association sémantique de ces termes est tout particulièrement intéressante du point de vue de l'épigraphie, notamment dans le cadre de l'hommage funéraire. En effet, le discours culturel et cultuel de l'épithaphe cherche avant tout à alléger le poids de la terre sur le défunt, comme l'illustre la célèbre formule *s(it) t(ibi) t(erra) l(evis)*.¹¹ Pour cette raison, les dérivés de *onus* sont très peu représentés dans l'épigraphie funéraire, ou alors niés,¹² en accord avec la légèreté que l'on souhaite pour la terre sur le défunt. Quelques rares mentions de *onerare* apparaissent cependant en contexte d'hommage et de libation, comme pour cette épithaphe romaine en sénaires, datant de 126 apr. J.-C. (*CIL* VI, 9797 = *CLE* 29):

Vrsus togatus vitr^ue'a qui primus pila / lusi decenter cum meis lusoribus / laudante populo maximis clamoribus / thermis Traiani(!), thermis Agrippae et Titi, / multum et Neronis, si tamen mihi creditis, / ego sum. ovantes convenite, pilicrepi, / statuatque amici floribus, violis rosas / folioque multo adque unguento marcido / onerate amantes et merum profundite. / nigrum Falernum aut Setinum aut Caecubum / vivo ac volenti de apotheca dominica / Vrsumque canite voce concordi senem / hilarem, iocosum, pilicrepum, scholasticum, / qui vicit omnes antecessores suos / sensu, decore adque arte suptilissima. / nunc vera versu verba dicamus senes: / sum victus ipse, fateor, a ter consule / Vero patrono, nec semel sed saepius, / cuius libenter dicor exodiarius.

1 VITRFA lapis

Le sens de *onerate* dans ce contexte est particulier puisqu'il s'agit de déposer sur la statue du défunt des fleurs et des parfums, en un mot de l'«*orner*». Il faut revenir ici à la proximité formelle de ce duo verbal avec un troisième membre, *ornare*:

s. v. onero (*TLL* 9.2.630.63): *confusus inter se notionibus et ornandi sim. et gravandi sim.*

Cette proximité permet de comprendre comment «*rendre hommage*» (*honore*) est dans certains cas, comme ici, un acte d'ornementation (*ornare*),¹³ dans lequel l'idée de poids (*onero*) est diffuse – sinon qu'elle soit impliquée dans le poids des présents sur la tombe – mais non directement recherchée, du moins pas comme un poids-fardeau. L'utilisation du verbe *onero* n'est pas tout à fait étrangère à l'évocation de la libation de vin qui suit (*merum profundite*). Une autre inscription, provenant de Rome et datée entre 1 et 30 de notre ère, en *commaticum*, fait part de la même connexion (*AE* 2015, 185):¹⁴

Ossarium Chresti Primigeni Arescusaes. / ultuma dum requies fatis me traxerit ad plures / ubi nemo est. ne lacrumate meos cineres et vos / onerate mero et dicite «homo bellus abit: quod / fuit hoc sumus quod nunc iacet hoc erimus.» / moneo ne lacrumetis: potate ludite! / spatium breve vitae longum facimus dolore, Fortunae / servimus cum sit Venus et Liber. quod futurum est, scit nemo. / hodierna lux ni pereat, bibamus et ludamus: erit dies sine me.

Quel rôle joue dès lors la forme *onerate* et quel est l'acte évoqué? La séquence dactylique semble effectivement plaider pour une forme de *onero*,¹⁵ même si la graphie pourrait représenter un abrègement comme *hōnōrātē*, ou même *ōrnātē*. Si le contexte funéraire exclut presque *ipso facto* la notion de lourdeur réclamée par le défunt sur sa tombe, il est intéressant de noter les associations de *onero* avec le vin pur (*merum*), et en particulier l'ivresse, livrés du moins dans les œuvres tardives: Diomède au IV^e s. (*Ars grammatica*, I, p. 315, l. 35: *oneror vino, satior cibo*); Saxo Grammaticus à la fin du XII^e s. (*Gesta Danorum*, III, lib. 6, cap. 23, l. 33: *crebris potionibus oneravit adeoque cunctos mero obruit*); Valentinus Cybeleius (alias Hagymási Bálint), vers 1490-1517, dans son *Opusculum de laudibus et vituperio vini et aquae* (par. 20, l. 11: *onerati mero*).¹⁶ Ces exemples illustrent l'expression (*onerare mero/vino*) associée au banquet des (bons) vivants lors de repas, mais aussi peut-être sur le lieu de la sépulture, comme commémoration. Alors que l'ébriété est plutôt décriée au profit de la modération pour les vivants, elle est positive pour les morts, et même recherchée – le vin de la libation n'étant pas coupé. Un doublon hispanique (*CIL* II 07, 575 = *CLEBetica* CO11, Cordoue, fin I^{er}/début II^e s., et *CIL* II, 2146 = *CLEBetica* J15, Obulco, époque augustéenne) évoque ainsi l'ébriété de l'âme: *heredibus mando ut cineri meo vina subspargant [ut super eum] volitet meus ebrius papillio*.

Le Chrestus du *commaticum* romain n'incite dès lors pas tant les dédicants ou les passants à se gorger eux-mêmes de vin,¹⁷ mais, dans la suite des hommages rendus au défunt et évoqués dans la séquence dactylique (*ne lacrumate meos cineres et vos / onerate mero et dicite homo bellus abit*), *vos onerate mero* exprime le souhait qu'on répande en abondance une libation. La notion d'hommage relevant du sémantisme large de *honorare* acquiert ici, par ses associations multiples sur le plan linguistique avec les verbes *onero* et *orno*, une dimension complexe qui fait jouer les métaphores et participe d'une vision culturelle où ces termes, interconnectés, entretiennent, plutôt qu'une confusion, des rapports étroits qui enrichissent leur signification.

Le commentaire de Servius dont je suis parti fait état d'une curiosité linguistique, d'une confusion graphique et phonétique et, sur le plan de la sémantique, d'une métaphore qui unit les notions de poids, d'honneur et d'hommage. Cette glose, au delà de la forme des mots, évoque la présence de jeux multiples, concrétisés non seulement dans la littérature, sous une forme quasi proverbiale, mais en particulier aussi dans le langage culturel de l'épigraphie. Que ce soit en latin – ou en allemand – l'honneur, l'hommage et leur poids respectifs se lient dans un imaginaire lourd de sens et d'implications qui poursuit, sur le plan linguistique, une expérience physique et morale. Et si elle est par moments onéreuse, c'est tout à l'honneur de celui à qui elle échoit.

NOTES

1 Pour le texte et la traduction : Baudou, A., Clément-Tarantino, S. *Servius à l'école de Virgile. Commentaire à l'Enéide, Livre I*, Villeneuve d'Ascq : Presses Universitaires du Septentrion, 2015, pp. 204-205.

2 Remarquons le rapprochement qu'opère Servius entre *oneratus* et *pondus* vis-à-vis de *honustus* et *onus*.

3 Le rapprochement vaut sans doute précisément entre *honustus*, variante d'*honestus* absente de l'*OLD*, qui semble emprunter son vocalisme à *onustus* et son aspiration à *honos*.

4 *onus*, *-eris* in de Vaan, M. *Etymological Dictionary of Latin and the other Italic Languages*, Leiden : Brill, 2008.

5 *honōs*, *-ōris* in de Vaan, M. *op. cit.* (n. 4). La forme *hones-* suppose, selon Ernout, une forme neutre

semblable au doublet *decus*, *-oris*, n./*decor*, *oris*, m., cf. Ernout, A., Meillet, A. *Dictionnaire étymologique de la langue latine. Histoire des mots*, Paris : Klincksieck, 1939, p. 458. Ceci participerait de son rapprochement avec le mot neutre *onus*, *-eris*.

6 Properce, *Élégies*, S. Viarre (éd. trad. comm.), Paris : Belles-Lettres, 2007, p. 102.

7 Plaute, *Comédies*, A. Ernout (éd. trad.), Paris : Belles-Lettres, 1972, p. 244.

8 Väänänen, V. *Le latin vulgaire des inscriptions pompéiennes* (éd. rev. et aug.), Berlin : Akademie-Verlag, 1959, pp. 57-58.

9 La métrique dactylique du poème est flottante précisément à cet endroit, comme le relèvent C. Fernández Martínez et R. Carande Herrero, in Fernández

Martínez, C. (éd.). *Carmina Latina Epigraphica de la Bética Romana. Las primeras piedras de nuestra poesía*, Séville : Université de Séville, 2007, pp. 289-299. Ce vers, hypermétrique, a une première partie qui s'intègre parfaitement dans une métrique dactylique moyennant un hiatus et un abrègement prosodique : *quī nōstrūm* ¹³ *tūmūlūm* ^{hiat} *hōnōrāvīt cōrpūs* ^{d.buc.}

10 On peut ici penser aux évolutions hispaniques de *honōrare* qui donne *honrar*, par aphérèse de la syllabe prétonique brève (<*honōrare*) cf. Torrens Alvarez, M. J. *Evolución e historia de la lengua española*, Madrid : Arco Libros, 2007, pp. 45-55. L'inscription de la Bétique serait ainsi une illustration de l'abrègement du *o* prétonique dans le mot *honorare*.

11 Lattimore, R. A. *Themes in Greek and Latin*

Epitaphs, Urbana: Univ. of Illinois Press, 1942, pp. 65-74.

12 Ainsi l'adjectif *onerosus* se trouve, nié, dans quelques poèmes en guise de variation de la formule *sit tibi terra levis: et sit hum/us cineri non onerosa* / (CLE 1242, 2); *terra sit haec Petali non / onerosa precor* (CLE 1480, 4).

13 Par ailleurs un tel verbe s'intégrerait parfaitement dans la métrique: *ōrnātě...*

14 Gregori, G. L., Bianchini, G. «Tra

epigrafia, letteratura e filologia. Due inedite meditazioni sulla vita e sulla morte incise sull'ossario di Cresto» in Dondin-Payre, M. et Tran, N. (dir.). *Esclaves et maîtres dans le monde romain. Expressions épigraphiques de leurs relations* [online], Rome: Publications de l'Ecole française de Rome, 2016. URL: <http://books.openedition.org/efr/3212> (accès le 22.02.19), p. 13, dans les inscriptions: CLE 1500, CLE 243, CLE 856, CLE 935.

15 *ně lăcřimătě měős* |⁵ *cîněrēs* |⁷ et *vós ōněrătě měrō*

16 Références auxquelles on peut ajouter celle de Plaute, citée plus haut (*Stichus*, 532).

17 Selon la traduction italienne donnée: *ma riempitevi di vino*, Gregori, G. L., Bianchini, G. *op. cit.* (n. 14). p. 5

UNE SPÉCIALITÉ DE CHARCUTERIE TARENTINE? Hésychios, ι 771 ἰπνιστία

Antoine VIREDAZ
Université de Lausanne

La tradition lexicographique grecque antique a transmis de nombreuses gloses accompagnées d'une indication de source les attribuant, sans autre précision, à un peuple ou à une cité.¹ Plusieurs centaines d'entre elles concernent des éléments lexicaux spécifiques à des colonies grecques d'Italie du Sud ou de Sicile, principalement Syracuse et Tarente.² Les gloses attribuées à cette dernière cité présentent l'intérêt particulier de nous renseigner sur le lexique d'un dialecte grec faiblement documenté par ailleurs.³ L'étude que j'ai le plaisir d'offrir ici à mon «vénéré maître» Rudolf Wachter porte sur l'une de ces gloses tarentines, conservée, comme la majorité de ce groupe, par Hésychios.⁴ Il s'agit du texte suivant, que je transcris d'abord en conservant les leçons transmises et en l'accompagnant d'une traduction provisoire: Hsch. ι 771 ἰπνιστία· γαστήρ παρὰ Ταραντίνοις «ἰπνιστία [signifie] ventre chez les Tarentins».⁵

Cette glose est exemplaire des problèmes que le texte d'Hésychios pose aux linguistes et philologues. Elle se compose en effet de trois éléments: un lemme (ἰπνιστία), une définition (γαστήρ), une attribution (παρὰ Ταραντίνοις), qui suscitent chacun une difficulté différente. Ainsi, l'établissement du texte du lemme est incertain; l'interprétation sémantique de la définition doit être précisée; et l'identité exacte de la source (un auteur tarentin en particulier?) est inconnue. De ces trois problèmes, je me propose d'examiner ici les deux premiers, en laissant de côté, faute d'espace, la question de la source. Je ne prétends pas apporter ici une réponse entièrement nouvelle à ces questions. Il s'agit simplement de préciser les cheminements argumentatifs implicites qui sous-tendent les remarques très brèves que les savants des 19^e-20^e siècles ont pu formuler au sujet de ce mot.

Le manuscrit du lexique d'Hésychios porte donc, pour le lemme, la leçon *ἰνασία*. Il s'agit là de la seule attestation de cette forme. Si elle est correctement transmise, il doit s'agir d'un nom apparenté étymologiquement à *ἰνός* «four». ⁶ Ce mot et ses dérivés sont en effet les seuls lexèmes grecs à commencer par la séquence *ἰν-*, à deux exceptions près: un nom d'oiseau, *ἴπνη*; et un nom de plante, *ἴπνον*. A supposer que la forme *ἰνασία* ait été dérivée régulièrement, le plus probable est qu'il faille la rattacher à un mot qui a fourni de nombreux dérivés et composés. C'est le cas d'*ἰνός* (→ *ἰνίον* «petit four», *ἰνίτης* «pain cuit au four», *ἰνοκαής* «brûlé au four», etc.), alors qu'*ἴπνη* et *ἴπνον* sont isolés. ⁷

On acceptera donc le rattachement du lemme ι 771 à la famille étymologique d'*ἰνός*, en postulant le processus de dérivation suivant: *ἰνός* «four» (→ **ἰνάζω* «cuire au four/enfourner») → *ἰνασία* «cuisson/fournée». ⁸ Cependant, compte tenu des nombreuses fautes qui se rencontrent dans la tradition d'Hésychios, il est permis de se demander si la leçon transmise *ἰνασία* est correcte ou non.

Deux arguments suggèrent que la réponse à cette question est négative. Premièrement, le lemme *ἰνασία* succède à *ἴπνια* et précède *ἰνοδομαν*, ⁹ enfreignant l'ordre alphabétique. ¹⁰ On a certes pu faire valoir que cet ordre n'est pas absolu dans le lexique d'Hésychios, se limitant en réalité aux trois premières lettres. ¹¹ Mais dans cette portion du lexique, un ordre plus strict semble prévaloir, prenant en compte les quatre, voire les cinq premières lettres. Les lemmes commençant par la séquence *ἰν* (Hsch. ι 769-774) se succèdent en effet comme suit: *ἰνῆ*, *ἴπνια*, *ἰνασία*, *ἰνοδομαν*, *ἰνοκήϊον*, *ἰνός*. Dans cette série, seule la forme *ἰνασία* contrevient à l'ordre alphabétique strict, ce qui indique vraisemblablement une corruption textuelle.

Deuxièmement, la définition d'*ἰνασία* par *γαστήρ* paraît suspecte. Quel lien établir entre le nom du «ventre» et un substantif que l'analyse morphologique tendrait à identifier comme un nom abstrait («cuisson» ou similaire)? ¹² On peut, bien sûr, tabler sur une série de changements sémantiques. Le processus aurait ainsi commencé par une extension métonymique («cuisson > lieu de la cuisson, four»); puis il aurait continué avec une extension métaphorique («four > ventre»). Un tel développement pourrait par exemple reposer sur la notion de digestion comprise comme une forme de cuisson (cf. *πέπτω/πέσσω* «cuire; digérer»). Mais c'est une hypothèse peu économique, ¹³ postulant sans grande nécessité une évolution sémantique fort compliquée.

Il paraît donc préférable de corriger le lemme pour rétablir une structure morphologique en accord immédiat avec le sémantisme de la définition. Le moyen le plus simple d'atteindre ce but est celui que propose Latte : corriger la finale -ια en -τά.¹⁴ On substitue ainsi au nom abstrait un adjectif verbal en -to, ιπναστό «(pouvant, devant être)¹⁵ cuit au four» (← *ιπνάζω, verbe déjà postulé plus haut pour expliquer ιπνασία). A ce stade, à supposer que la forme conjecturée soit la bonne, on doit à nouveau se demander quel rapport sémantique unit le lemme ιπναστό et la définition γαστήρ. Mais poser cette question, c'est en réalité en poser deux : premièrement, celle du rapport entre lemme et définition en général dans le lexique d'Hésychios ; et deuxièmement, celle du sémantisme de γαστήρ.

Pour répondre à la première question, les définitions d'Hésychios consistent le plus souvent en un ou plusieurs synonymes du lemme, pouvant être substitués à ce dernier selon les contextes.¹⁶ C'est ce que l'on peut appeler une définition par équivalence. Mais dans plusieurs cas, Hésychios adopte un autre procédé, que je propose d'appeler définition par l'usage. Les définitions de ce second type constituent moins un équivalent qu'une simple indication sur les contextes possibles d'utilisation du lemme.¹⁷ Un exemple de ce type de définition est Hsch. B 1269 βρυχήσασθαι· ὡς λέων «βρυχήσασθαι [signifie "rugir"] comme un lion».¹⁸ Dans cet exemple, l'infinitif βρυχήσασθαι n'est pas à proprement parler expliqué. La définition consiste seulement en une précision sur l'usage possible du terme, qui peut en l'occurrence se référer au rugissement du lion. Pour bien comprendre les gloses d'Hésychios, il importe de garder à l'esprit l'existence de ces deux types de définitions. Comme on le verra de suite, mon hypothèse est que, dans le cas de Hsch. ι 771, l'on a affaire à une définition par l'usage plutôt que par équivalence.

Concernant la seconde question, celle du sémantisme de γαστήρ, on peut distinguer plusieurs emplois de ce terme dans la littérature grecque. En premier lieu, il désigne un organe vital chez l'homme ou l'animal,¹⁹ siège de la digestion,²⁰ mais aussi de l'appétit, et par métonymie l'appétit lui-même.²¹ Il s'agit donc de «l'estomac» ou de la «panse» comme organe de la digestion. Mais le même terme peut aussi se référer à un usage particulier de l'estomac de certains animaux, à savoir son utilisation comme pièce de boucherie. Plusieurs auteurs désignent en effet par γαστήρ une préparation alimentaire consistant en une panse de ruminant farcie et grillée.²²

Si l'on se réfère à ce dernier sens, et que l'on admet la possibilité d'une définition par l'usage, le rapport sémantique entre *ἰναστά* et *γαστήρ* s'éclaire. Dans cette perspective en effet, *γαστήρ* n'est plus compris comme un synonyme du lemme, mais comme un nom susceptible d'être modifié par l'adjectif *ἰναστά*. Autrement dit, il ne faut pas traduire par «*ἰναστά* [signifie] panse», mais par «*ἰναστά* [se dit d'une] panse [cuite au four]». Il s'agira donc d'une préparation de charcuterie, peut-être comparable aux espèces de boudins mentionnées dans l'*Odyssée*.²³

Quoi qu'il en soit, et même s'il est impossible de déterminer avec précision la recette de cette spécialité culinaire,²⁴ on voit que la conjecture *ἰναστά* remplit l'exigence formulée plus haut. Elle rétablit en effet, au moyen d'une correction mineure du lemme, une structure morphologique en accord avec le sémantisme de la définition.

En revanche, elle ne résout pas le problème posé par l'ordre alphabétique. Pour cette raison, Kassel et Austin préfèrent conjecturer *ἰνιστά*, qui s'intègre parfaitement dans l'ordre alphabétique entre les lemmes *ἴννια* et *ἰνοδομαν*.²⁵ Le sens et l'analyse morphologique d'*ἰνιστά* sont les mêmes que pour la conjecture de Latte: il s'agit d'un adjectif verbal en *-to*, formé toutefois sur un verbe **ἰνίζω* (← *ἰνός*)²⁶ plutôt que sur **ἰνάζω*.

L'intervention éditoriale est ici un peu plus invasive, puisqu'il faut changer deux lettres au lieu d'une et que la substitution de I à A est moins évidente au point de vue paléographique. Mais Kassel et Austin compensent cette faiblesse en avançant un bon argument en faveur de leur conjecture *ἰνιστά*. Ils montrent en effet qu'il existe, dans le même champ de signification, un parallèle exact du point de vue morphologique. Ce parallèle est l'adjectif *καπνιστός* «fumé» ← *καπνίζω* «fumer, sécher à la fumée» ← *καπνός* «fumée». Ce terme, bien attesté dans la littérature grecque, est utilisé notamment par Posidonios d'Apamée pour désigner une préparation de viande: Posidon. fr. 53²⁷ τὰ δὲ βρώματα ἄρτοι μεγάλοι καὶ καπνιστὰ κρέα «quant à la nourriture, [ce sont] de grands pains et des viandes fumées».

On est ainsi face à deux adjectifs – *ἰνιστά* et *καπνιστός* – formés, d'une part, selon la même suffixation, et appartenant, d'autre part, au même domaine sémantique. La combinaison de ces deux circonstances constitue un bon argument en faveur d'*ἰνιστά*, même si cette conjecture s'avère moins économique, au point de vue de l'établissement du texte, que celle de Latte.

On retiendra donc la variante *ἰνιστά* «panse/saucisse cuite au four». Quant à la forme casuelle de ce lemme, on l'interprétera comme un nominatif singulier féminin,²⁸ en accord avec celle de la définition *γαστήρ*.²⁹

Pour conclure, les sources lexicographiques antiques, et en particulier Hésychios, offrent une documentation très utile sur le grec de cités comme Tarente, dont le dialecte est mal attesté. Toutefois, leur exploitation dans une étude linguistique s'avère particulièrement délicate, en raison de la tradition textuelle difficile d'Hésychios.

La glose étudiée ici en offre un exemple caractéristique. D'une part, le lemme, tel que transmis, présente une forme suspecte et nécessite une conjecture qui permette de rétablir un type morphologique et un sémantisme satisfaisants. D'autre part, la définition, censée à l'origine éclairer le sens du lemme, manque elle-même de transparence. Elle exige par conséquent du lecteur de fournir un effort interprétatif supplémentaire, sans lequel l'entrée toute entière resterait obscure. Enfin – question laissée en suspens ici – l'attribution aux «Tarentins» demanderait elle aussi qu'on s'y attarde, pour déterminer plus précisément quelle est la source de cette glose.

Quoi qu'il en soit, j'espère avoir montré que les gloses tarentines d'Hésychios valent la peine qu'on les étudie de près, sous un angle à la fois philologique et étymologique. Je crois en effet que ces textes ont encore des renseignements précieux à nous livrer sur la langue et la culture de la Tarente préromaine.

NOTES

1 J'ai présenté une version antérieure de cette contribution à l'occasion des 40^{es} Metageitnia (Lausanne, 18-19 janvier 2019). Je remercie les collègues ayant assisté à la session dirigée par Mme Marie-Rose Guelfucci pour leurs remarques et commentaires.

2 Sur ces matériaux, voir le *Glossarium Italicum* de G. Kaibel, *Comicorum*

Graecorum fragmenta. 1, 1, Doriensium comoedia; mimi; phylaces, Berlin 1899, p. 198-218. Voir aussi R. Kassel/C. Austin, *Poetae comici Graeci. 1, Comoedia Dorica; mimi; phylaces*, Berlin/New York 2001, p. 303-332.

3 Sur le dialecte de Tarente, voir F. Bechtel, *Die griechischen Dialekte. 2, Die westgriechischen Dialekte*, Berlin 1923,

p. 383-421. C. Santoro, *Osservazioni fonetiche e lessicali sul dialetto greco di Taranto*, Bari 1973. A. C. Cassio, «Il dialetto greco di Taranto», *Taranto e il Mediterraneo: atti del quarantesimo convegno di studi sulla Magna Grecia*, p. 435-466.

4 Sur Hésychios et son lexique, voir E. Dickey, *Ancient Greek scholarship: a guide to finding, reading*

and understanding scholia, commentaries, lexica, and grammatical treatises, from their beginnings to the Byzantine period, Oxford 2007, p. 88-90.

5 J'adopte la numérotation de K. Latte, *Hesychii Alexandrini lexicon*. 2, E-O, København 1966 (= ι 774 dans M. Schmidt, *Hesychii Alexandrini lexicon*. 2, E-K, Jena 1860).

6 Lien déjà établi implicitement par Schmidt, *op. cit.* (n. 5), p. 364 et Kaibel, *op. cit.* (n. 2), p. 208.

7 Pour ἵπνη, la seule attestation se trouve en Ant. Lib. 21, 6. Pour ἵπνον, cf. notamment Thphr. *HP* 10, 4, 1. Il existe aussi la glose corrompue Hsch. ι 769 ἵπνη· ῥέφριπτις. Σικελοί. Sur cette forme, cf. A. Willi, *Sikelismos: Sprache, Literatur und Gesellschaft im Griechischen Sizilien* (8.-5. Jh. v. Chr.), Basel 2008, p. 27 n. 33.

8 Pour la formation de dénominatifs en -άζω sur des thèmes en -ο, cf. E. Schwyzer, *Griechische Grammatik. 1, Allgemeiner Teil; Lautlehre; Wortbildung; Flexion*, München 1939, p. 734-735. Pour une série de dérivations comparable, cf. γυμνός «nu» → γυμνάζω «s'exercer nu» → γυμνασία «exercice, action de s'exercer».

9 Je note sans accents ni esprits les formes fautives.

La leçon Hsch. ι 772 ἱπνοδομᾶν en est sans doute une. Latte, *op. cit.* (n. 5), p. 368, la corrige en ἱπνοκοδόμᾶν et Kaibel, *op. cit.* (n. 2), p. 208 en ἱπνῖτιν κοδομᾶν. Mais le sens de ces conjectures m'échappe.

10 Déjà noté par Schmidt, *op. cit.* (n. 5), p. 364 et Kaibel, *op. cit.* (n. 2), p. 208.

11 Dickey, *op. cit.* (n. 4), p. 88: «[The words] are alphabetized (usually by the first three letters)».

12 Sur les dérivés en -(α)σία comme noms abstraits, voir P. Chantraine, *La formation des noms en grec ancien*, Paris 1933, p. 85-86.

13 Elle est toutefois admise par Schmidt, *op. cit.* (n. 5), p. 364 et Kaibel, *op. cit.* (n. 2), p. 208.

14 Latte, *op. cit.* (n. 5), p. 368.

15 Pour le sémantisme de l'adjectif verbal, teinté de diverses nuances modales, cf. Schwyzer, *op. cit.* (n. 8), p. 501.

16 P. ex. Hsch. A 4221 ἀνάγειν· ἄγειν. πείθειν. ἀναγιγνώσκειν «ἀνάγειν [signifie] conduire, persuader, conseiller/lire».

17 Sur ce type de définition, voir Dickey, *op. cit.* (n. 4), p. 110: «Definitions [...] are not necessarily self-standing, that is, they are not always comprehensible without

reference to the lemma. Rather the lemma is taken as a basis that remains syntactically available, and from which elements can be understood at any point in the explanation».

18 Exemple cité par Dickey, *op. cit.* (n. 4), p. 110.

19 P. ex. *Il.* 13, 372 μέση δ' ἐν γαστέρι πῆξε (Idoménée tue Othryonée en lui transperçant le ventre de sa lance).

20 P. ex. *Hp. Epid.* 5, 6, 1 ὁκότε ἄσιτος εἶη, ἔμυζεν αὐτοῦ ἐν τῇ γαστρὶ ἰσχυρῶς καὶ ὠδυνᾶτο (un homme atteint d'un ulcère à l'estomac souffre de douleurs abdominales et de borborygmes lorsqu'il est à jeun).

21 P. ex. *Od.* 6, 133 κέλεται δέ ἐ γαστήρ / ... ἐς πυκνὸν δόμον ἐλθεῖν (le ventre ordonne au lion de se mettre en chasse).

22 P. ex. *Od.* 18, 44 γαστέρες ... αἰγῶν ... τὰς ἐπὶ δόρπῳ / κατθέμεθα κνίσας τε καὶ αἵματος ἐμπλήσαντες (des estomacs de chèvres sont farcis de sang et de graisse et grillés sur le feu; même recette en *Od.* 18, 118. 20, 25). *Ar. Nu.* 409 ὀπτῶν γαστέρα (Strepsiadie grille un estomac à l'occasion d'un sacrifice). A côté de ces emplois de γαστήρ comme organe de la digestion, on devrait encore mentionner celui d'organe de la gestation: p. ex. *Pl.*

Lg. 792 ε τὰς φερούσας ἐν γαστρὶ (les femmes enceintes doivent faire l'objet d'une surveillance particulière). Mais il me semble que cet emploi n'est pas pertinent pour la question étudiée ici.

23 Voir les exemples homériques cités dans la note précédente.

24 Une sorte de haggis antique? Ou quelque chose de comparable à une saucisse? Pour aller dans le sens de cette dernière hypothèse, on se rappellera le nom latin d'une sorte de saucisson: la

lucan(ica) (> ital. *luganiga* «saucisse à rôti»), dont le nom dérive de celui de la Lucanie, une région dont Tarente est voisine. Sur l'étymologie de *lucan(ica)*, cf. Varro *Ling.* 5, 111. Voir aussi A. Ernout/A. Meillet, *Dictionnaire étymologique de la langue latine: histoire des mots*, Paris 2001⁴ (1932), p. 367.

25 Kassel/Austin, *op. cit.* (n. 2), p. 317.

26 Pour la formation de dénominatifs en -ιζω sur des thèmes en -ο, voir Schwyzer, *op. cit.* (n. 8), p. 735-736.

27 Numérotation de L. Edelstein/I. G. Kidd, *Posidonius. 1, The fragments*, Cambridge 1972.

28 La désinence en -ᾶ est la forme attendue dans un dialecte dorien comme celui de Tarente: cf. Schwyzer, *op. cit.* (n. 8), p. 187.

29 Le lemme et la définition sont normalement à la même forme flexionnelle dans les entrées de lexiques antiques: cf. Dickey, *op. cit.* (n. 4), p. 109.

KENTPΩNES

André-Louis REY
Université de Genève

Plutôt que d'un mot unique, c'est d'une petite série de termes apparentés qu'il va être question dans cette brève contribution au volume offert à Rudolf Wachter par ses collègues et amis. Si l'étymologie des mots, grecs et latins, qui forment cette série, n'est guère problématique et a été étudiée, c'est l'histoire de leurs emplois, plus précisément de leur emploi dans un sens particulier, qui va retenir notre attention. Enfin, pourquoi choisir comme titre de cette note un mot au pluriel, alors que son singulier, κέντρων est bien attesté? C'est que, comme on va le voir, le nombre (et le genre de même: le neutre κέντρον / plur. κέντρα existe aussi) est également porteur du sens. Κέντρων et κέντρωνες sont bien des formes d'un même mot, réunies dans les dictionnaires sous un même lemme, au nominatif singulier, mais l'emploi du singulier ou celui du pluriel, appliqués au(x) même(s) objet(s) en nombre différent, est significatif et doit être respecté lorsque l'on traduit ces termes dans une autre langue, ce qui n'a pas toujours été le cas.

Le point de départ, même s'il ne restera pas toujours au centre de l'enquête (on m'excusera de jouer quelque peu ici sur les mots...) est le substantif τὸ κέντρον, le plus anciennement attesté des mots qui nous intéressent ici, puisqu'on le trouve dès la poésie homérique,¹ au sens d'un aiguillon utilisé pour conduire les chevaux (βουπλήξ désignant l'aiguillon utilisé pour les bœufs). Toujours dans l'*Iliade*, et toujours en rapport avec les chevaux, nous trouvons un terme apparenté, κέντωρ «qui pique ses chevaux»,² utilisé au pluriel pour qualifier des peuples qui se servent des chevaux, les Cadméens et les Troyens.³ Un composé, κεντρηκεῖς «poussé par l'aiguillon», qualifie les chevaux, à deux reprises également.⁴ Nous voyons ainsi, dès un niveau très ancien de la littérature grecque, des dérivés du verbe κεντέω utilisés, dans un contexte spécifique, en l'occurrence équestre. Parler de dérivés de κεντέω est à vrai dire ici un raccourci de langage, et trahit l'influence des lemmes utilisés dans les dictionnaires étymologiques, qui regroupent sous l'article κεντέω

l'ensemble des mots apparentés:⁵ en effet, le verbe κεντέω n'est attesté qu'à partir de Pindare, et l'on devrait plutôt parler du radical κεντ-. Suivre les développements de ce radical, ou remonter à ses origines indo-européennes, nous mènerait trop loin et surtout dans des domaines où l'auteur de ces lignes n'a pas les compétences de celui à qui elles sont offertes; mentionnons simplement un mot qui désigne d'abord un tissu brodé, κεστός, et qui servira, au pluriel et peut-être au sens figuré de «objets charmants», de titre à un ouvrage de Sextus Julius Africanus, polygraphe du début du troisième siècle de notre ère.⁶ Le passage de sens s'explique aisément par la référence au plus illustre des κεστοί, le bandeau brodé d'Aphrodite que lui emprunte Héra pour séduire Zeus, au chant XIV de l'*Iliade*.

Nous voyons ainsi qu'un radical qui correspond à l'action de piquer⁷ et à des objets pointus peut donner des mots exprimant le résultat de l'utilisation des pointes: c'est par la broderie que s'explique vraisemblablement l'utilisation de dérivés de κεντέω dans le vocabulaire de la mosaïque. Tandis que la broderie nous suggère des textiles luxueux et charmeurs, d'autres emplois de mots du groupe qui nous intéresse suggèrent un contexte bien moins plaisant: κέντρον est traduit par Chantraine «vaurien qui mérite le fouet», et pourrait correspondre pour le sens à la locution française «gibier de potence»; ce terme apparaît chez Aristophane (*Nubes* 450), au sein d'une énumération de termes désignant la ruse, l'effronterie et l'impudence, et se trouve dans un fragment de Sophocle (306 Nauck), à côté de μαστιγίας: comme dans l'*Iliade*, on peut dire que l'aiguillon n'est pas loin du fouet. Or le scholiaste d'Aristophane, dont la date ne peut être précisée avec sûreté, après une première explication qui prend κέντρον dans un sens actif, comme la personne qui pique avec son aiguillon, en donne une deuxième, en définissant κέντρον comme la couverture que l'on met sur le dos des ânes, couverture rapiécée faite de morceaux d'étoffe nombreux et divers. Nous trouvons ici la définition du «patchwork», de l'assemblage de chiffons, et son usage sur les ânes montre bien qu'il ne s'agit pas d'un tissu de prix! Ce sens évoque immédiatement le mot latin *cento* (et ses dérivés, comme *centonarius*), et il s'agit d'un terme bien connu, attesté depuis Caton et Plaute, qui s'applique à des manteaux ou couvertures faites de tissus recyclés, employées notamment comme couvertures d'extinction des feux.⁸ L'étymologie de *cento* ne peut être débattue ici,⁹ mais l'usage figuré de ce terme pour désigner un type de composition littéraire, et les rapports entre *cento*, κέντρον et κέντρον, utilisés au singulier ou au pluriel, méritent quelques remarques.

La composition de textes littéraires assemblés à partir d'éléments préexistants, généralement avec une composante parodique, est attestée dès l'époque archaïque,¹⁰ mais c'est autour de l'an 200 de notre ère qu'apparaît l'emploi du mot *cento* pour désigner des compositions où des vers empruntés à un auteur classique sont juxtaposés dans un ordre nouveau, de manière à se rapporter à un sujet différent de celui des poèmes originaux.¹¹ Tertullien¹² utilise le premier le terme *homerocentones* pour désigner les auteurs d'ouvrages composés *more centonario*, et il le fait dans un contexte polémique, pour s'opposer à un traitement analogue auquel des faussaires (hérétiques) soumettraient les Ecritures.¹³ L'histoire des mots utilisés dès lors pour désigner les centons littéraires, en grec et en latin, a été pour l'essentiel bien faite dès 1978 par José Luis Vidal,¹⁴ et l'on peut suivre son étude, avec cependant une précaution, qui est d'y ajouter une attention supplémentaire au nombre, singulier ou pluriel, auquel apparaissent les termes utilisés: le plus souvent, le savant espagnol ramène en effet au singulier des termes utilisés au pluriel par les auteurs antiques et médiévaux discutés.¹⁵ L'idée que l'emploi de κέντρων (et parfois, en composition, du pluriel κέντρα), en grec, à partir de Grégoire de Nysse,¹⁶ reprendrait l'acception littéraire de *cento* en latin, semble bien fondée, mais il faut la compléter par l'observation des titres portés par les collections de centons homériques chrétiens dans les manuscrits grecs: le plus fréquent est Ὅμηρόκεντρα, ἃ καὶ κέντρωνες (avec parfois l'addition de λέγονται), au pluriel. Ceci souligne qu'il faut les comprendre comme des collections d'épisodes traités chacun par une pièce appartenant au genre du cento/κέντρων, et usuellement connues sous le titre de Ὅμηρόκεντρα, et non comme un grand poème continu: chaque pièce, qui est comme l'ecphrasis d'une scène du récit scripturaire, constitue un centon, une tapisserie faite de bandes d'étoffe épique cousues ensemble.¹⁷ Le pluriel κέντρωνες serait ainsi bien significatif, et le poème entier doublement divers, comme une tenture dont chaque panneau est un assemblage, plutôt qu'une broderie originale.

NOTES

1 *Iliade* 23, 387 et 430; à vrai dire, dans le premier vers, ἄνευ κέντροιο «sans aiguillon» est une expression figurée: le fouet (μάστιγα 384) de Diomède lui a été arraché par Apollon, et ses chevaux

ralentissent, «privés de l'aiguillon». En revanche, au vers 430, Antiloque presse ses chevaux κέντρο ἐπισπέρχων «en les poussant de l'aiguillon»; on ne peut toutefois exclure un usage métaphorique, cf.

le choix de traduction de Frédéric Mugler, *Homère, l'Iliade*, traduit du grec par F.M., [2e édition] Arles 1995, «...fouetta ses chevaux».

2 Je reprends ici les traductions de

P. Chantraine, *Dictionnaire étymologique de la langue grecque: histoire des mots*, achevé par J. Taillardat, O. Masson et J.-L. Perpillou, nouvelle édition, Paris 2009, s.v. κεντέω.

3 *Iliade* 4, 391 et 5, 102.

4 *Iliade* 5, 572 et 8, 396: il s'agit du même vers, repris à l'identique.

5 Ainsi Chantraine, *op. cit.* (n. 2), p. 495-496, et R. Beekes, *Etymological Dictionary of Greek*, by R.B., with the assistance of L. van Beek, Leiden-Boston 2009, vol. I, p. 672-673.

6 On notera que Chantraine, *op. cit.* (n. 2), p. 495, cite le mot au singulier alors que le titre de l'ouvrage d'Africanus, compilation de curiosités en 24 livres, est au pluriel: «d'où en grec tardif “ceste, charme”, titre d'un ouvrage de Jules Africain».

7 En particulier l'action de piquer la pointe du compas, d'où vient le sens de «centre», bel exemple d'un mot extrêmement concret qui en vient à signifier un concept.

8 Cf. les dictionnaires étymologiques latins, A. Ernout et A. Meillet, *Dictionnaire étymologique de la langue latine: histoire des mots*, Paris 20014, p. 113, et M. de Vaan, *Etymological Dictionary of*

Latin and the other Italic Languages, Leiden-Boston 2008, p. 107.

9 Rappelons toutefois qu'elle est, de l'avis des dictionnaires étymologiques, indépendante de celle du radical verbal qui a donné en grec κεντέω.

10 On consultera sur ce point l'étude d'O. Prieto Domínguez, *De alieno nostrum: el centón profano en el mundo griego*, Salamanca 2010, p. 61 s., non sans la nuancer parfois. Par ailleurs, les métaphores textiles, de tissage mais aussi de couture, s'appliquent fréquemment à la composition poétique et littéraire en général. L'une des étymologies courantes dès l'Antiquité pour les mots de la famille de ῥάπτω «coudre», ce qui n'empêche pas que le sens à donner à cette dérivation (assemblage de vers ou de morceaux plus étendus) soit débattu, cf. Chantraine, *op. cit.* (n. 2), p. 934.

11 Un centon de passages de prose est également possible, notamment à partir de textes scripturaires, en contexte chrétien.

12 *De praescriptione haereticorum*, 39, 2-5.

13 Irénée de Lyon, *Adversus haereses* I, 9, 4, cite, dans un semblable contexte de polémique

contre les gnostiques, un centon homérique sur Héraclès, long de 10 vers. Il ne désigne pas ce type de composition par un mot, mais recourt à la métaphore de la mosaïque et des tessèles qui la composent.

14 «Sobre el nombre del centón en griego y en latín», *Anuario de filología/ Universidad de Barcelona, Facultad de filología*, 4, 1978, p. 145-153.

15 Pour la discussion de l'emploi de κέντρον/-ονες par les auteurs byzantins, l'étude de Prieto Domínguez, *op. cit.* (n. 10), p. 21 s., cite d'intéressants textes complémentaires.

16 *Contra Eunomium*, II, 126, p. 263 Jaeger, *PG* 45, 953a: importante citation, donnée par le *Patristic Greek Lexicon* de Lampe.

17 Contrairement au dernier éditeur (et seul éditeur de l'ensemble des recensions) des *Homerocentra*, Rocco Schembra, (cf. notamment R. Schembra, *La prima redazione dei centoni omerici: traduzione e commento*, Alessandria 2006, les remarques sur les titres au début du commentaire), je pense que cette structure en chapitres est fondamentale.

NAII(AS?) Ein Pompeianum

Heikki SOLIN
Helsingin yliopisto

Ich hoffe, es wird dem Jubilar nicht missfallen, wenn im Folgenden eine pompejanische Wandkritzelei neu ausgelegt wird. Von Ruedi ist gerade in diesen Tagen eine neue Sammlung dieser Art von Urkunden erschienen (freilich hat er das hier unter die Lupe gestellte Graffito in seine Sammlung nicht mit einbezogen), und so mag meine Auslegung von Interesse für ihn sein.

Die Kritzelei ist seit langer Zeit bekannt. Sie wurde zum ersten Mal von Theodor Mommsen abgeschrieben und aufgrund dessen Abschrift von Karl Zangemeister in CIL IV (1871), 1879 allgemein zugänglich gemacht; wenn dieser sagt „ipse vestigia legi“, so wundert das ein bisschen, denn Mommsen hat kaum wesentlich mehr gesehen als was noch heute erhalten ist.

Das Graffito stammt aus der nördlichen Außenwand der Basilica und findet sich heute im Archäologischen Museum von Neapel, wo ich es im Jahre 2017 abgeschrieben und aufgenommen habe. Zuerst eine Kopie von Zangemeisters Ausgabe (**Abb. 1**) und ein Foto vom Jahre 2017 (**Abb. 2**).

1879 supra 1878 (interstitium est 0,10 m.), litteris quadratis; M v. 1
alta est 0,008 m.

EA//· XAMVS
AMAT//ONICVS
OPPRESSIT
NANI

Descripsit Mommsen; ipse vestigia legi. — 2 amat [*I*]onicus.

Abb. 2: Foto der Inschrift CIL IV, 1879. Copyright: H. Solin.



Der Text lautet in meiner Lesung wie folgt:

*Sa(---) Plocamus
amat, Ionicus
oppressit
Naii(adem)(?).*

Von der Schrift sei notiert, dass einige Buchstaben, als sie gekritzelt wurden, den Wandverputz beschädigt haben und so zerbrochen wurden; man kann sie in vielen Fällen aber leicht erkennen; so in 1 das erste A und P oder in 3 das zweite S; auch das Kritzeln des O hat den Wandverputz beschädigt).

Mommsen bei Zangemeister las EA/// XAMVS | AMAT//ONICVS | OPPRESSIT | NAM; in 2 ergänzte Zangemeister [*I*]onicus (das Schluss-*m* in 4 hat er nicht vollständig gesehen). Meine neue Lesung wird hoffentlich den verschiedensten Vorschlägen, die im Laufe der Zeit dem Text zuteil geworden sind, ein Ende bereiten, von denen die folgenden eigens erwähnt seien: H. Beikircher, *ThLL* IX 2, 788, 36f und J. N. Adams, *The Latin sexual vocabulary*, London 1982, 182 lesen und verstehen *ea[m] Xamus amat [*I*]onicus: oppressit nam* (*nam* sollte nachgestellt sein). A. Varone, *Titulorum graphio aratorum qui in C.I.L. vol. IV collecti sunt imagines*, Roma 2012, 373 las 1 SA++OC.AMVS, 2 AMA[Z]ONICVS, 4 NAII (dies zweifellos richtig, wie

wir noch sehen werden). In *La collezione epigrafica. Museo Archeologico Nazionale di Napoli* (2017) 271 Nr. 19k habe ich etwas unvorsichtig 1 *ea[m]* *Mamus*, 4 *nam* zu lesen vorgeschlagen.

Während die Lesung der Kritzelei außer dem Anfang im Großen und Ganzen feststeht, ist ihre Deutung um so schwieriger zu entschlüsseln. Ich beginne mit einer Deutung, die viel für sich hat, jedoch verständlicherweise etwas unsicher bleibt: Sa(lvius?) Plocamus und Ionicus sind Rivalen, von denen der erste die Frau namens Naias(?) liebt, während Ionicus sie auf irgendwelche Weise unterdrückt hat, möglicherweise sexuell. Was das Cognomen des ersten Mannes betrifft, habe ich es als *Plocamus* festzulegen versucht: das P ist freilich in dem zerbrochenen Wandverputz verschwunden (man kann es aber in der Zerrissenheit des Verputzes erkennen), während von L der untere Teil der Haste sichtbar ist; die übrigen Buchstaben dürften feststehen. Der griechische Name *Plocamus* ist in Rom und sonst in Italien wie anderswo bestens bekannt (allein in meinem griechischen Namenbuch 1234f mit 43 stadtrömischen Belegen gebucht). Was davor steht, habe ich, freilich etwas zögernd, SA zu unterscheiden geglaubt, was man als *Sa(lvius)* deuten möchte. Das wäre der Gentilname des Plocamus. Oder aber SA bildet ein selbständiges Kolon und vertritt *salve* oder *salvete* abgekürzt: seid begrüßt, ihr Leser, jetzt sage ich euch, wie es mit dieser Sache steht. Der Rivale des Plocamus heißt *Ionicus*, dessen Lesung sicher zu sein scheint (vom ersten Buchstaben ist freilich nur ein Rest des oberen Teils der Haste erhalten). Sowohl *Plocamus* als auch *Ionicus* sind in Pompei bei mehreren Personen bezeugt. – Vor *Ionicus* erkenne ich *amat* (von dem Querstrich des T ist nur der linke Teil sichtbar).

3 die Lesung scheint sicher zu sein. Der Schreiber, vielleicht Plocamus, will also bekanntgeben, dass Ionicus seine Geliebte irgendwie *oppressit*, unterdrückt, überwältigt hat.

Was die letzte Zeile angeht, muss man feststellen, dass deren Deutung einen harten Brocken darstellt. Zu lesen ist NAII, welche Form sowohl ein kursives E als auch die Doppelschreibung für *ii* vertreten kann. Ich schlage vor, wenn auch zögernd, hier den Frauennamen *Naias* abgekürzt geschrieben zu sehen; notierungswert die Graphie mit zwei *ii*, die Cicero im Bestreben, die Orthographie mit der Aussprache in Einklang zu bringen, in Gebrauch nahm (Quint. *inst.* 1, 4, 11); diese Gewohnheit ist auch inschriftlich bestens bezeugt; ein kürzlich festgestellter Beleg kommt aus Pompeji (*CIL* IV, 2491, wo *Maiius* statt *Masius* von Zangemeister zu lesen ist (Autopsie 2017); aber

das Richtige hatte schon Garrucci, *Graffiti de Pompéi* XXVIII 3 [1856] gesehen). *Naias* ist ein griechischer Frauennamen (in Rom *CIL* VI, 22862; 29375). Die abgekürzte Form des Namens mag befremden, aber in pompejanischen Wandkritzeleien kann man solche Spielereien mit Eigennamen erwarten, und solche abgekürzten Formen sind des Öfteren am Ende eines Graffitos zu treffen. Eine Alternative wäre, *nae* zu verstehen und darin eine orthographische Nebenform der affirmativen Partikel *ne* zu sehen, von der geringe Spuren vorhanden sind (vgl. J. Schrickx, *ThLL* IX 1, 279, 57f); doch würde ich nicht für sie plädieren, auch weil die Partikel *ne* meistens vor dem Pronomen steht, während die letzte Zeile mit *NAII* zu enden scheint (an sich wäre es nicht ausgeschlossen, dass der Autor nach *NAII* noch etwas hinzuzufügen beabsichtigte). Oder aber eine abgekürzte Form des Gentilnamens *Naevia* (die gens *Naevia* ist in Pompeji bestens bekannt: Castrén, *Ordo populusque Pompeianus* 194, wo *CIL* IV, 10356 und *EDR* 154523 hinzuzufügen sind)?

Wir sehen, was in der Interpretation von Wandkritzeleien, die besonders empfindlich für falsche Lesungen und Interpretationen sind, wichtig ist: Zuerst die gewissenhafte, den Schwierigkeiten nicht aus dem Wege gehende Lesung und die Unsicherheiten nicht verhehlende Textwiedergabe der fraglichen Inschrift; zweitens muss man beim Feststellen der Textform von Graffiti auf mancherlei weitere Umstände Rücksicht nehmen: auf die äußeren Umstände, d. h. auf den Erhaltungszustand des fraglichen Wandverputzes, ferner auf die soziale Herkunft und die geistige Umwelt des Schreibers und seine Fähigkeit, sich graphisch auszudrücken – wobei es erforderlich ist, versuchsweise auch in dessen seelischen Zustand mit psychologischen Mitteln einzudringen zu versuchen –, und zuletzt auf die möglichen Fehlerquellen früherer Editoren. Wer sich an diese Prinzipien hält, der wird – um die Worte des hippokratischen Forschers *aer.* 24, 10 nachzuahmen – keine Fehler machen.

OSKISCH NISTRUS*

Emmanuel DUPRAZ

Université libre de Bruxelles und EPHE, Paris

Die oskische Fluchtafel Vetter 6 = Rix Cp 37 = Crawford CAPVA 34 enthält in Z. A 2 die folgenden Formen:¹ **usurs: inim: malaks nistrus: pakiu(i): kluvatiui vala(i)ma{i}s p[uklui] ąŋt ka[d]um damiā [suvam heriam suvam]**. M. Crawford (Hg.) (2011) 445 betont, dass in Z. 1 unmittelbar vor dieser Passage der Name des Hauptverfluchten, Pacius Clovatus, im Akkusativ aufgetreten sein muss. Seine onomastische Formel stand in der Lücke am Ende der Z. 1.

Der Anfang der Z. 2 verweist im Akkusativ auf „Frauen und Kinder“ (**usurs: inim: malaks**) als weitere Ziele des Fluches.² Die Komparativform **nistrus** hinter den koordinierten Substantiven wird meistens mit „näher“ übersetzt. Die Form steht im Akkusativ Plural Maskulinum und begleitet die beiden Substantive: Die „Frauen und Kinder“ werden als „näher [in Bezug auf Pacius Clovatus] seiend“, d.h. als „Verwandte“ dargestellt. Etymologisch stellt **nistrus** das komparativische Pendant zum Superlativ **nessimas** „nächster“ dar, der im Oskischen und im Umbrischen bezeugt ist.³ Die Rekonstruktion der etymologischen Verhältnisse ist umstritten; fest steht nur, dass das Lexem mit keltischen Formen verwandt ist (altirisch *nessam*, mittelmymrisch *nesaf* „nächster“).⁴

Im vorliegenden Aufsatz wird die Konstruktion von **nistrus** bzw. **nessimas** untersucht. Beiden Formen gemeinsam ist die Konstruktion mit dem Ablativ, deren Gebrauch sowohl im Fall von **nistrus** als auch von **nessimas** bestätigt, dass sie als Steigerungsformen ein- und demselben Lexem zuzurechnen sind.

In der *defixio* folgt auf den Komparativ **nistrus** laut M. Crawford (Hg.) (2011) 443 die onomastische Formel des Hauptverfluchten im Dativ: **pakiu(i): kluvatiui vala(i)ma{i}s p[uklui]** „Pacius Clovatus, dem Sohn der Valaima“.⁵ Allerdings beruht die Interpretation als Dativformel nur auf der Lesung **-i** am Ende von **kluvatiui**: Am Ende des Vornamens **pakiu** wurde die Endung nicht vollständig notiert (entweder ***-ud** im Ablativ oder ***-ui** im Dativ); von der Form **p[uklui/d]** ist nur der erste Buchstabe erhalten.

Nun ist die Lesung **kluvatiui** umstritten. F. Murano (2013) 42 ediert die Form als **klv̥atiūd**. Die Lesung **-tiūd** der vier letzten Buchstaben beruht ausschließlich auf der älteren Literatur, weil die Stelle inzwischen nicht mehr lesbar ist. Laut dem ersten Herausgeber F. Bücheler (1878) 70 war der letzte Buchstabe am ehesten als **-d** zu identifizieren.⁶ Die Lesung **kluvatiui** wurde erst von R. von Planta (1892-1897) 2, 515 vorgeschlagen. Dennoch ist zu betonen, dass R. von Planta die alternative Lesung **-d** bevorzugte.⁷

Ist die Lesung **klv̥atiūd** anzunehmen, so stellt sich die Frage, wie die onomastische Formel im Ablativ zu verstehen ist.⁸ F. Bücheler (1878) 71 hatte bereits die Hypothese erwogen, die Ablativphrase mit dem Komparativ **nistrus** zu verbinden: „Ich übersetze daher *nistros* durch *propiores* und erkläre den darauf folgenden Ablativ *Kluvatiud* gemäss der lateinischen Syntax von *tibi propior P. Quinctio nemo est* (...)“. Dagegen lehnt F. Bücheler die Interpretation ab, dass die onomastische Formel als *Ablativus separativus* zu verstehen sei („die Frauen und Kinder, die näher in Bezug auf Pacius Clovatius, den Sohn der Valaima, sind“).

Die Kommentatoren, die die onomastische Formel als Dativphrase betrachten, sind entweder der Ansicht, dass der Dativ den Komparativ begleitet (**nistrus** + DAT: „die Frauen und Kinder, die näher [i.S.v. eng verwandt] in Bezug auf Pacius Clovatius, den Sohn der Valaima, sind“),⁹ oder dass der Satz mit **nistrus** endet bzw. der Dativ am Anfang des folgenden Satzes steht.¹⁰

Pace F. Bücheler (1878) 71 ist relevant, dass der dazugehörige Superlativ **nessimas** nicht nur im Umbrischen sondern auch im Oskischen mit dem *Ablativus separativus* konstruiert wird. Die Ablativphrase tritt in den meisten Beispielen hinter dem Superlativ auf, d.h. in der gleichen Stellung wie die onomastische Formel gegenüber dem Komparativ:

Umbrisch: VI a 9, 2x (*nesimeī. asa. deueia* „am nächsten zum *deueia*-Altar“; *nesimeī. uapersus. auiehcleir* „am nächsten zu den Auguralsteinen“)

Oskisch (drei **iūvilas**-Inschriften): Vetter 81 = Rix Cp 24 = Crawford CAPVA 29 (**nessimas. staīet / veruīs. lūvkeī** „stehen am nächsten zum Tor im Hain“);¹¹ Vetter 86 = Rix Cp 31 = Crawford CAPVA 22 (**iūviass. ne/ssimass. ta<v>f/fūđ. sakriss. sa/krafīr** „die **iūviass**-Gegenstände am nächsten zu der Tuffstele mit Ferkeln zu weihen“);¹² Vetter 91 = Rix Cp 35 = Crawford CAPVA 17 (**e[k]a(s): [a]mvia(d): / n[e]ssimas** „diese sind zur Straße“¹³ am nächsten“).¹⁴

Treffen diese Analysen zu, so ist davon auszugehen, dass im Sabellischen nicht nur die adverbial benutzten Formen *nesimeī* des Umbrischen, sondern auch das flektierte Adjektiv **nistrus/nessimas** mit dem *Ablativus separativus* konstruiert werden kann.¹⁵ In der Fluchtafel Vetter 6 = Rix Cp 37 = Crawford CAPVA 34 sind die Formen **usurs: inim: malaks nistrus: pakiu(d): kluvatiuḍ vala(i)ma{i}s p[uklud]** am besten mit „die Frauen und Kinder, die näher in Bezug auf Pacius Clovatus, den Sohn der Valaima, sind“ zu übersetzen.

LITERATUR

- Bücheler (Franz), 1878, „Oskische Bleitafel (hierzu das Facsimile)“, in *Rheinisches Museum für Philologie* 33, 1-77.
- Buck (Carl Darling), 1928², *A Grammar of Oscan and Umbrian with a Collection of Inscriptions and a Glossary*, Ginn & Company, Boston.
- Cowgill (Warren), 1970, „Italic and Celtic Superlatives and the Dialects of Indo-European“, in Cardona (George)/Hoenigswald (Henry)/Senn (Alfred) (Hgg.), *Indo-European and Indo-Europeans: Papers Presented at the Third Indo-European Conference at the University of Pennsylvania*, University of Pennsylvania Press, Philadelphia, 113-153.
- Crawford (Michael) (Hg.), 2011, *Imagines Italicæ: a Corpus of Italic Inscriptions*, University of London, London (Inschriften aus dieser Sammlung werden mit „Crawford“ und der entsprechenden Nummer zitiert).
- La Regina (Adriano), 2010, „Iscrizione osca rinvenuta a Castel di Sangro“, in Mattiocco (Ezio) (Hg.), *Frammenti del passato: archeologia e archivistica tra Castel di Sangro e Sulmona*, Itinerari, Lanciano, 45-58.
- Mancini (Marco), 2006, „Osco *aflukad* nella defixio Vetter 6“, in Caiazza (Domenico) (Hg.), *Samnitice loqui: Scritti in onore di A. L. Prosdocimi per il premio „I Sanniti“*, Banca Capasso, Piedimonte Matese, 1, 73-90.
- Murano (Francesca), 2013, *Le Tabellae defixionum osche*, Fabrizio Serra, Pisa/Roma.
- Nishimura (Kanehiro), 2005, „Superlative Suffixes *-ismo- and *ismmo- in Sabellian Languages“, in *Glotta* 81, 160-183.
- Pisani (Vittore), 1964², *Le Lingue dell'Italia antica oltre il latino*, Rosenberg & Sellier, Torino.
- Poccetti (Paolo), 2017, „The Italic Words for ‘Moon/Month’ and ‘Sun’: New Evidence from the Sabellian Languages“, in Simmelkjær Sandgaard Hansen (Bjarne)/Nielsen Whitehead (Benedicte)/Olander (Thomas)/Olsen (Birgit Anette) (Hgg.), *Etymology and the European Lexicon: Proceedings of the 14th Fachtagung der Indogermanischen Gesellschaft*, 17-22 September 2012, Copenhagen, Reichert, Wiesbaden, 353-363.
- Rix (Helmut), 2002, *Sabellische Texte: die Texte des Oskischen, Umbrischen und Südpikenischen*, C. Winter, Heidelberg (Inschriften aus dieser Sammlung werden mit „Rix“ und der entsprechenden Nummer zitiert).

Tikkanen (Karin), 2011, *A Sabellian Case Grammar*, C. Winter, Heidelberg.

Untermann (Jürgen), 2000, *Wörterbuch des Oskisch-Umbrischen*, C. Winter, Heidelberg.

Vetter (Emil), 1953, *Handbuch der italischen Dialekte*, 1, „Texte mit Erklärung, Glossen, Wörterverzeichnis“, C. Winter, Heidelberg

(Inschriften aus dieser Sammlung werden mit „Vetter“ und der entsprechenden Nummer zitiert).

Von Planta (Robert), 1892-1897, *Grammatik der oskisch-umbrischen Dialekte*, Karl J. Trübner, Strassburg.

Weiss (Michael), 2010, *Language and Ritual in Sabellian Italy: the Ritual*

Complex of the Third and Fourth Tabulae Iguvinae, Brill, Boston/Leiden.

Zair (Nicholas), 2016, „Vowel Weakening in the Sabellian Languages as Language Contact“, in *Indogermanische Forschungen* 121, 295-315.

ANMERKUNGEN

* Dem Kollegen und Freund Rudolf Wachter mit lieben Grüßen gewidmet.

1 Alle Texte mit Ausnahme der Iguvinischen Tafeln werden prinzipiell nach M. Crawford (Hg.) zitiert.

2 Zu **malaks** „Jugendliche, Kinder“ vgl. M. Weiss (2010) 65.

3 Zu **nistrus** und **nessimas** als vermutlichen Steigerungsformen zu ein- und demselben Adjektiv vgl. J. Untermann (2000) 493-494 und 499. Diese Interpretation von **nistrus** wird von M. Crawford (Hg.) (2011) 445 angenommen.

4 Zu den etymologischen Verhältnissen vgl. M. Cowgill (1970) 138-140, K. Nishimura (2005) 171-173 und N. Zair (2016) 309. Die beiden Formen weisen den gleichen Stamm auf.

Wie letzterer im Einzelnen zu rekonstruieren ist, sei dahingestellt. Der Komparativ enthält das Suffix **tero-*, was darauf hindeutet, dass der Superlativ etymologisch mit dem superlativischen Pendant **tymo-* gebildet war. Dennoch ist es lautlich unplausibel, dass aus **ness-tymo-* (o.ä.) der Vokal *-i-* im Suffix entstand (vielmehr wäre **umo-* zu erwarten). Der Superlativ scheint aus unklaren Gründen umgestaltet worden zu sein, so dass das Suffix als **-imo-* erschien.

5 Die Angabe **vala(i)ma{ī}s p[uklui]** o.ä. wird im vorliegenden Aufsatz nicht besprochen.

6 Als die Tafel entdeckt wurde, waren laut F. Bücheler Spuren von Strichen vorhanden, die am besten einem **-d** zuzuordnen seien, zumal

der Leerraum zwischen **-u-** und **v-** am Anfang des darauffolgenden Wortes kaum mit einem (schmäleren) **-i-** vereinbar sei.

7 Lesung **-ī** oder **-i** auch bei C. D. Buck (1928²) 243 – dem E. Vetter (1953) 41 folgt – V. Pisani (1964²) 88, H. Rix (2002) 101 und M. Mancini (2006) 76. Allerdings fehlen in allen diesen Ausgaben jegliche epigraphische Argumente. Das, was R. von Planta als (wenig plausible) alternative Lesung vorgeschlagen hatte, wurde in der späteren Forschung beinahe ausnahmslos aufgegriffen. Nur die Monographie von F. Murano (2013) 42 und 68 zu den oskischen Fluchtafeln entscheidet sich für die Bücheler'sche, durch präzise Argumente gestützte Lesung **klv̄at̄iud̄**.

8 Die Annahme, dass im Vornamen wortauslautendes **-d** nicht notiert wird, ist im Text unproblematisch, vgl. F. Murano (2013) 102.

9 Vgl. C. D. Buck (1928²) 243.

10 Vgl. E. Vetter (1953) 41, V. Pisani (1964²) 88, M. Mancini (2006) 82 und M. Crawford (Hg.) (2011) 445.

11 Die Pluralformen *uapersus. auiehcleir* und *veruis* sind allerdings nicht eindeutig als Ablativformen zu identifizieren (Dativ ist auch möglich).

12 Der Ablativ **ta<v>f/fúđ** begleitet **ne/ssimas**. Laut M. Crawford (Hg.) (2011) 420 bilden **ta<v>f/fúđ** und **sakriss** ein asyndetisches Paar, das auf zwei Opfergaben referiere („die nächsten [im zeitlichen Sinne] **iúviass**-Rituale mit einer Tuffstele [und] mit Ferkeln zu weihen“). Dies ist abzulehnen, weil **ta<v>f/fúđ** „Tuffstele“ und **sakriss** „Ferkel“ auf völlig verschiedenartige Referenten hinweisen. Des Weiteren ist auffällig, dass die Tuffstele im Singular, die zu opfernden Ferkel aber im Plural auftreten (was damit im Einklang

steht, dass mehrere **iúviass** zu weihen sind). Wegen der semantischen Unähnlichkeit und der Numerusdiskrepanz ist davon auszugehen, dass **ta<v>f/fúđ** nicht die gleiche syntaktische Funktion erfüllt wie **sakriss**: Die Angabe **ne/ssimass. ta<v>f/fúđ** beschreibt, wo sich die **iúviass**-Gegenstände befinden, die mit Ferkeln zu weihen sind (im Gegenteil zum „entferntesten“ **iúviass**-Gegenstand, der im weiteren Verlauf des Textes mit **ker/ssnaís** „Getreideopfern(?)“ zu weihen ist). – Die Bedeutung von **iúviass** ist unbekannt: Das Adjektiv bedeutet „zu Jupiter gehörend“, vgl. J. Untermann (2000) 187; was für eine Substantivierung in der Inschrift vorliegt, steht nicht fest. Nach der hier aufgestellten Hypothese handelt es sich nicht um Rituale, sondern um Gegenstände, deren Lokalisierung durch die Phrase **ne/ssimass. ta<v>f/fúđ** angegeben werden kann.

13 Die Handschrift, die die Inschrift bezeugt, liefert die Lesung **xmvia^{uacat}**;

d.h. der erste Buchstabe ist nicht lesbar; zwischen **-a-** und dem Worttrenner wird eine Leerstelle angegeben, die genug Raum für einen Buchstaben bietet. M. Crawford (Hg.) (2011) 411 bevorzugt die Ergänzung **[a]mvia[i]** im Dativ: Es lag aber vielmehr entweder die Ablativendung **-a[d]** oder eine Variante **-a(d)** ohne notierten Dental vor.

14 Der Superlativ *nessimas* tritt auch in der *Lex Bantina* Vetter 2 = Rix Lu 1 = Crawford BANTIA 1 (Spalte I, Z. 17, 25 u. 31) ohne syntaktische Ergänzung auf. In der **iúvila**-Inschrift, die von P. Poccetti (2017) publiziert wurde, scheint **nessimas** von einer Präpositionalphrase begleitet zu sein (im zeitlichen Sinne?). Die Lesung **ne/ssimú** in der Inschrift Crawford AVFIDENA 3 ist völlig unsicher; verschiedenartige Ergänzung beim ersten Herausgeber A. La Regina (2010) 46-49.

15 Zum *Ablativus separativus* im Sabellischen vgl. auch K. Tikkanen (2011) 112-115.

ONOMATA

La signification du nom propre et le coup de théâtre du *Cratyle*

David BOUVIER
Université de Lausanne

Un de mes privilèges à l'Université de Lausanne a été d'être tout à la fois le collègue et le voisin de bureau de Rudolf Wachter, d'avoir pu ainsi le déranger à chaque fois – et ce fut souvent – qu'une question de linguistique se posait à moi. Je ne ferai pas ici le catalogue de ses réponses, mais je reviendrai sur nos réflexions autour de la question complexe de la signification du nom propre.¹

On doit aux logiciens et aux philosophes du langage d'avoir élargi une problématique qui relève désormais aussi bien de la psychologie, de la psychanalyse que de la linguistique, de l'anthropologie et de la poétique. Les questions d'ailleurs s'entrecroisent. L'anthropologue peut enquêter sur les différentes pratiques de dénomination des nouveaux-nés dans des cultures diverses, tandis que le philologue s'interroge sur les critères qui déterminent, dans un poème ou un texte fictionnel, la dénomination des personnages, sur la façon dont n'importe quel auteur peut travailler à dramatiser le lien d'identité entre une personne, réelle ou fictive, et son nom.

Entrons ici dans l'un de ces mondes fictifs où les personnages ont de bonnes raisons de s'inquiéter de la valeur de leurs noms. Dans son périple *De l'autre côté du miroir*, Alice, l'héroïne de Lewis Carroll, sait parfaitement qu'un personnage de fiction n'existe que par son nom. Elle tient au sien comme à une condition de son existence. Quand elle approche du « bois où les choses n'ont pas de nom », elle s'inquiète :

« What'll become of *my* name when I go in? I shouldn't like to lose it at all – because they'd have to give me another, and it would be almost certain to be an ugly one. But then the fun would be, trying to find the creature that had got my old name! »²

Alice ne précise pas l'autorité qui se cache derrière ce «they» qui devra la renommer si elle perd son nom. Mais elle sait qu'elle est «Alice» et qu'elle ne peut-être qu'«Alice». Elle ne s'attarde guère dans le bois où les noms s'oublient. Chemin faisant, elle affronte bientôt une autre question, quand Humpty Dumpty, l'œuf qui parle, lui fait remarquer que son nom, «Alice», ne veut rien dire: «It's a stupid name enough! [...] What does it mean?». Décontenancée, Alice répond: «Must a name mean something?» L'anglais fait la différence entre «name» et «noun». Cela aide Alice qui a raison de répliquer qu'un nom propre n'a nul besoin de signifier quoi que ce soit. Alice est une petite fille mais le nom «Alice» n'est aucunement un doublet ou un synonyme de «petite fille»; il suffit que son nom la désigne, sans nul besoin d'indiquer ses qualités. Humpty Dumpty n'est pas d'accord. Pour lui, c'est une évidence les noms propres doivent avoir un sens. Le sien en a un et il en est fier: «my name means the shape I am – and a good handsome shape it is too. With a name like yours, you might be any shape, almost». ³ L'identité de la personne dépend-elle de son nom? Humpty Dumpty attire Alice dans un domaine dangereux où la nature de la personne, son essence, dépend du sens du nom propre qui la désigne. Pour Humpty Dumpty, si «Alice» ne veut rien dire, «Alice» n'est plus personne! C'est l'histoire d'Ulysse et du Cyclope qui se trouve ici inversée.

Lewis Carroll était professeur de mathématique, mais aussi passionné de linguistique, auteur de traités destinés à promouvoir l'étude de la logique. Il connaissait parfaitement les thèses de John Stuart Mill qui inspirent à Alice sa pertinente remarque: «Faut-il qu'un nom propre ait un sens?»

L'entretien d'Alice et d'Humpty Dumpty annonce d'ailleurs les débats à venir qui opposeront les descriptivistes aux thèses de Mill, reprises plus tard par Saul Kripke. ⁴ Les théories les plus récentes donnent raison à Alice: un nom propre n'a pas de signification, même s'il est susceptible de recevoir des connotations. Bien sûr, il existe des noms propres dérivés de noms communs («Bouvier», «Legrand», «Lenoir» etc.), mais ces anthroponymes (qui ont pu, à l'origine, nommer et surnommer), ont fini par être désémanés et détachés des concepts qu'ils pouvaient signifier ou suggérer. Le débat d'Alice et d'Humpty Dumpty est d'autant plus essentiel qu'il confronte deux univers et qu'ils sont chacun d'un côté de ce *Miroir* qui inverse les théories: Alice raisonne et joue la carte du nom comme désignateur rigide; Humpty Dumpty a dans son jeu l'atout du «nom parlant» si cher aux poètes antiques. Lewis Carroll était aussi un excellent lecteur d'Homère et de Platon.

Rappelons, avant d'y revenir, qu'en Grèce ancienne, les anthroponymes sont, à quelques exceptions près,⁵ formés à partir de lexèmes (noms, adjectifs, verbes, prépositions) empruntés à la langue commune et combinés selon des règles de composition, d'abrègement⁶ ou de dérivation précises.⁷ Les noms de personne sont ainsi, de par leur lien avec le lexique commun, riches de possibilités significatives qui peuvent être plus ou moins explicites, mais que les Grecs anciens – c'est ici une donnée culturelle – se plaisent à réveiller ou à entendre, surtout en poésie. Les héros épiques et tragiques savent qu'ils devront, tôt ou tard, faire l'épreuve de leur nom. Dans l'*Odyssée*, l'erreur du Cyclope fut d'oublier que, dans le monde homérique, tout nom propre reste virtuellement signifiant et que l'on ne se nomme pas innocemment «Personne».

«Must a name mean something?» Un héros homérique, voire un Athénien du V^e siècle, aurait-il pu poser cette question avec autant de conviction qu'Alice? Sans revenir sur les noms parlants homériques, regardons du côté du *Cratyle* de Platon où le débat entre Socrate et Hermogène n'est pas sans rappeler celui d'Ulysse et de Polyphème, ou annoncer celui d'Alice et d'Humpty Dumpty. Dans le monde de Platon, l'inquiétude d'Hermogène n'est pas de savoir si son nom a un sens, mais de vérifier que ce nom est bien le sien. Dans le *Cratyle*, Platon joue à renverser certaines règles de l'anthroponymie homérique, tandis que Socrate construit une double argumentation qui laisse entendre à Hermogène qu'un nom propre peut mal nommer ou nommer faussement (429c). On peut se plaire à reconnaître dans le *Cratyle* comme une *tragédie* d'Hermogène.⁸

La tragédie d'Hermogène

Le drame – mais il s'agit plutôt d'une tragi-comédie – se joue aux alentours de midi. Hermogène et Cratyle sont en train de parler de la rectitude des noms quand arrive Socrate qui a passé la matinée en compagnie d'un devin (396d5). Hermogène l'interpelle pour l'inviter à prendre part au débat. On devine que la discussion l'embarrasse et qu'il compte sur le nouvel arrivant pour éclairer une affirmation énigmatique dont il redoute la portée oraculaire. Hermogène résume le débat. Pour Cratyle, explique-t-il, «il existe, pour les noms, une juste dénomination naturellement adaptée à chacun des êtres» (383a): entre le nom et son référent, la relation n'est pas arbitraire, ni conventionnelle, mais parfaitement motivée.⁹ Cratyle défend en effet «une justesse des noms, produite de façon naturelle, la même pour tous, Grecs et

Barbares» (383a). On ne sait pas sur quelle catégorie de noms la discussion a porté jusque-là, mais c'est l'exemple des noms propres qui intéresse Hermogène et qui vient de susciter son inquiétude. La question semblait évidente. Est-ce que «Cratyle» est véritablement le nom de Cratyle? Cratyle répond affirmativement. Et pour Socrate? Cratyle acquiesce: «Socrate» est bien son vrai nom. Hermogène veut alors étendre la règle à tous les hommes et faire admettre que le nom dont on les nomme est bien leur nom. Cette fois, la réponse de Cratyle est négative: «Non pas toi! Ton nom n'est pas Hermogène, même si tout le monde t'appelle ainsi!» (383b). Coup de théâtre! On pourrait penser à Edipe découvrant qu'il n'est pas celui qu'il croyait être. Rien n'est plus inquiétant pour une personne réelle, comme pour un personnage de fiction, que de découvrir que son nom n'est pas son nom, que son identité n'est pas son identité.

Hermogène n'y comprend rien. Il a demandé à son interlocuteur d'être plus clair, mais Cratyle s'est réfugié derrière l'ironie, semblable à celui qui sait quelque chose mais qui ne veut pas le dire. Hermogène appelle donc Socrate au secours. Il y va de son identité après tout: «Par conséquent, si tu as quelque moyen d'expliquer l'oracle de Cratyle, j'aurais plaisir à t'entendre» (384a). Hermogène a peut-être commis sa première erreur. Si vraiment, comme il semblait le soutenir en précurseur de Kripke, les noms propres ne sont que des «désignateurs rigides», dépourvus de toute potentialité significative, rien ne devrait l'inquiéter. Après tout, c'est bien le nom d'Hermogène que ses interlocuteurs emploient pour s'adresser à lui. Comment son nom propre peut-il ne pas le désigner?

J'ai rappelé plus haut que les anthroponymes étaient en Grèce formés à partir du vocabulaire commun. Mais à l'époque de Socrate, les Athéniens s'inquiétaient-ils vraiment d'une adéquation entre leur nature, leur identité et les significations suggérées par leurs noms? Entendaient-ils que les noms de Socrate et Cratyle ont en commun de renvoyer à l'idée de «force» *«krátos»*? Au début du *Cratyle*, Hermogène veut être indifférent aux potentialités significatives des noms propres. Mais la réplique inattendue de Cratyle suffit à le déstabiliser. Sans doute est-ce moins l'idée d'une signification de son nom que la valeur de cette signification qui le dérange. Et s'il n'était pas ce que son nom veut dire: Hermogène, «qui appartient à la lignée, au *génos* d'Hermès»?

«Question difficile», répond Socrate (384b)! Lui aussi détourne la discussion par une boutade. Il pourrait répondre, dit-il, s'il avait entendu le cours à 50 drachmes de Prodicos, mais il n'a entendu que l'explication à une

drachme. Socrate rassure Hermogène et suppose que Cratyle plaisante : « Nier qu' Hermogène soit ton vrai nom c'est, je le soupçonne, une façon qu'il a de se moquer de toi : sans doute pense-t-il que tu échoues à chaque fois que tu cherches à faire fortune » (384c). La boutade sur l'argent n'est pas gratuite et Socrate la relance plus loin quand il invite Hermogène à soutirer quelque argent à son demi-frère Callias. Callias et Hermogène sont, en effet, les fils d'Hipponicos, l'un des hommes les plus riches d'Athènes. Fils légitime, Callias avait pu s'offrir les cours payants des sophistes pour s'acquérir une réputation de sagesse (391c). Fils illégitime, demi-frère de Callias, Hermogène, privé du patrimoine paternel, n'est qu'un demi-fils d'Hipponicos. Mais alors, comment peut-on s'appeler Hermogène si l'on est pauvre ? Hermès est déjà connu dans l'*Odyssée* (VIII 335) comme un dieu « dispensateur de biens », accroissant les richesses, habile à résoudre les apories pour échapper à l'embarras.¹⁰ Pauvre Hermogène qui n'hérite rien ni de son père, ni d'Hermès. Socrate a répondu à sa manière : difficile de s'appeler « Hermogène » si l'on est pauvre ! « Hermogène » est un nom qui vaut cher. Mais tout n'est pas dit et le lecteur devine qu'une explication en annonce une autre qui va s'imposer plus tard mais que l'on peut déjà lire entre les mots. Hermès est aussi dieu de l'interprétation, un « herméneute » (408d), habile à jouer et à ruser avec le sens des mots, à leur faire dire ce qu'il veut. Hermogène, si peu inventif dans le débat, n'est pas un vrai descendant d'Hermès s'il se retrouve sans ressource pour réfuter Cratyle. Socrate ne fait pas que plaisanter, il prépare le terrain pour une démonstration plus radicale. Sans argent pour suivre les cours d'un sophiste réputé – qu'Hermogène rejette d'ailleurs – il reste pour s'instruire à écouter les poètes et Homère en premier lieu. Méfions-nous seulement de ce que Socrate lui fera dire.

Noms propres : « noms parlants ou désignateurs rigides » ?

Les poètes ne sont pas des linguistes férus de précision étymologique. Ils exploitent les potentialités signifiantes des noms propres sans se limiter à des contraintes d'exactitude : le nom suggère des sens qui peuvent varier au gré des contextes et des jeux d'échos phoniques. Le moindre effet d'assonance ou d'allitération peut suffire à conférer au nom propre un sens nouveau pourvu qu'il soit pertinent avec une situation qui révèle la personne. Dans la *Théogonie*, Hésiode explique le nom d'Aphrodite en nous rappelant qu'elle est « née de cette écume blanche » (« *aphro-genea* »), éjaculée par le sexe émasculé d'Ouranos (*Théogonie*, 191-198). Dans un tout autre contexte,

Hécube dans les *Troyennes* d'Euripide, rejette la responsabilité de la guerre de Troie sur Hélène et elle resémanitise pour cela le nom de la déesse: «ce sont leurs passions impures que les humains nomment “Aphrodite”: son nom commence exactement (“*orthós*”) comme celui de la “folie” (“*aphrosunês*”))» (Eur. *Tr.* 989-990).¹¹ On est loin d'une exactitude des dénominations qui associerait parfaitement le nom à son référent; il suffit à Hécube d'indiquer que les premières lettres du nom de la déesse correspondent à celle du substantif «*aphrosunês*». Entre Aphrodite et la «folie», la relation d'identification ne vaut que lorsque le jeu des mots et des sons la suggère. Les noms sont riches de potentialités signifiantes qui peuvent changer et qui ne visent aucunement à retrouver une essence définitive du référent désigné.

Dans le monde homérique, la question n'est pas de savoir si un héros doit ou non se reconnaître dans son nom, mais de savoir quand et comment il découvrira que son nom évoque tel moment de son destin.¹² Le nom est constitutif d'une identité qui peut se redéfinir. Patrocle peut tout à la fois ou successivement être le héros qui évoque «les exploits des pères» («*klea patrôn*»), qui «écoute son père» (de «*kluô*») ou qui «pleure son père» (de «*klaîô*»).¹³ Entre l'identité, le nom et l'histoire des héros, le poète cherche non pas une adéquation mais plusieurs.

Eustathe et les scholiastes avaient déjà observé que certains héros portent un nom qui renvoie à l'identité de leur père, quelquefois de leur mère ou de leur grand-père.¹⁴ Ajax, fils de «Télamon» («baudrier») a appelé son fils «Eurysakês» («Large bouclier») un nom qui renvoie à l'imposant bouclier qui le caractérise. Sur la base de tels exemples, M. Sulzberger concluait à l'existence d'une «règle» qui consistait à donner à l'enfant «un nom destiné à rappeler une caractéristique ou un événement de l'existence de son père, parfois de sa mère ou de son aïeul». ¹⁵ On peut aller plus loin et dire que cet usage voulait retrouver l'ancêtre dans son descendant pour perpétuer une identité de la lignée. Mais, dans une poésie où les noms propres se révèlent polysémiques, donner un nom revient à prédestiner la personne à un destin qui n'est en rien prévisible tant sont riches les façons de faire parler les noms. Dans le monde homérique, Hermogène aurait été «Hermogène» et le serait devenu pleinement à chaque fois que le poète aurait révélé, par un jeu d'étymologie libre, une potentialité signifiante d'Hermogène. Mais Socrate va aborder l'anthroponymie homérique en présupposant une vérité des dénominations, une façon sûre de la pervertir.

Décider que l'homme s'appelle «cheval»

Pour Hermogène, «la rectitude de la dénomination n'est pas autre chose que le fait d'une convention et d'un accord» (384d). Ainsi argumente-t-il, que, si l'on change le nom d'une personne, le second nom ne sera pas moins correct que le premier: «car aucun être particulier ne porte aucun nom par nature, mais il le porte par l'effet de la loi et de l'habitude, que suivent ceux qui emploient ces noms» (384d-e).

Avant de se réjouir trop vite d'une intuition qui préfigure les thèses de Mill et de Kripke sur le nom propre comme «désignateur rigide»,¹⁶ il faut remarquer que les exemples de renominations étaient nombreux en Grèce classique, tant pour les esclaves, les affranchis que les citoyens libres; Diogène Laërce évoque le cas de Platon qui aurait d'abord été appelé «Aristoclès», puis surnommé «Platon» à cause de sa constitution robuste.¹⁷ Socrate n'ouvre pas ce dossier, et choisit une autre stratégie. Passant des noms propres aux noms communs, il fait reconnaître à Hermogène que l'arbitraire de la dénomination pourrait conduire à un désordre dès lors qu'une même réalité pourrait être nommée diversement par ceux qui distribuent les noms. Humpty Dumpty poussera cet argument jusqu'à l'absurde en affirmant que les mots qu'il prononce ne signifient jamais que ce qu'il veut leur faire dire.¹⁸ Si la dation d'un nom propre est un acte privé, ce n'est pas le cas des noms communs admis collectivement: «Quoi? – interroge Socrate – Prenons un exemple quelconque, par exemple ce qu'on appelle présentement un “homme”; si moi, je le dénomme “cheval”, le même être aura comme nom public, “homme”, et comme nom privé, “cheval”?» (385a). Comme l'a remarqué Gérard Genette, Socrate ignore ici la nécessité du consensus social et Hermogène oublie de la lui rappeler.¹⁹ Mais c'est bien la confusion entre noms propres (choisis individuellement) et noms communs (admis collectivement) qui facilite cette omission. Dès lors, entre noms propres et noms communs, les effets de la confusion seront, dans le *Cratyle*, permanents. Fils d'un père dont le nom évoque le «cheval» et la «victoire» (*Hipponikos*), Hermogène devrait prendre garde à la démonstration qui vient d'introduire subrepticement – comme souvent chez Platon – l'idée (très mythologique) d'un homme-cheval.

Après avoir fait admettre à Hermogène qu'il n'est ni vrai que «tout soit similaire pour tout le monde en même temps et toujours, ni vrai non plus que chacun des êtres existe d'une façon particulière pour chacun» (386d), Socrate avance l'idée, fondamentale pour sa conclusion, que les êtres ont «une réalité stable qui leur appartient et qui n'est pas relative à ceux qui la considèrent»

(386e). La voie est ouverte à une ontologie des choses. La réalité stable des objets admise, Socrate peut assimiler le nom à un instrument qui doit être approprié à sa fonction et à son objet. Comme il y a un fabricant de navettes qui conçoit différents types de navettes pour différents types de tissages, il doit y avoir un fabricant de noms – le *nomothète* – capable «en regardant vers le nom existant par nature pour chaque chose de transposer sa forme en lettres et en syllabes» (390e.). Et une fois encore, Socrate va assimiler formation des mots communs et dation des noms propres pour reconnaître que «l'institution des noms n'est pas une petite affaire» (390d6). Hermogène est d'accord mais demande à mieux comprendre ce que peut être «la rectitude naturelle des noms». Faute de connaître à ce propos l'enseignement de Protagoras, Socrate propose – on l'a vu – de s'en remettre à Homère : «c'est auprès d'Homère et des poètes qu'il faut t'instruire». Un peu surpris, Hermogène se demande en quel endroit Homère parle de cela (391d).

Homère nomothète

Socrate en est convaincu, Homère est un témoin d'exception. L'attention est d'abord portée sur les exemples de double dénomination, quand le poète indique, pour un même oiseau ou un même lieu, le nom donné par les dieux et celui donné par les hommes. Les exemples, rapidement traités, servent à postuler que les dieux savent, mieux que les hommes, attribuer des noms. Voilà introduite l'idée si peu homérique de noms nommant mieux que d'autres. Socrate poursuit en descendant dans l'échelle des compétences et en prenant l'exemple du fils d'Hector que les femmes nomment «Scamandrios» et les hommes «Astyanax». N'est-il pas évident que le nom donné par les hommes est plus convenable «puisqu'Homère considérait les Troyens plus sages que leurs femmes»? (392d3). Hermogène convient aussi de ce nouveau postulat. Le nom «Scamandrios» renvoie au fleuve qui traverse et protège Troie; «Astyanax», qui signifie «Souverain de la ville»,²⁰ renvoie à Hector, ce souverain «seul à protéger Ilion et ses longs murs». ²¹ Pourquoi un nom vaut-il mieux que l'autre, Socrate ne le dit pas, mais la primauté conférée au nom d'«Astyanax» lui permet de rappeler l'usage héroïque de dénommer les fils d'après les pères et d'introduire l'idée d'une synonymie des noms propres. Les noms d'Hector et d'Astyanax se répondent : «Astyanax» est «souverain de cette ville» que son père «protège» (392e).

Mais Socrate franchit un nouveau pas en insinuant que le poète de l'*Iliade* a forgé lui-même ces noms : «n'est-ce pas Homère en personne qui a posé le

nom d'Hector?» (393a). Nous voilà au cœur de la manipulation platonicienne qui postule un Homère œuvrant à inventer des noms parfaits pour ses héros et qui omet de reconnaître l'art d'une variation poétique sur les potentialités suggestive de la polysémie des noms.

Il était évident pour les Grecs anciens que les héros de l'*Iliade* et de l'*Odyssee* étaient des personnages historiques et non des êtres fictionnels. Hérodote et Thucydide ne contestent ni l'un ni l'autre l'historicité de la guerre de Troie et de ses acteurs. Platon lui-même admet à plusieurs reprises, dans la *République*, dans le *Phèdre*, dans les *Lois*, l'existence historique des héros de la guerre de Troie.²² Pour un Grec ancien, si la question des noms des dieux et des créatures mythologiques restait ouverte,²³ les noms des principaux héros homériques ne pouvaient être eux le résultat d'une invention poétique (ce qui n'empêchait pas la reconnaissance d'un travail poétique à partir des anthroponymes héroïques). Comment Socrate justifie-t-il alors sa position inattendue? L'explication est assez simple, elle ne nie pas l'historicité des héros, mais rend compte du besoin de nommer en grec les héros troyens; un exercice de traduction donc: «C'est qu'à mon avis le nom *Hector* a quelque chose de similaire à *Astyanax* et que ces noms ont l'air grec» (393a). Voilà qui permet de reconnaître Homère comme le fabricant de ces deux noms et de le placer dans la position d'un *nomothète* forgeant des noms propres mais aussi communs.

Il faut alors redoubler de méfiance d'autant plus que Socrate poursuit son argumentation en avançant, une fois n'est pas coutume, des étymologies fiables: «En effet, commente-t-il, «*anax*» et «*hektor*» signifient à peu près la même chose: ce sont tous deux des noms de rois; ce dont on est le «souverain» («*anax*»), on en est aussi le «défenseur» («*hektor*»); car il est évident qu'on en est maître, qu'on le possède et le tient («*ekhei*») [...] Je crois toucher comme une trace de l'opinion d'Homère sur la rectitude des noms» (393a-b).²⁴

Socrate semble d'autant plus convaincant que l'*Iliade* elle-même exploite ces rapprochements et qu'elle offre, par ailleurs, plusieurs exemples de correspondances des noms de pères et de fils. Mais ne nous y trompons pas, la synonymie de ces noms propres est loin d'avoir le même sens pour Socrate que pour Homère, qui ne parle nulle part de «rectitude des noms». Alors que la discussion est clairement engagée sur les noms propres, Socrate revient brutalement à l'exemple des noms communs, pour parler cette fois des rejets des animaux qui perpétuent la même espèce: «à mon avis, on est fondé

à appeler “lion” le petit du lion, et “cheval” le petit du cheval» (393c). Et d’ajouter: «Je ne parle aucunement du cas où il naît d’un cheval autre chose qu’un cheval, une sorte de monstre (*teras*); je parle du rejeton de l’espèce. Si, à l’encontre de la nature, un cheval engendrait ce qui naît naturellement d’un taureau, il ne faudrait pas l’appeler “poulain”, mais “veau”; et, à mon avis, si ce n’est pas le rejeton d’un homme qui naît d’un homme, il ne faut pas l’appeler “homme”; et il en va de même pour les arbres et tout le reste. N’es-tu pas d’accord?» (393d). Hermogène devrait prendre garde à cette démonstration. Comme son père, il est bien un homme, même si son nom propre le dit descendant d’un dieu. Il peut s’appeler Hermogène sans que cela ne remette en question sa nature humaine.

Mais Socrate brouille les données d’un constat trop évident. Pour lui, les noms d’«Astyanax» et d’«Hector» ont la valeur de noms communs synonymes renvoyant à un même ensemble: la classe des rois. Les rois, suppose-t-il, naissent nécessairement des rois et leurs noms propres doivent être synonymes puisqu’ils signifient leur nature commune. Mais la poésie homérique ne postule rien de cela. Le fils d’Hector n’a pas été nommé «Astyanax» parce qu’il était roi comme son père, mais avec l’espoir qu’il le devienne. La valeur propitiatoire d’un nom propre peut se vérifier ou non, cela n’invalide pas la fonction du nom en tant que tel. Astyanax ne sera jamais roi de Troie, il n’en est pas pour autant une créature «monstrueuse» comme le serait un veau né d’un cheval!

Socrate a oublié l’exemple d’Astyanax quand il reconnaît plus loin cette valeur propitiatoire des noms propres et il y voit une limite à son enquête: «Or les noms donnés aux héros et aux hommes pourraient peut-être nous induire en erreur; car beaucoup d’entre eux ont une forme héréditaire, parfois sans aucune convenance [...] et beaucoup sont comme l’expression d’un souhait, par exemple “Eutychidès”» (397b). L’exemple est bien trouvé puisqu’on ne saurait s’en remettre évidemment à la «*tukhê*», à la «chance», pour confirmer une théorie de la juste dénomination. «Bien chanceux» ne pourra être «bien chanceux» que par «chance». Homère est finalement un nomothète de fortune.

La réponse à la question d’Hermogène

Si le destin est changeant, l’exactitude de la dénomination des anthronymes ne peut donc être que relative. Goldschmidt a parlé ici d’un «premier échec de la thèse naturaliste».²⁵ Mieux vaut alors, conclut Socrate, porter l’en-

quête sur la dénomination des réalités permanentes et stables (397c) et examiner les critères pris en compte par les premiers hommes pour fixer les noms de ces réalités immuables : « dieu », « démon », « amour ». Chaque terme est alors l'occasion d'une variation étymologique qui joue à démontrer l'adéquation du nom à la chose. Hermogène invite à poursuivre en examinant le nom des dieux (400d). Des vrais noms des dieux, Socrate reconnaît ne rien savoir. Mais l'enquête pourrait gagner à aborder les noms donnés par les hommes, et non plus par Homère,²⁶ à ces puissances inaltérables. Plusieurs noms divins sont passés en revue et la démonstration terminée quand Hermogène rappelle à Socrate son souci premier : « Mais encore une question sur Hermès, puisque Cratyle nie que je sois Hermogène. Essayons d'examiner la signification du nom d'Hermès pour savoir si cet homme a raison » (407e). C'est pour Hermogène la dernière chance de vérifier qu'il n'usurpe pas l'identité et le nom d'un autre.

Socrate répond aussitôt : « Interprète, messenger, adroit voleur, trompeur en paroles, habile commerçant, toute l'activité d'Hermès se rattache au pouvoir du discours » (408a). Jouant sur les mots, Socrate rappelle que « parler » se dit « *eirein* » et « inventa » « *emêsato* » : « *Eireinemêsato* » (« inventa le parler ») aurait ensuite donné « Hermès », nom correct pour nommer le dieu inventeur du parler et habile orateur entre tous. Il n'échappe pas au lecteur que Socrate s'est imposé depuis un moment déjà comme un habile « herméneute » des noms propres. C'est lui qui tient d'Hermès. Voilà Hermogène bien placé pour déduire la conclusion redoutée. « Hermogène » n'est vraiment pas son nom : « Par Zeus, Cratyle a donc bien raison, semble-t-il, de prétendre que je ne suis pas Hermogène, car en fait de discours, je me sens peu de ressources » (408b). C'est toute la première partie du *Cratyle* qui prouve la pertinence de ce constat. Hermogène en paie le prix fort, lui qui vient de perdre son nom que Socrate a resémantisé pour faire entendre, comme l'avait suggéré Cratyle, qu'Hermogène ne saurait être Hermogène. Et cela sera encore confirmé plus avant dans le débat.²⁷ L'inspiration linguistique de Socrate pourrait bien être aussi dangereuse que ces puissances de l'*Odyssée* qui font oublier au héros son identité ou qui la lui confisquent.

NOTES

1 Evoquons les propositions de Rudolf Wachter pour expliquer les noms de Charaxos et Larichos dans le *Poème des frères* de Sappho ; la discussion n'est plus accessible *on line* mais elle est évoquée par J. Lidov, «Songs for Sailors and Lovers», in A. Bierl & A. Lardinois (eds.), *The newest Sappho*, Leiden, Brill, 2016, p. 86. Ces pages s'inscrivent dans une recherche de plus grande ampleur sur la mémoire et l'invention des noms propres dans la poésie homérique. Pour des raisons d'espace, la bibliographie a été réduite au minimum. La version longue de cette réflexion sera plus documentée.

2 Lewis Carroll, *Alice's adventures in Wonderland and Through the looking-glass*, edited with an introduction by P. Hunt, New York, Oxford University Press, 2009, pp. 155-56.

3 L. Carroll, *op. cit.* (n. 2), p. 186.

4 J. S. Mill, *Système de logique déductive et inductive*, Paris, Alcan, 1896 ; S. Kripke, *La logique des noms propres*, Paris, Minuit, 1982. Développant ou discutant les thèses de Mill et Kripke, la bibliographie est sans fin ; citons

seulement F. Récanati, «La sémantique des noms propres : remarques sur la notion de "désignateur rigide"», in *Langue française*, 57, 1983, pp. 106-118.

5 Par exemple, les dérivés de noms ethniques, de toponymes ou de noms étrangers.

6 Une bonne introduction au problème des anthroponymes homériques est offerte par P. Wathélet, *Dictionnaire des Troyens de l'Iliade*, Liège, Université de Liège, 1988, I, p. 35 et ss. Voir aussi D. Bouvier, *Le sceptre et la lyre*, Grenoble, Millon, 2002, pp. 357-414.

7 Le plus souvent, il s'agit de noms composés de deux lexèmes empruntés à la langue commune.

8 Sur Platon «faiseur de tragédies» et sur Hermogène bien ou mal nommé, voir les pages que M. Année consacre au *Cratyle* et à l'efficacité du langage propre dans son travail monumental *Tyrtée et Kallinos. La diction des anciens chants parénétiques (édition, traduction et interprétation)*, Paris, Garnier, 2017, pp. 311-332.

9 Pour les citations du *Cratyle*, je reprends en règle générale la traduction de Catherine Dalimier

(Platon, *Cratyle*, Paris, Flammarion, 1988). J'ai utilisé l'indispensable commentaire de Francesco Ademollo, *The Cratylus of Plato*, Cambridge, 2011.

10 F. Ademollo, *op. cit.* (n. 9), p. 29 propose une interprétation similaire.

11 W. Burkert, «La genèse des choses et des mots. Le papyrus de Derveni entre Anaxagore et Cratyle», in *Les Etudes Philosophiques*, 4, 1970, pp. 443-55, notamment p. 454.

12 Dans le même sens, M. Salvatore, *Il nome, la persona. Saggio sull'etimologia antica*, Genova, Università di Genova, 1987, p. 53 observe à propos des anthroponymes homériques : «il nome è uno strumento per conoscere, per spiegare gli avvenimenti dell'esistenza della persona». Salvatore tend, par ailleurs, à distinguer les conceptions du nom propre dans la poésie épique et dans la poésie tragique.

13 Pour l'actualisation de ces étymologies dans l'*Iliade*, voir Bouvier, *op. cit.* (n. 6), pp. 385-388 et 432-433.

14 Voir ici M. Sulzberger, «ONOMA ΕΠΙΩΝΥΜΟΝ», in *Revue des Etudes Grecques*, 39, pp. 381-447, notamment p. 385 qui cite : schol. A

Il. IX 562; schol. *Od.* IV 326 et 630; Eust. *Il.* IX 145 [742 47-49 van der Valk]; IX 563 [45-48]. On se méfiait cependant de la perspective évolutionniste, p. 422 ss.

15 M. Sulzberger, *art. cit.* (n. 14), p. 401. À ce propos, Sulzberger cite aussi le témoignage de Proclus in *Cratylum*, 47.88: «Les noms attribués aux enfants par leurs pères ont le but de commémorer quelque chose ou quelque'un ou bien d'exprimer un espoir ou quelque chose de semblable».

16 Mais c'est bien sûr aux thèses sur la rectitude des mots et du langage

d'un Prodicos ou d'un Protagoras qu'il pense, sinon à Démocrite.

17 Voir Diogène Laërce, III 4; M.-M. Mactoux, «Regards sur la proclamation de l'affranchissement au théâtre à Athènes», in *La fin du statut servile? Affranchissement, libération, abolition*, Besançon, Presses Universitaires de Franche-Comté, 2008, pp. 437-451.

18 L. Carroll, *op. cit.* (n. 2), p. 190.

19 G. Genette, *Mimologiques: voyage en Cratylie*, Paris, Éditions du Seuil, 1976, p. 13.

20 P. Whatelet, *op. cit.* (n. 6), p. 346 et ss.

21 *Illiade*, XXII 507 et VI 403.

22 Platon, *République*, 586 b-c; *Phèdre*, 243 a; *Lois*, 681d.

23 Voir Hérodote, II 53.

24 Cf. *Illiade*, VI 478, où le poète suggère une autre étymologie.

25 V. Goldschmidt, *Essai sur le Cratyle*, Paris, Vrin, 1940, p. 140.

26 Cf. Hérodote, II 53.

27 Voir ici la discussion en 429c.

OPPIDVM

Entre incertitude linguistique et confusion sémantique

Michel TARPIN
Université Grenoble Alpes

Il est traditionnel de désigner par leur nom latin ou grec des concepts ou des faits antiques que l'on pense avoir bien identifiés. On ne saurait nier la commodité de cette coutume, qui limite par ailleurs les difficultés de traduction entre langues modernes. Cependant l'usage du lexique institutionnel latin ou grec n'a de sens que si l'on peut donner une définition assurée des mots utilisés. Lorsque ce n'est pas le cas, une alternative consiste à donner un sens conventionnel moderne aux mots antiques. Cela peut fonctionner dès lors que la convention est largement admise. Cette deuxième solution n'est cependant qu'un pis aller, et l'expérience montre que bien souvent l'évolution de la recherche remet en question cette convention.

L'archéologie récente a ainsi mis à mal l'édifice de la «civilisation des *oppida*», dont V. Salač a reconstruit l'histoire et a démontré l'arbitraire.¹ Les études toujours plus nombreuses sur les «villes ouvertes» – que seuls les archéologues les plus audacieux osent désigner du nom d'*oppida*² – remettent en question une définition qui a longtemps paru évidente. Tellement évidente que les spécialistes en étaient venus à batailler pour poser les critères d'identification d'un «vrai» *oppidum* celtique au sein des villes fortifiées d'Europe du nord.

Or, en ce qui concerne la notion d'*oppidum*, il faut rappeler que, des trois approches nécessaires à l'application d'un mot antique à une réalité archéologique – l'analyse linguistique, l'étude critique des textes et la cohérence formelle des vestiges –, la troisième fonctionne de moins en moins bien et les deux premières ont été largement négligées. On ne saurait en effet considérer qu'une lecture au premier degré de la *Guerre des Gaules* soit une analyse littéraire critique!

Il est pourtant aisé de montrer que les textes institutionnels désignent comme *oppidum* la ville d'une communauté politique reconnue comme telle, relevant du droit romain, des droits pérégrins internes à l'empire, ou même du statut de cité libre et amie.³ Dans un très célèbre passage, Cicéron (*Rep.*, 1, 25[= 39]) explique l'invention de l'*urbs* ou *oppidum* (les deux mots sont ici synonymes) par le besoin des hommes de se réunir en peuple, c'est à dire, un *coetus multitudinis iuris consensu et utilitatis communione sociatus*. L'*oppidum* est donc intimement lié à la notion de *populus*, qui se distingue elle-même d'un rassemblement humain purement conjoncturel.⁴ Or, l'*oppidum*, dit-il, est un espace *saepitus*, habité et organisé, avec des temples et des espaces publics.⁵ *Saepire* n'implique aucunement un rempart mais plutôt un encerclement. Dans la loi d'Urso, qui fait de l'*oppidum* le centre urbain de la colonie, les *fines oppidi* sont fixées par le seul tracé de l'araire.⁶ En outre, Cicéron rappelle l'importance de la *lustratio* – qui suppose un encerclement virtuel – pour le cens du *populus*, pour la *deductio* d'une colonie et pour la formation de l'armée.⁷ A chaque fois, la *lustratio* est constitutive de la communauté concernée.

Le rempart, en soi, n'est donc pas nécessaire à la définition de l'*oppidum* comme « capitale » d'un peuple, capitale qu'il convient de prendre ou détruire pour assurer la soumission de ce peuple. Comme le précise Lucain (*BC*, 4, 224-227) : *nulli uallarent oppida muri, (...) si bene libertas umquam pro pace daretur*. La nuance entre *saepire* et *uallare* est significative.⁸

Reste la question du mot et de son origine. Varron ne donne que l'étymologie fantaisiste fondée sur *ops* et sur *opus*.⁹ Le texte de Festus est perdu pour ce mot et l'abrégé de Paul ne transmet que cette même étymologie, qui ne semble pas avoir convaincu Cicéron, dont la définition est perdue...¹⁰ Dans le trop célèbre passage de *Ling.*, 5, 32, 143, Varron se borne à relever que de nombreux *oppida* du Latium ont été fondés selon le rite étrusque (selon la mode de l'époque, dit-il). Il précise que Naevius désignait de ce nom les *carceres* du cirque, ce qu'il explique, de manière sans doute anachronique, par la présence de tours et de merlons sur les *carceres*.¹¹

Du point de vue des modernes, la signification originelle du mot reste discutée, et l'étymologie peu certaine, peut-être de type **op-pedó*. M. de Vaan rappelle que « rien ne vient soutenir l'idée d'un rapport avec une place forte ». ¹² Les parents qu'il propose pour le second membre du mot, proche du grec *πέδον* évoquent le sol (**pedom*), le pas (avec un verbe **ped-ó*) ou l'empreinte. Il adopte alors pour le préfixe *op-* le sens d'opposition de *ob*

et propose de comprendre **op-pedo-* comme «what is in front of the feet, obstructing the way». Cette lecture permet de concilier l'étymologie et la notion d'enceinte, en faisant de l'*oppidum* ce qui empêche d'avancer. Mais les nombreux verbes construits sur le préfixe *ob-* donnent à celui-ci une gamme de nuances très importante.¹³

A. Walde cherchait une interprétation compatible avec la notion d'enceinte, qui lui semblait s'imposer *a priori*, mais relevait cependant la parenté avec le grec πῆδον,¹⁴ qui désigne le sol.¹⁵ Autrement dit, l'interprétation que l'on peut donner à un sens initial d'*oppidum* dépend du choix que l'on fait entre le sens de «pas» ou de «sol». Mais cela dépend aussi de l'usage que l'on fait du passage de Naevius: si l'on considère les *carceres* comme des barrières, le parallèle avec la ville porte évidemment sur le mur; si l'on choisit d'identifier les *carceres* comme des enclos ou des stalles, c'est la notion d'encerclement qui prend le dessus, comme chez Cicéron.

Au bilan, il apparaît que les incertitudes étymologiques ne semblent pouvoir être résolues que par le recours à l'interprétation *a priori* du mot, dont la formation est sans doute très ancienne, et peut-être même antérieure à la formation des grandes villes fortifiées. En revanche, on doit suivre M. de Vaan lorsqu'il relève que rien ne permet d'identifier une notion de rempart ou de fortification dans les étymologies possibles du mot *oppidum*. En revanche, la construction **op-pedo-* «qui empêche le pas» reste compatible avec l'encerclement. Elle reste cependant sans doute insuffisante à expliquer comment s'est construit le mot qui a permis de désigner le lieu d'établissement d'une communauté, car on ne saurait restreindre la ville au fait qu'elle entrave, de fait, la circulation. Mais, malgré ses incertitudes, la linguistique permet ici de cerner le champ sémantique au sein duquel il conviendra de reprendre l'analyse textuelle, hors des typologies arbitraires.

NOTES

1 Salač, V., Les oppida et les processus d'urbanisation en Europe centrale, in S. Sievers, M. Schönfelder (Hg.), *Die Frage der Protourbanisation in der Eisenzeit / La question de la proto-urbanisation à l'âge du Fer*, Bonn,

2012, p. 319-345. Cf. déjà Ch. Goudineau, in *Histoire de la France urbaine*, I, Paris, 1980, p. 67 et 152.

2 Par exemple pour Manching: Sievers, S., Wendling, H., Manching – A Celtic oppidum between Rescue Excavation and

Research, in Cl. von Carnap-Bornheim (éd.), *Quo vadis? Status and Future Perspectives of Long-Term Excavations in Europe*, Neumünster/Hamburg, 2014, p. 138.

3 Cf. par exemple: *Lex municipii Tarentini*, c. I,

II. 26-31 ; II. 32-35 ; *Lex coloniae Genetivae*, § 75-76 ; *Lex Irnitana*, § 62, etc. *Lex de Termessibus*, II, 7-8 ; 22-29.

4 Cicéron fournit ici une très rare définition de l'*oppidum*, qui est certes philosophique, mais qui tente de lier la réalité institutionnelle à une histoire sociale reconstituée.

5 Cic., *Rep.*, I, 26, 41 : *Hi coetus [hominum] igitur hac de qua exposui causa instituti, sedem primum certo loco domiciliorum causa constituerunt quam cum locis manumque saepissent, eius modi coniunctionem tectorum oppidum uel urbem appellauerunt.*

6 *Lex coloniae Genetivae*, LXXIII.2-4 : *Ne quis intra fines oppidi coloni(iae)ue, qua aratro / circumductum erit, hominem mortuom / inferto neue ibi humato neue urito (...).* Le copulatif -ue est certainement une erreur, vue par Crawford, *Roman statutes*, p. 403, *Ibid.*, p. 438. Cf. la formule correcte, *oppidum coloni(iae)*, LXXV.17 ; LXXVI.25 ; Id., XCVIII.37-38 ; *Ibid.*, p. 408 : *quae aquae publicae in oppido coloni(iae) Gen(etivae) / adducentur (...).*

7 Cic., *Diu.*, I, 47, 102 : *Itemque in lustranda colonia ab eo qui eam deduceret, et cum imperator exercitum, censor populum lustraret, bonis nominibus qui hostias ducerent eligebantur.*

8 Le rôle des remparts protohistoriques a été sérieusement discuté ces dernières années. Par exemple : Moret, P., *The purpose of Gallic oppida ramparts* : A reappraisal, in A. Ballmer, M. Fernández-Götz, D. P. Mielke (éd.) : *Understanding ancient fortifications between regionality and connectivity*, Oxford – Philadelphia, 2018, p. 171-180 ; Krausz, S., *Des fortifications celtiques ou comment les Gaulois se sont-ils défendus contre les Romains ?*, in *Mesa redonda sobre la guerra*, Ausonius-Casa Velasquez de Madrid avril 2008, *Salduie* 8, Zaragoza, 2009, p. 217-224 ; etc.

9 Varro, *Ling.*, V, 32, 141 : *Et oppidum ab opi dictum, quod munitur opis causa ubi sint, et quod opus est ad uitam gerendam.*

10 Paul. Fest., p. 201 L., 184 M., 205 Th. : *'Oppidum' ab ope dicitur, quod eius rei causa moenia sint constituta.* Mais (*Ibid.*, p. 222 L., 202 M., 242 Th.) : *Oppidorum originem optime refert*

Cicero lib. I de gloria, eamque appellationem usurpatione[m] appellatam esse existimat, quod opem darent, adiciens «ut (...) imitetur ineptias Stoicorum». L'étymologie est reprise par Pomponius, *Dig.*, 50, 16, 239, 7.

11 Varro, *Ling.*, V, 32, 153 : *In circo primo unde mittuntur equi, nunc dicuntur carceres, Naeuius oppidum appellat. Carceres dicti, quod coercentur equi, ne inde exeant antequam magistratus signum misit. Quod ad muri speciem pinnis turribusque carceres olim fuerunt, scripsit poeta : Dictator ubi currum insidit, peruehitur usque ad oppidum.*

12 M. de Vaan, *Etymological Dictionary of Latin and the other Italic Languages*, online, <https://brill.com/view/title/12612>, s. v.

13 M. de Vaan propose comme traductions principales «towards,» «in front of,» «with regard to,» «because of».

14 Walde, A., Hofmann J. B., *Lateinisches etymologisches Wörterbuch*, II, 1954², p. 214-215.

15 Il fondait sur ce sens l'interprétation de l'adverbe *oppido*, déjà présent chez Plaute, en **ob-pedom*, «bei der Grundfläche».

ORACVLVM

Paolo POCETTI

Università degli Studi di Roma «Tor Vergata»

Au mot *oraculum* Emile Benveniste avait consacré une note parue en 1948,¹ dont les conclusions ont été retenues dans la dernière édition du *Dictionnaire Etymologique* de Ernout/Meillet.² La note de Benveniste a été ré-imprimée dans deux ouvrages différents: l'un, édité par K. Strunk, consacré aux parcours exemplaires de la grammaire latine;³ l'autre, un recueil (récemment paru)⁴ des articles qui n'ont pas été repris dans les deux ouvrages majeurs du même auteur, le *Vocabulaire des institutions indo-européennes* et les *Problèmes de linguistique générale*.

Le point de départ d'E. Benveniste est l'explication des deux significations du mot latin, qui indique à la fois l'endroit où l'on fait une requête oraculaire et la réponse ou le contenu de l'oracle lui-même. E. Benveniste admet que seule la première signification est cohérente avec celle d'autres mots qui partagent le même morphème de dérivation, notamment *-c(u)lum* < *-*tlo*. En effet ce suffixe a valeur «médiative ou instrumentale», d'après la définition de G. Serbat,⁵ en latin et dans d'autres langues italiques, se retrouve dans de nombreuses formations nominales qui indiquent l'endroit ou le moyen qui servent à l'accomplissement de l'action indiquée par le prédicat sous-jacent, comme par ex. *cenaculum*, *cubiculum*, *auguraculum*, osque **sakaraklúm**, ombrien **pihaklu**, etc.⁶

Quant à la seconde signification, c'est-à-dire la réponse de l'oracle, qui coïncide avec celle du mot *responsum*, E. Benveniste estime qu'il s'agit d'un développement secondaire, en tant que calque du mot grec χρηστήριον qui «désigne spécifiquement le lieu de l'oracle, mais très tôt [...] s'applique aussi à la réponse».⁷ La superposition des valeurs d'*oraculum* à celles de χρηστήριον aurait pu être facilitée, selon Benveniste, par la correspondance entre certaines fonctions des suffixes grec *-τήριον* et latin *-c(u)lum* < *-*tlo-*. En effet, les deux morphèmes, bâtis sur des bases verbales, peuvent servir à la formation des noms qui indiquent l'instrument, l'outil (ex. *ποτήριον* ~ *poculum*)

autant que l'endroit où se déroule une action (ex. ἀκροατήριον, δευπητήριον ~ *cubiculum*, *cenaculum*).⁸ En fait une distinction nette entre l'endroit et le moyen d'accomplissement d'une action est souvent difficile à saisir. Comme l'a montré G. Serbat dans les réalisations des suffixes «médiatifs» du latin, le «lieu» et le «moyen» jouent un rôle tout à fait principal.⁹

Et pourtant *oraculum* ne s'est superposé que partiellement au champ sémantique de χρηστήριον, parce qu'une troisième signification du mot grec est absente dans *oraculum*, à savoir la désignation de «la victime offerte en sacrifice avant la consultation de l'oracle»,¹⁰ ce qui ouvre une autre perspective quant au moyen d'accéder à l'oracle, c'est-à-dire une offrande sacrificielle. On pourrait toutefois objecter que cette signification n'a pas été prise en compte en latin parce que le sacrifice d'animaux n'était pas requis dans les pratiques oraculaires des Romains.

Quant à χρηστήριον, comme l'a remarqué G. Redard, son élargissement sémantique vers le sens de *responsum* a été favorisé par la valeur spécifique du verbe sous-jacent qui, à la diathèse active, signifie spécifiquement «donner une réponse oraculaire», se distinguant de la signification «consulter un oracle», à la diathèse moyenne.¹¹ Ainsi χρηστήριον pouvait concurrencer un autre dérivé du même verbe, à savoir χρησμός, qui se réfère spécifiquement au *responsum*. Mais une telle constellation sémantico-lexicale, axée autour de la famille du verbe χράω, ne se reproduit pas en latin.

Quoi qu'il en soit, le calque sémantique d'*oraculum*, allégué par Benveniste, doit remonter à l'époque pré-littéraire, car les deux significations, notamment le lieu de l'oracle et la réponse de l'oracle, sont déjà présentes dès le début de la littérature latine : l'une, se référant à l'endroit de la consultation, se retrouve chez Ennius (*Trag.*, 38: *ibi ex oraclo voce divina edidit Apollo*), l'autre, indiquant le *responsum*, figure chez Plaute (*Men.*, 841: *voce Apollo mihi ex oraclo imperat*). On remarquera que dans les deux occurrences le mot se présente dans la même construction syntaxique indiquant la provenance (*ex oraclo*).

Pour appuyer une telle conclusion E. Benveniste fait appel «à l'histoire même des oracles romains. On sait que la religion romaine primitive ignorait les oracles et qu'il ne s'en est institué en Italie – tard et peu – que sous l'influence et à l'imitation des oracles grecs».¹²

Benveniste ne fournit aucune donnée ou référence bibliographique en faveur de cette thèse. Or, le tableau historique qu'il trace demeure tout à fait

contestable. Dans l'Antiquité les oracles s'inscrivent dans les pratiques de la divination qui sont très répandues et presque universelles, parce qu'elles reflètent l'aspiration de chaque individu à connaître l'avenir. De son côté, la divination repose sur des systèmes sémiologiques multiples et complexes, qui se distribuent différemment d'une communauté ou d'une culture à l'autre. Chaque communauté a privilégié certaines pratiques de divination l'adaptant à son milieu culturel et l'insérant dans une discipline sémiologique et dans un ordre social reconnu.

Les systèmes sémiologiques de la divination se composent tantôt de signes appartenant à la langue, au niveau de l'écriture ou de l'oralité, tantôt de signes extérieurs à la langue, tels que des phénomènes naturels comme, par exemple, le vol des oiseaux, la foudre, le bruissement des feuilles des arbres, la force et le bruit de l'eau qui tombe, le tirage au sort d'objets conventionnels, etc.¹³

Ces divers systèmes se croisent souvent dans un même lieu oraculaire. C'est le cas, par exemple, du célèbre et ancien oracle de Dodone, en Grèce, dont la pluralité des composantes utilisées pour la mantique oraculaire (le grand chêne, la forêt, le cours d'eau, le vol des colombes, le tirage au sort) est résumée de manière efficace dans le commentaire de Servius à l'Enéide.¹⁴ Mais la quantité extraordinaire de lamelles inscrites retrouvées en fouille dans ce sanctuaire oraculaire,¹⁵ contenant en majeure partie les interrogations posées par les consultants mais aussi, parfois, les réponses elles-mêmes rendues par l'oracle,¹⁶ révèle que la communication langagière était à la base des pratiques tant de la consultation que de la réponse. En outre, les témoignages épigraphiques nous montrent que l'oralité et l'écriture étaient impliquées au même titre dans les pratiques oraculaires. Ce détail est convergent avec la description faite par Virgile de l'oracle de la Sibylle à Cumes, pour lequel Hélénius conseille à Enée d'éviter une réponse écrite et de faire uniquement confiance à l'oralité.¹⁷ Les auteurs latins insistent sur la formulation orale, signalée par le mot indiquant la voix (*vox*), surtout à propos de la mantique apollinienne.¹⁸

Quant à l'Italie préromaine, on dispose de plusieurs témoignages de sanctuaires oraculaires, dont l'origine précède le seuil de l'histoire. Comme l'observe J. Champeaux «les oracles de l'Italie sont nombreux, plus nombreux, peut-être, qu'un jugement préconçu, ébloui par l'éclat incomparable des grands oracles panhelléniques, ne tendrait à le croire. A défaut de la qualité, du rayonnement international de leurs homologues grecs, les oracles italiens ont au moins pour eux la quantité».¹⁹

L'antiquité d'un certain nombre d'oracles italiques nous est confirmée par la tradition littéraire, comme, par exemple, celui de Fortuna à Préneste, sur lequel on est renseigné par Cicéron,²⁰ celui de Faunus et celui de Cumes, devenus célèbres grâce à l'Enéide,²¹ celui de Padoue, en pays vénète, mentionné chez Suétone,²² etc. En outre, des documents épigraphiques, tant en latin qu'en langues pré-romaines, plaident en faveur de l'antiquité et de la diffusion des pratiques de la divination dans l'Italie préromaine indépendamment de l'influence grecque.²³ Tout comme en Grèce, on constate sur le sol italien différents systèmes de fonctionnement des oracles, ce qui semble exclure le rayonnement d'une pluralité de pratiques grecques de divination dans des sites indigènes éloignés des réseaux de communication. Sans aucun doute, dans certains sites, en particulier de Grande Grèce, des pratiques oraculaires ont été associées secondairement à des figures de la religion grecque. C'est le cas, par exemple, de Cumes, où les grandes divinités helléniques, comme Apollon et Héra, se sont superposées à une tradition de mantique locale (pré-hellénique), liée à la prétendue voie d'accès aux Enfers.²⁴

L'existence d'un vocabulaire italique, autonome vis-à-vis du grec et du latin, concernant la voix oraculaire et le siège ou le dieu qui la rend nous est prouvée par des documents épigraphiques récemment acquis. En particulier, deux inscriptions en langues différentes, provenant de sites voisins, en pays vestin, au cœur de l'Italie centrale, se révèlent intéressantes à cet égard : l'une en langue sabellique,²⁵ l'autre en langue vénète. Le texte en langue sabellique (*T. Vetis C. F(a)t(u)c(e) t. p.*) énonce l'emplacement d'un *thesaurus* indiqué par le sigle *T. P.* (à résoudre en latin *thesaurum posuit* ou en langue indigène **thesavrúm prúffed**) de la part d'un individu (*T. Vetis C.*) en relation avec le mot *F(a)t(u)c(e)*.²⁶

Le mot *Fatuculus* est connu par le commentaire de Servius (*ad Aen.*, VII, 47) qui le mentionne comme divinité (*quidam deus est Fatuclus*) et le présente comme équivalent de *Faunus* et *Fatuus* (*idem Faunus, idem Fatuus, idem Fatuclus*).²⁷ Leur dénominateur commun est la fonction prophétique (*idem Fauni dicti sunt Faunus et Fauna a vaticinando, id est fando*), dont l'origine (correcte aux yeux des Modernes) remonte au verbe *fāri*. *Fatuus*, de son côté, est connu comme théonyme par l'épigraphie osque (**fatuveís, fātoFe**), fait l'objet d'un culte, vraisemblablement lié à la prédiction de l'avenir, comme le souligne encore Servius (*Faunos etiam Fatuos dicunt, quod per stuporem divina pronuntiant*).²⁸

Le commentaire de Servius se borne à présenter *Fatuculus* et *Fatuus* comme des dénominations équivalentes et interchangeables de divinités liées à la prophétie. Or l'inscription en langue sabellique est susceptible d'élargir l'éventail des valeurs de *Fatuculus* parce que la terminaison de *F(a)tucle* peut être interprétée soit comme un datif (du type ombrien *pople*, *iuvie*) soit comme un locatif (du type ombrien *kumnakle*, *kumne*). Le datif, indiquant le bénéficiaire, ne pourrait s'identifier qu'avec le nom de la divinité ou de son sanctuaire (ou les deux à la fois, comme il arrive souvent dans les inscriptions), alors que le locatif n'admet que la référence au site. F. Bader avait déjà reconnu dans *Fatuculus* un dérivé en *-k()lo- < -tlo-*, sur la même base que *Fatuus*, formé par un élargissement en *-tu-* ou *-to-*, de la racine **b^heh₂-* commune à la famille lexicale du verbe latin *fāri*.

L'autre texte, en langue vénète, provenant de la même région et dont l'interprétation est moins claire, contient deux mots, *fato* et *klovetlo*, qui ont été mis en relation avec la réponse d'un oracle (*fato*) et l'oracle lui-même (*klovetlo*). L'interprétation du dernier mot relève d'une explication formellement inattaquable,²⁹ qui reconduit celui-ci à un dérivé en *-tlo-* (conservé en vénète) de la racine i.-e. **kleu-* «écouter, entendre dire» (laquelle a abouti à *clueo* en latin).³⁰

Ces données épigraphiques témoignent d'une manière convergente de la présence d'une terminologie autonome du latin pour nommer les oracles, les réponses et les divinités liées à la prédiction. Les termes concernés ont comme dénominateur commun les activités langagières associées aux notions de «parler, dire», de la racine de *fāri*, et d'«entendre dire, écouter», liée à celle de *clueo*.³¹ En conclusion, les désignations des oracles dans deux langues de l'Italie autres que le latin se basent sur deux termes qui mettent en évidence les deux capacités indispensables et symétriques de l'interaction langagière, celle de dire et celle d'entendre dire.

Pour revenir au mot *oraculum*, la faiblesse de l'encadrement historique esquissé par E. Benveniste en faveur de sa thèse invite à remettre en question l'idée d'une influence précoce du terme grec sur la signification de base du mot latin, requise par le morphème dérivationnel *-c(u)lum < -*tlo*. Au préalable on peut se demander si l'évolution sémantique qui part de l'indication du lieu où se déroule l'action (liée à la fonction primaire du suffixe latin) pour aboutir à celle du produit ou du résultat de l'action elle-même implique impérativement une influence étrangère, ou si elle peut s'être développée d'une manière

indépendante. En effet la signification principale de plusieurs mots latins, qui partagent le même procédé de dérivation suffixale, repose sur l'aboutissement ou le résultat du processus plutôt que sur le lieu de son déroulement. Ainsi, par exemple, *miraculum* et *spectaculum* désignent respectivement l'objet d'admiration ou de merveille («le miracle») et l'objet de la vue (le «spectacle») plutôt que le moyen ou l'endroit qui permet l'accomplissement du processus impliqué par le prédicat sous-jacent. De la même manière, dans le vocabulaire religieux, *piaculum*, tout comme en ombrien **pihaklu**, ne s'appliquent qu'au sacrifice d'expiation («Sühnopfer»);³²

G. Serbat, en observant dans le mot français «couvercle» la fusion entre la notion de «moyen» (ce qui sert à couvrir) et celle de l'objet concret (ce qui couvre), a remarqué qu'«en vérité le signifié lexical de *c-(u)lum* dans l'exemple ci-dessus ne s'est pas réellement perdu : il s'est fondu au sein d'une notion synthétique, celle d'une unité supérieure, qui est le signifié du dérivé». Il établit ainsi une hiérarchie entre les signifiés de trois éléments repérables dans un dérivé synchroniquement clair, à savoir celui du suffixe (S), celui de la base (B) et celui du dérivé (D), en parvenant à la conclusion que «c'est le signifié D qui bouscule entre signifié S et signifié B et qui opère un transfert sémantique au bénéfice de S)».³³

La faiblesse du raisonnement de E. Benveniste concerne aussi la signification, reconnue à l'origine, du verbe *orāre*, à savoir «adresser une prière, une requête officielle». Plus exactement, il attribue à ce verbe la fonction d'indiquer «toujours une demande dirigée de bas en haut, l'intercession en faveur du mandant auprès d'une autorité supérieure», ce qui l'amène à conclure que «c'est bien pourquoi d'ailleurs *orāre* s'est chargé d'un sens religieux : la "prière" met l'homme et le dieu dans la seule relation qui convienne à la valeur propre de *orāre*».³⁴ Une telle conclusion lui permet de rejeter l'explication ancienne d'*oraculum*, plaidée par Cicéron (*oracula ex eo ipso appellata sunt quod inest in his deorum oratio*),³⁵ pour la raison «qu'un dieu ne peut *orāre* un homme. Et de fait *orāre* ne se dit pas d'un dieu s'adressant à un homme».³⁶

Il est évident que ce raisonnement se fonde sur l'interprétation du syntagme cicéronien *deorum oratio* comme «prière» adressée par la divinité aux hommes, ce qui apparaît comme tout à fait invraisemblable. D'autre part, l'obstacle à l'interprétation du génitif *deorum* comme «objectif» dans le sens de «prière adressée aux dieux» était fourni à Benveniste par l'incompatibilité entre la signification «prier», attribuée au verbe *orāre*, et la valeur de *res-*

ponsum, impliquée par son dérivé *oraculum*. Mais la signification de «prier» ne s'impose pas dans les emplois d'*orāre* au cours de l'histoire du latin. Il faut donc chercher dans les valeurs propres de ce verbe.

A. Meillet avait assigné *orāre* à l'ancien vocabulaire religieux, hérité de l'indo-européen, en lui attribuant le sens de «prononcer une formule rituelle et, en particulier, une formule d'exécration ou d'invocation, qui a une puissance active».³⁷ Mais le *Dictionnaire Etymologique*, réalisé en collaboration avec A. Ernout, insiste plutôt sur la valeur de «prier», en reconnaissant que «le sens de "prier", qui est le plus fréquent dans la latinité, est aussi celui qui s'est maintenu dans les langues romanes».³⁸

En fait, *oro* ne se trouve pas parmi les verbes les plus communs pour «prier, demander» dans les langues romanes, où se distribuent diversement *precor*, *rogo*, *quaero*, *postulo*. En outre, au cours du développement de la latinité, le sens de «prier, demander» s'est plutôt limité à certains contextes et a subi des variations d'emploi tant synchroniques que diachroniques. La valeur de «prier» demeure tout à fait incontestable dans quelques locutions figées à la 1^{ère} personne du singulier, telles que *oro atque obsecro*, *postulo atque oro*, *quaeso oroque*, où ce verbe figure en couple avec un autre verbe signifiant «prier» en fonction emphatique, renchérissant sur l'intensité de la requête.

Il est désormais reconnu que dans l'histoire du latin la signification primaire est celle «parler à haute voix ; s'exprimer d'une manière efficace», ce qui s'applique le plus souvent à un contexte officiel ou public. Ce sens est requis par les dérivés *orator* et *oratio*, dont la valeur archaïque est signalée par les gloses (ex. '*orare*' *antiquos dixisse pro* '*agere*' *testimonio sunt et* '*oratores*', *et i, qui nunc quidem* '*legati*', *tunc vero* '*oratores*', *quod rei publicae mandatas partis agebant*: P.-Fest. 218, 7 L.; '*adorare*' *apud antiquos significabat* '*agere*': P.-Fest. 17, 26 L.; *orabat*: *loquebatur*, *unde oratores*: CGL V 555, 23; *orare est loqui et dicere*: Isid., *Orig.*, 1, 5, 3). Le sens de «parler, s'exprimer d'une manière claire et vigoureuse» est également prouvé par les occurrences d'*orāre* dans certains syntagmes tels que *orare cum aliquo*, *causam orare* qui montrent que son emploi était en concurrence soit avec *agere* soit avec *dicere*, avec lesquels *orāre* se trouvait en distribution complémentaire.³⁹ Bref, la signification de «parler, s'exprimer» s'impose aux origines d'*orāre* en latin, comme le résume A. Szantyr: «Es gilt heute als ausgemacht, dass es zuerst nicht "bitten", sondern "sprechen" bedeutet hat».⁴⁰ Que, pour ce verbe, la signification de «parler, s'exprimer» soit originelle nous est confirmé, tant par les données fournies par les auteurs latins que par

les occurrences de la même racine dans d'autres langues. Le témoignage le plus proche du latin nous est offert par l'osque *urust* de la Tabula Bantina, qui recouvre le sens technique de «vor Gericht (mündlich) verhandeln»,⁴¹ assigné à *agere* dans les lois romaines. En dépit de la convergence dans la valeur d'origine «gewichtig / laut sprechen», l'étymologie de *orāre* est controversée. En effet on hésite entre une explication comme verbe dénominatif de *ōs* «bouche» (moins évident pour la forme *urust* de l'osque)⁴² et un rattachement à la racine **h₂er-*, dont les reflets dans d'autres langues, en dehors du lat. *orāre* et de l'osque *urust*,⁴³ sont incertains.

Suivant A. Szantyr, le sens de «prier» s'est développé à partir des contextes pragmatiques, dans lesquels *oro* réalise, surtout à la 1^{ère} personne de l'indicatif présent, l'acte illocutoire d'une requête, que signale aussi son emploi comme expression de politesse en alternative à *amabo* «s'il te/vous plaît». ⁴⁴

En revanche, la valeur de «prier» dans le sens chrétien est le résultat du renouvellement de la langue, qui a donné une nouvelle vie à des termes sortis de l'usage commun, comme l'a remarqué E. Löfstedt à propos d'*orāre*: «als die neue Religion eine spezielle Bezeichnung für den ausserordentlich wichtigen Begriff des Betens bedurfte, hat man mit richtigen psychologischen Instinkt das alte, feierliche, in der alltagsprache schon ungebräuchliche *orare*, *oratio* aufgegriffen und diesen Worten damit ein neues und dauerndes Leben gesichert». ⁴⁵ Mais dans la langue chrétienne le cycle de *orāre* ne s'est pas non plus arrêté. Comme l'observe Chr. Mohrmann «une fois devenu usuel dans la langue chrétienne, il avait perdu sa couleur solennelle et poétique et était devenu – malgré ses origines aristocratiques – un mot banal». ⁴⁶

Il importe de souligner que le sens de «prier», qui s'est développé avec des fonctions différentes en latin classique et en latin chrétien, a son point de départ dans la force illocutoire liée à la signification de base de «parler avec énergie», visant à un but pratique, celui de provoquer un effet sur l'interlocuteur, comme on l'avait déjà reconnu au XIX^e siècle: «musste der Begriff des energischen Redens von Anfang an in allen den Fällen finden, wo es auf Erreichung eines bestimmten praktischen Zweckes, auf die Erfüllung eines Verlangens vermittels mündlicher Unterhaltung ankam». ⁴⁷ La capacité de s'exprimer d'une manière efficace et convaincante pour atteindre un but est à la base de la signification la plus ancienne soulignée par les gloses à propos d'*orator* et d'*oratio*: c'est ce qui a permis l'émergence d'un terme pour définir l'«oratoire». En particulier, l'emploi archaïque d'*orator* avec le

sens de *legatus* met en évidence l'exercice de l'activité langagière dans le but d'entretenir des relations publiques et de négocier.

Or cette propriété du verbe *orāre* est comparable, pour sa configuration sémantique, avec celle, beaucoup plus complexe, du verbe grec *χράομαι*, qui exprime également l'entretien des relations sociales, la fréquentation et l'interaction interpersonnelle. Mais, différemment d'*orāre*, le verbe grec *χράομαι* n'est pas un *verbum dicendi*: l'idée de la relation et de l'interaction entre individus s'est développée à partir de la signification du besoin et de l'utilité pratique liée à sa famille lexicale (*χρή*, *χρεία*, *χρηστός*, *χρήσιμος*).

On ignore dans quelle mesure le verbe *χράομαι* et son homophone, spécialisé dans le sens oraculaire, étaient distincts dans le sentiment métalinguistique des Grecs.⁴⁸ Quant au latin et aux autres langues indo-européennes d'Italie, il est important ici de souligner leur convergence dans l'emploi d'éléments lexicaux se référant aux activités de parole comme pivot de l'interaction verbale impliquée par la consultation d'un oracle. Ces mots, issus des *verba dicendi*, semblent condenser la relation entre la consultation et la réponse d'un oracle, lesquelles, dans le verbe grec, sont distinguées par l'opposition des diathèses (moyenne et active respectivement: *χράομαι* ~ *χράω*). Tout cela témoigne du caractère autonome du lexique oraculaire archaïque, commun aux langues italiques, reliant les pratiques oraculaires aux procédés de l'interlocution associées à la communication orale.

NOTES

1 E. Benveniste, *Notes de vocabulaire latin*:

2. *Oraculum*, *Revue de Philologie* 22, 1948, p. 120-122.

2 A. Ernout, A. Meillet, *Dictionnaire étymologique de la langue latine*, Paris 1985⁴, p. 469, s. v. *oro*.

3 *Probleme der lateinischen Grammatik*, (Hrsg. K. Strunk), Darmstadt 1973, p. 162-164.

4 E. Benveniste, *Langues, cultures, religions*, Choix d'articles réunis par C. Laplantine et G.-J. Pinault, Limoges 2015, p. 202-204.

5 G. Serbat, *Les dérivés nominaux latins à suffixe médiatif*, Paris 1975.

6 Pour les autres langues de l'Italie ancienne, cf. M. Lejeune, *Les dérivés italiques en -tlo*, *Revue de Philologie* 46, 1972, réimpr. dans *Mediterranei*

orbis gentium linguae et scripturae, éd. par D. Briquel, L. Dubois, P.-Y. Lambert, P. Poccetti, S. Verger, Roma/Pisa 2018, I, p. 641-647.

7 E. Benveniste, *Notes* (cit. n. 1), p. 122.

8 P. Chantraine, *La formation des noms en grec ancien*, Paris 1979, p. 62.

9 G. Serbat, *Les dérivés* (cit. n. 5), p. 375.

- 10** G. Redard, *Recherches sur χρή, χρησθαι. Etude sémantique*, Paris 1953, p. 106.
- 11** G. Redard, *Recherches* (cit. n. 10), p. 108.
- 12** E. Benveniste, *Notes* (cit. n. 1), p. 121.
- 13** Sur les systèmes de la divination dans les principales civilisations de l'Antiquité on renverra à l'ouvrage classique d'A. Bouché-Leclercq, *Histoire de la divination dans l'Antiquité*, I-IV, Paris 1879-1882.
- 14** Serv., *ad Aen.*, III 466.
- 15** S. Dakaris, J. Vokotopoulou, A. P. Christidis, Ta Χρηστήρια Ἑλάσματα της Δωδώνης των ἀνασκαφών Δ. Ευαγγελίδη, Αθήνα 2013; Δωδώνη το μαντείο των ἡκων, Catalogue de l'exposition du Μουσείου Ακροπόλης (20 Ιουνίου 2016-10 Ιανουαρίου 2017), Αθήνα 2016.
- 16** Cf. E. Lhôte, *Les lamelles oraculaires de Dodone*, (Coll. EPHE, Monde gréco-romain 36), Genève 2006, p. 200-203.
- 17** Cf. Verg., *Aen.*, III 456: *ipsa canat vocemque volens atque ora resolvat*.
- 18** Ainsi, par exemple, le mot *vox* se répète chez Ennius (Trag., 38): *ibi ex oraclo voce divina edidit Apollo*, chez Plaute, Men. 841: *voce Apollo mihi ex oraclo imperat*, et chez Virgile, *Aen.* III 456: *ipsa canat vocemque volens atque ora resolvat*.
- 19** J. Champeaux, Sors oraculi. *Les oracles en Italie sous la République et l'Empire*, MEFRA 102, 1990, p. 273.
- 20** Cic., *Div.*, II 85.
- 21** Verg., *Aen.*, III 440-460.
- 22** Suet, *Calig.*, 43.
- 23** J. Champeaux, Sors oraculi (cit. n. 19), p. 285-301. P. Poccetti, *Santuari e pratiche della scrittura: Grecia e Italia a confronto*, in: K. Soueref (ed.), *Dodona, the omen's questions. New approaches in the oracular tablets*, Ioannina 2017, p. 87.
- 24** N. Valenza Mele, *Hera ed Apollo a Cuma e la mantica sibillina*, Rivista dell'Istituto Nazionale di Archeologia e di Storia dell'Arte XIV-XV 1991-1992, p. 5-72.
- 25** C. Letta, *Un 'thesaurus' nel santuario oracolare? Osservazioni sull'iscrizione vestina di Monte Queglia a Pescosansonesco* (PE), in: S. Bruni, T. Caruso, M. Massa (edd.), *Archaeologica Pisana. Scritti per Orlando Pancrazzi*, Pisa 2004, 237-243; *Imagines Italicae* (ed. M. Crawford et al.), London 2011, Paeligni Interpromium 4, qui assigne le site au pays des Péligniens. Mais ce détail topographique n'a pas d'importance dans notre perspective.
- 26** Cette restauration du mot a été proposée par C. Letta, *Un 'thesaurus'* (cit. n. 25), suivi par *Imagines Italicae*. Plus prudent: E. Dupraz, *Les Vestins à l'époque tardo-republicaine*, Rouen 2010, p. 420-421.
- 27** Serv., *ad Aen.*, VI 775.
- 28** F. Bader, *Latin Fatuus*, Fatuclus, dans *Varron. Grammaire antique et stylistique latine* (J. Collart éd.), Paris 1978, p. 31-41.
- 29** Cette explication a été acceptée par A. La Regina, *I Sanniti*, dans *Italia omnium terrarum parens. La civiltà degli Enotri, Choni, Ausoni, Sanniti, Lucani, Brettii, Sicani, Siculi, Elimi*, (C. Ampolo et al. eds), Milano 1989, p. 429-430; A. Marinetti, *Iscrizioni venetiche. Aggiornamento* 1988-1998, SE 63, 1999, p. 473-474; M. Mancini, *L'iscrizione venetica di Monte Manicola*, RPAA, 81, 2008-2009, p. 532-534.
- 30** H. Rix, *Lexikon der indogermanischen Verben*, Wiesbaden 2001², p. 334.
- 31** Sur la sémantique de *clueo* en latin, cf. V. Viparelli, *Conveniunt rebus nomina saepe suis. Osservazioni sull'uso del verbo clueo*, Paideia 57, 2001, p. 506-516.

- 32** J. Untermann, *Wörterbuch des Oskisch-Umbrischen*, Heidelberg 2000, p. 552.
- 33** G. Serbat, Turibulum. *Esquisse d'une théorie sur le signifié des suffixes de dérivation*, dans *Hommages à R. Schilling* (éd. par H. Zehnacker et G. Hentz), Paris 1983, p. 526-536 (réimpr. dans *Opera disiecta*, textes réunis par L. Nadjó, Louvain/Paris 2001, p. 465-478). Les citations sont issues de la réimpression (p. 474 et 476).
- 34** E. Benveniste, *Notes* (cit. n. 1), p. 120-121.
- 35** Cic., *Top.*, XX 77.
- 36** E. Benveniste, *Notes* (cit. n. 1), p. 120.
- 37** A. Meillet, *Remarques sur l'étymologie de quelques mots grecs*, Bulletin de la Société de linguistique de Paris 26, 1925, p. 20.
- 38** A. Ernout, A. Meillet, *Dictionnaire étymologique de la langue latine*, Paris 1985⁴, p. 469, s. v. *oro*.
- 39** L. Gavoille, *Orare signifie-t-il parler?* dans *De Lingua Latina novae quaestiones*, Actes du X^{ème} colloque international de Linguistique Latine, Louvain 2001, p. 787-800.
- 40** A. Szantyr, *Über einige Fälle der semantischen Attraktion im Lateinischen. Zu orare, obsecrare, obtestari, venerari und zum gratus Problem*, Gymnasium 78, 1971, p. 3.
- 41** J. Untermann, *Wörterbuch* (cit. n. 32), p. 809.
- 42** On peut comparer les avis différents de A. Ernout, A. Meillet, *Dictionnaire* (cit. n. 38) p. 469 s. v. *oro* et de M. de Vaan, *Etymological Dictionary of Latin and other Italic Languages*, Leiden 2008, p. 436, s. v. *oro*.
- 43** Cette racine, postulée par H. Rix, *Osk uúpsannam -uupsens und Zugehöriges*, dans *Sprachen und Schriften des antiken Mittelmeerraums, Festschrift für J. Untermann*, Innsbruck 1993, p. 331-335, a été retenue par H. Rix, *Lexikon* (cit. n. 30), p. 271, mais mentionnée avec prudence par J. Untermann, *Wörterbuch* (cit. n. 32), p. 809.
- 44** A. Szantyr, *Über einige Fälle* (cit. n. 40), p. 8-9.
- 45** E. Löfstedt, *Syntactica II*, Lund 1956, p. 463.
- 46** Chr. Mohrmann, *Etudes sur le latin des chrétiens*, Roma 1961, I, p. 157.
- 47** F. Heerdegen, *Lateinische Semasiologie oder Bedeutungslehre*, Berlin 1890, p. 96.
- 48** G. Redard, *Recherches* (cit. n. 10), p. 109-110.

PARAMEDESIDEM Quinte-Curce VII, 3.6

Claude RAPIN
Université de Lausanne et CNRS, Paris

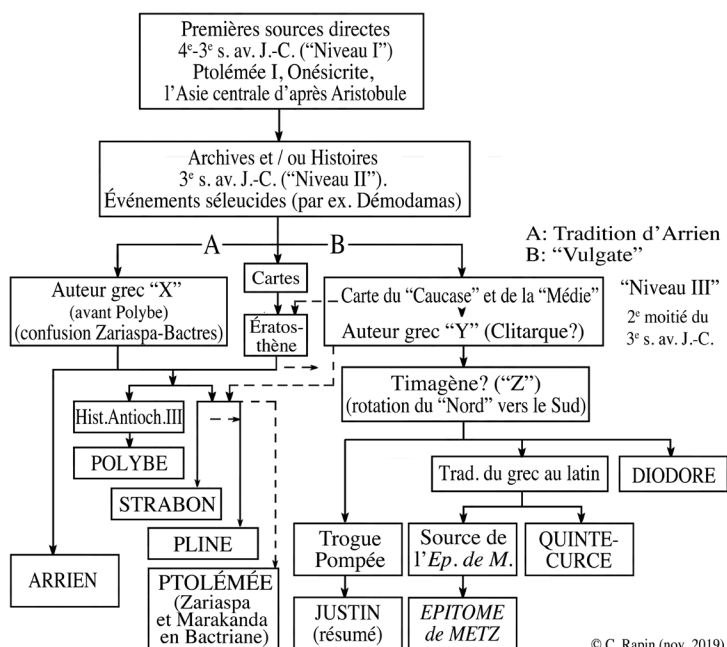
Parmi les innombrables travaux consacrés à Alexandre le Grand, la géographie historique occupe une place relativement marginale. Les philologues et historiens n'ont eu que rarement l'occasion d'explorer eux-mêmes de bout en bout les routes suivies par Alexandre, ses généraux et leurs adversaires dans les satrapies proches et lointaines de l'empire achéménide. Hormis quelques localités régulièrement réidentifiées, le savoir géographique repose pour l'essentiel sur les hypothèses des historiens du XIX^e siècle, à une époque où l'arrière-pays asiatique était encore peu connu. Le cas de l'Asie centrale est dans ce contexte d'autant plus significatif que la découverte de son territoire n'a été longtemps l'apanage que des voyageurs les plus intrépides, tant du côté de l'Afghanistan qui ne s'est véritablement ouvert aux étrangers qu'à partir du second quart du XX^e siècle, que du côté de l'ancien Turkestan russe que les Soviétiques ont transformé en forteresse impénétrable jusque dans les années 1980. De ce fait, dans les manuels traitant de l'époque hellénistique les cartes générales de la route orientale d'Alexandre, notamment depuis l'Iran, présentent depuis plus d'un siècle un tracé pratiquement inchangé, même s'il est en grande partie incorrect.

A partir d'un vocable – *paramedesidem* – ne figurant que dans les manuscrits originaux de Quinte-Curce VII, 3.6, je soulignerai comment de nouvelles approches peuvent changer des données historiques et géographiques retenues erronément comme définitives,¹ tout en attirant l'attention sur la pratique de corrections parfois abusives dans l'édition des textes anciens.

La cristallisation de la route d'Alexandre dans la littérature moderne doit beaucoup à la difficulté qu'ont les historiens anciens et modernes à localiser les objets géographiques tels que les frontières, montagnes, fleuves, cités, peuples, champs de batailles, jusqu'à l'emplacement exact où eurent lieu les épousailles d'Alexandre et de Roxane. A cela s'ajoute le fait que les historiens

ont longtemps préféré Arrien et son *Anabase d'Alexandre*, en grec, aux auteurs du groupe de la Vulgate héritiers de Clitarque (Quinte-Curce, Justin, *Epitome de Metz*, Diodore de Sicile, etc.) (**Fig. 1**).² Ce n'est qu'assez récemment que des chercheurs comme le commentateur d'Arrien A. B. Bosworth ont remis en question le crédit accordé à ce dernier pour souligner la valeur de l'information dérivant de la Vulgate.

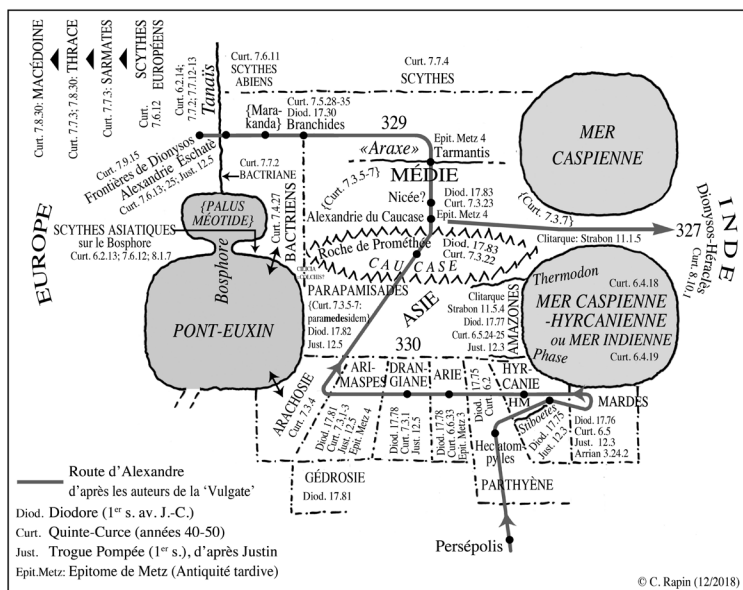
En ce qui concerne l'Asie centrale, l'un des freins majeurs de l'utilisation de la Vulgate réside dans le mépris qu'inspirent traditionnellement ses aberrations géographiques qui, entre autres, intègrent à la route d'Alexandre le franchissement du Caucase et du Tanaïs, des visites chez les Amazones, les « Arimaspes » et à la roche de Prométhée, ainsi que des références à la Médie que les éditeurs modernes tendent systématiquement à corriger pour éliminer cette région du contexte centre-asiatique. Dans mes recherches, je me suis



© C. Rapin (nov. 2019)

Figure 1. Zariaspa (=Zarapsa/Maracanda), le «Caucase», la «Médie» sur la route d'Alexandre en Asie centrale: généalogie hypothétique des sources entre le 4^e s. av. J.-C. et l'Antiquité tardive.

Figure 2. L'Asie centrale, le «Caucase» et la frontière de l'Europe, d'après la route d'Alexandre de 330 à 327 av. J.-C. telle qu'exposée par la Vulgate (Clitarque).



cependant proposé de prendre l'ensemble des anomalies comme un ensemble cohérent dérivant d'une carte réelle, ignorante de tout l'apport d'Eratosthène, que Clitarque aurait inventée au cours du III^e siècle av. J.-C. dans le sillage de la propagande séleucide d'Antiochos I, le nouveau conquérant de l'Asie, pour illustrer dans un but pédagogique quelles ont été les étapes d'Alexandre entre les Portes Caspiennes et l'Inde de 330 à 327 av. J.-C. (**Fig. 2**). Clitarque aurait cependant confondu l'Hindukush (épine dorsale de l'Afghanistan connue des Anciens sous le nom de Paropamise ou de «Caucase») avec le Caucase réel entre la mer Noire et la Caspienne. C'est à cause de ce schéma que de l'époque de la Vulgate au Moyen Âge on a cru qu'Alexandre, en cherchant à égaler ses illustres prédécesseurs Dionysos et Héraclès, était repassé entre ces deux mers, puis était revenu à la frontière de l'Europe sur le Tanaïs (le Don, confondu avec l'Iaxarte-Syr-darya), avant d'atteindre sans refranchir la montagne le bout du monde représenté par l'Inde à droite de la carte. Outre cette erreur, la carte du «Caucase» a été renversée, ce qui permet de comprendre pourquoi dans la Vulgate les Arimaspes sont au sud de l'Hindukush

et qu'inversément la «Médie» et son fleuve «Araxe» ont pivoté sur le flanc nord de cette chaîne avec la cité d'Alexandrie du Caucase (Begram à 70 km de Kaboul), repoussant la Bactriane à gauche de la carte, contre le Pont-Euxin où Quinte-Curce la dit balayée par les vents de cette mer (VII, 4.27).

Alors que, selon la lecture de Diodore, on est censé pénétrer en «Médie» après avoir franchi le «Caucase» vers le nord (XVII, 83.1), le pays des Parapanisades au sud de la montagne «s'étend directement sous les Ourses» (donc face au Grand Nord: XVII, 82.2). Cette anomalie est répétée par Quinte-Curce selon lequel, avant de franchir le «Caucase», Alexandre traverse les mêmes contrées exposées au Nord: *gelidissimum septentrionis axem ex magna parte spectant* (VII, 3.7). Mais au lieu de définir cette région par son nom réel de *Parapanisadae* l'expression qu'il choisit est *paramedesidem appellantur* (VII, 3.6), avec un hapax à première vue inintelligible que reproduisent tous les manuscrits.³

Sur le plan paléographique, on saisit mal comment les syllabes centrales *-mede-* de *paramedesidem* proviendraient de *-pani-* dans *Parapanisadae*. Je proposerais plutôt de voir dans l'original de Quinte-Curce le vestige de la traduction latine fautive d'une source plus ancienne en grec, peut-être Timagène (**Fig. 1**).⁴ Tandis que le début pourrait renvoyer à la préposition *παρά* évoquant une relation géographique, les syllabes *-mede-* pourraient venir de *μηδικός* ou de la forme féminine au génitif ou datif de l'adjectif *μηδος*, relatif à la Médie.⁵ Quoi qu'en pensent les éditeurs modernes, la référence à ce pays est une constante des auteurs de la Vulgate. Alors que Clitarque localisait sa «Médie» entre le «Caucase» et le Grand Nord où vivent les Scythes (voir le haut de sa carte: **Fig. 2**), il se pourrait que Timagène ait choisi de repositionner le Grand Nord à l'opposé de la Médie, au-delà du «Caucase», en confondant nord et sud: on comprend ainsi pourquoi Diodore et Quinte-Curce ont tous deux anticipé la description des régions glaciales avant même qu'Alexandre ait atteint le nord du «Caucase» depuis le sud de l'Afghanistan. Mais dans ce mouvement cartographique conservant le gros de la «Médie» en haut de la carte et entraînant le Grand Nord vers le bas, Timagène aurait laissé attachée à ce dernier une référence à la Médie que Quinte-Curce a reçue sous la forme *paramedesidem*.

En choisissant cette graphie à la place de *Parapanisadae*, Quinte-Curce aurait donc hérité d'une erreur de lecture antérieure, mais a paradoxalement conservé un indice important pour confirmer la présence de la Médie dans cette cartographie imaginaire.⁶ Cela permet par la négative de mieux cerner

ailleurs la géographie véritable et replacer dans leur ordre chronologique des événements dispersés au gré des réécritures de l'Histoire. Cette remise en ordre revêt une grande importance non seulement dans la reconstitution de la stratégie militaire d'Alexandre et de son évolution psychologique, mais aussi pour réinterpréter la maigre information que donnent les historiens d'Alexandre de l'organisation géo-politique achéménide dans les territoires orientaux à la mort de Darius III Codoman.

NOTES

1 Ces approches résultent d'un programme de recherches sur le terrain, en Ouzbékistan essentiellement, conjugué à l'utilisation des outils cartographiques du Web et à une réinterprétation des sources historiques d'Alexandre: voir C. Rapin, «On the way to Roxane 2: Satraps and hyparchs between Bactra and Zariaspa-Maracanda», in: J. Lhuillier, N. Boroffka (éd.), *A Millennium of History: The Iron Age in Central Asia (2nd and 1st millennia BC)*, (Archäologie in Iran und Turan, Bd 17; Mémoires de la Délégation archéologique française en Afghanistan, vol. 35), Berlin: Dietrich Reimer Verlag, 2018, p. 257-298, avec des références à des cartes récentes de la route d'Alexandre en Asie centrale de l'Iran à l'Aral et à l'Indus, et une bibliographie renvoyant à des analyses englobant la géographie de Claude Ptolémée et la table de Peutinger.

2 Ce graphique résulte d'une analyse comparative des anomalies paléographiques et géographiques présentes chez ces différents auteurs. La présente version est une mise à jour de celles que j'ai publiées antérieurement (par ex. in Rapin, *op. cit.* [n. 1], p. 259), car un exemple particulier (une erreur pour la longueur des remparts de Maracanda: *ibid.*, p. 283) montre que Quinte-Curce et l'*Epitome de Metz* reposent sur une même copie d'une première traduction latine de la Vulgate.

3 Voir les cinq plus anciens manuscrits («groupe Ω») datant du IX^e siècle. Les éditeurs modernes rétablissent tous le nom des Parapanisades. On observe en outre le même type de correction pour une étape différente de l'itinéraire d'Alexandre évoquée dans l'*Epitome de Metz* 4, où l'auteur de l'édition de 1966 (P. H. Thomas) a transformé *oppidum Tarmantidem* en *oppidum Parapanisadarum*, alors

que ce toponyme se référerait bien à une Tarmantis localisée sur l'Oxus, probablement sur un gué à 30 km au nord-ouest de Termez en Ouzbékistan (*op. cit.* [n. 1], p. 278 et 282), et que l'on trouve encore correctement citée dans l'édition de 1900 (Otto Wagner).

4 Certains auteurs pensent que Trogue-Pompée pourrait avoir été l'une des sources de Quinte-Curce, mais ce qu'il en reste chez Justin n'est pas suffisant pour corroborer l'hypothèse selon laquelle il pourrait avoir été le traducteur latin utilisé par Quinte-Curce et l'*Epitome de Metz*.

5 Cette forme dépourvue d'article défini pourrait se référer à «une» entrée ou route de la «Médie» au nord du «Caucase». *Paramedesidem* est cependant trop déformé et les variantes paléographiques trop incertaines pour qu'on puisse proposer une reconstitution précise

de la source originale grecque, notamment du substantif final intégré dans *-sidem*. On peut tout au plus supposer que le suffixe *-em* a dérivé d'un accusatif singulier grec en *-nv*. Parmi les nombreux exemples de toponymes corrompus au point de perdre leur identité réelle, on peut par exemple aussi citer le cas d'Alexandrie d'Arachosie (Kandahar) que l'on retrouve en latin sous la forme *dexendrusos* (Pline VII, 21) ou *edruixon*

(Cosmographie de Ravenne II, 11).

6 L'identification de cette «Médie» cartographique permet de comprendre certains problèmes comme l'épisode célèbre du massacre des Branchides. On ne peut en effet exclure l'hypothèse selon laquelle cette carte de la «Médie» aurait comporté une légende se référant aux Branchides pour désigner Ecbatane, capitale de la Médie réelle, où la statue d'Apollon du sanctuaire

de Didymes avait été déposée par Xerxès avant sa récupération par Séleucos I (Rapin *op. cit.* [n. 1], p. 280-282). Comme le montrent des parallèles textuels, cet épisode de la Vulgate pourrait d'ailleurs résulter de l'amalgame entre l'un des épisodes tragiques ayant émaillé la conquête de l'Asie centrale (la capture de Bessos, l'assassin de Darius III) et une donnée de la carte «mède».

ΠΟΠΟΙ

Oder was die Götter mit Schnecken zu tun haben

Christine LUZ
Universität Basel

ὦ πόποι – wer kennt ihn nicht, den Ausruf des Zeus im ersten Buch der *Odyssee*, mit dem er sich an seine Mitgötter wendet und sich über die Torheit der Menschen beschwert? Der Ausdruck kehrt in der griechischen Dichtung regelmäßig wieder: bei Homer selbst, im späteren Epos, ein paar Mal in der Tragödie, in einigen Epigrammen der Anthologie.¹

Aber wer oder was ist oder sind πόποι?

Diese Frage hat bereits antike Denker beschäftigt. Erklärungen finden sich bei kaiserzeitlichen Kommentatoren und Grammatikern, etwa im *Lexicon Homericum* des Apollonios aus dem 1. Jh. n. Chr., der πόποι als ἐπιφώνημα σχετλιαστικόν bezeichnet, also einen Ausruf des Ärgers oder Unwillens; oft wird πόποι mit anderen Klagelauten wie φεῦ oder παπαί in Beziehung gesetzt.² Einige Kommentatoren unterscheiden zwischen *paroxytonon* und *perispomenon* und erklären ersteres als Ausdruck des Leids, letzteres als Ortsbestimmung entsprechend ἐκεῖσε.³ Die Suda schließlich verzeichnet ποποί als Vogelschrei.⁴ Diese Deutung geht vermutlich auf Aristophanes' *Vögel* zurück, wo der Laut des Wiedehopfs (ἔποψ) auf diese Weise wiedergegeben wird.⁵

In der hellenistischen Zeit lässt sich plötzlich eine neue Verwendung von πόποι feststellen. In der *Alexandra* berichtet Lykophron, dass die πόποι den Erbauer des Trojanischen Pferds Epeios zum Feigling heranwachsen ließen:

τοιγὰρ πόποι φύζηλιν ἦνδρωσαν σπόρον,
πόκτην μὲν ἐσθλόν, πτώκα δ' ἐν κλόνωι δορός κτλ.⁶

Der Kontext suggeriert, dass πόποι hier synonym zu θεοί verstanden werden soll. Auch dazu gibt es Kommentare: Laut dem Grammatiker Herodian aus dem 2. Jh. n. Chr. soll bereits Aristarch diese Bedeutung für unplausibel gehalten haben.⁷ Bei Plutarch findet sich die Notiz, dass die Dryopes, die mythischen Urbewohner Griechenlands, die Götter πόποι genannt haben.⁸

Was also geht hier vor? Ein Wort macht Karriere, sozusagen, vom Klageschrei – oder sogar vom Tierlaut? – steigt es auf bis auf den Olymp. Wie kommt das? Eine Entwicklung vom Vogelschrei zum Klagelaut oder generell zum emotionalen Ausruf lässt sich allenfalls nachvollziehen. Aber wie kommt es zur Bezeichnung für die Götter? Hat sich da jemand einen Scherz erlaubt? Eine gelehrte Spitzfindigkeit, wie man sie den hellenistischen Dichtern so gern zuschreibt? Vielleicht – oder eher: Warum nicht? Das Wort weist gewisse Eigenschaften auf, die einen Pfiffikus dazu einladen, etwas daraus zu machen: Es ist gut homerisch, es lässt sich morphologisch als Nominativ-Plural der o-Deklination (bzw. als Vokativ) deuten. Es erscheint am Anfang von Reden, oft von Reden an die Götter, damit also auch an einprägsamen Stellen. Und es ist ein Wort, das keine Bedeutung im Sinne eines *signifiés* hat, das sich also semantisch aufladen lässt.

Solches Vorgehen ist kein Einzelfall. Das berühmteste Beispiel dieser Art ist vielleicht das aus dem sechsten Iliasvers abgeleitete Wort στήτη, das in der Bedeutung „Frau“ in zwei der griechischen Figurengedichte verwendet wird.⁹ Weniger bekannt sein dürften für den Schulunterricht gebildete Alphabetlernsprüche wie κναζζβι χθόπτης φλεγμὸ δρώψ, die nachträglich mit Bedeutung versehen werden, oft indem man ihre einzelnen Elemente mit ähnlich klingenden Wörtern assoziiert.¹⁰ Ein weiteres Beispiel ist das Zauberwort Ἄβραζας bzw. Ἄβρασας aus den griechischen *Papyri Magici*,¹¹ dessen Laufbahn sich bis in die Kinderliteratur des 20. Jh. erstreckt.¹²

Das Phänomen beschränkt sich nicht auf die Antike. Genannt werden könnte z.B. das in zahlreichen zeitgenössischen Sprachen verwendete Wort „Bus“, ein Verkehrsmittel, das die Älteren unter uns vielleicht noch als „Omnibus“ – „(Verkehrsmittel) für alle“ kennen.¹³ Also eine Endung, die wie im Falle von στήτη, ein semantisches und morphologisches Eigenleben erhält.

Es handelt sich hier also um „Wörter“ ohne semantischen Gehalt, die ursprünglich in einem bestimmten Kontext eine pragmatische Funktion haben und erst sekundär mit einer Bedeutung im Sinne eines außersprachlichen Bezugs belegt werden.

Ein letztes Beispiel führt uns in die schweizerische Gegenwartskultur, zu Franz Hohlers *Totemügerli*. Diese kabarettistische Gruselgeschichte ist in einer Phantasiesprache verfasst, deren Lautbestand dem Berner Dialekt nachgebildet ist, so dass sich dem Zuhörer ein Großteil des Vokabulars zwar

nur aufgrund seines klanglichen Assoziationsfelds erschließt, er aber dennoch der Handlung folgen kann. Die Erzählung berichtet von zwei Freunden, die auf dem nächtlichen Heimweg einer Gruppe von Totemügerli – einer Art von Totengespenstern, ebenfalls ein Phantasiewort – begegnen. Der Anblick der Totemügerli wird wie folgt beschrieben:

„Es Totemügerli! U nid nume eis, nei – zwöi, drü, vier, füüf, es ganzes Schoos-sinjong voll si da desumegschläberlet u hei zängpinggerlet u globofzgerlet u gschanghangizigerlifisionööggelet, das es eim richtig aagschnäggelet het“.¹⁴

In unserem Zusammenhang geht es um das Wort „aagschnäggelet“, ein Partizip Perfekt des Verbs „aaschnäggele“. Die Bedeutung des Worts muss man sich zusammenreimen: Etymologisch gesehen hat das Wort mit „Schnägg“, „Schnecke“, zu tun. Andererseits legt auch die Fortsetzung der Geschichte eine Deutung nahe: Die Freunde wollen sich davonschleichen, werden aber von den Totemügerli entdeckt und angesprochen, was ihnen einen Schrecken in die Glieder jagt. „Aaschnäggele“ dürfte also eine Art schleimiges Grauen beschreiben.

Im online-Wörterbuch www.berndeutsch.ch findet man den Hinweis, dass das Wort „aaschnäggele“ aus Hohlers *Totemügerli* in den allgemeinen Sprachgebrauch des Berndeutschen übergegangen sei. Als *native speaker* dieses Idioms kann ich den Gebrauch des Wortes bestätigen, nur bedeutet es etwas anderes, als bei Hohler suggeriert wird: „Es schnäggelet mi aa“ heißt soviel wie „ich habe keine Lust dazu (*sc.* etwas zu tun)“, sei es aus Widerwillen oder aus Desinteresse. Genauer gesagt, es ist eine mildere und vor allem salonfähigere Variante eines eher derben Ausdrucks mit demselben Wortanfang, welcher dieselbe Unlust beschreibt.¹⁵ Es handelt sich also auch hier um ein Kunstwort, das aus seinem ursprünglichen Kontext, wo seine Wirkung lediglich in seinem Assoziationspotential liegt, in die Alltagssprache übernommen wird und dort mit einem neuen, konkreten semantischen Gehalt versehen eine sprachliche Funktion einnimmt.

Darf man also schließen: *quod licet Iovi, licet cochleae*? Aber hier würde sich nun wohl der Göttervater einschalten und uns mit etwas wie „ὦ πόποι, was sech die Philologe wider erloubе, das schnäggelet eim scho chli aa!“ in die Schranken verweisen.

ANMERKUNGEN

1 *Il.* 29x, *Od.* 32x, *h. Merc.* 2x, *A.R.* 2x, *Oppian H.* 1x, *Nonn.* 3x, *Q.S.* 3x, *Batr.* 1x, *A.* 2x (außerdem 8x ohne ω , davon 2x als *perispomenon*, dazu s. unten), *S.* 2x, *Theoc.* 1x, *AP* 5. 254, 5. 256, 5. 290, 7. 439, 7. 698, *App.* 192. Bisweilen handelt es sich um zitierte Formelverse, etwa *Il.* 13. 99.

2 *Apollon. Lex.* 133. 19. Vergleichbare Formulierungen finden sich etwa bei *Hesych* ω 276: ἔστι δὲ ἐπίρρημα σχετλιασμοῦ ἢ θανυμασμοῦ δηλωτικόν, vgl. π 3006, oder in den Scholien zu *Il.* 1. 254: ... ἔστι δὲ σχετλιαστικὸν ἐπίρρημα, ὃ ἔστι λύπη δηλωτικόν (*Schol. vet. ad Il.* 1. 254), vgl. auch *Eust. Il.* 1. 154. 6 – 155. 5.

3 Vgl. *Schol. A. Pers.* 550-1. Die Erklärung scheint darauf zu beruhen, dass *ποποῖ* als verwandt mit *ποι* verstanden wird.

4 *Suda* ϵ 2807.

5 *Ar. Av.* 227. P. Marino, „The Cry of the Hoopoe“, *Classical Bulletin* 51 (1975), 30-31, versteht auch Kassandras Klagelaute im *Agamemnon* (vv. 1072, 1076 und 1100) als Nachahmung des Wiedehopfrufs und sieht

darin eine Anspielung auf den Mythos der Philomela: Wie diese verstümmelt und zum Schweigen gebracht wurde, würden auch Kassandras prophetische Worte nicht gehört. Falls der Klagelaut ursprünglich auf den Vogelruf zurückgeht, muss er sich bereits im homerischen Epos verselbstständigt haben.

6 *Lycoph. Alex.* 943f. „Daher machten die Götter seinen Sohn (*sc.* Epeios, Sohn des Panopeus) furchtsam / einen hervorragenden Boxer zwar, doch ein Hasenherz im Speergewühl,“ etc. Zur Person des Epeios s. Hornblower *ad Lyc. Alex.* 930-950. In derselben Bedeutung scheint *πόποι* auch in einem ebenfalls im *Lexicon Homericum* des Apollonios überlieferten Fragment des Euphorion verwendet zu werden, s. *Euph. frg.* 133 Lightfoot, vgl. Hornblower *ad Lyc. Alex.* 943.

7 *Hdn. Pros. Cath.* 3,1.503.1

8 *Plut. Mor.* 22d, vgl. z.B. auch *Schol. vet. ad Od.* 1. 32. Wie es zu dieser Annahme kommt, ist unklar. Eine Erklärung versucht A. Loma, „Du cri au nom divin. Une parallèle théonymique gréco-slave“,

Živa antika 30 (1980), 257-264 (h. 257-259).

9 *Syrinx* 14 und *Ara Dosiad.* 1, vgl. J. Kwapisz, *The Greek Figure Poems*, Leuven 2013 *ad loc.*

10 So z.B. $\phi\lambda\epsilon\gamma\mu\acute{o}$ mit $\phi\lambda\acute{\epsilon}\gamma\mu\alpha$, $\phi\lambda\acute{\epsilon}\gamma\omega$. Drei solcher Sprüche sind bei Clemens von Alexandria, *Strom.* 5. 8. 46. 1 – 49. 2, überliefert, der ihre Deutung in verschiedenen Kontexten, vom humoristischen des Satyrspiels bis zu ihrer Verwendung als christliche Symbole, diskutiert, vgl. C. Luz, *Technopaignia. Formspiele in der griechischen Dichtung*, Leiden 2010, 115-129.

11 Vgl. C. Harrauer, s.v. Abrasax, *DNP* 1, 1996, 31.

12 Abrasax ist der Name des sprechenden Raben von O. Preußlers kleiner Hexe; also auch hier erscheint der Name im Kontext der Zauberei.

13 Vgl. F. Kluge, *Etymologisches Wörterbuch der deutschen Sprache*, Berlin / New York 221989, 517, s.v. Omnibus.

14 Auf hochdeutsch hieße das dann etwa (die Phantasiewörter bleiben unübersetzt): „Ein Totemüngerli! Und nicht nur eins,

nein – zwei, drei, vier, fünf,
 ein ganzes Schoosinjong
 voll schläberlten da herum,
 zängpinggerlten, globofzerl-
 ten und gschanghangizi-
 gerlifisionööggelten, dass
 es einen richtig anschne-
 ckelte“.

15 Wobei bemerkt
 werden muss, dass im
 Schweizerdeutschen
 „aaschiisse“, weniger
 derb ist als das
 hochdeutsche Pendant,
 vgl. R. Bietenhard,
Wörter wandere dūr

d Jahrhundert, Bern
 1999, 30-33, zum Wort
 „bschiisse“.

PRINCEPS CHEZ TACITE ET JUSTE LIPSE

Les mots et les choses

Isabelle COGITORE
Université Grenoble Alpes

C'est avec Tacite que j'ai abordé jadis la question des mots du pouvoir; c'est toujours elle qui m'occupe, désormais assortie de l'étude de son évolution au cours du temps, tout particulièrement dans la pensée de Juste Lipse, le magistral éditeur et commentateur des œuvres de l'historien. Au cours de plusieurs éditions successives,¹ Juste Lipse a élaboré un commentaire qui améliore grandement la lecture de ce texte difficile et qui – c'est là ce qui m'intéresse – fait à la politique et surtout aux mots du politique une part importante.

Dans l'édition posthume de 1608,² les commentaires de Juste Lipse sont présentés directement sous le texte,³ signalés par un lemme numéroté reprenant quelques mots de Tacite, ainsi mis en valeur. Les mots sont donc, pour l'humaniste, le point de départ d'une réflexion politique qui, par certains aspects, résonne avec ses *Politica*.⁴ Je voudrais ici présenter rapidement, à titre de prémices d'une étude plus longue que j'entreprends, cette démarche qui fait le va-et-vient entre les mots, les idées politiques et les réalités, pas-à-pas avec Tacite, en prenant quelques exemples tirés des commentaires de Lipse au premier livre des *Annales*, un peu plus largement qu'à propos du mot *Princeps*.

Le premier commentaire, rattaché à la phrase *dictaturae ad tempus sumebantur* (Ann.1.1) constitue un exemple passionnant du fonctionnement de la pensée politique de l'humaniste. En effet, il ne commente pas la première phrase de Tacite, *Urbem Romam a principio reges habuere; libertatem et consulatum L. Brutus instituit*, pourtant fondamentale pour la question de la liberté et la définition du gouvernement républicain comme conjonction de la liberté et du consulat.⁵ C'est en revanche le mot *dictaturae* qui suscite sa réflexion; il commente ainsi: *Quas diuturnas primus Sulla fecit, Caesar perpetuas. Et hic gradus ad Principatum: quo praefatio illa ducit*. Ce commentaire

est surprenant à plus d'un titre: d'abord par sa brièveté;⁶ ensuite par l'absence de toute référence à un autre texte ancien, contrairement à la richesse intertextuelle d'autres commentaires de Lipse dans le même ouvrage; enfin par son approche historique et politique, quoique lapidaire. Déclarer d'emblée que les dictatures syllanienne et césarienne ont conduit au Principat revient à souligner le côté monarchique de ce pouvoir, ainsi que, peut-être une forme d'inéluctabilité. Enfin, la moindre des surprises n'est pas de voir ainsi le mot *principatus* apparaître chez le commentateur avant que Tacite ne l'ait mentionné lui-même: il faut en effet attendre chez l'historien romain le moment où il rapporte la mort d'Agrippa Postumus, *primum facinus noui principatus* (Ann. 6.1). Juste Lipse ici devance l'historien antique dans son expression politique et définit sans ambages les premiers paragraphes des *Annales* comme une marche vers le pouvoir du *princeps*.

La pensée se poursuit avec le commentaire portant sur l'expression taciteenne *nomine principis*: (Auguste) *qui cuncta, discordiis ciuilibus fessa, nomine principis sub imperium accepit* (Ann. 1.1). Lipse commente alors assez longuement, en commençant par une précision: *non ergo tam celebre tunc Imperatoris nomen, ea quidem notatione. Et Augusto uisum istud Principis, minuendae inuidiae: quia etiam olim Princeps senatus. Quod exemplum non dubie secutus*. La méthode ici est claire: l'humaniste interprète en se fondant sur des buts qu'il prête à Auguste, c'est-à-dire la volonté de ne pas offrir le flanc à la haine, et sur ses motivations, en l'occurrence reprendre un terme que son usage au sein du Sénat rendait plus inoffensif. En interprétant de la sorte, il recourt à des sentiments, des impressions, qu'il étaye ensuite par des citations, en commençant par une de Tacite lui-même, prise un peu plus loin dans l'œuvre: *non regno tamen neque dictatura sed principis nomine constitutam rem publicam* (Ann. 1.9.4). Cette citation nous permet de voir comment la réflexion de Juste Lipse s'est organisée, sur la base de plusieurs passages de Tacite qu'il met en relation; citer ici un passage de sens proche est une manière de recomposer la pensée politique de Tacite, en se fondant sur les occurrences des mots du politique. Le commentaire au mot *dictatura*, vu plus haut, trouve un écho dans ce passage situé en 1.9.4, ce qui a pu amener Juste Lipse à commenter l'expression *nomine principis*. Il faut donc restituer un fonctionnement en aller-retour entre les différentes parties du texte de Tacite, qui amène à faire des commentaires sous le texte un point d'aboutissement, bien plus riche que le simple commentaire «au fil du texte» qu'il peut paraître au premier abord.

L'intérêt pour les mots est au cœur de la démarche du commentateur humaniste : c'est ce qui l'amène à faire des citations, par exemple ici Ovide, *Fasti* 2.143, et surtout Cassius Dion 57.8 pour distinguer les contextes d'emploi des mots *dominus*, *imperator* et *princeps*. La suite de ce commentaire est d'ailleurs un exemple de cette démarche, avec une plus grande liberté : Lipse cite en effet un passage de Suétone, *Cal.* 31, selon une leçon désormais abandonnée par les éditions. Le texte tel que cité par Lipse est : *Augusti principium, clade Variana, Tiberii ruina spectaculorum memorabile factum*. Il permet à l'humaniste de considérer que *principatus* et *principium* sont des synonymes désignant le pouvoir : *Principatus et Principium etiam pro imperio*. Il développe son commentaire en précisant que les glossaires grecs distinguent deux sens pour ἀρχή et, s'il ne donne comme équivalent du premier que le latin *exordium*, il donne comme équivalent du second les termes *imperium*, *magisterium*, *praesidatus*, *principium* ; or *magisterium* n'est jamais employé par Tacite, pas plus que *praesidatus* (présent seulement dans l'*Histoire Auguste*). On peut donc s'interroger sur cette énumération de termes désignant le pouvoir impérial : Juste Lipse a-t-il voulu, dans une visée pour ainsi dire pédagogique fréquente chez les éditeurs humanistes de textes anciens, enrichir le vocabulaire de ses lecteurs ? Ou bien faut-il voir ici les pistes de la réflexion lipsienne, portée par l'histoire des mots ?

Enfin, ce commentaire peut nous surprendre aussi par ses lacunes : on aurait attendu la citation du passage de Suétone, *Aug.* 53.1 dans lequel Auguste refuse d'être appelé *dominus*. Il semble que Lipse ait choisi de se concentrer sur le vocabulaire institutionnel et ses variantes, sans prendre en considération les termes connotés et à ce titre écartés du lexique officiel. Pourtant il ne cite pas ici les *Res Gestae Diui Augusti*, qu'il connaît cependant pour en avoir eu une copie par un de ses correspondants, ambassadeur en Turquie.⁷

D'autres hypothèses sur la façon dont la pensée politique de Juste Lipse se développe à partir de Tacite peuvent naître du commentaire au passage 1.7.5 des *Annales* : *defuncto Augusto, signum praetoriis cohortibus ut imperator dederat [Tiberius] ; excubiae, arma, cetera aulae*. Le commentaire de Juste Lipse est le suivant : « *Quae haec cetera ? puto lictores, fasces laureati et siquid praeterea tunc receptum principi distinguendo. Neque enim adhuc illa Principatus insignia, Ignis, Diadema, Purpura : quae reperta sequenti aevo, et ad exemplum regum* ». Suit un renvoi au premier *excursus*, placé plus loin dans l'édition.

Ce commentaire démontre le lien immédiat que fait Juste Lipse entre les mots et les choses; il a, juste avant, commenté les termes *excubiae*, *arma* de Tacite en les définissant comme *praecipua signa tunc Principis*, définition qu'il confirme par une citation de l'historien concernant Mucien, *Hist.* 4.11 : *apparatu, incessu, excubiis, uim Principis amplecti, nomen remittere*. Ici se répondent *uis* et *nomen*, la réalité et l'apparence, selon une thématique chère à Tacite. Mais tout se passe comme si ce commentaire n'avait pas suffi à Lipse pour développer sa pensée sur les insignes du pouvoir impérial. Le commentaire à *cetera aulae* prend alors en compte un autre aspect de ces symboles, l'aspect non uniquement militaire: licteurs, faisceaux, torches, diadème, pourpre, dans une réflexion chronologique. Le commentaire se termine par le renvoi à un *excursus*, le premier des treize qui sont rattachés au premier livre des *Annales*: il y traite la question de l'origine des torches, *ignis*, qu'il place à l'époque de Commode en citant Hérodién. Ici se pose la question du statut de ces *excursus*: celui-ci est consacré à la question des torches, que Tacite ne mentionne pas; on voit donc que le texte de l'historien sert ici de prétexte à un développement érudit, qui, cette fois, ne se focalise pas sur les mots mais sur les réalités et déborde pour ainsi dire le texte de Tacite. Cet *excursus* fait d'ailleurs état des recherches en cours de Lipse qui affirme: *purpuram qui primus sumpserit, adhuc quaero*.

Pour conclure, je fais le vœu que ces prémices de cette recherche, qui se fonde sur un dialogue entre les époques et les sciences, bénéficient de la richesse des échanges amicaux entre nos respectifs centres d'intérêts!

NOTES

1 Voir la synthèse de J. de Landtsheer, «Commentaries on Tacitus by Justus Lipsius. Their Editing and Printing History», dans *The Unfolding of Words: Commentary in the Age of Erasmus*, ed. J. R. Henderson, Toronto 2012, p. 188-242.

2 *C. Cornelii Taciti et Vellei Paterculi scripta*

quae extant, recognita, emaculata additque commentarii copiosissimi et notae non antea editae, recensuit Carolus Aubertus, Parisiis, P. Chevalier, 1608.

3 Comme c'est le cas depuis la 7^{ème} édition de Tacite par Lipse en 1607.

4 Sur les *Politica*, publiés en 1605 à Anvers, voir notamment A. Moss,

«Vision fragmentée et vision unitaire: les "Politiques" et les recueils de lieux communs», dans *Juste Lipse 1547-1606 en son temps. Actes du colloque de Strasbourg 1994*, ed. Chr. Mouchel, Paris, 1996, p. 470-478; et «The *Politica* of Justus Lipsius and the Commonplace-Book», *Journal of the History of*

Ideas, 59, 1998, p. 421-436.

5 I. Cogitore, *Le doux nom de liberté*, Bordeaux, 2011, p. 81-82.

6 Sur le style de Lipse et son évolution au contact de Tacite et Sénèque, T. O. Turnberg, «Observations on the Style and Language of

Lipsius'Prose: a Look at some selected Texts», dans *Iustus Lipsius: Europae lumen et columen. Proceedings of the International Colloquium*, Leuven, 17-19 September 1997, ed. G. Tournoy, J. De Landtsheer, J. Papy, Leuven, 1999, p. 169-178.

7 La comparaison du vocabulaire de ce début

des *Annales* et de celui des *Res Gestae Diui Augusti*, faite en détail par T. Strunk, «Deconstructing the Monuments: Tacitus on the Mausoleum and *Res gestae* of Augustus», dans *Sources et modèles des historiens anciens*, ed. O. Devillers et B. B. Sebastiani, Bordeaux, 2018, p. 219-231, est éclairante.

REGARD LINGUISTIQUE SUR LA *REGIQUINE*

Michiel DE VAAN
Université de Lausanne

1. Latin *regiquina* et français *regiquine* se trouvent dans des documents juridiques de la Suisse romande du XIII^e au XVI^e siècle.¹ Sur leur sens et leur usage, l'essentiel a été dit par Von der Mühl 1967, qui traduit le mot par «déclaration faite sous serment de dire la vérité, dans le cadre d'une enquête»,² mais la confusion règne encore sur l'explication étymologique. Cela justifie notre contribution sur ce mot gallo-roman de souche germanique, en l'honneur d'un collègue qui pendant quinze années a effectué des migrations hebdomadaires entre la Suisse alémanique et la Suisse romande.

Prenons d'abord le mot latin *regiquina*. La plus ancienne attestation connue figure dans une liste des redevances dues par les habitants de Peney-le-Jorat au châtelain de Moudon, qui date du milieu du XIII^e siècle mais en tout cas d'avant 1263: *Hec est regiquina super usagiis in villa de Pyney a castellanis de Melduno perceptis* «Voici la reconnaissance des redevances à Peney(-le-Jorat), perçues par les châtelains de Moudon».³ Dans la confirmation des franchises de Moudon par Amédée V de Savoie, en septembre 1285, le mot semble signifier «témoignage», par exemple dans les articles 17 et 18:⁴

[17] *Si quis rixatur cum aliquo et percutit ipsum, probari potest per regiquinam unius hominis vel mulieris, prestito iuramento, nisi homo ille vel mulier sit litigator vel particeps litis.* [18] *Litigantes et litis participes a regiquina repelluntur.*

«Si quelqu'un se bat avec autrui et le blesse (gravement), on peut le prouver par la regiquine d'un homme ou d'une femme qui a prêté serment, à moins que cet homme ou cette femme ne soit plaignant ni partie dans la dispute. Les plaignants et ceux qui sont partie dans la dispute sont exclus de la regiquine».

Des articles identiques ou pareils se trouvent dans d'autres franchises modelées sur celles de Moudon, à Baulmes en 1402, à Cossonay en 1398 et

1414, à Jougne en 1315,⁵ à Grandson en 1399,⁶ à Orbe en 1404 et à Palézieux en 1344.⁷ Il est d'ailleurs intéressant de remarquer que *regiquina* est clarifiée à deux reprises par *testimonium* dans les franchises de Cossonay. Ainsi, à l'article 19 moudonnois, *Si quis voluerit aliquem a regiquina repellere*, répond à Cossonay nr. 25 *Item si quis voluerit aliquem testem repellere a regiquina vel testimonio*.

Dans un passage des franchises de Vevey de 1370, *regiquina* semble à première vue signifier «torture (pour obtenir un aveu)»: *Item quod nemo propter aliqua denunciata sua ponatur ad torturam seu regiquinam nisi per cognitionem proborum hominum in curia existentium et assistentium, et presentibus et audientibus tribus probis hominibus dicte ville Viviaci*.⁸ Néanmoins il faut interpréter *torturam seu regiquinam* comme «torture, ou enquête qui sert la recherche de la vérité»; bien entendu, des aveux contradictoires pouvaient être suivis par la torture.⁹ Une instance valaisanne de *regiquina* a été trouvée dans un document judiciaire de 1347 procédant de Loèche.¹⁰

2. Le mot *regiquine* traduit *regiquina* dans les traductions françaises des franchises de Cossonay du XVI^e siècle.¹¹ Dans son *Commentaire Coustumier* du Pays de Vaud de 1562, Quisard connaît encore un participe *regiquiné*, dans l'expression *par les proces regiquinez et confessions d'iceulx* «à l'évidence des procès-(verbaux) regiquinés et des confessions de ces (suspects)», mais pour le substantif il n'utilise déjà que *tesmoingnaige* «témoignage». Le nouveau coutumier moudonnois de 1577, rédigé par une commission de représentants de toutes les villes du Pays de Vaud, ne connaît que *tesmoignage*.¹²

3. Le mot non composé se retrouve également en Suisse romande. Dans les franchises de Genève de 1387, *giquina* apparaît en combinaison avec *tortura*, comme à Vevey: *Item quod nullus malefactor laycus ad questionem giquinam seu torturam poni valeat...* «Que nul malfaiteur laïc ne soit mis à interrogation, enquête ou torture...».¹³ Le correspondant français *jequine* est utilisé par Jean de Neuchâtel dans une lettre au Seigneur de Milan en 1351–1353: *et ils navoient pas ocis celui que lon disoit quil avoit ocis (...) combien que par contrainte de jequine lon lour feist cognoistre ce que on vost* «et ils n'avaient pas tué celui que l'on disait qu'il avait tué (...), quand bien même par confession contrainte on leur aurait fait avouer ce que l'on voulait».¹⁴

4. L'ancienne hypothèse, selon laquelle *regiquina* serait la contraction de **regis *inquisitio*,¹⁵ est bien évidemment impossible du côté linguistique. *Regiquina* n'est rien d'autre que la latinisation du mot francoprovençal **rəʒi'kina*.¹⁶ De la même manière, français *regiquine* est la francisation du mot francoprovençal. Ce dernier a été dérivé du verbe *regiquir* «confesser, reconnaître», dont on trouve le participe passé dans quelques interrogatoires de la ville de Fribourg autour de l'an 1500. Dans l'interrogatoire de Pierre Bolengé de 1505, *az regicqui* équivaut à «a reconnu»:¹⁷

*Item sur le lundi le premier jour de septembre, anno que dessus, en presence
dez devandits Wilhelm Reyff, Hanns Stoss, Heintz Lari, conseillieurs, et Willi
Pyeller, lieutenent du groz soutier de Frybourg, az de nouveaux regicqui ledit
Pierre Bolengé.*

Dans l'ensemble, nous pouvons postuler pour le francoprovençal médiéval les verbes **gequir* et **regequir* «confesser» et leurs dérivés **gequina* et **regequina*. Les interrogatoires fribourgeois en allemand de la même époque utilisent d'ailleurs le verbe *verjehen* «confesser» qui nous occupera ci-dessous.¹⁸

5. L'étymologie correcte fut déjà insinuée par Vuy et Tobler.¹⁹ Les formes francoprovençales se rattachent à ancien français *gehir* et *regehir* «dire, avouer, confesser», et au substantif *gehine*, *jehine* «confession, aveu» qui survit en français moderne *gêne*. Par contre, un substantif **re-gehine* ne semble pas avoir existé.²⁰ En ancien occitan, le verbe a la forme *gequir*, *giquir*²¹ «laisser, permettre; abandonner, omettre».²²

Ancien français *gehir* a été emprunté au germanique **jexan* «confirmer, confesser», dont descendent entre autres vieux haut allemand *jehan*, *gehan*, moyen néerlandais *giën*, vieux frison *jā* «reconnaître, avouer».²³ Cela pose le problème suivant: un verbe afr. en *-ir*, s'il représente un mot d'emprunt germanique, continue le plus souvent un thème du présent en **-jan*, mais au verbe **jexan* (prét. **jax*, ptc. **jexana-*) manque ce suffixe: nulle part dans les dialectes germaniques on ne trouve un présent en **-jan* dérivé de cette racine. Von Wartburg reconnaît le problème mais décide qu'un thème germanique en *-jan* doit néanmoins avoir existé, et que seul le gallo-roman en préserve les traces indirectes. Il reconstruit donc **jaxjan*, puis avec gémiation en germanique occidental **jaxxjan*, dont **/xx/* aurait donné */h/* en ancien français. Cette solution est acceptée par Gamillscheg.²⁴

Du point de vue de la linguistique germanique, cette hypothèse semble trop osée. Le manque total de traces de gémiation dans tous les stades de tous les dialectes germaniques nous déconseille fortement de reconstruire un présent en **-jan*. Par conséquent, la conjugaison en *-ir* du gallo-roman doit s'expliquer autrement. Puisque nombre de présents proto-romans en *-ēre* et *-ere* se sont joints à la deuxième conjugaison de l'ancien français, comme *emplir*, *florir* (prom. **-ēre*), *couver*, *gémir* (prom. **-ere*),²⁵ il est probable que l'emprunt **jexere* ait suivi le même parcours.

Le préverbe *re-* peut tout simplement avoir été ajouté par les dialectes gallo-romans, mais on se demande s'il ne peut aussi traduire le préfixe **fra-* du germanique, si présent dans les composés de ce verbe, cf. vha. *firjehan*, m.néerl. *vergiën*, suisse all. *verjehen*.

6. La correspondance entre *h* en ancien français et *k* en francoprovençal et en occitan pourrait s'expliquer par un remplacement du *h* français, prononcé encore comme [x], par /k/ en occitan quand le mot francique se répandait vers le sud et sud-est hors de l'établissement initial des Francs, comme l'admet Von Wartburg.²⁶ Gamillscheg donne les exemples additionnels des noms germaniques *Baldhild* et *Brunhild*, qui donnèrent ancien français *Baldeheut* et *Brunehaut* avec *-h-* mais occitan *Baldequi* et *Bruniquel* avec *-k-*.²⁷

7. En résumé, nous concluons que latin *regiquina* et français *regiquine* sont la latinisation, respectivement la francisation, d'un mot francoprovençal. Le verbe de base est aproc. *(re)gequir* «reconnaître, avouer», lui-même, tout comme aocc. *gequir* «laisser», repris du verbe afr. *gehir*, un emprunt gallo-roman du verbe germanique **(fra)jexan* «jurer, confesser».

NOTES

1 Je remercie vivement Bernard Andenmatten, Martine Ostorero, François Zufferey (UNIL) et Lionel Dorthé (Université de Fribourg) pour leur conseil et leurs corrections à propos d'une version préliminaire de cet article.

2 Maurice von der Mühl, 1967, «La régiquine. L'enquête en droit médiéval vaudois». *Nouvelles pages d'histoire vaudoise* (= *Bibl. Hist. Vaud.* vol. 40), p. 99–111.

3 Dans le doc. ACV (*Arch. Cant. Vaud.*) C II 11, cité

ici d'après l'original. Texte édité par Karl Haff, 1919, «Studien zum Waadtländer Stadtrecht», *Zeitschrift für Schweizerisches Recht* 38, p. 207–264 [non vidi].

4 Danielle Anex-Cabanis & Dominique Reymond, 2001, *Les Sources du*

droit du canton de Vaud: Bailliage de Vaud et autres seigneuries vaudoises. Moyen Âge. B. Droits seigneuriaux et franchises municipales. II. Bailliage de Vaud et autres seigneuries vaudoises. Bâle, Schwabe, p. 134.

5 Jules Gauthier, 1870, *Charte des coutumes de la ville et seigneurie de Jougne (Franche-Comté), publiée avec une traduction et des notes.* Besançon, Mémoires de la Société d'émulation du Doubs.

6 Henri Carrard, 1886, *Les statuts de Pierre de Savoie et la charte de Moudon: une commune vaudoise au XIIIe siècle.* Turin, Paravia & de Vigliardi, p. 54.

7 Anex-Cabanis/Reymond, *op.cit.* (n. 4), p. 66 pour Cossonay, p. 177–187 pour Orbe, p. 198–202 pour Palézieux, p. 451–458 pour Baulmes.

8 Anex-Cabanis/Reymond, *op.cit.* (n. 4), p. 298–304. Ainsi Jos. Schneuwly, 1879, «La régiquine», *Anzeiger für schweizerische Geschichte* = *Indicateur de l'histoire suisse* 3, p. 139–141, arrivait à la définition «aveu fait en justice soit spontanément soit à la suite de l'application de la torture». Cette interprétation fut reprise par des chercheurs au début du XX^e siècle.

9 Von der Mühl, *loc.cit.* (n. 2), p. 109.

10 J. Gremaud, 1880, *Documents relatifs à l'histoire du Vallais. Tome IV (1331–1350)*, Lausanne, Bridel, p. 469.

11 Des versions inédites des traductions des XVI^e et XVII^e siècles se trouvent aux archives cantonales vaudoises et aux archives communales de Cossonay, et seront édités par nous prochainement. Le texte a été recopié ou retraduit jusqu'à la fin du XVIII^e siècle. Une version de 1778 a été publiée par Denis Tappy en 1996, «Les franchises de Cossonay au carrefour des influences», *Mém. de la Soc. pour l'Histoire du Droit et des Institutions des anciens pays bourguignons, comtois et romands. Franchises et Institutions Municipales*, vol. 53, p. 45–85.

12 Regula Matzinger-Pfister, 2010, *Les Sources du droit du canton de Vaud. C. Epoque bernoise. II. Les Coutumiers du Pays de Vaud à l'époque bernoise 1536–1798.* Bâle, Schwabe, p. 3–98.

13 Edouard Mallet, 1843, *Libertés, franchises, immunités, us et coutumes de la cité de Genève.* Genève, Ramboz, p. 54.

14 George Auguste Matile, 1848, *Monuments de*

l'histoire de Neuchâtel. Neuchâtel, Attinger, p. 660.

15 Chez: Haff, *op.cit.* (n. 3); Jean-Georges Favey, 1925, «Le développement historique du droit dans le Pays de Vaud pendant la période de Savoie (suite)», *Revue historique vaudoise* 33, p. 141–150; Von der Mühl, *loc.cit.* (n. 2), p. 111.

16 Pour les latinisations fréquentes dans les documents médiévaux, cf. David Vitali, 2007, *Mit dem Latein am Ende? Volkssprachlicher Einfluss in lateinischen Chartularen aus der Westschweiz.* Berne, Lang.

17 Schneuwly, *loc.cit.* (n. 8); Rita Binz-Wohlhauser & Lionel Dorthe, *Les Sources du droit du canton de Fribourg. I. Le droit des villes. 2. Le droit de la ville de Fribourg. 8. Freiburger Hexenprozesse 15.–18. Jahrhundert / Procès de sorcellerie fribourgeois du XVe au XVIIIe siècle.* URL: <https://www.ssrq-sds-fds.ch/exist/apps/ssrq/?kanton=FR> (consulté le 04.02.2019). A présent (le 4 février 2019), les textes édités en ligne montrent le participe *regiqui* dans 6 documents entre 1493 et 1521.

18 Pour des raisons d'espace, nous ne nous pencherons pas sur la

latinisation plus rare *regiquia* «reconnaissance de cens», cf. Peter Rück, 1975, «Les registres de l'administration capitulaire de Lausanne (XIII^e-XVI^e siècle)», *Revue historique vaudoise* 83, p. 173.

19 Jules Vuy, 1874, *Petit mémoire sur la Regiquina*. Genève, Mémoires de l'Institut national genevois, p. 9; L. Tobler, 1879, «La régiquine», *Anzeiger für schweizerische Geschichte* 3, p. 164–165.

20 Kurt Baldinger avec J.-D. Gendron et G. Straka (éd.), *Dictionnaire étymologique de l'ancien français*, vol. G3, 422–430; Adolf Tobler & Erhard Lommatzsch (éd.), 1971, *Altfranzösisches Wörterbuch*. Achter Band, Q–R. Wiesbaden, Steiner, col. 658–660.

21 Avec *e* > *i* sous influence de la consonne palatale initiale.

22 Levy, Emil, 1894–1924, *Provenzalisches Supplement-Wörterbuch. Berichtigungen und Ergänzungen zu Raynouards Lexique roman*. Leipzig, Reisland, vol. 4 [1904], p. 113–114. Le même /k/ se retrouve en ancien italien *geccire* «abandonner, humilier» et dans les langues ibéro-romanes, où il peut être dû à un emprunt du mot provençal.

23 Walther von Wartburg, 1959, *Französisches Etymologisches Wörterbuch (FEW)*, vol. 16, 282–283; Rosemarie Lühr (éd.), 2013, *Etymologisches Wörterbuch des Althochdeutschen*, vol. V

iba-luzzilo, col. 278–282; Guus Kroonen, 2013, *Etymological Dictionary of Proto-Germanic*, Leiden/Boston, Brill, p. 272. Le verbe n'existe plus en allemand écrit mais le dérivé **bī-jexti-* survit dans *Beichte* «confession», nl. *biecht*.

24 *FEW*, loc.cit. (n. 23); Ernst Gamillscheg, 1970, *Romania Germanica. Band I*. 2^e éd., p. 272 et 385.

25 Kristoffer Nyrop, 1904–1930, *Grammaire historique de la langue française*, vol. 2, *Morphologie*, p. 50.

26 *FEW*, loc.cit. (n. 23).

27 Gamillscheg, op.cit. (n. 24), p. 385.

EMPRUNT ET/OU (RE-)CRÉATION?

A propos de fr. *sémantique*

Nathalie ROUSSEAU

Sorbonne Université, Institut universitaire de France
et Université de Lausanne

Il y a quelques années, Rudolf Wachter écrivait, dans un texte consacré à la nécessité d'apprendre d'autres langues qui n'a rien perdu de son actualité:

Der historische Hintergrund birgt vieles, was die verschiedenen Sprachgemeinschaften speziell in Europa und dem Nahen und Mittleren Osten eng miteinander verbindet. Nur wer sich rechtzeitig einen guten Überblick über die Geschichte von der Antike bis heute erwirbt, kann später alles neu „Erfahren“ einordnen und gebührend würdigen. Genauso im Bereich der Sprache selbst: Die zahlreichen Sprachen unserer grossen Weltregion bilden teils durch gemeinsame Abstammung, teils *durch langen und intensiven Kontakt* eine einzige grosse, farbenfrohe Gemeinschaft mit vielfältigem Hintergrund.¹

C'est cet enchevêtrement d'héritages et d'emprunts réciproques, auquel s'ajoute, pour la langue intellectuelle entendue de manière large,² un «contact intense et continu» des Modernes avec les textes anciens, que nous souhaiterions illustrer d'un exemple précis: le terme fr. *sémantique* nous paraît ainsi digne d'intérêt non seulement parce qu'il désigne depuis un siècle, sous forme substantivée, l'une des branches de la linguistique, qui se consacre précisément au sens des [vø:rtər] qui constituent le sujet de ce volume, mais aussi parce qu'il a récemment connu, sous forme adjectivale, un spectaculaire succès dans l'expression *Web sémantique* (angl. *Semantic Web*), et illustre d'autant mieux la fécondité de la présence des langues anciennes dans nos langues modernes.

Cette présence, en effet, est généralement appréhendée selon une tripartition entre termes hérités, termes empruntés et termes construits.³ Dans la langue française, par exemple, les termes hérités sont d'origine latine (si l'on

excepte le substrat gaulois): les termes français hérités d'origine grecque (comme *église*) sont en réalité issus de termes que le latin a lui-même empruntés au grec (ici *ecclesia*, cf. gr. ἐκκλησία). Le français a ensuite pu emprunter des mots directement au grec et au latin, à toutes les époques de son histoire. Enfin, il a également construit des mots à partir de formants grecs et latins – radicaux, préfixes, suffixes – dégagés par l'analyse de termes motivés⁴ en leurs différents constituants: c'est ainsi qu'ont été créés, à époque moderne, de nombreux termes qui ont tout à fait l'air grecs ou latins, comme fr. *sémaphore* – à partir du radical du substantif grec σῆμα «signe»⁵ et d'un «suffixe» *-phore* dégagé par l'analyse de termes français empruntés aux composés grecs en -φόρος «qui porte»⁶ –, mais aussi des hybrides gréco-latins associant des formants de chacune des deux langues, comme *automobile* ou *internaute*. Pour ces deux dernières catégories de termes (empruntés et construits), l'emprunt direct, respectivement, de mots ou de formants au grec et au latin n'est pas le seul cas de figure possible: cet emprunt peut aussi avoir été fait à l'une des autres langues de l'Europe avec lesquelles le français a été en «contact intense et continu», et qui, connaissant la même pratique des langues anciennes, a aussi emprunté mots et formants à ces dernières; à cet égard, la langue latine peut aussi être comptée au nombre de ces langues de l'Europe, puisque, longtemps restée une langue de communication scientifique, elle s'est également enrichie de termes empruntés au grec ou construits à partir de formants grecs et latins (anciens), depuis le moyen âge jusqu'à l'époque moderne.

Or du fait de cette diversité de possibilités d'enrichissement du lexique au moyen des langues anciennes, une nette distinction entre termes empruntés et termes construits n'est pas toujours possible. Le fait est d'autant plus frappant, et peut paraître paradoxal, dans le cas de fr. *sémantique*, dans la mesure où il s'agit d'un terme dont l'origine est connue, et dont la paternité est clairement revendiquée par Michel Bréal dans la phrase qui clôt l'introduction (intitulée «Idée de ce travail») de son *Essai de sémantique (science des significations)*, dont la première édition a paru à Paris en 1897:

Je prie donc le lecteur de regarder ce livre comme une simple Introduction à la science que j'ai proposé d'appeler la *Sémantique*.⁷

Cette déclaration qui pourrait ressembler à un acte de naissance officiel ne constitue en réalité pas, et de loin, la première attestation du terme – M. Bréal a d'ailleurs précisé dans les pages qui précèdent que l'ouvrage a connu une

«longue incubation» (p. 7) et qu'il en a, «à titre d'essai», «fait paraître à diverses reprises quelques extraits» (p. 6). Les dernières recherches menées au sein du projet «TLF-Etym»⁸ font même reculer de cinq ans la date de 1879 précédemment donnée par la rubrique étymologique du *Trésor de la langue française informatisé* comme date de la première attestation:⁹ le terme apparaît en effet en 1874 dans la *Revue critique d'histoire et de littérature*, dans le compte rendu (très défavorable) énigmatiquement signé «C. de G.» d'un «lexique étymologique comparé».¹⁰ Ce fait ne remet cependant pas en cause, selon toute vraisemblance, la paternité du terme: le préambule, signé par Michel Bréal,¹¹ à la publication d'une réponse à ce compte rendu, l'année suivante, précise en effet que «les initiales C. de G. qui terminaient cet article, désignent la Conférence de Grammaire à l'Ecole pratique des Hautes-Etudes, où l'ouvrage de M. Z. avait été analysé».¹² Or Michel Bréal était à ce moment-là directeur d'études dans cette institution, et justement en charge de la conférence hebdomadaire de Grammaire comparée:¹³ au vu du thème traité pendant l'année 1873-1874, «l'étude du vocabulaire latin» et «la préparation d'un dictionnaire étymologique de la langue latine»,¹⁴ on devine aisément que l'article signé «C. de G.», qui analyse successivement «trois dictionnaires étymologiques de la langue latine qui ont paru en l'espace de six mois en Allemagne et en Autriche» (p. 81),¹⁵ reprend directement le contenu du cours dispensé par M. Bréal.¹⁶

La définition du terme *sémantique* comme «étude de la transformation des sens», que l'on peut extraire d'un passage de ce compte rendu de 1874 qui reconnaît tout de même quelque mérite à l'auteur de l'ouvrage recensé, n'éclaire cependant pas exactement sur l'étymologie de ce néologisme:

Cependant on a si peu fait jusqu'à présent pour l'étude de la transformation des sens, la méthode à suivre dans ce genre de recherche est encore si mal déterminée, qu'on doit être reconnaissant à M. Z. des matériaux qu'il livre. Un article comme celui où l'auteur rapproche *ægre* «difficilement», venant de *æger* «malade», et l'allemand *kaum* «à peine», venant du vieux haut-allemand *chûm* «malade, blessé», a certainement son mérite. J'en dirai autant pour l'article où l'auteur, à propos des mots *pugnus* et *pugna*, rapproche des exemples où le poing a servi à former des verbes signifiant «combattre». Malheureusement M. Z. n'a pas eu une idée nette de ce qu'il voulait faire. Tout en se laissant aller à des études de sémantique (c'est ainsi qu'on pourrait appeler cette science), il y mêle quantité de choses étrangères et disparates.¹⁷

C'est dans l'article de 1883 intitulé «Les lois intellectuelles du langage. Fragment de sémantique», que l'on peut considérer comme le texte qui «marque l'introduction officielle du terme substantival *sémantique* en français»,¹⁸ et qui définit, de manière identique au compte rendu de 1874, la sémantique comme science de la «transformation des sens», que cette étymologie est explicitement fournie :

L'étude où nous invitons le lecteur à nous suivre est d'espèce si nouvelle qu'elle n'a même pas encore reçu de nom. En effet, c'est sur le corps et sur la forme des mots que la plupart des linguistes ont exercé leur sagacité : les lois qui président à la transformation des sens, au choix d'expressions nouvelles, à la naissance et à la mort des locutions, ont été laissées dans l'ombre ou n'ont été indiquées qu'en passant. Comme cette étude, aussi bien que la phonétique et la morphologie, mérite d'avoir son nom, nous l'appellerons la ΣΕΜΑΝΤΙΚΗ (du verbe σημαίνω), c'est-à-dire la science des significations.¹⁹

Elle est ensuite reprise et précisée, quatre ans plus tard, dans la note associée à la définition qui clôt l'introduction de l'*Essai* :

1. Σημαντική τέχνη, la science des significations, du verbe σημαίνω, «signifier», par opposition à la *Phonétique*, la science des sons.²⁰

L'écart entre les deux explications est particulièrement éclairant sur les difficultés que le terme soulève : de façon paradoxale, l'apparition de l'expression Σημαντική τέχνη pose plus de questions qu'elle n'en résout.

En effet, la mention de τέχνη «art, science» n'est pas nécessaire à la compréhension de *sémantique* comme un nom de science : s'il est vrai que le suffixe *-ique* tient du grec ancien sa capacité à former des substantifs féminins désignant des sciences, il a déjà connu, à la fin du XIX^e siècle, une longue histoire : les exemples de tels substantifs sont déjà nombreux en ancien français, de sorte que, même s'il s'agit d'emprunts au grec (*arismetique*, *dialetique*, *pratique*, *retorique*, *teorique*...), *-ique* y est déjà compris comme un suffixe formant des noms de science.²¹

Ainsi, tout comme la coexistence d'un grand nombre d'adjectifs au féminin -ική²² épithètes de τέχνη (ex. : ἡ πολιτική τέχνη) et d'adjectifs substantivés en -ική par ellipse de ce substantif (ex. : ἡ πολιτική) a permis, dès le grec classique, la création de noms d'arts ou de techniques en -ική sans étape adjectivale, qui ne se distinguent pas de ces adjectifs substantivés, et auxquels a pu inversement, à tout moment, être associé τέχνη,²³ le français du XIX^e siècle connaissait à la fois des adjectifs en *-ique* épithètes du substantif

science (la politique / la science politique), et des substantifs féminins en *-ique* au moins associables à ce substantif (*la linguistique / «la linguistique est une science qui...»*).²⁴

Dans ce cadre, la mention que fait Michel Bréal de *σημαντική τέχνη* en caractères grecs et le parallèle établi avec la *phonétique* définie comme «science des sons» peut prêter à confusion : l'adjectif *σημαντικός* lui-même ne signifie pas «relatif au sens», et n'est donc pas exactement parallèle à *φωνητικός*, dérivé du substantif *φωνή* «son, voix, parole, langue», qui est attesté en grec ancien au sens «relatif à la voix»,²⁵ et qui est bien un «adjectif de relation» exprimant une relation avec le substantif sur lequel il est formé.²⁶ En effet, il n'existe pas, en grec, de substantif fondé sur le même radical que *σημαντικός* qui pourrait désigner la «signification» : *σημα* comme *σημεῖον* désignent tous deux le «signe».²⁷ Cette absence explique le renvoi de M. Bréal au verbe *σημαίνειν*, qui signifie effectivement «signifier», après un premier sens «faire signe vers, désigner» : c'est le participe substantivé au neutre pluriel *τὰ σημαίνόμενα* «ce qui est signifié, le sens» qui possède un tel usage. De ce fait, gr. *σημαντικός*, formé sur le radical *σημαν-* du verbe *σημαίνειν* au moyen de *-τικός*, variante banale du suffixe *-ικός*,²⁸ a le sens attendu d'un dérivé de ce verbe : «qui indique, qui signifie», comme l'illustre par exemple un célèbre passage de la *Poétique* d'Aristote :

Ὄνομα δέ ἐστι φωνῇ συνθετὴ σημαντικὴ ἄνευ χρόνου [...]. Πρῆμα δὲ φωνῇ συνθετὴ σημαντικὴ μετὰ χρόνου [...]· τὸ μὲν γὰρ ἄνθρωπος ἢ λευκὸν οὐ σημαίνει τὸ πότε, τὸ δὲ βαδίζει ἢ βεβάδικεν προσσημαίνει τὸ μὲν τὸν παρόντα χρόνον, τὸ δὲ τὸν παρεληλυθότα.

Le nom est une voix composée signifiante, n'indiquant pas le temps [...]. Le verbe est une voix composée signifiante, indiquant le temps [...] ; un nom comme *homme*, ou *blanc*, ne signifie pas le «quand», tandis que (*il*) *marche* ou (*il*) *a marché* signifie en plus le temps présent ou le temps passé.²⁹

Il en résulte qu'alors que fr. *phonétique* pourrait effectivement être rapporté à un syntagme grec signifiant «science relative aux sons, science des sons», bien qu'un tel syntagme ne soit pas attesté, le syntagme *σημαντικὴ τέχνη* ne pourrait signifier, en grec ancien, que «science signifiante, science qui signifie, science apte à signifier». Or on peut considérer que ce dernier syntagme n'est pas non plus attesté : il convient de dissocier la seule attestation de *σημαντικὴ τέχνη*, dans un texte du VI^e siècle de notre ère intitulé *Περὶ πολιτικῆς ἐπιστήμης* et autrefois attribué à Pierre le Patrice qui observe qu'il

est absolument nécessaire que «ceux qui sont chargés de donner le signal de guerre soient à la fois bons à la guerre et précisément entraînés à l'art sémantique» (τοὺς τοῦ πολέμου σημάντορας ἀγαθοὺς τε τὸ[ν] πόλεμον εἶναι, τὴν τε σημαντικὴν ἀκριβῶς ἡσκημένους τέχνην). En effet, dans ce texte, σημαντική ne repose pas sur σημαίνειν, mais est explicitement rapproché de σημάντωρ «chargé de donner le signal» (lui-même dérivé de σημαίνειν «donner le signal», comme l'illustre la phrase suivante, qui évoque la façon dont «ceux qui sont chargés de donner le signal chez les Scythes», Σκυθῶν [...] οἱ σημάντορες, «signalent encore ce qu'il faut faire à la guerre par des trompettes», σημαίνειν εἰσέτι [...] σάλπιγγιν τὰ κατὰ τὸν πόλεμον πρακτέα), de sorte que σημαντική τέχνη se comprend comme «l'art du σημάντωρ».³⁰ C'est vraisemblablement à cet emploi qu'il faudrait rattacher l'autre sens de fr. *sémanique*, relevant de l'art militaire («art de mouvoir les troupes à l'aide de signaux»), également attesté à partir du dernier quart du XIX^e siècle, s'il ne s'agit pas plutôt d'une création indépendante.³¹

Ainsi, le terme *sémanique* instauré par Michel Bréal comme nom de discipline représente un cas de figure original, intermédiaire entre le simple emprunt d'un mot entier (comme *phonétique*) – avec éventuelle modification de son sens³² –, et la création lexicale à partir de formants empruntés (comme *sémaphore*): l'assignation d'un nouveau sens, «science des significations», au signifiant emprunté *sémanique* a en effet pour conséquence la resegmentation du terme, qui dégage un nouveau formant *séman-*, désormais pourvu du sens «signification», enregistré comme tel par les dictionnaires³³ et susceptible d'entrer dans la formation de nouveaux mots, comme *sémanème* qui a servi à désigner la «base lexicale».³⁴

Deux observations complémentaires s'imposent dès lors. Tout d'abord, cet exemple illustre la souplesse avec laquelle les langues anciennes ont été utilisées pour enrichir les modernes: il ne saurait être question de faire ici grief à M. Bréal – auquel on ne peut dénier une fine connaissance du grec ancien – de son inventivité. Plutôt que d'adopter les conclusions de E. Benveniste, qui déduit de son analyse de la genèse de termes comme fr. *microbe* que «certains des néologismes scientifiques de forme gréco-latine créés en français et tout particulièrement les composés (la proportion reste à évaluer après examen) n'ont de grec ou de latin que la forme matérielle»,³⁵ il semble préférable de souligner, à la suite de H. Cottez, la grande culture des «créateurs du vocabulaire savant»:

Car on a oublié que les créateurs du vocabulaire savant, dont l'activité onomasiologique s'est manifestée surtout depuis le ^{xviii}e pour atteindre sa plus grande ampleur au ^{xix}e, étaient pour la plupart de bons philologues parfaitement instruits du système morphologique gréco-latin, ou consultaient les philologues en cas de besoin. Il y a bien, de loin en loin, quelques créations aberrantes par rapport au système, mais ce sont là des «bavures», ce n'est pas la règle (et sur ce point nous nous écartons de la thèse exposée par E. Benveniste, à propos du mot *microbe*). Qu'ils soient des théoriciens, des expérimentateurs, des nomenclateurs, tous ces savants, qui entendaient parfaitement le latin et connaissaient, au moins dans les traductions et adaptations latines, le vocabulaire des Aristote, des Hippocrate, des Galien, des Théophraste, des Strabon, etc., ont soigneusement respecté (dans leur langue comme dans le latin où ils ont continué à s'exprimer et à nommer) les modèles de la composition grecque. Ils s'en sont d'ailleurs constamment réclamés, comme en font foi de multiples déclarations, qu'on peut recueillir quand on consulte les sources originales.³⁶

Dans ce cadre, on peut observer que M. Bréal a tiré parti de la remarquable fécondité du suffixe *-ique* qui a permis la création d'une nouvelle base *séman-*, ensuite répertoriée dans les dictionnaires du français:³⁷ tant il est vrai que la place des langues anciennes dans nos langues modernes ne se limite pas à des mots isolés, aussi nombreux soient-ils, mais met aussi en jeu des principes de formation.

Un second constat se déduit de la fortune ultérieure du mot dans les différentes langues de l'Europe. Il existait en effet une autre possibilité de désignation de la discipline que M. Bréal appelait de ses vœux: dans la première moitié du ^{xix}e siècle, Ch.K. Reisig, professeur de latin à l'université de Halle, avait proposé all. *Semasiologie*, ensuite repris par l'anglais et le français dans le dernier quart de ce même siècle.³⁸ Ce terme présentait l'avantage d'être parfaitement transparent puisqu'il comportait le radical du substantif grec désignant le «sens», la «signification», σημασία, et s'insérait dans un ensemble de noms de disciplines déjà existant et très productif en français, les termes en *-logie*, formés sur les composés grecs en -λογία, eux-mêmes dérivés de composés à rection verbale pourvus en second terme d'un nom d'agent en -λόγος. M. Bréal ne dit pas pourquoi il n'a pas retenu ce terme, qui se serait pourtant rapproché de *morphologie*.³⁹ Il pourrait avoir été sensible au caractère technique et peu courant de σημασία «signification» en grec ancien: le terme n'est attesté en ce sens qu'après l'époque classique, surtout chez

les Stoïciens puis dans les textes grammaticaux.⁴⁰ Quoi qu'il en soit, si le caractère transparent de *sémasiologie*, c'est-à-dire l'identité entre son sens prédictible et son sens attesté, «science des significations», rendait éventuellement possible la création parallèle de ce terme dans plusieurs langues, la différence de sens entre gr. σημαντικός et fr. *sémantique* exclut de fait la possibilité que angl. *semantics*, all. *Semantik*, it. *semantica* ou esp. *semántica* soient issus d'un emprunt direct au grec: il est nécessaire de conclure qu'il s'agit selon toute vraisemblance d'emprunts à Bréal (ou d'emprunts à une langue moderne ayant elle-même emprunté à Bréal), rendus possible par l'existence, dans chacune de ces langues, d'un suffixe correspondant au grec -iko- et servant à former des noms de discipline.⁴¹ Ainsi, en anglais par exemple,⁴² *semantics* est d'abord attesté dans deux traductions de textes français, de A. Darmesteter en 1886 («In asking what are the causes of change [in meaning], we touch on the most obscure and most difficult questions connected with *semantics*»),⁴³ et de M. Bréal en 1893 («All, or almost all, the chapter of linguistics treating of Semantics, or the science of meanings, has yet to be written»),⁴⁴ avant d'être repris par Ch.R. Lanman, professeur de sanskrit à Harvard, dans une communication prononcée devant l'American Philological Association («The doctrine of the principles that underlie the processes of the development of the meanings of words may be called semantics or semasiology»).⁴⁵ La rubrique étymologique de l'*Oxford English Dictionary* pourrait dès lors être discutée:

Origin: A borrowing from Greek, combined with an English element.

Etymons: Greek σημαντικός, -ic suffix 2

Etymology: < ancient Greek σημαντικός (see *semantic* adj.): see -ic suffix 2.

In sense 2a after French *sémantique* (1874). Compare earlier *semasiology* n.⁴⁶

Ce dictionnaire donne pour «origine» un emprunt au grec, et signale une influence du français pour le «sens 2a» («The branch of linguistics or philosophy concerned with meaning in language; the study or analysis of meaning in words, sentences, etc.»), mais la différence avec le «sens 1», attesté dix ans plus tôt («The meaning of signs; the interpretation or description of such meaning») ainsi que l'histoire du sens «2a» pourraient à juste titre conduire à distinguer deux origines distinctes, respectivement un emprunt au grec ancien et un emprunt au français.

Ainsi, la diffusion de *sémantique* dans les langues de l'Europe, quelles que soient les raisons qui l'ont fait triompher de son concurrent le plus sérieux, *sémasiologie*⁴⁷ – selon une histoire qu'il n'est pas lieu de retracer ici –,

illustre bien l'importance du «contact intense et continu» des différentes langues de l'Europe entre elles, qui a précisément été possible par le recours commun aux langues anciennes, donnant ainsi lieu à ce que l'on peut appeler des «internationalismes de formation savante».⁴⁸

NOTES

1 «Identität durch Fremdsprachen»,

Uni Nova.

Wissenschaftsmagazin der Universität Basel, 92, Nov. 2002, p. 16 (nous soulignons).

2 Nous reprenons

l'expression *vocabulaire intellectuel* à P. Chantraine, qui l'emploie pour caractériser le domaine du lexique grec classique dans lequel apparaît le suffixe -*iko-* («Le suffixe grec -*ικος*», dans *Id., Etudes sur le vocabulaire grec*, Paris 1956, p. 97-171 [ici p. 99]), et qui nous semble plus exacte que l'expression consacrée de *vocabulaire savant* (voir *ibid.*, p. 100, ou, pour le français, le titre de l'ouvrage classique de H. Cottez, *Dictionnaire des structures du vocabulaire savant. Éléments et modèles de formation*, 4^e édition, revue et complétée, Paris 1988).

3 Voir par exemple

H. Cottez, *op. cit.* (n. 2), p. xvii, qui parle respectivement, pour les 2^e et 3^e types (les termes hérités *via* le latin n'entrant pas dans son étude), d'«emprunts» et de «productions». Pour

la catégorie intermédiaire («adaptations») distinguée dans cet ouvrage, voir notre observation n. 32.

4 Ou plus exactement «relativement motivés»:

sur cette notion, voir F. de Saussure, *Cours de linguistique générale* édité par Ch. Bally et A. Sechehayé, avec la collaboration de A. Riedlinger, Paris/Lausanne 1916, p. 188.

5 Voir *infra* et n. 27.

6 Voir H. Cottez, *op. cit.* (n. 2), *s.u. séma-* et *-phore*.

7 M. Bréal, *Essai de sémantique (science des significations)*, Paris 1897, p. 9 (sur la n. 1 associée au mot «Sémantique», voir *infra*). Cette introduction a été reprise, avec d'autres passages de l'*Essai*, dans un article intitulé «Une science nouvelle: la sémantique» publié la même année dans la *Revue des deux mondes*, 67^e année, 4^e période, t. 141, p. 807-836: voir la réédition parue dans P. Desmet & P. Swiggers, *De la grammaire comparée à la sémantique. Textes de Michel Bréal publiés entre 1864 et 1898*.

Introduction, commentaires et bibliographie par P. D. et P. S., Leuven/Paris 1995, p. 297-327, avec le commentaire des éditeurs p. 293-296.

8 *Programme de recherche TLF-Etym*, www.atilf.fr/tlf-etym, ATILF – CNRS & Université de Lorraine.

9 «M. Bréal, *Lettre* à Angelo de Gubernatis, cité ds *Hist. épistémol. lang.*, t. 3, fasc. 2, p. 128, note 8: “Je prépare aussi un livre sur les lois intellectuelles du langage, auquel je travaille depuis des années: c'est ce qu'on peut appeler la sémantique”» (*Trésor de la langue française informatisé [TLFi]*, Paris 2004 [en ligne: <http://atilf.atilf.fr/>], *s.u.*); c'est également la date retenue par P. Desmet & P. Swiggers, *op. cit.* (n. 7), p. 267, n. 1, qui renvoient au *Trésor de la langue française* et au *Grand Robert de la langue française s.u.*

10 *Revue critique d'histoire et de littérature*, 1874 (n° 33, 15 août), p. 98. Cité par L. Budzinski dans la «Mise à jour de la notice étymologique par le

programme de recherche *TLF-Etym*» du lemme *sémantique* [2010, en ligne : www.cnrtl.fr/etymologie/sémantique].

11 Les initiales «M. B.» qui figurent à la fin de ce préambule sont en effet transparentes, non seulement parce que Michel Bréal, à ce moment-là, «fait partie du comité de rédaction de la *RCHL*» (il est l'un des directeurs de la revue), comme l'observe L. Budzinski, art. cit. (n. 10), mais surtout à cause de la mention de la Conférence de Grammaire (voir *infra*).

12 *Revue critique d'histoire et de littérature*, 1875 (n° 14, 3 avril), p. 220. Les initiales «M. Z.» (voir aussi *infra*) ont quant à elles une fonction différente : elles reprennent de façon abrégée le nom de l'auteur de l'ouvrage recensé, «M. Zehetmayr», cité en entier dans les lignes qui précèdent.

13 Voir le *Rapport sur l'Ecole pratique des hautes études. IV^e section. Section des sciences historiques et philologiques, 1873-1874*, 1874, p. 105 («VIII. Grammaire comparée») qui donne M. Bréal comme directeur d'études, et signale quatre «élèves» («MM. J. Darmesteter, L'abbé Gonnet, Bard, Miélet»), «cinq auditeurs libres», ainsi que «M. Kirpitchnikov» qui

«s'est joint à la conférence pendant le second semestre». L'indication «la Conférence de Grammaire de l'Ecole pratique des Hautes-Etudes ("C. de G.")», à laquelle Michel Bréal *participa*» qui figure dans la notice étymologique mise à jour par L. Budzinski, art. cit. (n. 10), comporte donc une inexactitude (ici en italiques) et prête ainsi à confusion.

14 *Rapport sur l'Ecole pratique des hautes études* (cité n. précéd.), *ibid.*

15 Cet article a paru en deux parties : *Revue critique d'histoire et de littérature*, 1874 (n° 32, 8 août), p. 81-85 ; (n° 33, 15 août), p. 97-102.

16 La lecture de l'ensemble de cet article (voir n. précéd.) montre d'ailleurs que le propos est assumé par un seul auteur, qui emploie tantôt la 1^e personne du singulier, tantôt la 1^e personne du pluriel, mais avec accord du participe passé au singulier (p. ex. «nous sommes arrivé», p. 97).

17 *Revue critique d'histoire et de littérature*, 1874 (n° 33, 15 août), p. 98.

18 Comme l'observent P. Desmet & P. Swiggers, *op. cit.* (n. 7), dans les premières lignes de leur commentaire (p. 267-270) à la réédition de ce texte (*ibid.*, p. 271-282)

initialement paru dans l'*Annuaire de l'Association pour l'encouragement des études grecques en France*, 17, 1883, p. 132-142.

19 M. Bréal, «Les lois intellectuelles du langage. Fragment de sémantique», art. cit. (n. précéd.), p. 133.

20 M. Bréal, *Essai de sémantique*, *op. cit.* (n. 7), p. 9, n. 1.

21 Curieusement, D.C. Walker, *Dictionnaire inverse de l'ancien français*, Ottawa 1982, p. XXII, ne cite *-ique* que comme suffixe formant des adjectifs et des substantifs masculins (ces derniers désignant des personnes pourvues d'une certaine caractéristique : p. ex. *emperique*, *matematique*, *paralitique*), alors que sur la petite centaine de substantifs en *-ique* recensés aux pages 267-269, on compte trois quarts de féminins et un quart de masculins (certains substantifs connaissant les deux genres : par exemple, masc. *matematique* désigne celui qui pratique la science désignée par fém. *matematique*).

22 Sur la fortune du suffixe *-ικό-* en grec ancien, dont la fonction consiste à «marquer l'appartenance à un groupe dans une classification», et qui a ainsi pu recevoir une valeur catégorisante, ou encore une valeur caractérisante

(ou spécifiante), ou bien encore a pu servir à exprimer une aptitude, avant de signifier de manière plus vague «relatif à», voir P. Chantraine, art. cit. (n. 2), p. 149-152 et 170.

23 Sur l'idée d'«association», qui inclut de manière large, au-delà des cas où la forme en -ική est en position d'épithète de τέχνη, ceux où les deux termes se trouvent en relation dans le même contexte, voir N. Rousseau, «Des Thériakues (Θηριακά) à “la thériaque” (θηριακή): formation et histoire du terme», dans V. Boudon-Millot & F. Micheau (dir.), *La thériaque. Histoire d'un remède millénaire*, Paris 2019, p. 39-75 (exemples p. 42, n. 17).

24 Notons toutefois que tel n'est pas le cas de tous les termes français en -ique – ainsi *musique*, par exemple, peut-être parce que la discipline qu'il désigne est considérée comme un *art*, terme masculin en français. Sur la grande productivité de -ique en français, voir E. Brunet, *Le Vocabulaire français de 1789 à nos jours d'après les données du Trésor de la langue française*, t. I, Genève/Paris 1981, p. 473-481 (qui, toutefois, ne différencie pas adjectifs et formes substantivées); J. Dubois et F. Dubois-

Charlier, *La dérivation suffixale en français*, Paris 1999, p. 139-141 (qui notent que «la nominalisation féminine, qui indique une science ou une technique, est dérivée de l'adjectif et connaît un développement important»: p. 141). On peut ajouter que l'importance des substantifs en -ique en français rend inutile de supposer, pour chacun d'entre eux, une conversion à partir de l'adjectif correspondant (comme le font par exemple les notices étymologiques mises à jour par le programme de recherche *TLF-Etym* des lemmes *sémantique* et *phonétique*, art. cit. resp. n. 10 et 25).

25 Par exemple chez Galien, qui définit les ὄργανα φωνητικά «organes de la voix» comme ceux «par lesquels l'air est expulsé, de sorte que la voix se produit», δι' ὧν ἐκπεμπομένου τοῦ πνεύματος <τοῦ> φωνῆ γίνεται (*Commentaire aux Epidémies I d'Hippocrate*, 2.80 [17a.187 Kühn], éd. E. Wenkebach, CMG V 10, 1, Leipzig/Berlin 1934). Notons qu'il ne s'agit pas du seul sens de φωνητικός: conformément aux valeurs du suffixe -ικό- (voir *supra* n. 22), le terme peut aussi exprimer une aptitude, «doué de parole». Sur l'histoire du substantif fr. *phonétique*, attesté depuis 1843, voir

E. Michelini, «Mise à jour de la notice étymologique par le programme de recherche *TLF-Etym*» du lemme *phonétique* [2009, en ligne: www.cnrtl.fr/etymologie/phonétique].

26 Sur ce que l'on appelle «adjectifs de relation» ou «adjectifs relationnels», voir par exemple la définition de D. Denis et A. Sancier-Chateau, *Grammaire du français*, Paris 1994, p. 3, qui observent que ceux-ci entrent «dans la catégorie des classifiants» et ont «la particularité de se souder avec le nom pour former une nouvelle appellation, à la limite du mot composé: ex.: *une fièvre aphteuse* / *une fièvre typhoïde* (maladies spécifiques, opposées par exemple à la *varicelle*, la *grippe*, etc.)».

27 Σῆμα désigne «tout ce qui constitue un signe, un signal, une marque, un signe de reconnaissance, un signe envoyé par les dieux, emblème d'un bouclier, ce qui indique la présence d'un mort, tumulus, monument funéraire»; σημεῖον est le «substitut courant de σῆμα en prose dans tous ses emplois (sauf celui de “tombeau”)» et signifie «“signe, signal, drapeau, limite”, etc., en outre, “sceau”, en géométrie “point” [...]»; il a enfin le «sens de “preuve” dans un raisonnement»

(P. Chantraine & al., *Dictionnaire étymologique de la langue grecque. Histoire des mots*, Paris 1968-1980; nouvelle édition avec, en supplément, les *Chroniques d'étymologie grecque* [1-10] rassemblées par A. Blanc, C. de Lamberterie et J.-L. Perpillou, Paris 2009, s.u. *σημα*). On peut à ce propos observer la discordance, dans le *TLFi*, *op. cit.* (n. 9), s.u. entre la définition de fr. *sème* comme «unité minimale de signification» et le renvoi à l'étymon *σημεῖον* «signe». Plutôt que de conclure à l'«autonomisation de l'élément *sem-*» de ce terme grec, postulée par le *TLFi* (*ibid.*), on pourrait expliquer cette discordance par l'emprunt à l'anglais *seme*, que C.S. Peirce définit, en 1906, «in some sense, a representative or Sign» (justement rapproché de *σημα* «signe» par J.A. Simpson, E.S.C. Weiner & al., *The Oxford English Dictionary [OED]*, 2^e éd., Oxford 1989 [en ligne : www.oed.com], s.u.), et dont le sens a ensuite évolué (voir *ibid.*) ; il faudrait cependant également rendre compte de l'attestation isolée de *sème* en 1822, que Champollion définit comme «toute combinaison de plusieurs signes simples pour exprimer une idée» : le sens qu'en tire le *TLFi*, «unité de signification»,

pourrait en effet avoir été influencé par le sens ultérieur du terme, dans la mesure où une glose «ensemble de signes ayant la même fonction qu'un signe simple» pourrait *a priori* convenir tout autant.

28 C'est de façon erronée que le *TLFi* présente *σημαντ-*, sur lequel repose le radical français *séman-*, comme une «base de certaines formes du verbe *σημαίνειν*» (*TLFi*, *op. cit.* [n. 9], s.u. *sémantique*, section «REM. 1. *Séma[nt]-*»). En effet, ce verbe, comme beaucoup d'autres pourvus de la finale *-αίνειν* au présent, reposent sur un thème en nasale (auquel s'est ajouté un suffixe de présent **-yε/-*), cette nasale ayant ensuite été «étendue à tous les thèmes» (P. Chantraine, *Morphologie historique du grec*, 2^e éd., Paris 1961, p. 236 § 282; voir aussi A.L. Sihler, *New Comparative Grammar of Greek and Latin*, New York/Oxford 1995, p. 517 § 465.5). Par ailleurs, si *-τικó-*, au départ, est la forme que prend la finale de dérivés en *-ικó-* de substantifs en *-της* (par ex. dans *ἐρμηνευτική* «science de l'interprétation», qui repose sur *ἐρμηνευτής* «interprète»), il a rapidement pris son indépendance, de sorte que déjà «au temps de Platon *-τικός* est devenu si productif que l'adjectif

peut être tiré directement et «automatiquement» d'un thème verbal, même s'il n'existe pas de nom d'agent en *-της*» (P. Chantraine, art. cit. [n. 2], p. 137).

29 Aristote, *Poétique*, 1457a, texte et trad. R. Dupont-Roc et J. Lallot, Paris 1980.

30 Voir *Menae patricii cum Thoma referendario de scientia politica dialogus*, éd. C.M. Mazzucchi, Milan 1982, § 2. Cet emploi particulier n'est pas répertorié par les dictionnaires généraux de grec ancien (p. ex. H.G. Liddell, R. Scott, H.S. Jones, R. McKenzie & al., *A Greek-English Lexicon. With a Revised Supplement [LSJ]*, Oxford 1996), ni par E.A. Sophocles, *Greek Lexicon of the Roman and Byzantine Periods*, Boston 1870, s.u.

31 Voir *TLFi*, *op. cit.* (n. 9), s.u., qui donne la date de 1875. Il n'est cependant pas lieu ici d'en détailler l'histoire.

32 H. Cottet, *op. cit.* (n. 2), p. xvii, distingue «emprunts» (lorsque signifiant et signifié sont empruntés : p. ex., *phlébotomie*, cf. gr. *φλεβοτομία*) et «adaptations» (lorsque seul le signifiant est emprunté : p. ex., *endogène*, cf. gr. *ἐνδογενής*). Il faut

cependant sans doute considérer qu'il existe un *continuum* entre les deux cas de figure: si effectivement le sens de *phlébotomie* «incision d'une veine» (mot «vieilli» selon le *TLFi*, *op. cit.* [n. 9], *s.u.*) apparaît quasiment identique à celui de gr. φλεβοτομία, on peut par exemple hésiter à classer *phonétique* «science des sons» parmi les emprunts, comme le fait Cottez, *op. cit.* (n. 2), *s.u. phon(o)-*, et y voir plutôt une adaptation, puisque l'adjectif φωνητικός n'est attesté en grec ancien qu'aux sens «relatif à la voix» et «doué de parole» (voir *supra* n. 25), même si le substantif φωνή sur lequel il repose signifie aussi bien «son» que «voix». D'autre part, une proximité formelle entre un terme moderne et un mot grec peut également être fortuite, ce que la notion d'«adaptation» ne permet pas de rendre: dans le cas d'*endogène* «qui provient de l'intérieur, qui a une cause interne» (*TLFi*, *op. cit.* [n. 9], *s.u.*), précisément, l'extrême rareté de gr. ἐνδογενής «né à la maison» rend bien plus probable l'hypothèse de la création à partir des formants *endo-* et *-gène* (comme le propose le *TLFi* *s.u.*), qui est confirmée par la lecture du passage de la *Théorie élémentaire de la botanique*, ou *Exposition des principes de*

la classification naturelle et de l'art de décrire et d'étudier les végétaux, où A.-P. de Candolle (Paris 1813, p. 210), revendique la paternité du terme (ainsi que de son antonyme *exogène*): «je vois, au contraire, qu'il existe d'autres végétaux dans lesquels les vaisseaux sont comme épars dans toute la tige [...], et que l'accroissement principal de la tige a lieu par le centre; je tire de cette dernière particularité le nom d'*Endogènes* (ἐνδον dedans, γενᾶω j'engendre, je crois) [*sic*], sous lequel je désigne cette classe». Il nous semble ainsi préférable de distinguer simplement mot empruntés (éventuellement affectés d'une modification sémantique) et mots construits.

33 Voir H. Cottez, *op. cit.* (n. 2), *s.u. sémant-*.

34 Le terme est désormais vieilli: voir *TLFi*, *op. cit.* (n. 9), *s.u.* Sur le suffixe fr. *-ème*, «systématiquement utilisé en Linguistique pour former les noms de catégories, d'unités et de traits pertinents, sur une base qui dénote de quel ordre sont ces catégories, unités et traits», voir H. Cottez, *op. cit.* (n. 2), *s.u.*

35 E. Benveniste, «Formes nouvelles de la composition nominale», *BSL*, 61, 1966, p. 82-95,

repris dans *Problèmes de linguistique générale*, vol. 2, Paris 1974, p. 163-176 (ici p. 170), qui poursuit: «Ce sont en réalité des composés bâtis en français et seulement transposés – souvent d'une manière assez lâche – en lexèmes gréco-latins».

36 H. Cottez, *op. cit.* (n. 2), p. xv-xvi.

37 Ainsi chez H. Cottez, *op. cit.* (n. 2), *s.u. sémant-* (voir n. 33), mais aussi dans le *TLFi*, *op. cit.* (n. 9), *s.u. sémantique* par exemple.

38 Voir *OED*, *op. cit.* (n. 27), *s.u. semasiology* [article révisé paru dans la 3^e édition de 2014], et *TLFi*, *op. cit.* (n. 9), *s.u. semasiologie*, qui donnent respectivement les dates de 1877 et 1884.

39 Le rapprochement avec *morphologie* était en effet tout aussi naturel que celui avec *phonétique*, ainsi que l'illustre la réflexion de M. Bréal dans son article de 1883: «Comme cette étude, aussi bien que la phonétique et la morphologie, mérite d'avoir son nom» (voir *supra* et n. 19).

40 Voir *LSJ*, *op. cit.* (n. 30), *s.u.*

41 Contrairement au français (voir *supra* et n. 24), d'autres langues distinguent formellement substantifs et adjectifs:

pour l'anglais, voir G. Muthmann, *Reverse English Dictionary. Based on Phonological and Morphological Principles*, Berlin/New York 1999, resp. p. 231 (-[t]ics) et 10-15 (-[t]ic) [ainsi que p. 142-143 pour la variante -[t]ical]; pour l'allemand, voir *Id.*, *Rückläufiges deutsches Wörterbuch: Handbuch der Wortausgänge im Deutschen, mit Beachtung der Wort- und Lautstruktur*, Tübingen 1988, resp. p. 477-483 (-[t]ik) et 444-461 (-[t]isch).

42 Pour l'allemand, voir A. Kirkness & al., *Deutsches Fremdwörterbuch*. Vierter Band. S, Berlin/New York 1978, s.u. *Semantik* («Anfang 20. Jh. entlehnt aus frz. *sémanétique* [Bréal]»).

43 A. Darmesteter, *The Life of Words as the Symbols of Ideas*, London 1886, p. 83. Ce texte issu de quatre conférences données à Londres a d'abord paru en anglais, avant d'être publié en français l'année suivante (*La vie des mots étudiée dans leurs significations*, Paris 1887). L'auteur y reprend en note la définition de M. Bréal (1886, p. 83: «This word is derived from the Gr. σημαίνω, to denote; and signifies the science of change of meanings»; 1887, p. 88: «Ce mot, tiré du grec, désigne la

science des changements de signification dans les mots»), mais sans en mentionner la paternité. Sur l'adoption rapide par A. Darmesteter du terme *sémanétique*, voir A. W. Read, «An Account of the Word 'Semantics'», *WORD*, 1948, 4-2, p. 78-97 (en particulier p. 79).

44 M. Bréal, «On the Canons of Etymological Investigation» [trad. E. Williams], *Transactions of the American Philological Association*, 24, 1893, p. 17-28 (ici p. 27).

45 Voir *OED*, op. cit. (n. 27), s.u. *semantics* [article révisé paru dans la 3^e édition de 2014], qui donne, après les deux traductions mentionnées *supra*, la date de 1895 correspondant à la version écrite de la communication de Ch. R. Lanman («Reflected Meanings; a Point in Semantics», *Transactions of the American Philological Association*, 26, 1895, p. xi-xv [ici p. xi]). La date de 1894 mentionnée par A. W. Read, art. cit. (n. 43), p. 79 est celle de la présentation orale. Sur la fortune de *semantics* en anglais et la concurrence entre *semantics* et *semasiology*, voir A. W. Read, *ibid.*, resp. p. 79-82 et 82.

46 *OED* s.u. *semantics*, art. cit. (n. précéd.).

47 A. W. Read, art. cit. (n. 43), p. 83, évoque aussi *sematology* (1831). Cependant, son emploi au sens de «science des significations», qui n'est attesté qu'à partir du dernier quart du xix^e siècle (voir *OED*, op. cit. [n. 27], s.u. *sematology* [article révisé paru dans la 3^e édition de 2014]), est ensuite très vite sorti de l'usage; Ch. R. Lanman, art. cit. (n. précéd.), p. xi, n. 2, par exemple, récusé ce terme utilisé par J.A.H. Murray dans l'introduction (*General Explanations*) du *New English Dictionary on Historical Principles*. Vol. I, Oxford 1888, p. xxi (et non xi comme l'écrit Ch. R. Lanman).

48 Nous reprenons cette expression à N. Steinfeld, «Le *TLF-Etym*: objectifs, principes méthodologiques et résultats (www.atilf.fr/tlf-etym)», dans S.N. Dworkin, X.L. García Arias & J. Kramer (dir.), *Actes du XXVII^e Congrès international de linguistique et de philologie romanes (Nancy, 15-20 juillet 2013)*. Section 6. *Etymologie*, Nancy 2016 [en ligne: www.atilf.fr/cilpr2013/actes/section-6.html], p. 129-144 (ici p. 133, où l'auteur insiste à juste titre sur le fait que bien que ces termes soient «analysés indistinctement comme des confixés indépendants», «il est complètement

exclu que ces langues aient créé chacune à son tour une telle formation savante, et on admettra comme hypothèse qu'il s'agira dans la majorité des cas d'emprunts. Seul un examen approfondi des premières attestations permettra d'établir le sens de ces transferts

linguistiques»). Sur ce point, voir déjà L. Deroy, *L'emprunt linguistique*, Paris 1956, chapitre XIV («Langues mixtes et langues internationales»), p. 333-337; A. Greive, «Contributions méthodologiques à la lexicologie des mots savants», dans

M. Boudreault & F. Möhren (dir.), *Actes du XIII^e congrès international de linguistique et philologie romanes tenu à l'université Laval (Québec, Canada) du 29 août au 5 septembre 1971*. Vol. I, Québec 1976, p. 615-625.

SEQVOR

Basil NELIS
University of Oxford

A l'occasion de la publication de ces mélanges offerts au Professeur Rudolf Wachter, j'aimerais me pencher sur l'étymologie et la potentielle valeur métapoétique du verbe *sequor*.¹ J'ai l'honneur d'avoir été invité à me joindre à cette célébration du Professeur Wachter par ses *socii*, mot qui d'ailleurs, quoiqu'en aient pu penser les Latins,² partage une racine étymologique commune avec *sequor*. Tout comme son cognat grec ἑπομαι, avec lequel il partage la même racine indo-européenne *sekʷ- qui véhicule l'idée de suivre,³ le verbe *sequor*, lorsqu'employé dans un contexte poétique, peut connoter que le poète «suit» les pas de ses prédécesseurs littéraires. C'est ce que montrent, par exemple, des passages de Pindare (καὶ ταύταν μὲν παλαιότεροι | ὁδὸν ἀμαξιτὸν εὖρον· ἑπομαι δὲ καὶ αὐτὸς ἔχων μελέταν, Pind. *Nem.* 6. 55-6, je souligne), de Pline, qui affirme vouloir suivre et imiter Démosthène (*quam [...] non ut aemularer [...] sed tamen imitarer et sequerer*, Plin. *Ep.* 7. 30. 5) et de Quintilien, qui dit de Ménandre qu'il a suivi Euripide (*secutus*, *Inst.* 10. 1. 69; voir aussi 10. 1. 122). Un peu plus loin dans le livre 10 de l'*Institution oratoire*, Quintilien rapporte les propos de Domitius Afer, un orateur contemporain de Tibère, qui qualifiait Virgile de *secundus* par rapport à Homère (Quint. *Inst.* 10. 1. 86). Si *secundus* prend ici son sens habituel de nombre ordinal, il n'est toutefois sans doute pas anodin que pour exprimer la hiérarchie poétique, le terme employé soit *secundus*, un dérivé du verbe *sequor*.⁴

Il en découle que le verbe *sequor* est parfois investi d'une charge intertextuelle et métapoétique; cela est clairement le cas dans la *sphragis* finale de la *Thébaïde* de Stace, où le poète inscrit explicitement son poème dans la lignée de son modèle principal, l'*Enéide* de Virgile (Stat. *Theb.* 12. 816-17, je souligne):

*uiue, precor; nec tu diuinam Aeneida tempta,
sed longe sequere et uestigia semper adora.*

Vis donc, c'est là mon vœu; mais ne va pas jouter avec la divine *Énéide*.
Toujours suis-la de loin en adorant ses pas.

Ces vers ont été décrits comme la référence intertextuelle la plus explicite de toute la littérature latine.⁵ En vérité, bien plus qu'une simple référence, ces vers sont d'ordre programmatique: ils conditionnent la lecture du poème, qui est à lire dans le sillage – ou, pour conserver la métaphore de Stace, comme «suivant les pas» (*sequere... uestigia*) – de l'épopée virgilienne. Un exemple similaire de l'emploi de *sequor* comme marqueur intertextuel se trouve dans l'ouverture du livre III du *De rerum natura* de Lucrèce, où le poète exprime sa reconnaissance envers son modèle, Epicure (Lucr. 3. 3-6):

*te sequor, o Graiae gentis decus, inque tuis nunc
ficta pedum pono pressis uestigia signis,
non ita certandi cupidus quam propter amorem
quod te imitari aueo [...].*

Je te suis, ô gloire de la Grèce, et j'ose aujourd'hui poser mes pas dans tes pas, non que je veuille devenir ton rival, mais plutôt parce que ton amour me guide et m'exhorte à t'imiter.

On retrouve ici, comme chez Stace, la métaphore des *uestigia* du prédécesseur, ainsi que la mobilisation habile du *topos* de modestie. Lucrèce refuse d'entrer dans une lutte poétique avec son modèle (*non ita certandi cupidus*). De manière comparable, Stace recommande à son poème de suivre les traces du poème virgilien *longe*, de loin. Consciencieusement désireux de suivre les pas de leurs modèles, mais non de rivaliser avec eux ou de les dépasser (du moins le prétendent-ils), aussi bien Stace que Lucrèce font ressortir la fine frontière qui distingue l'*imitatio* de l'*aemulatio*.⁶

C'est en réalité aux origines de la littérature latine que nous fait remonter le verbe *sequor*, et en particulier sa valeur métapoétique. Car lorsque Livius Andronicus, le poète auquel on attribue généralement la distinction d'avoir introduit la littérature grecque à Rome, traduit l'*Odyssee*, il suit les vestiges de son prédécesseur homérique avec une grande précision. En effet, suivant Homère, Livius semble effectuer une glose étymologique subtile dans sa traduction du premier vers de l'épopée:

ἄνδρα μοι ἔννεπε, Μοῦσα, πολύτροπον... (Hom. *Od.* 1. 1)

uirum mihi, Camena, insece uersutum (Liv. Andr. *Odusia* fr. 1)

Tout d'abord, les impératifs *insece* (qui provient du même verbe, **insequor*, que les formes *inquam* et *inquit*)⁷ et ἔννεπε résonnent comme des archaïsmes : **insequor* est sans doute déjà un verbe ancien à l'époque de Livius,⁸ et le ἔννεπω homérique est en lui-même assez inhabituel.⁹ Par ailleurs, *insece* est si proche, aussi bien phonétiquement que sémantiquement et métriquement, de ἔννεπε, qu'il s'agit probablement d'un calque du mot grec.¹⁰ Cela s'explique par le fait que les deux verbes partagent une racine indo-européenne commune, **sek^{w-}*, qui implique à l'origine l'idée de «suivre».¹¹ A partir de cette racine **sek^{w-}*, le sens de «dire», que l'on retrouve dans **insequor*, est apparu au terme d'une évolution sémantique.¹² L'évolution du sens de la racine **sek^{w-}* de «suivre» à «dire» est vraisemblablement à comprendre selon l'idée d'«enchaîner des mots»;¹³ c'est notamment l'hypothèse que soutient Michiel de Vaan, selon lequel «the shift from 'follow' to 'tell' can be explained via 'repeat, relate'».¹⁴ Cette racine **sek^{w-}* est également celle des verbes ἔπομαι¹⁵ et *sequor*.¹⁶ En rendant le ἔννεπε homérique par *insece*, Livius traduit très littéralement l'idée de «raconter» dénotée par le verbe grec; mais en même temps, il semble attirer l'attention sur la dualité de la racine étymologique **sek^{w-}* qui est à la fois celle de ἔννεπε/*insece* et de ἔπομαι/*sequor*. Si l'on suppose qu'Homère déjà était conscient de l'ambivalence sémantique de la racine **sek^{w-}* en faisant de ἔννεπε le premier verbe d'une épopée qui raconte la suite d'une autre, l'*Iliade*, on ne peut qu'apprécier la finesse de la traduction de Livius. Ce dernier, en effet, par une sorte de syllepse d'une remarquable ingéniosité, parvient à donner suite à la complexité du verbe homérique qui est à la fois une glose étymologique et un marqueur métapoétique.¹⁷

Ce bref parcours antichronologique a pour objectif de signaler la subtilité sémantique et linguistique du verbe *sequor*. Ce dernier est par son étymologie même lié à la parole, à la transmission ainsi qu'à la répétition de celle-ci. Il a également la particularité, dans certains contextes, de marquer l'affiliation d'un poète avec son modèle, à l'instar de l'emploi du mot par Stace pour témoigner sa dette envers Virgile, ou par Lucrèce pour exprimer la sienne envers Epicure. Le terme prend dès lors un sens métapoétique qui invite à une réflexion à propos de la nature de la relation intertextuelle.¹⁸

NOTES

1 J'aimerais exprimer mes remerciements les plus sincères à Joshua Katz et à Antoine Viredaz pour leurs encouragements et leurs conseils.

2 «Les Latins n'ont jamais songé à établir une parenté entre *sequor* et *socius*». Alfred Ernout et Antoine Meillet, 2001 [1932], *Dictionnaire étymologique de la langue latine*, Paris, s.v. *socius*.

3 Helmut Rix & Martin Kümmel, 2001, *LIV, Lexikon der indogermanischen Verben*, Wiesbaden, p. 524-526. Voir aussi Robert Beekes, 2009, *Etymological Dictionary of Greek*, Leyde/Boston, s.v. ἑπομαι.

4 Michiel de Vaan, 2008, *Etymological Dictionary of Latin and Other Italic Languages*, Leyde/Boston, s.v. *sequor*. Cf. aussi le Oxford Latin Dictionary s.v. *secundus*.

5 S. Georgia Nugent, 1996, «Statius' Hypsipyle: Following in the Footsteps of the *Aeneid*», *Scholia* 5, p. 70.

6 Arno Reiff, 1959, *Interpretatio, imitatio, aemulatio. Begriff und Vorstellung literarischer Abhängigkeit bei den Römern*, Würzburg, *passim*. Sur le verbe *sequor* voir spécifiquement p. 107-109.

7 Selon George A. Sheets, 1981, «The Dialect Gloss, Hellenistic Poetics and Livius Andronicus», *The American Journal of Philology* 102.1, p. 68, la terminaison de la racine par une vélaire au lieu d'une labiovélaire dans *insece* est «phonologically anomalous in Latin»; or, l'exemple du verbe *sequor*, *secutus* (<**sequutus*) permet justement de prouver que la généralisation d'une telle variation est possible, comme le montre John Michael Kearns, 1990, «SEMNOTHE and Dialect Gloss in the Odussia of Livius Andronicus», *The American Journal of Philology* 111.1, p. 43.

8 «Insece, 'canta', era già per lui [sc. Livius] voce arcaica, che sarebbe rimasta in uso per qualche tempo ancora come forma puramente letteraria, per scomparire ben presto». Scevola Mariotti, 1986, *Livio Andronico e la traduzione artistica*, Urbino, p. 28. Le *insece* de Livius est imité par Ennius dans le prologue du livre 10 des *Annales*: *insece Musa manu Romanorum induperator...* (fr. 322 Skutsch). Ce sont les deux seules occurrences de la forme *insece* en latin. Pour la suggestion que la formule *insece Musa* serait une correction du *Camena*

insece de Livius, voir Otto Skutsch, 1985, *The Annals of Q. Ennius*, Oxford, p. 499.

9 Voir Sander M. Goldberg, 1995, *Epic in Republican Rome*, New York/Oxford, p. 64, pour lequel le ἔννεπε homérique est «uncommon», et aussi Pierre Chantraine, 2009 [1968], *Dictionnaire étymologique de la langue grecque*, Paris, s.v.

10 Mariotti, *op. cit.* (n. 8) p. 28. Voir aussi de Vaan, *op. cit.* (n. 4) s.v. *insece/inquam*.

11 Il existe également une explication différente, à savoir que **sek^w*- («suivre») et **sek^w*- («dire») seraient en réalité deux racines distinctes mais homophones (cf. Stephen Hinds, 1998, *Allusion and Intertext. Dynamics of Appropriation in Roman Poetry*, Cambridge, p. 71 n. 37). La question est disputée et il semble difficile de fournir une réponse définitive. L'ambiguïté est bien soulignée par Joshua Katz, qui semble toutefois opter pour l'hypothèse d'une évolution sémantique: «ἔννεπε [comes] from PIE **sek^w*- 'say (possibly ← 'follow; join onto')'» (mes italiques). Cf. Joshua T. Katz, 2018, «Μῆνιν ἄειδε, θεά and the Form of the Homeric Word for

‘Goddess’», in Dieter Gunkel & Olav Hackstein (éds.), *Language and Meter*, Leyde, p. 57.

12 Olav Hackstein, 1997, «Probleme der homerischen Formenlehre I: ἐνίῳ β 137, ἐνίῳι H 447, λ 148 und die Etymologie von gr. ἐννεπε, ἐνίσσω/ἐνίπτω und (alt) lat. *insece/inquit**», *Münchener Studien der Sprachwissenschaft* 57, p. 37-42. Voir aussi Gerhard Meiser, 2003, *Veni Vidi Vici. Die Vorgeschichte des lateinischen Perfektsystems*, Munich, p. 147.

13 Ou, pour reprendre l’expression allemande, «(Worte) anschließen» (Rix & Kümmel, *op. cit.* (n. 3), p. 526 n. 1).

14 De Vaan, *op. cit.* (n. 4) s.v. *insece/inquam*.

15 Beekes, *op. cit.* (n. 3) s.v. ἔπομαι.

16 De Vaan, *op. cit.* (n. 4), s.v. *sequor*.

17 On pourrait voir là un exemple de ce que George Sheets appelle

le «contamination of Homer with Homer», qui est défini comme «a means of alluding to or incorporating a literary precedent (of theme, situation or style) in a creative and learned way». Sheets, *op. cit.* (n. 7) p. 62. Selon Gabriele Erasmi, Andronicus, ne pouvant pas anticiper les trouvailles de la philologie moderne, était probablement inconscient de cette parenté étymologique (Gabriele Erasmi, 1975, *Studies on the Language of Livius Andronicus*, Thèse de doctorat présentée à l’Université du Minnesota); toutefois, Antoine Viredaz attire l’attention sur la «conscience linguistique» d’Andronicus et sur ses capacités de poète-grammairien (cf. Antoine Viredaz, à paraître, *Fragmenta Saturnica heroica. Edition critique, traduction et commentaire des fragments de l’Odyssée latine de Livius Andronicus et de la Guerre punique de Cn. Naevius*, Bâle, p. 97-98).

18 Philip Hardie, 1993, *The Epic Successors*

of Virgil, Cambridge. Voir spécifiquement le chapitre 4, intitulé «Succession: fathers, poets, and princes», et tout particulièrement les pages consacrées à la théorie de l’«anxiété de l’influence» d’Harold Bloom (p. 116-119), qui peut parfois s’avérer utile pour une analyse des rapports d’influences entre poètes latins. Toutefois, Hardie met en garde contre une application trop stricte de cette théorie, en prenant notamment comme exemple le cas de Lucrèce qui confronte des systèmes abstraits plutôt que des personnalités («Lucretius’ antithetical stance to his predecessors comes in the first place out of a philosophical tradition of polemical inversion that confronts abstract systems rather than personalities», p. 118). Comme le résume bien Hardie, «there are other ways of dealing with poetic rivalry than the Oedipal», p. 118.

UISOU O UOSIU[I]? Cambiando senso, il senso cambia. Nuova lettura di un'iscrizione celtica da Pregassona (Lugano)

Romeo DELL'ERA
Université de Lausanne

Stato delle ricerche

Il 24 gennaio 1924, una notizia di archeologia ticinese fu pubblicata sulle *Basler Nachrichten*:

«Bei Ausgrabungsarbeiten in Rollino, einem kleinen Zinken der Gemeinde Pregassona (Lugano) stieß man auf ein Grab und legte dann sukzessive drei weitere mit Steinen überdeckte Gräber frei. Rechts vom Reste des einen Skeletts fand man einen unregelmäßig geformten Stein, auf dessen behauener Oberfläche in einem Rechteck folgende Zeichen zu lesen sind: H G L E T O. Die Form der Buchstaben ist dieselbe wie die auf dem Stein, den man bei den Ausgrabungen im Jahre 1848 bei San Pietro di Stabio fand. Ein Maler hat das besterhaltene der Skelette erworben».¹

Questa notizia anonima fu ripresa nello *Jahresbericht der Schweizerischen Gesellschaft für Urgeschichte*; la lettura, dubbia, non fu riportata («[eine] Inschrift, deren sichere Lesung uns zur Zeit noch nicht vorliegt»), ma fu formulata un'ipotesi di classificazione archeologica ed epigrafica: «Möglicherweise handelt es sich um eine jener häufigen gallischen Inschriften mit "etruskischem" Alphabet».² In seguito a ciò, in alcuni studi di epigrafia preromana fu segnalata una possibile iscrizione celtica a Pregassona.³ Nel 1948, Aldo Crivelli, allora ispettore cantonale dei musei e degli scavi, compì un sopralluogo del sito, rintracciò il reperto, lo identificò come un frammento di stele con iscrizione in alfabeto nord-etrusco e lo fece acquistare dal Museo storico di Lugano. La sua documentazione, rimasta inedita, è conservata a Bellinzona presso l'Ufficio cantonale dei beni culturali.⁴ In seguito alla chiusura del Museo di Lugano (1960) la stele fu considerata irreperibile, ma fu ritrovata dopo il trasferimento dei reperti archeologici dal deposito comunale di Lugano a

quello cantonale di Bellinzona (inizio anni 2000). Paola Piana Agostinetti consultò la documentazione d'archivio, effettuò un'autopsia della stele e nel 2004 ne pubblicò con Alessandro Morandi un'edizione archeologica ed epigrafica.⁵

Lecture diverse

La lettura proposta nelle *Basler Nachrichten* non ha basi scientifiche. A. Crivelli lesse l'iscrizione da destra a sinistra, con la seguente trascrizione mai pubblicata (qui adattata alle norme vigenti):⁶

[---]ri : u(?)ostu

A. Morandi, responsabile della parte epigrafica di *Celti d'Italia* (2004), propose invece una lettura destrorsa (pure adattata):

uisou : s(?)o+[---]

Lo stesso autore considerò **uisou** un nome proprio maschile singolare in caso nominativo.⁷

Aggiornamenti

Ho effettuato un'autopsia della stele il 7 febbraio 2017 (fig. 1).⁸ Il disegno qui presentato è stato creato a partire da un modello fotogrammetrico tridimensionale.⁹ Il reperto misura $43 \times 23 \times 10,5$ cm; lo spessore originale è conservato in una parte dell'oggetto, che risulta invece spezzato in tutti i lati sia in altezza che in larghezza.

Grazie alle informazioni raccolte da A. Crivelli è possibile localizzare il punto preciso del ritrovamento: Pregassona, località Orlino, mappale 652 (ex 612); coordinate: 719.160/098.358; altitudine: 415 m.¹⁰ Siccome le quattro tombe a inumazione scoperte nel 1924 erano prive di corredo, si presume fossero di età medievale o moderna. La stele era stata reimpiegata nella struttura di una di esse («Rechts vom Reste des einen Skeletts»), perciò è probabile che fosse stata trovata nei paraggi.¹¹

Nuova proposta di lettura

Le osservazioni autoptiche mi hanno indotto a proporre una nuova lettura. Poiché la stele è frammentaria in ogni lato, ritengo che il testo possa essere incompleto sia a sinistra che a destra. Quanto alle cinque lettere a sinistra

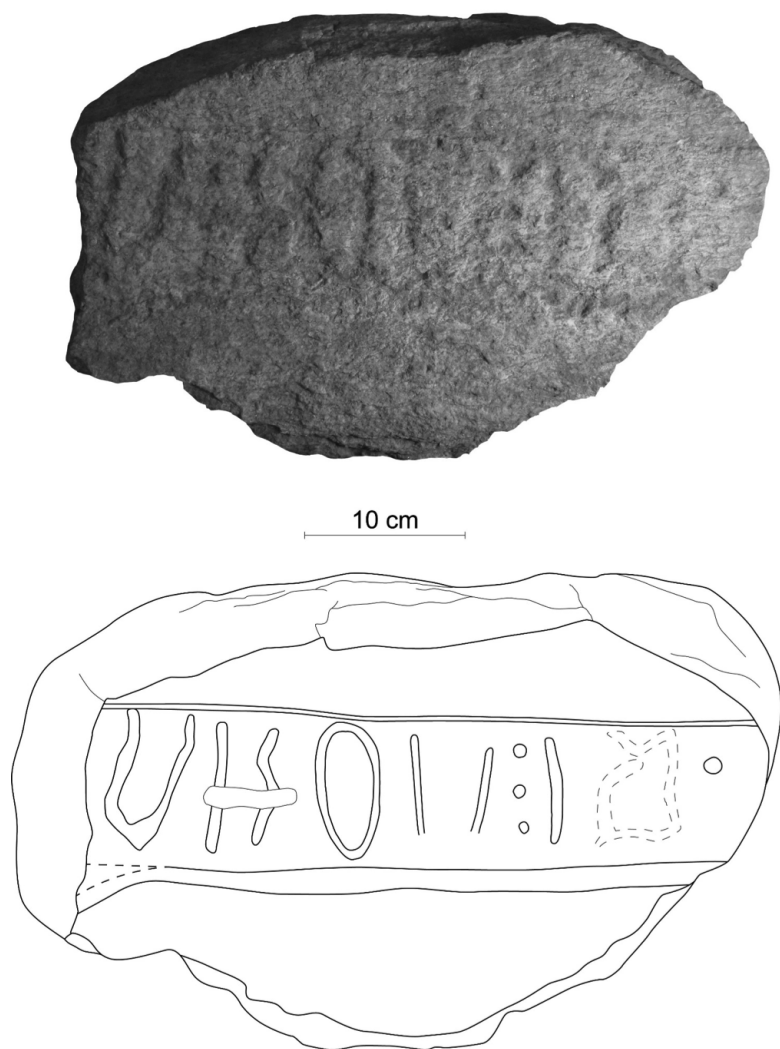


Fig. 1: frammento di stele da Pregassona (fotografia ed elaborazione grafica dell'autore).

dei tre punti verticali di separazione, **uisou** per Morandi (lettura destrorsa) e **uostu** per Crivelli (sinistrorsa), preferisco, a prescindere dal senso di lettura, la traslitterazione di Morandi: infatti ritengo che la seconda lettera da sinistra consista in una sola asta verticale (quindi **i**) e che il solco orizzontale sia soltanto parte dello stesso danno superficiale che tocca anche **s** (a tre tratti). A destra dei punti di separazione leggo **i**, come Crivelli, piuttosto che **s** a quattro tratti, come Morandi (lettura incerta); procedendo verso destra, ho rilevato tracce di una lettera che non sono riuscito a identificare (Morandi e Crivelli vi lessero rispettivamente **o** oppure **r**), seguite da quello che potrebbe sembrare un punto isolato, ma che preferisco considerare più prudentemente come la traccia di un segno non identificato, come proposto anche da Morandi.

Rimane il problema del senso della scrittura: destrorso (Morandi) o sinistrorso (Crivelli)? Non si può fare ricorso ad osservazioni paleografiche perché non vi sono lettere dall'orientamento inequivocabile. Va notato che, solitamente, le iscrizioni celtiche della regione di Lugano sono racchiuse in una figura antropomorfa verticale e presentano una scrittura sinistrorsa con andamento dal basso verso l'alto, riportando essenzialmente nomi propri al dativo (in **-ai**, **-ui** o **-ei**), talvolta accompagnati dal sostantivo **pala** (al nominativo).¹² La lettura destrorsa, con un nominativo maschile in **-ou** (= **-u**, da un tema in **-on-**?), sarebbe sorprendente. Invece, leggendo il testo da destra a sinistra, si avrebbero una parola in **-i** e **uosiu**[---?], di lunghezza sconosciuta.

Un allargamento di una delle due linee parallele che racchiudono il testo fu interpretato da A. Crivelli come uno dei piedi della figura antropomorfa, idea ripresa da P. Piana Agostinetti.¹³ Di conseguenza, lo spazio dopo **uosiu** sarebbe limitato: si potrebbe restituire un dativo maschile **uosiu[i]**, convincente da un punto di vista testuale, ma l'andamento della scrittura dall'alto verso il basso, immaginato da A. Crivelli, sarebbe inconsueto. Questo allargamento potrebbe essere, piuttosto che il piede, l'inizio della testa di una figura antropomorfa, che pure giustifica la brevità della lacuna; così si avrebbe un testo sinistrorso dal basso verso l'alto, secondo la norma.¹⁴ In conclusione, propongo questa lettura:

[---?]+**i** : **uosiu[i]**

uosiu[i] potrebbe essere il dativo di un nome personale **Uossios* (nell'alfabeto di Lugano non si segnano le consonanti doppie).¹⁵ La prima parola in **-i**, forse al dativo, potrebbe essere il primo elemento di una formula onomastica bimembre.¹⁶

NOTE

1 *Basler Nachrichten*, 24.1.1924, n° 41, 1. Beilage. In realtà sono tre le iscrizioni preromane di San Pietro di Stabio, trovate però rispettivamente nel 1857, nel 1864 e nel 1875 (P. Piana Agostinetti, A. Morandi, *Celti d'Italia*, Roma 2004, pp. 177-181, 542-544). Ad ogni modo, si tratta di iscrizioni celtiche in alfabeto nord-etrusco (alfabeto di Lugano). Ringrazio Rudolf Wachter per avermi trasmesso l'estratto delle *Basler Nachrichten* ignorando di essere il dedicatario di questa ricerca.

2 E. Tatarinoff, «Zeitlich und kulturell nicht sicher heimzuweisende Funde», *JbSGU* 16 (1924), p. 125.

3 J. Whatmough, *Prae-Italic Dialects of Italy*, London 1933, vol. 2, p. 629; l'informazione fu ripresa da M. Lejeune, *Lepontica*, Paris 1971, p. 5, n° 10 + pl. I.

4 Archivio UBC, Servizio archeologia, 202.3.1: *Rapporto n° 26 (21-26 giugno 1924)* + planimetria del sito (scala 1:1000); *Rapporto n° 27 (28 giugno – 3 luglio 1924)* + disegno della stele. Cf. A. Crivelli, *Atlante preistorico e storico della Svizzera Italiana*, Bellinzona 1990² (1943), p. 121.

5 Piana Agostinetti, Morandi, *op. cit.* (n. 1), p. 161-162 (supporto), 706-707 (iscrizione, n° 279). V. anche il repertorio digitale *Lexicon Leponticum* (Università di Vienna): www.univie.ac.at/lexlep/wiki/TI-38 (Pregassona (supporto) e www.univie.ac.at/lexlep/wiki/TI-38 (iscrizione), consultati l'ultima volta il 3 dicembre 2018).

6 A. Crivelli notò la presenza di un taglio orizzontale sopra **s** (a quattro tratti) e **t** (in forma di +).

7 Piana Agostinetti, Morandi, *op. cit.* (n. 1), p. 729.

8 Ringrazio Moira Morinini Pè (UBC) per avermi messo a disposizione la stele e i documenti d'archivio.

9 Il procedimento è stato analogo a quello usato per la stele di Dino: R. Dell'Era, «Una stele con iscrizione celtica individuata a Dino (Lugano, Canton Ticino)», *NAC* 47 (2018), p. 151-157. Ringrazio Thierry Theurillat (Scuola svizzera di archeologia in Grecia) per la sua indispensabile collaborazione.

10 La planimetria di A. Crivelli (Archivio UBC), che posiziona anche

un'ulteriore tomba non indagata, è riprodotta in Piana Agostinetti, Morandi, *op. cit.* (n. 1), p. 162, fig. 10.21, ma nel testo la localizzazione è imprecisa. Per situare il punto ho confrontato la carta catastale del Canton Ticino (www.tigeo.ch, consultato il 3 dicembre 2018) con la *Topografia del Territorio di Pregassona*, geometra G. Chiesa, 1863, Archivio di Stato, Bellinzona (www.recuperando.ch, consultato il 3 dicembre 2018).

11 I siti dell'età del Ferro di Pregassona-Viarnetto e di Daveso sono troppo distanti per essere associati a questo reperto: R. Dell'Era, «La valle del Cassarate (distretto di Lugano, Canton Ticino, Svizzera) nell'età del Ferro e in epoca romana», *BEPAA* 29 (2019), in corso di stampa.

12 Piana Agostinetti, Morandi, *op. cit.* (n. 1), p. 151-174, 533-541.

13 *Ibidem*, p. 162.

14 Antropomorfi simili, dalla testa rotonda e senza strozzatura all'altezza del collo, sono attestati nella regione di Lugano: *ibidem*, p. 170, fig. 10.31 (Bioggio); p. 172, fig. 10.33 (Bioggio); p. 173, fig. 10.35 (Sorengo);

Dell'Era, *op. cit.* (n. 9; Dino; con riflessioni sulla datazione).

15 Per lo sviluppo del p.i.e. **upo-sth₂-o-* («che sottostà») → celt. **uosso-* («servo, suddito») cf. X. Delamarre, *Dictionnaire de la langue gauloise*, Paris 2008² (2001), p. 306-307, s.v. «uassos». Questa etimologia è contestata da R. Matasović, *Etymological Dictionary of Proto-*

Celtic, Leiden 2009, s.v. «**wasto-*», che esclude la derivazione del celt. «servo, suddito» dal p.i.e. **upo-sth₂-o-* senza proporre un'ipotesi alternativa. In epigrafia latina sono attestati il nome unico *Vosio* (*CIL* V, 4879, da Tremosine) e il gentilizio *Vossius* (*CIL* V, 4156, da Ghedi; *CIL* XI, 5352, da Spello; *CIL* XIII, 2676, da Autun).

16 La questione è assai complessa: Piana Agostinetti, Morandi, *op. cit.* (n. 1), p. 738-742; F. Motta, «La documentazione epigrafica e linguistica», in R. De Marinis, S. Biaggio Simona, *I Leponti tra mito e realtà*, Locarno 2000, vol. 2, p. 193-194; M. Lejeune, *Lepontica*, Paris 1971, p. 111-115.

VITUDURON

Albin JAQUES
Université de Lausanne

En 1992, quand le groupe de rock bernois Züri West décida de nommer son album *live* «Wintertour», il ajouta plaisamment une nouvelle étymologie populaire à un polionyme déjà victime d'une attraction paronymique. En effet, la sixième ville helvétique n'a pas *a priori* plus d'affinités avec la saison hivernale qu'avec les autres, et la Thur, affluent du Rhin éponyme du canton de Thurgovie, coule plusieurs kilomètres au nord de Winterthour.

Pour le savoir, nous connaissons heureusement son nom dans l'Antiquité grâce à deux attestations du III^e s. apr. J.-C. Tout d'abord dans l'*Itinéraire d'Antonin*¹ qui nous apprend qu'alors pour aller de Bregenz (*Brigantia*) à Strasbourg (*Argentorato*), on passait par *Vitudoro*² entre Pfyn (*Finibus*) et Windisch (*Vindonissa*). Et à peu près à la même époque, précisément en 294 (d'après les titulatures impériales), une inscription évoque la reconstruction du *Murus Vitudurensis* financée par les premiers tétrarques.³

Dans l'Antiquité, le nom latin était donc *Vitudurum*. Il est clair qu'il s'agit d'un composé et le second membre, *durum* (gaulois *duron*),⁴ est bien connu, mais son sens, sinon vraiment son étymologie, a été l'objet de multiples discussions. D'après les nombreux exemples connus, il est clair qu'on a affaire, de même que dans le cas des noms en *dunum* 'citadelle', *briga* 'forteresse' ou encore *magus* 'marché libre',⁵ à un élément désignant une agglomération.

Déjà en 1909, Philipon⁶ montrait que le *u* était bref, que donc le rapprochement avec vieil-irlandais *dúr* 'dur', gallois *dur* et breton *dir* 'acier' (probablement emprunts au latin *dūrus*) ne tenait pas et qu'il fallait se tourner vers le nom indo-européen de la porte **d^huor-/*d^hur*.⁷ Il avançait que dans d'autres langues ce nom avait connu des extensions de sens. On trouve en effet en italique (ombrien *furu*, *furo* et latin *forum*) le sens de 'place du marché' et en balto-slave (lituanien *dvāras* et vieux-slave *dvorъ*) ceux de 'cour, domaine, ferme'. Il montrait également que le lexème indo-européen servait, ailleurs aussi, de base pour des polionymes, par exemple en Grèce Θυρεά et Θύριον.

On ajoutera qu'il existe de nombreuses cités dans l'Empire romain dont le nom commence par *Forum*, par exemple près de chez nous le *Forum Claudii Vallensium* (Martigny).⁸

L'opinion générale est donc qu'à partir du sens de 'portes', on arrive par diverses métonymies à 'enclos autour d'un domaine', puis à 'cour y attenante' et de là à 'domaine, propriété' et 'place publique, place du marché';⁹ on rapproche généralement pour la forme et pour le sens le latin *forum*.¹⁰ Une autre possibilité serait d'y voir l'évolution 'portes (de la ville)' > 'bourg clôturé'.¹¹

Mais récemment une ancienne théorie¹² qui voulait voir dans le second élément de composé *durum* non pas une désignation d'agglomération, mais celle d'un passage étroit, d'un défilé (des portes naturelles), a refait surface.¹³ Malgré notamment l'enthousiasme conservé de Müller,¹⁴ elle n'a pas réussi à s'imposer.¹⁵ Le DTS¹⁶ la rejette en notant que plusieurs localités dont le nom est formé avec *durum* (en France, en Espagne, en Angleterre) se trouvent en plaine et semblent avoir désigné originellement des bourgs clôturés (*eingefriedete Marktflecken*).

Quant au premier élément, nous avons clairement affaire à un nom indo-européen du saule, formé sur une racine verbale signifiant 'enrouler'¹⁷ et que l'on retrouve dans plusieurs langues: grec ἰτέα, vieux-prussien *witwan*, vieux-norrois *víðir*...¹⁸ On retrouve par ailleurs un dendronyme comme premier membre dans une ville française, *Tannerre en Puisaye* (< **Tannodurum*), avec **tanno* 'chêne vert'.¹⁹ En revanche, il n'y a pas consensus quant à son statut: anthroponyme ou appellatif?²⁰

Comment faut-il donc comprendre le composé dans son entier? Faut-il succomber à la tendance qui veut voir dans la majorité des toponymes des formations sur des noms de personnes?²¹ Ainsi les toponymes composés auraient souvent comme premier membre un anthroponyme. Est-ce que, par exemple, Moudon (*Minnodunum*) était le Fort de Minnos (ou Mindos) de la même manière que Lyon (*Lugdunum*) était le Fort de Lug ou Autun (*Augustodunum*) celui d'Auguste? Delamarre par exemple traduit *uitu-duron* par « 'domaine-marché de Vitus' (ou 'du saule') ». ²² Le DTS²³ propose aussi, mais seulement de manière éventuelle, le sens « Marktflecken des *Uito* ».

Les premiers éléments des composés en *durum* sont plutôt variés, ce qui rend l'analyse difficile. Ainsi, en les interprétant de manière différente, Delamarre peut affirmer qu'ils sont habituellement formés sur un anthroponyme²⁴ et Kully inversement que l'on a affaire en grande majorité à des appellatifs.²⁵

Certaines voix se sont parfois élevées contre la surgénéralisation de l'interprétation anthroponymique des toponymes. Par exemple, Gérard Taverdet à propos d'Auxerre: «On imagine mal qu'une ville relativement importante ait pu prendre le nom d'un homme dont l'histoire n'a par ailleurs retenu aucune trace»;²⁶ Jean-Pierre Chambon à propos de Vandœuvres (GE): «[O]n se demande bien pourquoi tant de Gaulois nommés **Vindos* auraient été les heureux propriétaires de forteresses»;²⁷ ou encore Jacques Lacroix à propos de Windisch: «[L]e monumental *Dictionnaire toponymique des communes suisses* privilégie de façon regrettable l'hypothèse d'un nom de personne *Vindos*; nous n'étions sûrement pas dans l'«Etablissement de Monsieur *Vindos*»!»²⁸

En outre, il peut paraître étonnant que les notables gaulois aient eu des noms composés tels qu'*Orgetorix* ou *Verucloetius*, *Vercingetorix* ou *Vercasivellaunos* et que ce fussent plutôt des *Minnos*, des *Vindos* ou des *Vitus* qui devinrent éponymes d'agglomérations importantes.

Comment donc interpréter gaulois **Vituduron*? Le DTS propose: 'Weidentor, Weidenhof, aus weidenzweigen geflochtene Einfriedung';²⁹ ailleurs *durum* y est traduit par 'Marktplatz' et 'enclos, cour, marché, place'.³⁰ Peut-on vraiment penser que dans une large série de noms de localités en *durum*, cet élément n'ait pas eu le même sens partout? On devrait éviter de l'interpréter différemment selon les toponymes. Je pencherais pour 'domaine-marché des saules'.

NOTES

1 *Itinerarium Antonini* 251.5, voir Howald, E. & Meyer, E. (edd.) (1940). *Die römische Schweiz*. Zürich: Niehans; p. 113.

2 Variantes *Vituboro* et *Vituduro*.

3 Howald & Meyer, *op. cit.* (n. 1) pp. 277-8.

4 Voir Delamarre, X. (2003). *Dictionnaire de la langue gauloise*. 2^e éd.; Paris: Errance; pp. 156-7.

5 Delamarre, *op. cit.* (n. 4) pp. 154-5, 86-7, 213.

6 Philipon, E. (1909). «Le gaulois *dūros*», *Revue Celtique* 30: 73-7.

7 Wodtko, D.S., Irslinger, B. & Schneider, C. (2008). *Nomina im Indogermanischen Lexikon*. Heidelberg: Winter; pp. 130-5.

8 Qui remplace un ancien *Octodurus*.

9 Delamarre, *op. cit.* (n. 4), pp. 156-7 et Delamarre, X. (2012). *Noms de lieux celtiques de l'Europe ancienne* (-500 / +500).

Arles: Errance; pp. 22-23. Que le sens de 'cour' ait été donné à des toponymes est bien envisageable quand on pense aux nombreux noms en *Cour-* du Jura. Il existe en outre plusieurs doublets *magus/durum* (p.ex. *Marcomagus/Marcodurum*) où *magus* désignerait un marché libre, ouvert.

10 Lambert, P.-Y. (2003). *La langue gauloise*. 2^e éd.; Paris: Errance; p. 38: «gaul. **duron* a certainement été compris comme l'équivalent du

lat. *forum*, auquel il est apparenté».

11 Par exemple Rivet, A.L.F. & Smith C. (1979). *The Place-Names of Roman Britain*. London: Batsford; p. 346: «‘fort, walled town’, apparently usually on low ground (and named in contrast to **dūno* ‘hill-fort’))» ou Falileyev, A. (2010). *Dictionary of Continental Celtic Place-Names*. Aberystwyth: CMCS; p. 18: ?‘walled fort, town’.

12 Dans les années 1930, celle de J. Schnetz pour *Sorvioduro* (Straubing), reprise par O. Keller qui l’appliqua à Soleure; références chez Kully, R.M. (2000). «Solothurn und andere *duron*-Namen», in Tiefenbach, H. & Löffler, H. (edd.) (2000). *Personenname und Ortsname*. Heidelberg: Winter; pp. 53-80.

13 Dans plusieurs publications de Kully, notamment: Kully, *op. cit.* (n. 12). Ces lieux-dits auraient servi de noms à de nouvelles fondations souvent d’époque romaine.

14 Müller, W. (2013). «L’élément toponymique *duron*», in Bouvier, J.-C. (ed.). *Le nom propre a-t-il un sens* ? Aix-en-Provence: PUP; pp. 165-9.

15 Aucune mention dans Lambert, *op. cit.* (n. 10), Delamarre, *op. cit.* (n. 4 et n. 9), Wodtko *et al.*, *op. cit.* (n. 7), Falileyev, *op. cit.* (n. 11).

16 Kristol, A. (dir.) (2005). *Dictionnaire toponymique des communes suisses*. Neuchâtel: Université; Frauenfeld: Huber; Lausanne: Payot; pp. 230, 574, 840, 972. Philipon, *op. cit.* (n. 6), avait déjà remarqué que plusieurs noms en *durum* désignaient des villes situées en plaine.

17 Rix, H. (ed.) (2001). *LIV: Lexikon der indogermanischen Verben*. 2^e éd.; Wiesbaden: Reichert; p. 695.

18 Pokorny, J. (1959). *Indogermanisches etymologisches Wörterbuch*. Bern: Francke; pp. 1120-2.

19 Delamarre, *op. cit.* (n. 4) pp. 288-9.

20 Hubschmied, J.U. (1933). «*Bāgāko*, **Bāgon(o)* “forêt de hêtres”. Etude de toponymie suisse», *Revue Celtique* 50: 254-271; p. 268, n. 5: «Le nom de lieu *Vitu-durum* > *Winterthur* peut contenir le nom d’homme *Vitus*, mais tout aussi bien l’appellatif **witu* “saule”».

21 Delamarre, *op. cit.* (n. 9), p. 15: «Les noms de

lieux celtiques de l’Europe sont, dans leur immense majorité, formés sur des noms de personnes».

22 Delamarre, *op. cit.* (n. 4) p. 275.

23 Kristol, *op. cit.* (n. 8) p. 972.

24 Delamarre, *op. cit.* (n. 9) pp. 18, 82.

25 Kully, *op. cit.* (n. 12) p. 76.

26 Taverdet, G. (1994). *Noms de lieux de Bourgogne*. Paris: Bonneton; p. 31.

27 Chambon, J.-P. (2006). «Une récente synthèse critique de la toponymie helvétique: le *Dictionnaire toponymique des communes suisses* (DTS)», *Revue de Linguistique Romane* 70: 589-633; p. 625.

28 Lacroix, J. (2007). *Les noms d’origine gauloise: la Gaule des dieux*. Paris: Errance; p. 213.

29 Kristol, *op. cit.* (n. 8) p. 972; *Weidentor* aussi chez Kully, *op. cit.* (n. 12) p. 63.

30 Kristol, *op. cit.* (n. 8) pp. 972, 230 et 574.

DE BABYLONE À L'OCCIDENT MÉDITERRANÉEN

Le nom d'homme hellénisé sous la forme Ζώπυρος

Sophie MINON
EPHE, Paris

En amical hommage à Rudolf Wachter, ces quelques réflexions ont pour point de départ la base Ζώπυρ^ο, créatrice d'anthroponymes fort à la mode aux époques tardo-hellénistique et impériale: au total, près de mille individus répertoriés dans la base de données en ligne *lgpn2* du *Lexicon of Greek Personal Names* d'Oxford,¹ qui portent en majorité le nom masculin Ζώπυρος (719), au féminin, Ζωπύρᾱ (65x,² sans attestation de l'équivalent ionien *Ζωπύρη), Ζωπυρίων venant en deuxième en terme de fréquence (100+, ≥ 4a).³ Il s'agira de tenter d'élucider quelques-unes des motivations de la popularité du premier de ces noms.

De ces trois noms, de loin les plus représentés de cette famille, il apparaît que les plus anciennes attestations du premier ne remontent pas plus haut que le V^e siècle *a. C.* et se partagent entre les aires ionienne-attique, thrace et grecque occidentale (Italie du Sud et Sicile). Sur les 700+ individus porteurs du nom, moins d'un dixième a vécu à l'époque classique, près des 2/3 à l'époque hellénistique, entendue au sens large, et le dernier tiers à l'époque impériale. Une grande proportion d'entre eux est attestée à Athènes (191), sans qu'ils aient eu nécessairement le statut de citoyen, tandis que les autres régions du monde grec se répartissent assez également le reste des attestations.⁴ Quant au correspondant féminin, il ne se rencontre pas avant le IV^e siècle, et plutôt la fin du siècle, et a surtout été porté en Grèce centrale et à Athènes, sans presque se rencontrer dans le domaine thrace et pontique ni dans les régions d'Asie Mineure couvertes par les volumes 5a et 5b du *Lexicon of Greek Personal Names* d'Oxford; le volume 5c en présente un exemple en Galatie, 2a. Pour le masculin Ζωπυρίων, la chronologie est la même que pour le féminin, et si les plus anciennes attestations proviennent

d'Athènes, c'est en Grèce septentrionale et en Ionie d'Asie Mineure que le nom s'est le plus donné à l'époque hellénistique, tandis que les attestations de l'époque impériale se partagent principalement entre Odessos, en Thrace pontique, et Théra.

A Rome, à l'époque impériale, la latinisation de ces noms a donné lieu à quelques variantes orthographiques : le féminin a la forme attendue *Zopyra*, mais au masculin coexistent les formes suivantes : *Zophyr*, *Zopyrus* que l'on attend, avec sa variante *Zopirus*, en face d'un seul exemple de *Zophrus*, dont il n'est pas sûr qu'il soit à rattacher à cette famille. Le nom a surtout été porté par des esclaves, parfois affranchis.⁵ La proximité phonétique de l'appellatif de sémantisme quasi antonymique, ζόφος 'obscurité, couchant (ouest)', de son côté responsable des noms masc. *Zopus* et fém. *Zopo*, pourrait expliquer l'intrusion de l'aspirée hypercorrecte dans deux des noms précédents.

Dans *Die historischen Personennamen des griechischen bis zur Kaiserzeit* (ci-après *HPN*, 1917), Fr. Bechtel répertorie cette famille de noms dans la seconde partie (die übrigen Namen), à la rubrique Personennamen aus Bezeichnungen von Licht- und Tonerscheinungen (599) : il mentionne un Ζώπορος Θρασυβουλίδου d'Erétrie, 4a, un Ζωπυρίων Παιανιεύς puis l'hypocoristique Ζωπᾶς, porté par un homme d'Erythrées du 4a, au père homonyme;⁶ sont distingués ensuite les trois noms féminins : Ζωπύρα, nom porté par une Milésienne d'époque impériale, Ζωπυρίς Θευγένεως à Cos, 3a, et Ζωπουρίνα, le nom d'une affranchie de Chéronée du 2a. O. Masson faisait remarquer que ce nom se donnait comme nom d'esclave mais que tous n'en étaient pas moins «communs aux hommes libres et aux esclaves».⁷ La meilleure preuve : le nom a aussi été porté, à Athènes, par l'archonte éponyme de 186/5a.⁸

Le nom du feu, πῦρ, n'a guère donné d'anthroponymes, et aucun individu porteur de l'un de ces noms n'est connu de nous avant le IV^e siècle. Pour se cantonner à ceux des *HPN* 391-392, ils se limitent à : deux composés hypostatiques, Ἀμφί-πυρος (Eubée, fun., hell.) et Δια-πύριος (Mélös, fun., imp. : «aus Διάπυρος erweitert»); deux, à rection verbale régressive : Πυρό-μαχος (nom parlant d'un artisan d'Epidaure, 4a) et Πυρι-λάμης (Lindos, 4/3a); quatre, à rection verbale progressive : Λάπυρις (Cléonée, 4a : «aus *Λαμπέ-πυρις»), dont la structure a été inversée du précédent, comme sans doute les paronymes Στίλπυρις («aus *Στιλβέπυρις», Délos, 3a) et Στίλπυρος (Tégée, 4/3a), dont Bechtel indiquait qu'ils laissaient supposer l'existence d'un *πυριστιλβής parallèle à πυριλαμπής (A.P.), ainsi que Βλέπυρος («aus

*Βλεπέπυρος», Erétie, 4a); pour finir, un composé de type possessif, Πυροκλείδης (Oropos, 3a: «jemand, dessen Ruhm dem Feuer vergleichbar ist»), paronyme de Λαμπρο-κλής qui évoque l'hom. ἄσβεστον κλέος (*Od.* 4, 584).

M. Egetmeyer rappelle que la junctura latine *uiuus et saluus* indique l'existence d'un syntagme indo-européen que le grec, de son côté, permet sans doute de retrouver dans un anthroponyme comme chypr. *so-to-zo-wo* /*Sōtod̥ōwō*/ au génitif (ICS 223, Idalion). Se comprend d'autant mieux, dans ce cadre, le développement parallèle de Ζωσι-, en face de Ζω- (< Ζω(φ)ο-) et du rare Ζωτο-, et de Σωσι, en face de Σω- (< Σα(φ)ο-) et de Σωτο-,⁹ comme sans doute le fait qu'aient pu se rencontrer à Smyrne, à l'époque hellénistique, deux occurrences du nom [Σ]ωπυρικός, dont l'initiale est, certes, restituée, à la fois d'après le nom du fils, Σωσίθεος, et vu l'absence d'attestation de *Ζωπυρικός.¹⁰ Quant à *D̥ōpuros* (ICS 128, Marion, 5/4a), le même savant considère que le nom est bien grec, et non perse,¹¹ mais de signification non évidente: «S'il provient du composé ζώπυρον 'charbon ardent, braise, dernières étincelles' au sens figuré(?), comparable à διάπυρος 'ardent', il s'agirait plutôt d'un nom simple». ¹² C'est pour cette raison que Bechtel le classe dans la seconde partie des *HPN*, comme sobriquet.

L'appellatif neutre ζώπυρον fait partie des composés lexicaux à second élément -πύρος fait sur πῦρ, le nom du feu, dont la plupart sont hypostatiques (type ἔμπυρος 'que l'on fait brûler, brûlant' (Pl.+), d'où n. pl. ἔμπυρα 'offrandes par le feu' (Pind.+),¹³ ou le seul homérique, ἄπυρος 'sans feu'). Le mycénien présente déjà des composés à premier élément πυρ-: *pu-ka-wo* pour alph. *πυρ-κάφοι, désignation de personnes chargés d'allumer le feu dans un sanctuaire, nom d'agent refait en πυρκαεύς, attesté dans le titre Ναύπλιος π. d'une pièce de Sophocle, et à mettre en relation avec l'abstrait à premier élément thématisé en πυρο- apparu dans un règlement militaire macédonien de la fin du III^e siècle sous la forme πυρόκαυσις, désignation du 'feu' comme 'foyer' au sens administratif,¹⁴ et le duel *pu-ra-u-to-ro*, pour πῦρ-αυστρον, f. πυραύστρα 'pincettes' (cf. αὔω).¹⁵ La réfection du premier élément en πυρο- s'observe aussi dans πυρφόρος 'porte-feu, porte-torche' (Pi.), refait en πυροφόρος (dor. épigr., hell.),¹⁶ comme l'indique le *DELG*, s. v. πῦρ. Le mycénien n'atteste pas de composé d'ordre inverse.

Les plus anciennes attestations de la petite famille organisée autour de la base ζωπυρ° apparaissent dans les parties lyriques de la poésie d'Eschyle, en emploi métaphorique, puisque le chœur fait état (*Sept contre Thèbes*, 290) de

soucis (μέριμνα) qui ‘enflamment, avivent’ (ζωπουροῦσι) son effroi (τάρβος) ou encore (*Ag.* 1034) de l’inflammation de ses entrailles (ζωπουρουμένας φρενός), dans l’incapacité qu’il ressent d’exprimer sa douleur. Il semble que ce qui est mis en avant est moins l’idée de lumière, *pace* Bechtel, que celle d’un feu qui couve (sous la cendre), comme lorsqu’on bout d’une colère rentrée, qui ne peut s’exprimer, ou dans une tonalité plus proche de celle de l’image eschyléenne, lorsqu’on dit ‘être sur des charbons ardents’, image de l’état d’impatience inquiète dans laquelle met l’attente d’un événement imminent. Mais le feu intérieur a pu être considéré aussi positivement, comme le montre l’exemple du traité hippocratique où le verbe employé au passif rend compte de l’accélération par le feu de la croissance du fœtus (*Hp., Vict.* 1.9); à l’actif, il a été employé généralement au sens de ‘mettre en feu, enflammer’ (*Arist., PA*, 670a25), à partir du sens étymologique de ‘rendre le feu vivant, le (r)aviver’, désignation précise de la tâche concrète qui consiste à faire repartir le feu à partir d’un charbon ardent, c’est-à-dire d’une braise. On croit percevoir dans les emplois littéraires, surtout attiques, comme une réminiscence prométhéenne, peut-être ravivée par la tragédie d’Eschyle éponyme. Quant au substantif neutre associé, le seul à être aussi ancien que le verbe, il est d’abord attesté chez Platon et Aristote, et se rencontre aussi employé métaphoriquement pour désigner notamment la relève possible dans une famille ou ethnie menacée de s’éteindre, comparable à l’étincelle susceptible de jaillir de la braise: ainsi à propos des survivants du déluge, chez Platon (*Lois* 677b), où dans μικρὰ ζώπυρα τοῦ τῶν ἀνθρώπων διασεσωσμένα γένους, la collocation ζώπυρα διασεσωσμένα rappelle le syntagme indo-européen déjà mentionné. La métaphore n’a guère affecté, en revanche, les textes religieux, ni la *Septante* ni les écrits des débuts du christianisme.

Il est remarquable enfin que l’épigraphie non plus n’atteste, semble-t-il, aucun exemple, ni du verbe, ni de l’appellatif, alors que les anthroponymes en Ζωπυρ- y sont abondamment représentés. La thématique du ‘charbon ardent’ et du feu qu’il permet de raviver, le symbole, plus largement, de la reviviscence, paraît donc être surtout littéraire, sur un fondement peut-être mythologique, et caractéristique culturellement de l’Athènes classique. Comment alors rendre compte de la remarquable expansion de ces noms, essentiellement aux époques suivantes et notamment en dehors de l’Attique?

Serait-ce donc un autre type de référence culturelle qui expliquerait la grande popularité, en particulier du masculin Ζώπυρος? Dans la *Realencyklo-*

pādie de Pauly-Wissowa, s.v., K. Ziegler défendait la thèse de son origine non grecque, mais bien iranienne, sous la forme «pehl. *Šahpūhrē* ('Königsohn'), neupers. *Šāpūr*, armen. *Šapuh*, arab. *Sābūr* etc.». ¹⁷ Le nom désigne d'abord des personnages de l'élite perse. Un passage célèbre d'Hérodote (3, 153-160) met particulièrement en valeur la geste héroïque de l'un d'entre eux, le premier Ζώπυρος qui soit connu de nous. Conformément à la version de l'historien, ce personnage, fils de Μεγάβουζ/ξος (semi-hellénisation probable de vieux-perse *Bagabuxša* 'qui réjouit le(s) dieu(x)' ¹⁸) et de l'entourage de Darius I^{er}, aurait pris part avec lui au siège de Babylone en 522/1 et, pour offrir à son roi la ville conquise, au bout de vingt mois d'un siège resté infructueux, aurait mis en œuvre le plan suivant, après s'en être ouvert à lui : il se serait atrocement défiguré en se coupant le nez et les oreilles pour passer comme transfuge à Babylone en prétendant avoir été ainsi châtié sur l'ordre de Darius, de façon à gagner la confiance des Babyloniens, à se voir confier sur place une armée puis, après avoir plusieurs fois remporté des combats qui le mettaient aux prises avec les Perses, à se faire même confier les clés des portes de la ville-forte, qu'il aurait alors ouverte à l'armée de ses compatriotes ; ces derniers auraient pu ainsi conquérir Babylone, et en récompense, il y aurait été nommé satrape pour le restant de ses jours. C'est l'illustration à la fois du dévouement le plus exemplaire et d'un sens plus consommé de la stratégie que celui dont avait fait preuve le roi lui-même. Serait-ce, en particulier le personnage ainsi rendu mythique par Hérodote et Ctésias, ¹⁹ qui aurait donné au nom Ζώπυρος, issu chez ces auteurs de la transposition du nom perse, une telle popularité dans l'ensemble du monde grec ? ²⁰

Linguistiquement, la thématization est l'un des procédés attendus pour helléniser le nom d'une autre langue. En ce qui concerne la différence de vocalisme radical (au suffixe, la variation entre /o:/ et /u/ pouvait être négligeable) entre le vieux-perse et le grec, le passage de /a:/ à /o:/ se laisserait d'autant mieux interpréter si l'on postulait que la transposition de l'une à l'autre langue avait été doublement motivée, et par la relative proximité phonétique et par la (para)synonymie entre le sens de 'fils de roi' de l'anthroponyme iranien et la notion de 'reviviscence' véhiculée par l'appellatif grec ζώπυρον. Du reste, le même type de transposition littéraire, par assonance et calque sémantique l'un et l'autre assez lâches, s'observe entre vieux-perse *Baga* 'dieu'- et gr. Μεγα- 'grand', pour le nom du père de Ζώπυρος. C'est très vraisemblablement l'importance littéraire accordée à la motivation sémantique qui expliquerait que la transposition du vieux-perse ne se soit pas

faite chez Hérodote en gr. Σᾱπώρης, avec une syllabe initiale qui aurait pu être rapprochée de gr. Σᾱ- (< Σα(φ)ο-, cf. arch. Σᾱτέλης, Amorgos, *HPN* 397), forme qui est celle, en revanche, de la version grecque de la trilingue du III^e siècle de notre ère mentionnée en note. La geste même de celui qu'Hérodote contribue à héroïser expliquerait à la fois que ce personnage ait pu être appelé (ou surnommé) dans sa langue 'fils de roi', puisqu'il se haussait à ce rang par un sacrifice de lui-même au profit de son roi, et qu'Hérodote ait transposé son nom en grec en en faisant un sobriquet résultant de la conversion d'un appellatif désignant le 'feu qui couve sous la cendre', nom parlant imputable à son invention.

La chronologie des attestations de ce nom, qui n'a pas été porté avant le V^e siècle, est compatible avec une telle reconstitution, puisque l'épisode qui met en scène ce Perse fameux remonterait à la fin du VI^e siècle. Signalons par ailleurs une inscription de Délos du II^e siècle *a. C.* qui montre les liens privilégiés entre la dynastie des Mithridatides, d'origine iranienne, et un Grec, au patronyme Ζώπυρος, qui consacre à Apollon une statue de Mithridate V Evergète, roi du Pont.²¹ On aura tendance à exclure, en revanche, qu'un culte ait pu être voué à un héros de ce nom à Thespies, comme trois inscriptions d'époque impériale pourraient un instant le donner à penser.²² Quoi qu'il en soit, la popularité dans le domaine grec de l'anecdote hérodotéenne, qui figure aussi, plus tardivement, parmi celles attribuées à Plutarque, ressort d'une expression toute faite, transmise notamment par le sophiste Zénobios, à l'époque impériale: Ζωπύρου τάλαντα, qui fait ressortir la valeur exceptionnelle du héros.²³ Un second proverbe, seulement transmis à l'époque médiévale, insiste de son côté sur le caractère extraordinaire de son exploit: κρείσσων Ζώπυρος ἑκατὸν Βαβυλωνίων *Zôpyros plus fort que cent Babyloniens*.²⁴ On conçoit aisément à partir de là comment le nom a pu être spécialement donné aux esclaves de sexe masculin. Sa popularité au sein de cette catégorie sociale pourrait s'expliquer également par le dévouement exemplaire (ce que nous rendons en français par 'dévoué corps et âme' ou encore par l'image de 'se couper en quatre pour quelqu'un') qui était l'une des premières attentes des propriétaires qui leur donnaient leur nom. La mutilation que s'était infligé le Ζώπυρος perse pouvait du reste, dans ce cadre, être à l'arrière-plan, comme menace en cas de mauvaise conduite.²⁵ Enfin, le caractère de sobriquet du nom, dont la référence immédiate était le charbon incandescent, pouvait aussi faire donner ce nom aux esclaves domestiques, chargés entre autres d'entretenir les foyers.²⁶

Le fait, cependant, que le héros éponyme ait été membre de l'élite perse expliquerait que le nom ait pu être donné tant aux hommes libres qu'aux esclaves; la motivation devait être en ce cas la référence aux qualités exceptionnelles tant de dévouement que de volonté, de courage et de sens stratégique, telles qu'on les attend de chefs au service de la cité. Il n'est, bien sûr, pas étonnant que le nom n'ait été populaire en Grèce qu'aux époques tardo-hellénistique et impériale: les Perses furent longtemps considérés par les Grecs comme les ennemis par excellence, et les guerres médiques au V^e siècle et l'ingérence perse dans les affaires grecques, encore au IV^e siècle, dont témoigne, par exemple, ladite 'paix du Roi' ou d'Antalcidas, en 386,²⁷ allaient faire perdurer cette situation, même s'il est vrai qu'une œuvre comme la *Cyropédie* de Xénophon, vingt ans plus tard,²⁸ a pu dans une certaine mesure contribuer à amorcer une forme de réhabilitation de ces βαρβαροι.

Le dérivé Ζωπυρίων a par ailleurs fourni à ce nom une variante, qui est restée moins répandue, faute d'avoir pu être associée à une référence aussi fameuse.²⁹ La féminisation de Ζώπυρος est par ailleurs responsable des Ζωπύρα, Ζωπυρίς et autres féminins, qui sont, au total, aussi représentés que le seul Ζωπυρίων.

La distribution géographique du nom Ζώπυρος appelle cependant un dernier commentaire. Les relevés de la base de données *Database Search* du *LGPN*, vol. 1 à 5b,³⁰ à compléter du volume 5c, montrent en effet que c'est à Athènes que se concentre la majorité de ses attestations (191/719, soit un peu moins d'un tiers), que viennent ensuite Grèce centrale (117), Asie Mineure, du Pont à l'Ionie (110) et Péloponnèse et Grèce occidentale (106), suivis d'un peu plus loin par la Macédoine, la Thrace et le Pont (61), puis la côte micrasiatique, de la Carie à la Cilicie (49), et de très loin, par le centre de l'Asie Mineure (4). A Athènes et au sein des élites cultivées des autres cités, des royaumes hellénistiques puis des provinces romaines, la référence littéraire popularisée sous forme proverbiale pourrait suffire à rendre compte de la large diffusion du nom, y compris pour désigner des esclaves. Il est néanmoins frappant de constater à quel point le nom a été populaire en Occident, et cela dès le IV^e siècle *a. C.* (*ca* 40 occurrences en Italie du Sud et Sicile, et autant en Dalmatie, Illyrie et Epire, sur le total de 106 occurrences du *LGPN* 3a), et dans la partie septentrionale de la Grèce propre – de la Grèce centrale (100+, $\geq$ 3a: surtout époques tardo-hellénistique et impériale), à la Macédoine (*ca* 30, $\geq$ 4a) et à la Thrace, avec le Pont (*ca* 30, $\geq$ 5a). Si l'on associe

Propontide et Pont, en additionnant les nombres d'occurrences correspondant aux *LGPN* 4 et 5a, ce dernier total passe à *ca* 60, presque exclusivement de l'époque impériale.

La référence au Perse rendu célèbre par le stratagème rapporté par Hérodoté et à la supériorité devenue proverbiale a-t-elle pu continuer à alimenter la popularité de ce nom, encore cinq siècles après, et aux deux marges occidentale et septentrionale du monde grec? Ou bien de quelles manières le nom a-t-il pu être remotivé çà et là? Signalons d'abord que du côté occidental, le philosophe tardo-antique Jamblique mentionne un Pythagoricien de ce nom à Tarente, qui aurait vécu au IV^e siècle.³¹ Cela ne suffit pas nécessairement à rendre compte, cependant, des nombreuses attestations dalmates, illyriennes et épirotes. Du côté septentrional, thrace notamment, un esclave de ce nom est connu pour avoir été le pédagogue d'Alcibiade.³² Cette fois encore, la référence ne paraît pas suffisamment pertinente. Si ce ne sont pas des références culturelles qui ont contribué à la faveur dont semble avoir joui le nom *Ζώπυρος* en ces marges du monde grec, d'éventuelles assonances conjuguées ou non à des paronymies interlinguistiques, caractéristiques de ces zones de contacts, seraient-elles alors à invoquer?

Tournons-nous d'abord du côté occidental, où l'acclimatation du nom à Rome déjà signalée montrait qu'il s'était donné aux esclaves. En Italie du Sud et en Illyrie, de rares tuiles portant cette estampille pourraient laisser penser soit à un artisan (esclave?), soit à un particulier (au génitif de propriété).³³ Le latin impérial emploie le verbe *sopōro*, *-āre* 'endormir', et l'adjectif *sopōrus* 'qui tombe de sommeil', mais les attestations en sont rares et surtout poétiques. Le verbe *subūro* 'brûler doucement, roussir' pourrait être un autre candidat potentiel à l'assonance, voire au rapprochement sémantique, mais il est encore moins attesté. Et le nom sans étymologie de *Subūra*, le quartier de Rome, entre l'Esquilin et le Viminal, de nuit mal famé, ne fournit guère de piste plus satisfaisante.³⁴ Serait-ce néanmoins en tant que nom d'esclave que le nom *Zopyrus* aurait été rendu populaire en Grèce occidentale, à la faveur de l'un ou l'autre de ces rapprochements triviaux?

Il paraît plus difficile encore de verser au dossier le toponyme moderne *Šopur*, localisé sur l'atlas de Barrington en Haute Macédoine, en Péonie, à la même latitude que l'Illyrie, un peu plus haut que Dyrrachion (carte 50, B1).³⁵

Terminons l'enquête en partant encore de la Macédoine, mais en direction, cette fois, du domaine thrace. C'est à Louisa Loukopoulou que nous devons

l'hypothèse d'un autre type de rapprochement susceptible d'avoir contribué à diffuser le nom Ζώπυρος au long de cette zone : elle constatait en effet à propos du nom Ζειπύρων d'un éphèbe kalindoien qu'il était «généralement attribué à l'onomastique thrace, mais que ses variante et hypocoristique Ζ(ε)ίπυρος et Ζ(ε)ιπᾶς ne sont attestés qu'en Chalcidique et Macédoine orientale avec Thasos (seule île où le *LGP*N 1 recense des Ζιπύρων, Ζιπυρος et Ζιπᾶς, imp.)»; d'après elle, l'étonnante fréquence de ces noms serait à mettre en relation avec l'existence aussi «fréquente d'un parallèle phonétique d'origine hellénique (Ζώπυρος et Ζωπυρίων) largement employé en Macédoine et par des Macédoniens»: le parallèle, d'après elle, épichorique en aurait été valorisé en tant que «faisant partie, phonétiquement du moins, de deux cultures»; les noms Ζώπυρος et Ζωπᾶς appartiennent du reste au même dossier éphébique de Kalindoia. L. Loukopoulou concluait en parlant d'un «phénomène de collision onomastique». ³⁶ Soulignons l'importance de la contribution de telles rencontres onomastiques (mieux que 'collisions') ³⁷ à l'acculturation. Les données thraces ont été, depuis, mises à jour, en 2014, par Dan Dana, dans son *Onomasticon Thracicum*. Il recense ainsi: p. 391, [Ζεπυρος], *Zaepirus*, Ζαιπυρος (Piérie, Moésie inf.); et p. 400-406: successivement, les diminutifs Ζιπας, Ζειπας (essentiellement en Macédoine et à Thasos), ayant aussi donné lieu à des premiers éléments de composés en Ζ(ε)ιπα-; (*T*)ziper, Ζιπερ, Ζηπερ (essentiellement dans la *diaspora* thrace), avec ses variantes plus anciennes (p. 404): *Zipyro*, Ζ(ε)ιπυρών (Macédoine, Thasos et Thessalie) et Ζ(ε)ιπυρος, Ζυπηρος (Macédoine et *diaspora*), avec le diminutif Ζιπυς (Moésie inf.). A ce stade, point une hypothèse étymologique pour cette famille de noms, considérée par F. Papazoglou comme «édonienne». ³⁸ Elle nous mènerait à nouveau en domaine perse: à moyen-perse *spyhl* /spihr/, perse récent *sipihhr* au sens de 'ciel, firmament'. ³⁹ On lit chez Dimitrov que le <Z> du thrace <*s- à l'initiale devant voyelle. ⁴⁰ Le moment est alors venu de se demander si, de préférence aux tentatives étymologiques relatées par R. Beekes dans son *EDG*, qui mettraient en relation, faute de mieux, ζέφυρος 'vent d'ouest ou du nord-ouest' avec la racine indo-européenne **h₃iebh-* 'copuler' (skr. *yábhati*) ⁴¹ nous n'aurions pas à nous fonder sur les formes successives du perse pour voir dans ζέφυρος, déjà converti en anthroponyme en mycénien de Pylos (*ze-pu₂-ro*), qui va de pair en grec avec le nom ζόφος de l'obscurité du couchant, comme l'avait supposé Chantaine, l'hellénisation du mot perse ancien, passé sans l'aspirée d'origine, sous la forme Ζ(ε)ιπε/ι/υρ(o)- dans l'onomastique du domaine thraco-macédonien. On lit en *Iliade* 9, 4-5

que le Zéphyr et Borée soufflent tous deux de Thrace et soulèvent la mer (πόντος) poissonneuse: ὥς δ' ἄνεμοι δύο πόντον ὀρίνετον ἰχθυόεντα | Βορέης καὶ Ζέφυρος, τῷ τε Θρήκηθεν ἤητον.⁴²

Si telle était l'origine de ces noms dans cette aire, et si la rencontre onomastique s'y était opérée phonétiquement, voire sémantiquement, entre deux familles de noms formés sur les sobriquets d'étymologie différente mais de sens connexes (sème commun d'ardeur) correspondant, l'un, au 'charbon ardent', l'autre, au 'vent du nord-ouest' qui pulse l'élément aérien constitutif de la voute céleste, rien n'empêcherait de supposer aussi que la popularité de Ζώπυρος à l'Ouest du monde égéen, de Rome à la Dalmatie et de l'Italie du Sud à l'Illyrie et à l'Épire, puisse s'y expliquer de même par la parhomophonie entre Ζώπυρος et le nom du Zéphyr, connu sous la forme *zep(h)yrus* en domaine latin, et qu'ait pu jouer la médiation des anthroponymes masc. *Zo-pus* et fém. *Zopo* déjà mentionnés, formés sur le nom ζόφος de même étymologie. Le recueil de Solin mentionne à Rome trois affranchis du nom de *Ze-phyrus*.⁴³ Sur les 9 attestations de la base anthroponymique Ζεφυρ°, la seule qui se rencontre en Grèce du Nord est thasienne (Ζεφυρίδης, fin 4a), tandis que quatre d'entre elles sont attestées en Italie du Sud, en Dalmatie et à Dymè d'Achaïe, justement dite ἐπιζέφυρος 'tournée vers l'occident', comme la plus occidentale des cités du Péloponnèse.⁴⁴ La faible représentation de ces noms par rapport à l'autre serait due au fait que la référence était à un vent: le nom de Borée n'a donné lieu aussi qu'à une poignée d'anthroponymes.⁴⁵

Il ressort de ce périple que le même nom peut appeler plusieurs analyses, en fonction de l'époque comme du lieu, en particulier dans les zones de contacts interlinguistiques, comme l'Italie, la Macédoine, le domaine thraco-pontique et propontique et l'Orient perse qui ont retenu notre attention dans le cas de Ζώπυρος. Ce nom d'homme a en effet été mis à la mode aux époques tardo-hellénistique et impériale, non tant peut-être pour le sémantisme à la fois concret et figuré du mot grec dont il représente la conversion, qu'en tant que vecteur d'acculturation puisqu'il transpose en grec, par assonance, probablement deux noms étrangers: le plus ancien, d'origine iranienne, dut être celui du satrape perse *Šahpūhr(ē)* qui, au nom de Darius I^{er}, fut rendu littérairement puis proverbialement célèbre dans le monde grec en tant que principal artisan de la prise de Babylone; l'autre nom, d'origine peut-être perse aussi, est celui du Zéphyr, ce vent d'ouest violent qui soufflait de Thrace, pour Homère, mais était aussi connu des habitants des contrées 'ouvrant

vers l'occident' (ἐπιζεφύριοι) sur les mers Ionienne et Adriatique. Dans ces régions des marges, le nom Ζώπυρος aurait pu relayer le rare Ζέφυρος et son possible correspondant thrace *Zipyro* aux multiples graphies, la désignation en extension de 'l'Occidental'. Dans tous les cas, la connotation était probablement plus largement celle de l'interculturalité, parfois associée à la condition d'esclave, pour laquelle les sens propre et figuré de l'appellatif ζώπυρον pouvaient alors interférer.

NOTES

1 http://clas-lgpn2.classics.ox.ac.uk/cgi-bin/lgpn_search.cgi (successivement ζωπυρ*, ζωπυρος, ζωπυρα). Consulté le 20 septembre 2019.

2 Les formes les plus anciennes sont attestées à Athènes, dans l'Eubée voisine et sinon en domaine non ionien. En domaine ionien, les rares occurrences de Ζωπύρα sont presque exclusivement celles de Milésiens résidant à Athènes; elles peuvent être ailleurs (Stratonicee, imp.) considérées comme imputables à la *koinè*, qui a généralisé la forme la plus représentée dans le domaine grec, celle de l'attique et des autres dialectes, plutôt que celle de l'ionien.

3 4a, pour IV^e siècle *a. C.*

4 Le volume 5c du *Lexicon of Greek Personal Names* (J.-S. Balzat, R.W.V. Catling, E. Chiricat et Th. Corsten, éd., Oxford, 2018) en livre 3 attestations hell. et imp. (Galatie, Cappadoce et Pisidie).

5 H. Solin, *Die griechischen Personennamen in Rom*², vol. 3, Berlin-New York, 2003, p. 1209-1211.

6 Cf. O. Masson, *OGS* II, p. 501.

7 *OGS* I, p. 153.

8 http://clas-lgpn2.classics.ox.ac.uk/cgi-bin/lgpn_search.cgi?id=V2-29020. Consulté le 20 septembre 2019.

9 M. Egetmeyer, *Le dialecte grec ancien de Chypre*, I. Grammaire, Berlin-New York, 2010, § 372, avec renvoi à Cl. Le Feuvre, «Vieux russe *dobrŭ zdorovŭ*, russe moderne *živ zdorov*, avestique *druuā hauruuā* et l'étymologie de slave *sŭdravŭ*», in *La langue poétique indo-européenne*, éd. G.-J. Pinault et D. Petit, Louvain Paris, 2006, p. 235-251.

10 Cf. P.M. Fraser-E. Matthews-Th. Corsten, avec la collaboration de R.W.V. Catling et de M. Riecl, *LGNP* 5a. *Coastal*

Asia Minor: Pontos to Ionia, Oxford, 2010, s. n.

11 Pour la difficulté de l'hypothèse perse, voir *infra*, note 17.

12 *Loc. cit.* (n. 9), avec renvoi à Rüdiger Schmitt, *Iranische Anthroponyme in den erhaltenen Resten von Ktesias' Werk*, Vienne, 2006, p. 97-100.

13 Sur le composé ἔμπυρα, voir notamment A. Alonso Déniz, «Offrandes funéraires à Thespies: les ἐντοπίδια 'sacrifices par le feu' dans *IThesp.* 215», *REG* 129 (2016), p. 63-75.

14 Voir M. Hatzopoulos, *L'organisation de l'armée macédonienne sous les Antigonides*, Athènes, 2001 (*Mélétēmata* 30), p. 91-98, et *CEG* 6, 2001, s. v. πῶρ, in *RPh* 2001, 75, 1.

15 F. Aura Jorro, *Diccionario micénico*, Madrid, 1999, s. vv.

16 Attestations principalement épidauriennes, voir la base de données du Packard

Humanities Institute, s. v. πυροφορ.

17 K. Ziegler, *R. E.* X A, 1972, col. 765. Voir récemment Ph. Huyse, *Die dreisprachige Inschrift Šābuhrs I*, Londres, 1999 (C.I.L., Part III, vol. 1), e.g. p. 22 et p. 160-161, où la version grecque de cette inscription présente les variantes Σαβουρ, Σαβωρ, Σαπωρ, Σαπωρης en face de mpl. *šhpwhr(y)*, de sogd. *š'p(')wr*, de baktr. *Pa/oBOR(o)* etc. (Kommentar, p. 5-6).

18 R. Schmitt, *Die Iranischen und Iranier-Namen in den Schriften Xenophons*, Vienne, 2002, p. 62-63 (Μεγάβυζος, Hdt. 3.160, 15 man. ADV [Rosen, Teubner, 1987, p. 352], avec les variantes élamite et babylonienne du nom.

19 Autre tradition chez Ctésias (Jacoby, *FGH* 688F 13, 25), chez qui Zôpyros aurait été le stratège de Xerxès.

20 Pour de nombreux autres Ζώπυρος célèbres, susceptibles, de leur côté, d'avoir contribué à la popularité du nom, dont un mage syrien venu à Athènes, des médecins, un historien, un géographe, un orateur, un philosophe d'Héraclée ou de Tarente etc., voir *R. E.*, loc. cit. (n. 17) ou *Der kleine Pauly*,

vol. 5, col. 1560-1561 ou encore le *Wörterbuch der griechischen Eigennamen* de W. Pape-G. Benseler, Brunswick, 1911 (réimpr. Grasse, 1959), s. v.

21 *ID* 1157: βασι[ι]λέα Μιθραδάτη[v] βασιλέως Φαρνάκου Αἰσχυλος Ζωπύρου (- - -) τὸν ἐ[αυτοῦ] [εὐεργέτην Ἀπόλλωνι?].

22 *IG* VII 2139 (Ἐπὶ Ζωπύρῳ ἦρωε) et Roesch, *IThesp.* 1172 (Ζώπυρος ἦρωος) et 1186 (Ἐπὶ Ζωπύρῳ ἦρωε). Il est plus vraisemblable, en réalité, que l'emploi de ἦρωος renvoie au mort conçu comme héroïsé : même mention, en effet, associée à d'autres noms, notamment *IG* VII 2135, 37, 40, 41, 43, 44, 45-47.

23 Zénobios, *Epitome collectionum Lucilli Tarrhaei et Didymi* 4, 9 in *Corpus paroemiographorum Graecorum*, vol. 1 (Schneidewin et von Leutsch).

24 Apost., 10.14 (XV^e s.), et Plu., *Apophth. de rois.*, cf. Darius, 3-4 (Œuvres morales, t. III, traités 15 et 16, 173a, C.U.F. 2003, p. 27, Fuhrmann).

25 Voir Y. Muller, «La mutilation de l'ennemi en Grèce classique: pratique barbare ou préjugé grec?»,

in A. Allély (éd.), *Corps au supplice et violences de guerre dans l'Antiquité*, Bordeaux, 2014, p. 51-59: la pratique de la mutilation des extrémités (ἀκρωτήρια), notamment considérée comme barbare par les Grecs (Arr., *An.* 4, 7, 3-4); cependant, la torture était pratiquée sur l'esclave pour rendre recevable son témoignage en justice (note 141). Voir aussi J. Andreau-R. Descat, *Esclave en Grèce et à Rome*, Paris, 2006, p. 176-178 (peine ordinaire du fouet; marquage au fer rouge en cas de délit de fuite).

26 L'hypothèse d'esclaves travaillant à récolter du charbon est à écarter, puisque c'est l'appellatif ἄνθραξ, avec le dérivé ἀνθράκιον, attesté aussi comme nom de femme, qui désigne cette acception; voir sur son étymologie, qui le mettrait en rapport soit avec la couleur rouge de la 'braise' (Chantraine, *DELG*), soit plutôt avec la notion de 'noirceur' (D. Kölligan, *MSS* 63 (2003), p. 45-51), la critique d'E. Dieu de cet article dans la *Chronique d'étymologie grecque* 14, in *RPh* 87 (2013), p. 162-163.

27 Voir, par exemple, Ed. Will, C. Mossé et P. Goukowsky, *Le monde*

grec et l'orient, t. 2. *Le IV^e siècle et l'époque hellénistique*, Paris, 1975, p. 21-23.

28 P. Carlier, «The Idea of Imperial Monarchy in Xenophon's *Cyropaedia*», in V.J. Gray (éd.), *Xenophon*, coll. *Oxford Readings in Classical Studies*, 2010, p. 332, n. 13, rappelle les éléments de datation à notre disposition qui permettent de considérer que la *Cyropédie* date de *ca* 360 *a. C.*

29 Un historien du nom de Ζῶπυριὸν est mentionné par Ios. *c. Ap.* 1, 126 (*FGrH* 737F1) et Plutarque (*Quaest. conv.* 9, 3, 3 et 4, 1) fait connaître, sous ce nom, un grammairien contemporain.

30 <http://www.lgpn.ox.ac.uk/database/lgpn.php>. Consulté le 20 septembre 2019.

31 Jamblique, *V. Pyth.* 267, cf. http://clas-lgpn2.classics.ox.ac.uk/cgi-bin/lgpn_search.cgi?id=V3a-28037. Consulté le 20 septembre 2019. Pour la liste des Ζῶπυρος célèbres, voir *supra*, note 20.

32 Plat., *Alc.* 122a, b; Plut., *Lyc.* 16, etc.

33 Cf. *e. g.* P. Cabanes, *Corpus des inscriptions grecques d'Illyrie*

méridionale et d'Épire I.2. *I.Apoll.*, 1997, n° 354. (Ζωπύρου).

34 Voir l'*Oxford Latin Dictionary*, s. vv.

35 Si *Šōpur* était ancien, il pourrait évoquer le nom iranien mentionné *supra*, note 17 (cf. sogd. *š'p'(')wr*, baktr. *pa/oḥoro*) et aurait pu, en ce cas, motiver, dans cette zone entendue au sens large, la popularité de l'anthroponyme dérivé dont Ζῶπυρος représenterait la forme assonante hellénisée. Trois attestations de ce nom se rencontrent précisément dans cette partie de la Macédoine (*LGN* 4, n° 29-31, imp. et byz.) et l'Illyrie n'est pas en reste puisque 20 attestations au total s'échelonnent du III^e siècle *a. C.* à l'époque impériale (*LGN* 3a). Une autre attestation macédonienne, dans la Pélagonie voisine, orthographie le nom Σῶπυρος (*LGN* 4, n° 34, imp.), transposition plus proche du toponyme.

36 L. Loukopoulou, *Recherches sur les marches orientales des Téménides (Anthémonthe-Kalindoia). II^e partie (Mélétèmata 11)*, Athènes, 1996, p. 258-260.

37 D. Dana, *Onomasticon Thracicum*, Paris, 2014, p. CII, paraît attribuer la paternité du concept à O. Masson, *Bulletin épigraphique* 1991,

n° 194, qui citait «collision onomastique» entre guillemets.

38 F. Papazoglou, «Sur la structure ethnique de l'ancienne Macédoine», *Balkanica* 8 (1977), p. 65-82 (en serbe avec résumé en français).

39 Rüdiger Schmitt, *Die Iranischen und Iranier-Namen in den Schriften Xenophons*, Vienne, 2002, p. 70.

40 P.A. Dimitrov, *Thracian Language and Greek and Thracian Epigraphy*, Cambridge, 2009, XXVI, et n. 60.

41 Voir notamment E. Risch, «Zephyros», *Mus. Helv.* 25 (1968), p. 205-213, qui postule à l'origine de l'anthroponyme masculin mycénien, non un nom de vent, mais plutôt un toponyme signifiant 'sombre' ou peut-être déjà 'de l'ouest', et met en rapport étymologique, comme Chantraine, ζῶφος et ζέφυρος, la différence de vocalisme radical tenant, selon lui, à une réfection analogique de *ζέφος en ζῶφος, et la suffixation de ζέφυρος, à l'analogie de l'antonyme ἄργυρος 'argent, blanc, brillant'.

42 Le *Lfgre*, s. v., indique que le Zéphyr est un vent violent, qui apporte pluies

et orages, cyclones et grandes vagues.

43 H. Solin, *op. cit.* (n. 5), vol. 1, p. 417.

44 Et. B., s. v. Δύμη: πόλις Ἀχαιῶν ἐσχατή πρὸς δῦσιν;

chez Euphron (fr. 160 Lightfoot = fr. 121 Powell), elle est dite ἐπιζέφυρος.

45 Bechtel, *HPN* 564, rubrique *Winde*, en cite seulement deux exemples Εὖρος et Ζέφυρος,

Ζεφυρίδης. Voir Risch., *art. cit.* (n. 41), p. 206: «Dass aber ein Windname auch als Personennamen verwendet wird, ist an und für sich höchst unwahrscheinlich».

